BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
24 E
24

V.S.

1.4 - 10 - E 30

XXVII. 14. 33
Dble

TRAITE' DV RIS,

CONTENANT SON ESSANCE, SES CAVSES, ET merveilheus effais, curieusemant recerchés, raisonnés & obſervés,

Par M. LAVR. IOVBERT, Conſelier & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur regeant, Chancelier & Iuge de l'vniverſité an Medecine de Mompelier.

ITEM,

La cauſe morale du Ris de Democrite, expliquee & temognee par Hippocras.

PLVS,

Vn Dialogue ſur la Cacographie Franſaiſe, avec des Annotacions ſur l'orthographie de M. IOVBERT.

A PARIS,

Chez Nicolas CHESNEAV, ruë S. Iaques, au Cheſne verd.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A TRES-AVGVSTE, TRÆ-EXCELLANTE ET vertueuſe Princeſſe, Margarite de France, Royne de Nauarre, filhe, ſœur vnique, & fame de Roy, Laur. IOVBERT ſon tres-humble & træ-affeccionné ſeruiteur, ſanté & toute proſperité.

BIBLIOTECA REAL MUSEO CALMETTE

MADAME, i'ay quelque fois diſcouru ſur la dignité des parties du cors humain, le plus parfait de tous: & laiſſant à-part le cœur (eſtimé cõmunemant le Prince de noz membres) ie mettois an conteſtacion le cerveau & la main. Ie diſois pour le cerveau, qu'il meritoit le premier lieu, cõm'il æt au plus haut: & ancorplus, de ce qu'il dõne au reſte du cors mouvemant & ſantimant: dequoy nous differons des plantes. & puis, vn ſantimant

Qui eſt plus dine, le cerveau, ou la main.

Raiſõs pour le cerveau.

Raisõs pour la main.

rationel, qui nous fait devancer les baites de bien loin. Pour la main i'allegois, que le seul homme an æt doüé, excepté le Singe, qui le contrefait. Mais ce n'æt pas vne parfaite main. Quant au cerveau, il æt commun à tous animaus, s'ils ne sont tres-imparfais & fort petis: ancor leur æt il donnee quelque chose qui y repond. La differance peut ætre, an ce que l'homme ha le cerveau plus grand, que aucun autre animal de sa grandeur: mais le plus & le moins ne font pas differer d'espece. C'æt toujours vn cerveau de parelhe sustance, consistance, forme, figure, couleur, distinction des parties: & tout tel an vn beuf, an vn cheval, ane, pourceau mouton, chien &c. que an l'hõme: sauf la trãpe, qui æt le principal. Mais de mains, ces baites n'an ont point. Car la main etoit deuë au plus sage animal, pour expliquer, exprimer, & effectuer les concepcions, dessins & antreprises de son ame. Aussi nous disons avec Aristote, que la main æt l'instrumant qui precede tous instrumans. Ie faisois repliquer au cerveau, que la main n'æt, que sa servante. car c'æt luy qui la meut, & la fait antreprandre ce qu'il luy dicte de son invancion, ou de son aprantissage. L'art æt beaucoup plus digne, que l'instrumant: comme la musique æt plus excellãte qu'vne harpe, la peinture qu'on pinceau, & la sculpture qu'vn ciseau. Or la raison qui habite au cerveau, æt comme l'art de tous les ars, antant qu'elle les ha tous invantés. Donques le cerveau sera plus excellant que la main, qui n'æt que l'instrumant des ars. Anaxagore se falhoit grandemant, quand il disoit, que l'homme æt trɛ-sage, par ce qu'il ha des mains. Car ce n'æt pas des mains qu'il æt plus sage: ains au con-

Replique pour le cerveau.

Gal. liu. 1. de l'vs. despart.

traire, il ha ù des mains, comme il apartenoit au plus ſage animal. Voire-mais, ce ſont les mains qui dontet & accommodet au ſervice de l'homme touttes baites, les plus fortes & farouches du monde: qui rãdet la terre fertile, & reculhet ſes fruis: qui ſont les inſtrumans de tous metiers, convenables à la neceſsité, commodité, ou recreacion de l'homme. La main fait les inſtrumans geometriques & aſtronomiques, dæquels on meſure le ciel & la terre fort loin de nous. Elle peind, elle grave, ell'ecrit, & fait antandre pres & loin ce qui ſeroit autremant incounu. Elle nous fait parler aus mors, qui nous ont precedé de pluſieurs mill' annees: & à ceus qui nous ſuyvront apres, iuſqu'à la fin du monde, par le moyen des livres, La main manie tout: tout paſſe par les mains, counu & incounu. Mais il faut toujours revenir à ce point, que le cerveau commmande, & la main obeyt. Dont le cerveau doit ætre tenu pour plus excellante partie: combien qu'il ſoit fort commun, & plus ſamblable de l'homme aus baites, que n'æt la main. Ioint que la main n'æt pas de grand faſſon, comparee au cerveau: lequel repreſante vn merveilheus artifice an la diverſité de ſes parties, d'vn ouvrage tras-admirable. Ajoutés y: (s'il vous plait) que l'homme ne peut vivre ſans cerveau, & il vit bien ſans mains. Item, que les maus du cerveau offancet tout le cors: ceus de la main n'ont pas grãd' ſuitte. Ainſi le cerveau gagne ſa cauſe. Mais il ne demeure pas long tams paiſible poſſeſſeur de la primauté des parties. Car le viſage ſon voiſin, ſemæt ſoudain à la traverſe, & y forme oppoſicion. Cetuy-cy

Replique pour la main.

Duplique pour le cerveau.

Santance pour le cerveau.

Oppoſicion formee, de la part du viſage.

ha de grans raiſons pour ſoy, dequelles i'an toucheray quelques vnes. Premieremant, nul animal que l'homme, ha viſage propremant dit: & il l'ha de la plus parfaite figure qui ſoit, ſavoir et, ronde. Puis, le ſeul homme le porte haut elevé, regardant vers le Ciel, comme dans ſon miroir, car il ſ'y void & reconnoit: ce que n'apartient pas aus baites. D'avantage, la face de l'homme æt tra-excellante, de ce qu'elle n'æt pas couverte de poil, decalhe, ou de plume: comme ce qu'on dit impropremant le viſage d'vne baite. Et pourtant la face æt propre à tout changemant, comme vn Chamæleon, pour manifeſter & mettre an evidance les paßions & mouvemans internes: condicion vrayemant: humaime & loüable. Car l'homme etant animal ſociable & politic, ne devoit pas avoir ſes affections tant cachees, qu'on n'an decouvrit rien: dequoy ſa converſacion ſeroit plus à craindre, comme etant trop fin, diſſimulé, fraudulant, traitre, & de mauvaiſe convancion. Mais comm'il æt à face decouverte, & relevee, il n'æt poßible qu'il cele totallemant ce qu'il ha ſur le cœur, tant ſoit il habil' homme, feind, accort, ruſé, & cauteleus. C'æt au viſage, que toutes affections imprimet quelque marque & ſinification de leur emeute: etant comme la moutre d'vn horologe, où les heures ſont marquees & indiquees de ſon egulhe: les roüës & mouvemãs etans cachés au dedans. Et qui æt (ie vous ſupplie) le Protee, qui ſache tant bien ſe contrefaire, qu'il ne demoutre aucunemant an ſon viſage la ioye, la triſteſſe, l'eſpoir, la defiance, l'amitié, la haine, l'anvie, la malice, la compaßion, la ialouſie, la crainte, la

I. Raiſon de la dignité du viſage, pour ætre rond & haut eleué.

II. pour ætre decouuert, & indice des paſsions.

honte, la colere, le depit, le dedain, &c. quand le cœur an et fort agité, ou le cerveau martelé? Il et impoſsible, que ces affeccions etant vehemantes, ne ſoint ou peu ou prou demoutrees par quelque changemant imprimé au viſage. Dequoy cette partie et plus à eſtimer & cherir, que null' autre: tout ainſi que l'on ayme, & priſe infinimant, vne perſonne ouuerte najve, ſans feintiſe & ſimulacion. Et où git la beauté, qui nous rand humainemant amoureus, & tant epris les vns des autres, que l'on an ſouhaite l'vnion de l'Androgyn Platonique? An quoy l'homme differe ſingulieremãt des autres animaus, qui ſans aucune diſcreciõ ou chois, de beau & laid, ſ'anamourachet de la premiere partie qu'ils rancontret, auſsi tôt que ils ſont ſtimulés & incités de nature à la copulacion. Mais l'homme etant racionel, qui doit reigler & compaſſer toutes ſes accions d'vne droite meſure & bon ordre, auecques iugemant, avoit beſoin de divers ſujais, ſur la-quels il amploya ſon chois & ſa diſcrecion. A quoy revient la differante beauté amprainte eZ viſages principalemant, qui rand les hommes & les fames reciproquemant amoureus, de telle ſorte que chacun panſe avoir rancõtré le plus beau. Qui et vn tra-grãd artifice, cõduit d'vn ouvrier admirable, lequel ha poſé an cette partie quelque ſecret, de contanter ou vn ou autre an tout le monde: ſecret ſans cõparaiſon plus mervelheus, que de ceus qui peignet les yeus d'vne image regardans à tous androis, comme s'ils ne viſoint qu'à vn de ceus qui la contamplet, an le ſuivãt toujours. On n'et pas ainſi amoureus du cerveau, de la main, ou d'autre partie du cors. Auſsi combien y a-il de faſſon au viſage, departi an grand

III. De ſa beauté, qui nous rand amoureus.

nombre de diuerſes parties? an toutes laquelles on remarque des beautés particulieres, qui crochetet (par maniere de dire) ſutilemant, derobet & raviſſet le cœur de ceus qui l'ont tandre à l'amour. Vn grand front large & carré, tandu, clair, & ſerain: les ſourcils bien rangés menus & deliés, comme vn petit trait de pinceau: l'eul bien fandu, gay, & brilhant: le nez bien vuidé, la petite bouche aus laivres corallines, le manton court & forchu, les jouës relevees, & le plaiſant Gelaſin au milieu: l'oreille ronde & bien trouſſee: tout celà accompagné d'vn teint vif, blanc & vermeil, n'ha il pas plus de force d'emouvoir vn cœur, & l'attacher à cet objet, que n'ha l'eymant de ravir à ſoy le fer, par vn' admirable ſympathie? An cette noble partie et la principale differance des belles & laides perſonnes: car le viſage caché, tout le reſte et praique ſamblable: combien que Paris voulut voir les trois Deeſſes touttes nuës, pour mieus iuger de leurs beautés. C'et auſſi pourquoy on tient volontiers la face decouverte, comm' il et bien raiſonnable, quand ce ne ſeroit que pour ſ'antrecounoitre. car de la main (laquelle ſouvant on decouvre) ou des autres parties, on n'et point recouinu. N'et ce pas vn chief d'euvre du Createur, d'avoir fait les viſages infinimant differãs les vns des autres? Les cerveaus, les cœurs, les poumons, les foyes, les eſtomachs, & autres parties internes: les piés, les mains, les epaules, la poitrine, les tetins &c. peuvet etre ſamblables an diuerſes perſonnes, tãt qu'on n'y ſauroit trouver aucune differãce: mais des viſages, où s'an trouvera-il deus qui ſe raportet de

IIII. Que c'et le chief d'euvre du Createur pour ſa grãd' diuerſité.

tout an tout? Et ſi on les rancõtre tels, n'eſtime on pas celà vne choſe fort admirable? Aus baites de la terre, de l'eau, de l'air (il n'y an ha point au feu) ce qui repõd au viſage, et tout ſamblable an chaque eſpece, ou peu s'an faut. Dont à bon droit, je dis ætre vn chief d'œuvre du Createur, d'avoir infinimãt diuerſifié les viſages de l'homme, pour moutrer l'excellante de cette creature, modelle de tout le monde. Auſsi l'art qui imite Nature, ne ſe ſoucie guieres des autres parties, quand il veut bien repreſanter ou retraire vne perſonne. On ſe contante de peindre ou talher le viſage, pour la totalle ou principalle marque de cet individu. Car vous liſés-là qui c'æt, non-moins que s'il etoit ecrit. Ce n'æt pas toutes fois d'où æt venu le commun dire, on lit l'homme au viſage: car il faut antandre cecy propremant, des affeccions & des meurs. Quant aus affeccions, nous avons remoutré qu'elles ſont fort remarquées au viſage. Dont S. Hierome ha tras-bien dit, que la face æt le miroir de la panſee: car bien ſouvant ſans que l'on diſe mot, les yeus decelet le ſecræt, & confeſſet la daite. Touchant aus meurs, on ne doit mepriſer ou reietter ce qu'an diſet les phyſionomiens: laquels s'arrætet plus aus trais & parties du viſage, que d'aucun autre mambre. Et que ce ne ſoint obſervacions de tout vaines & frivoles (comme peuvet ætre dittes celles qu'on prand de la main, an la Chiromantie) l'autorité du grãd Ariſtote, qui an ha bien voulu ecrire, ſuffit à les verifier. an quoy de rechef la main cede au viſage. Donques il ha eté fort raiſonnable, que le viſage fut decouvert, & haut elevé, tant à cauſe de ſon excel-

Les grecs le nommet à raiſon de celà, Microcoſme.

In facie legitur homo.

V. de ce que les meurs ſont marquez au viſage.

Recapitulacion des dignités du viſage.

lance (comme l'on fait voluntiers moutre de ce qu'on ha le plus beau) que pour repondre mieus à la condicion humaine, ſociable & politique, non farouche, ne fraudulante: afin qu'on peut recounoitre les complexions, meurs & affections des perſonnes. Les autres parties devoint ætre couvertes, & la plus part tellemant cachees, qu'on ha grand honte de les moutrer, voire d'an parler ſeulemant, que bien a-propos, & par neceßité. Les baites n'ont rien à cacher, comme elles n'ont point de vergogne: ou pour mieus dire, elles ont tout couvert (car le poil, l'ecalhe, ou la plume cachet tout) & n'ont pas maimes decouverte la partie qui repõd au viſage. Comme außi les hommes ſauvages, ſont tous velus de face: & a-bon droit. car n'etans pas animaus ſociables, ils n'avoint à moutrer par le changemant de leur face, leurs affeccions internes. Ce que le poil ampeche, couvrant toute la peau, de ſorte que l'on n'y counoit aucune mutaciõ de couleur, & de trais, par leur joye, triſteſſe, courrous, malice, rage, ou autre paßion. Comme außi on ne remarque guieres les affeccions, aus perſonnes qui ont le teint fort gros, ſuivant vne complexion rude, ruſtique & ſauvagine. Nous appellõs yci Teint, la petite peau (an Grec ditte Epiderme, & an Latin Cuticule, autremant nommee fleur & efloreſſance du cuir, au viſage communemant plus delicate, que n'æt alheurs) laquelle reſſoit & repreſante les couleurs des humeurs qui ſont au deſſous quand ell' æt fraiche, deliee & nette. Car les humeurs la taignet ayſemant de leurs couleurs, an rouge, bleu ou blafard, pale, citrin, plõbin, noiratre, changeant à tout propos comme la crete d'vn coq d'Inde.

Reiteracion des louãges du viſage decouuert.

Du teint.

Au cõtraire la peau epaiſſe & rude (que l'on dit, le teint gros) *ou ſale & craſſeuſe, ou noire & brulee, comme celle des Mores, ne repreſante pas la couleur des divers humeurs & ne change aucunemant pour les diverſes paßions ou affections, nomplus que ſi elle etoit couverte d'ecalhe, de plume, ou de poil. Parquoy on ne voit point de changemant an telles perſonnes, quãt au viſage, nomplus qu'aus baites brutes. Mais ceus qui ont le teint fort delié & tranſparant, pour avoir la peau bien tanduë (comm' ell' æt volontiers aus perſonnes graſſes) tels ſont fort* Iournaliers, *c'æt à dire, leur teint change ſouvant pour peu d'occaſion: dequoy on eſtime les fames communemant plus belles. C'æt auſſi an elles, que nous obſeruons & priſons plus le teint delicat, que aus hommes: ainſi qu'il apartient. Car l'homme né au traval de la ville & des chams, à l'exercice de la pais, de la guerre, & de tous metiers penibles, æt ſujet au Soleil, au ſerain, au vant & à la pluye, par mer, par terre, & à toutte ſorte de mal-ayſe. Le fame æt née au repos, & à l'ombre, au couvert de ſa maiſon, qu'elle doit porter comme fait le Lymaſſon, ou la Tortuë. Et il luy æt biẽ ſeant, d'ætre ſougneuſe de ſa beaute naturelle, pour an donner honatemant plaiſir à ſon mary: lequel prenant recreacion de ſa compagnie & accointance, an diminuë & efface les facheries reſſuës de ſes peines & labeurs, relachant doucemant la tanſion de ſon eſprit. C'æt pourquoy Dieu ha creé la fame, compagne de l'homme, plus jolie, & mignarde, luy imprimant vn deſir curieus de conſerver ſa beauté, afin d'an ætre plus agreable. Or ſa beauté conſiſte an celà principalemant, qu'ell' ha ſon viſage bien decou-*

Le teint plus delicat aus fames, & pourquoy.

La fame pl^e belle que l'homme, pour avoir la face plus deçouverte.

vert, repreſantãt toutes ſes parties à noz yeus. L'hõme quãd il parviẽt à l'age de virilité, perd la grace de ſes joüës, de ſa bouche, du mantõ, & de la gorge juſques à la poitrine, à raiſon du poil qui les couvre. Au la fame ces parties cõtinuët toujours aggreablemant liſés & glabres, c'at à dire ſans poil: excepté à quelques vnes de teint groſſier & rude, qu'on appelle hõmaſſes: *laquelles on trouve ſi etrãges, quãd leur barbe at vn peu avãcee, qu'on dit an erreur populaire,* Fame bat bnë de loin la ſaluë, avec trois pierres an la main. *Donques ſi le ſeul hõme d'antre tous les animaus, ha la face biẽ decouverte, & il an at plus beau, plus frãc & ſociable: la fame qui l'ha ancor plus nuë, at jugee plus belle, plus frãche & naïve à demoutrer & declarer par là ſes diverſes affecciõs: & cõſequãmãt ell'at plus ſociable, accoſtable, accõpagnable, & gracieuſe, moins feinte, ſimulee & couverte, moins trõpeuſe, cauteleuſe, malicieuſe, traitreſſe, & mechãte. Qui ſont qualités & cõdicions tres-humaines, travertueuſes & aimables, procedantes d'vne ſyncerité, ſimplicité, facilité, molleſſe, & tandreur delicate. Voilà,* MADAME, *de grandes dignités & preeminances pour le viſage: qui luy font meriter le premier lieu de touttes les parties du cors humain: ne deplaiſe pas au cerveau, ne à la main. Ajouteray-je à celà, que non ſeulemãt les ſudittes paſſiõs ou affecciõs, laiquelles ſont nõmees autremãt perturbaciõs de l'ame, & maladies de l'eſprit, ains auſſi (choſe plus difficile) les plus grãdes maladies du cors, ſont remarquees au viſage? Telle at l'Elephantie, vulgairemãt nõmee Ladrerie, qui ha ſes ſignes les plus certains (nous les appelõs* vnivoques) *an la face. Parelhemãt les fievres ardãtes, colliquatives, les hectiques & autres*

Le Latin dit virago.

Que les plus grãdes maladies ſõt remarquees au viſage.

miſerables ruines du cors, marquẽt les pauvres malades d'vne face Hippocratique. Les medecĩs nõmet ainſi le viſage decrit par Hippocras, de celuy qui par la vehemãce ou lõgueur du mal, ha le nez aigu, les yeus anfõcés, les tãpes abat', les orelhes froides & retirees, legieremãt recoquilhees d'ambas: la peau du frõt dure, tãduë, & ſeiche: la couleur de tout le viſage, noire, pale, blafarde ou plõbine. Mais ſur toutes parties, les yeus dõnet certain indice de la vivacité, ou langueur de noz forces. Dõt le vulgaire maime eſpere biẽ du malade, tãt qu'il ha bon eul, c'at à dire, clair & biẽ vif. Et pour revenir au propos de la grace, beauté & jãtileſſe, qui at an cette partie icy, outre & par deſſus toutes les autres de la face, qu'y ha il au mõde tãt gracieus & plaiſant à voir, qu'vn bel eul, riãt, etincelant, & jettãt plus de feu (ſans cõparaiſõ) que le pl' fin diamãt oriãtal? Y a-il diamant de ſi bell' eau, qu'vn eul plein d'eſpris fretilhãs, qui ſ'eparpillet & voltiget de tous coutés? Y a il emeraude, ou turquoiſe, pl' belle à noutre veuë, qu'vn eul verd, ou bleu, quãd il at ioyeu & gay? Touttes pierres oriãtales perdrõt facilemãt leur luſtre cõparees aus beaus yeus, ſi vn eſprit non ſordide, ne bizarre an fait le iugemãt. Et quãd tels yeus ſervet à vn' Ame, qui les ſait biẽ mouvoir, ores joyeuſemãt, ores piteuſemant, honteuſemãt, modeſtemãt, ou laſcivemãt, pour declarer ſes intrinſeques affectiõs, y a il choſe qui raviſſe pl' l'hõme, & le cõtraigne au vouloir de tett' Ame. Et le Ris quoy? il at meshuy tans qu'on an diſe vn mot. Où ha il ſon principal ſiege? N'eſt ce pas au viſage, & ſur tout aus yeus, qu'il emeut ſi ouvertemãt que rien plus? N'at ce pas là qu'il ſe preſante & qu'il paroit le mieus, rãdãt ces parties fort agreables? Certainemãt il n'y ha rien qui dõne plus de contãtemãt

Hipp. prog. liu. 1. ſect. 9.

Que les yeus donet certain temoignage de la v.v.cité, ou langueur.

Excellante beauté de l'eul.

Que le Ris ha sõ principal ſiege au viſage & ſur tout aus yeus.

La grace du visage riãt.

& recreacion, qu'vn visage riant, où l'on void le front tandu, poly, clair & serain: les yeus brilhans, replandissans de tous coutés, & jettans feu comme diamans: les jouës vermelhes, & incarnates: la bouche applatie, des laivres jolymant retirees (dont sont formés les petis creus, qu'on nomme Gelasins, au beau millieu des jouës) le manton raccourcy, elargy, & vn peu anfoncé. Tout cecy at an la moindre Risee, & au sou-ris favorisant vn rancontre de bonne grace, parmy les salutacions, caresses & aqueuls. Et le baiser, qui at le plus expres symbole d'amitié, le plus aggreable des honnates fruis de l'amour, & par lequel se fait cõme vne conjonction des Ames, n'at il pas du visage? On baise la main, le genoul, & le pié, par honneur & respait, sinifiant submissiõ & seruitude: mais antre pareils, familiers & amis on ha toujours baisé le front, les jeus & la bouche, parties du visage. Sus donc, le visage ha gagné de toutes pars, & amporte la principauté des mambres du cors humain. il n'an faut plus debatre. Mais si les autres an appellet, je m'an rapporteray toujours à V. M. MADAME, *qui ha le iugemant non moins solide & parfait qu'a eu le sage Salomon: sous lequel ie diray seulemant pour resoudre mon propos, & le rapporter aus fins & conclusions que j'ay pretandües par ce discours, qu'il n'y a partie an nottre cors tant excellante & admirable, que le visage: & que le Ris (effait de la plus humaine passion qui soit) y at trabien represanté: comme an l'indice & moutre de toutes affeccions. Dequoy le visage at fort illustré, & merveilheusemant bien paré. Aussi at il tra-raisonnable, que l'acte propre à*

Du baiser qui appartient au visage.

Arrait pour le visage.

Resolucion de tout le discours.

l'homme an la quatrieme ſorte (comme parlet les Dialecticiens) qui le fait evidammant differer de tous autres animaus, ſoit logé an la partie qui at peculiere à l'homme, à parler propremant. Or comme le viſage at ordinairemãt plus beau an la fame, que an l'homme (car ainſi que chante du Bartas, poëte & philoſophe divin,

Le Ris etant propre à l'homme, æt repreſanté an la partie qui luy æt propre.

—ell' ha l'eul plus riant,
Le teint plus delicat, le front plus attrayant,
Le mãton net de poil, la parole moins forte)

& que ſa complexion at plus delicate, molle, & paßionnable, ſes meurs plus faciles, benines & amiables, ſa condicion plus gaye, joyeuſe & mignarde: le Ris außi luy at plus convenable, mieus ſeant & de meulheure grace, declairant ſa grãd' douceur & humanité. Ce que me pourroit aucunemant inviter, à dedier cet œuvre au ſexe feminin, pour la cõvenance du naturel: mais j'ay plus grand' raiſon de la cõſacrer particulieremant à V. M. MADAME, *d'autant que ce ſujæt excede la commune capacité des fames, & (i'oſe bien dire) des hommes, qui ne ſavet que mediocremant. L'argumant du Ris at ſi haut & profond, que peu de philoſophes y ont attaind, & nul ha gagné le pris de l'avoir ſu bien manier. I'ay paſſé vn peu plus avant, toutesfois ie ne me vante pas, d'avoir ſatisfait à moy-maime, tant s'an faut que ie puiſſe contanter les autres plus curiens. Ie ſuis bien ampeché, ſeulemant d'expliquer les cauſes de ce grand changemant que le Ris excite au viſage. Dont ie ſuis mames contraint an*

La fame etãt plus belle de viſage, le Ris luy æt plus convenable que à l'homme.

A qui peut ætre biẽ dedié le traicté du Ris.

fin de remettre cette besogne à quelque esprit d'excellante perfection, anchassé dans vn cors de telle composicion & temperature, que le divin esprit n'an soit rien ampeché. Il convient amployer à cecy vn esprit angelique plus que humain, studieus, invantif, de iugemant exquis, & heureuse memoire: lequel sache plus delicatemant antalher, buriner & graver, ce que i'ay ebauché. Et à qui pourrois ie mieus remettre cette belle matiere, que à V. M. de condicion sublime & heroïque: à laquelle je la presante an tres-humble reverance, comme à la personne de ce monde, la plus parfaite & accomplie des condicions requises à eplucher & resoudre toutte grand' difficulté? L'assiduël etude an philosophie & sciances mathematiques (vottre grand' recreacion) ha tellemant eclarcy vottre ame, chassant les communes tenebres d'erreur & ignorance, que les choses les plus obscures & cachees, sont par vous facilemant decouvertes & arrachees du profond puis de verité. Ce sujet samble legier, mais il at bien grave, & digne d'ætre mieus traité, que de mon esprit assés lourd, pour penetrer avant an ses difficultés. Il an faut vn mieus purifié, plus sutil & aigu, tant de Nature, que par la discipline: & sur tout d'vne personne de grand' autorité, à persuader ce qu'ell' an conclurra: comm'at celuy de V. M. Auβi quand je figure & contample la nacion Franсaise, comprenant tant hommes que fames, & specialemant ceus & celles qui sont de nottre tans an reputacion de grand etude, savoir & jugemant: maime d'antre les Princes & Princesses, seigneurs & dames, qui font pour le jourd'huy vn bon nombre an ce royaume (mercy vottre grand paire,

Dedication de l'œuvre à S. M.

Que S. M. ætcôme le visage de Frãce.

Madame,

Madame, FRANSOIS LE GRAND, *iuſtemant ſurnommé paire des ars & ſciances, qui ha chaſſé l'ignorance des lettres, bien loin de ſa maiſon) il me ſamble que vous an'ates la face, la plus aggreable partie de tout le cors, ainſi que i'ay deduit. Le Roy vottre fraire (mon ſouverain ſeigneur & bõ maitre, le plus benin, clemant, humain, magnifique & liberal qui fut iamais) æt le chief de ce cors figuré. La Reine vottre maire ſoit le Cerveau, qui ha conduit ſes anfans Rois, avec leurs ſeptres & couronnes, de telle prudance, vigilance, diligeance, dexterité, fidelité & magnanimité, que ſa Mageſté an ha aquis vn los perpetuel, recommandant à touttes les provinces du mõde l'heureus ſuccés de ſes treſ-heroïques antrepriſes, autans le plus calamiteus que iamais troubla ce royaume. Monſeigneur (vottre fraire) ſoit la main, à qui le Roy donne tout pouvoir & maniemant. A la face æt dû le Ris, treſ-evidant, treſ-certain & propre indice de l'humanité. C'æt donc à V. M. (ô excellante face de la nacion Evanſaiſe, la plus admirable partie du cors) que ſe doit preſanter ce petit cõmantaire du Ris, an luy faiſant hommage de ce que luy appartient. Madame, vous avez la reputacion d'atre des plus belles princeſſes de la Chretiãté: mais ie n'ay à toucher yci, que les vert° qui repõdet aus divins trets de vottre beau viſage: dequelles ſi i'oſois, i'an cõpoſerois vn ſpirituel, tel que ie l'imagine. Mais ie crains d'atre taxé de ſuperfluité, an choſe qui ne requiert ne preuvet, ne temoins. † Car la ſerenité & clemance de vottre mageſté royalle, ſa beninité treſ-humble, la ſplandeur & vivacité de ſon eſprit, illuſtrant ce royaume, & etincellant aus quatre coins*

Comment ce traité cõuient mieus à S. M. qu'à autre perſonne de Frãce.

† Vertus repondantes aus traits d'vn beau vilage: au front, la ſerenité & clemãce: aus ſourcils, la beninité & humilité: aus yeus, la ſplandeur & vivacité: au nez, la grace & generoſité: à la bouche, l'eloquance, faconde & douceur: au mãtõ, joues & oreilhes, la rondeur: au teint, la pure netteté innoſſãce & cãdeur, avec la vermelhe vereconde.

du monde ſa grace & generoſité treſ-heroïque, font celebrer le nom de la troiſieme MARGARITE DE FRANCE (*perles de valeur ineſtimable*) *juſques aus Antipodes. L'eloquance, & douceur faconde, accompagnee d'vn profond ſavoir & jugemant ſolide, declairés par ſes graves propos; d'admirable prudance (l'ornemãt du bon ſans naturel) la rondeur de conſciance, procedante de Zele, pieté & devocion trai-Chretienne, produiſant infinies euvres de charité: la puretté, ſyncerité, & innoſſance de vie, la candeur & naïve vereconde, randet parfaitemant belle voutre Ame. Ie me tais des autres vertus, qui toutes juſques à vne vous font la Cour, ſõt de voz affaires, voz favories, voz gardes. O tres-heureus le Roy de Navarre, d'avoir ſi bien rancontré ſa moitié! Bien-heureus ſes royaume & pays, qui ſeront deſormais regis & maintenus par cés deus Ames, ſi bien conjointes & vnies, qu'elles ne reſſamblet qu'à vne: comme il n'y ha qu'vn vouloir & vn reffus, avec reciproque affeccion au devoir mutuël du ſacré mariage. O bien-heureus liën (comme chante le jantil du Bartas)*

Benediciõs au Roy & Reyne de Navarre.

O pudique amitié, qui fons par tõ ardeur,
Deus ames an vn' ame, & deus cœurs an vn cœur.

Dieu vous rampliſſe de ſes grates, & ſaintes benedictions, vous donnant belle lignee & ſucceſſion tre-deſiree,

Renaiſſans an vos fis: læquels ayet moyen
D'eternizer ſa basle ſang Navarrien.

MADAME *ie feray fin, apres que i'auray vn*

peu eſcuſé la rudeſſe du langage, que vous trouverés an ce traite du Ris: duquel le ſtile fort epineus & raboteus, pourroit ſambler etrange: & que ce fut choſe inepte, de le preſanter ainſi à V. M. Vous ſaurés donc (s'il vous plait) que cette-cy æt la premiere beſogne que i'ay fait de ma vie. En quoy i'imitay Toroaſtre, lequel venant an lumiere, commencea par le Ris an naiſſant, comme ie fis an ecrivant. Or ie le tóposay an latin, an me joüant à Mombriſon. M. Loüys Papon (fis puyné du grand Papon, lumiere de ce tems an la Iuriſprudance) traduit le premier livre, comme à la derobee, & le fit imprimer y a plus de vint ans. Les autres deus demeurent negligés parmy mes commantaires, iuſques à tant que M. Ian Paul Zangmaiſtre (jeune Allemand, de noble maiſon d'Auſbourg, mon familier diſciple) les trouvant dans ma Bibliotheque, les amprunta ſecrettemant, pour ſ'exercer à les traduire. Ce que m'ayant depuis communiqué, i'ay loüé ſon antrepriſe: laquelle m'ha invité de les recounoitre, & ne les tenir plus cachés. I'ay troüeve ſa verſion fidelle, & bien conforme a mon intancion, mais un peu ſcabreuſe & rude, quant au langage: lequel toutesfois ie n'ay voulu changer, pour luy donner toujours plus de courage & hardieſſe, quand il verroit tes livres publiés de ſa tranſlacion. Auſſi il m'æt ſouvenu de ce que dit Horace,

La choſe ne veut ætre ornee.
Il ſuffit que ſoit anſegnee.

C'æt pourquoy ie n'ay traind de le preſanter ainſi à V. M. MADAME, *qui antand bien celà: vous etant la Princeſſe, qui m'ha ſamblé plus propre, à eſtimer & priſer dignemant ce beau ſujæt: comme*

Excuſe du langage rude, par la traduction d'vn Allemand.

Cette-cy æt la premiere œuure de M. Ioubert.

L. Papõ traduit le premier liure.

Zãgmaiſtre traduit le ſegond & le troiſieme.

Ioubert n'ha voulu changer le ſtile du traducteur.

Ornari res ipſa negat, contẽta doceri.

auſſi vous et iuſtemant duë la ſinguliere marque de toute humanité. I'ay toujours deſiré, d'avoir moyẽ de luy faire treshũbles ſervices, honorãt ſa treſ-illuſtre memoire de quelque miẽ labeur, qui luy fut aggreable. Si i'ay biẽ rancõtré an cetuy-cy, i'an louë Dieu: le priant toujours plus devotemant, qu'il me faſſe la grace de repondre an ſuffiſance, à la grandeur de mon affeccion. Donné à Paris, ce premier iour de l'an 1579. ſuyvant l'aſtronomie, qui le commance de l'antree du Soleil an ſa maiſon Arietine.

PRESAGE, DE CE QVE M. Ioubert ha commancé d'eſcrire par le Ris.

NAture, de ce Tout ſage mere & nourrice,
Enfantant l'heritier pour qui ce Tout eſt faict,
Veut qu'il pleure y entrant: & d'vn contraire effait
Le rend ſeul prompt au Ris, balançant ſon office.
Zoroaſtre promiſt la Magie propice,
Par ſon Ris an naiſſant. Nature ne defait
Sa loy de pleur, ſinon produiſant vn parfait:
Car le Ris de ſon bien eſt plaiſir & indice.
Ainſi, docte IOVBERT, voyant que ton ouvrage
Commance par le Ris, nous donne teſmoignage
Que de Nature amy excellant il ſera.
Et tes conceptions, de ſemence immortelle,
De leur pere Apollon auront la gloire telle,
Que ton eſprit fecond heureux anfantera.

D. GELOTI S.

HVMANITATIS PRAECIPVAE NOTAE RISVS SCRVTATOR PRAECIPVVS LAVR. IOVBERTVS ADMIRANDAS ILLIVS CAVSAS MIRANDOSQ. EFFECTVS DVM EX OBSCVRISS. SACRAE VERITATIS LATEBRA SEDVLO ERVIT SVMMAM DEMOCRITI PHILOSOPHIAM VENERATVS. SVPERATA OMNI HVMANITATIS GRATIA SVMMOQ. CHARITVM III. CONSENSV AETERNVM SACRAT MEMORIAE SEMPITERNAE SVVM NOMEN MAXVMO MARGARITAE FRANCICAE REG. NAVARRAE PR. HVMANISS. AC D N. SVAE CLEMENTISS. ORNAMENTO.

GERALD. BOISSONAD. AGENN. MED. FAC.

IN D. LAVR. IOVBERTI, REGVM Galliæ & Nauarræ Medici doctissimi, libros tres de Risu: I. Liebaultius Medicus Parisiēsis.

RIsum ridiculis proprium mortalibus esse,
Lætitiæ quoties dant documenta suæ:
Quôdque humana nihil nisi Risus vita sit omnis,
Ætatis priscæ nos docuêre sophi.
Sed qui ridendi causas cognosceret omnes,
Quive omnes posset scribere, nemo fuit;
Donec IOVBERTVS *fœcundi excussit acumen*
Ingenij, & proprias ore profudit opes.
Scilicet hujus erat naturam inquirere Risus,
Quidque sit argutis commemorare libris,
Cui placidum risit puerili Pallas ab æuo,
Risere & Charites, Pieridumque cohors.

NICOLE ESTIENNE, A MONsieur Ioubert, tresdocte Medecin.

LE beau Ris amoureux se couronne de fleurs,
Et d'orage le pleur ennuyeux se couronne:
L'allegresse au Printemps, la langueur en Automne,
Conçeut de feu le Ris, & d'eau conçeut les pleurs.
Le ciel rid, en voyant la terre des couleurs
Superbe se parer, que le Printemps luy dõne:
Le ciel pleure en voyãt que la terre abandõne
Ses despouilles aux vents, & plaine à ses douleurs.
Autant donc que l'amour à l'ennuy preferable,
Et l'allegresse plus que la langueur prisable,
Et du Printemps les fleurs, que d'Automne l'orage:

Autant ſus Heraclit eſt ſage Democrit:
Et toy plus ſage encor, dont l'eſprit, & l'eſcrit
Sçait, & monſtre, pourquoy Democrit eſt plus
ſage.

AD D. L. IOVBERTVM, MEdicum regium præſtantiſſimum, I. Dacier Barathalbulanus.

HVnc (IOVBERTE) tuum doctum lepidúmque libellum,
Quo longè ſuperas te, veteréſque ſophos,
Tartara Mercurius nuper portauit ad ima,
Cunctorum veluti fama per ora volat:
Manibus vt doctis dixiſſe oſtenderet vnum,
Id quod nec cuncti ſic potuêre loqui.
Tranſnarat Stygij deus aliger æquora ponti,
Ingreſſus campos iámque erat Elyſios.
Aſpicit errantes, extollentéſque cachinnum
Democriti manes, queîs ita verba facit:
Semper habes aliquam Riſus (Democrite) cauſam,
Mortuus & rides tu quoque plus ſolitò.
Ridebíſne etiam tres hos (Democrite) libros,
Queîs riſus ratio, veráque cauſa patet?
Oblatas capit arridens, legit atque papyros
Democritus, lectis talia deinde refert:
Ille ego qui humanæ ridebam ſingula vitæ
Facta, cui rerum nulla probata fuit,
Hunc vnum vidi tandem, legíque libellum,
Quo ridenda meus nulla cachinnus habet.
Cinge comam, IOVBERTE: geras hunc ſolus honorem;
Quem non riderem, tu niſi, nemo fuit.

IDEM, DE EISDEM.

HOS doctos lepidósque tres libellos,
Queîs mysteria sunt aperta Risus,
Ne mersa in tenebris adhuc laterent,
Hos nullus legat histrio libellos,
Nullus garrulus impudénsque scurra:
Hinc vulgus procul omne sit profanum.
Vulgi nil opus hoc habet nugarum.
Hic ridet liber, hic liber iocatur:
Sed ridet lepidum, atticum, facetum.

INDICE DES MATIERES

contenuës au traité du Ris, distingué par livres & chapitres.

LE PREMIER LIVRE DV RIS, CONTENANT ses causes, & de tous ses accidans.

Prologue. pag.1.
I. Quelle æt la matiere du Ris. pag.15.
II. Des fais ridicules. pag.16.
III. Des propos ridicules. pag.29.
IIII. Observacions aus ridicules. pag.35.
V. Quelle partie du cors reſſoit premiere l'objæt du Ris. pag.40.
VI. Diviſion des puiſſances de l'ame. pag.45.
VII. Des autres parties de l'ame. pag.56.
VIII. A quelle puiſſance de l'ame, il faut attribuër le Ris. pag.61.
IX. Que le Ris provient d'vne affeccion du cœur, & nompas du cerveau. pag.63.
X. Que l'affeccion mouvãte à rire, n'æt ſimplemãt de joye. pag.71.
XI. Ce qu'avient de la joye particulieremãt. pa.74
XII. Ce qu'aviẽt de la triſteſſe particulieremãt. p.81
XIII. An quoy convienet la lieſſe, & le Ris. pag.83.
XIIII. Que le Ris æt fait de contraires mouvemans, ampruntés de ioye & de triſteſſe. pag.87.
XV. De q̃l mouvemãt le cœur ſe meut au Ris. p.90.
XVI. Commant le diaphragme æt ebranlé par le Ris. pag.93.

xvii. Que le Ris peut ætre declairé à l'example des soufflets, & des parties trâblantes. pag. 96.
xviii. Commant par le Ris æt agitee la poitrine: & d'où vient la vois antrerompue. pag. 100.
xix. D'où procede l'ouverture de bouche, l'alongissemant des laivres, & l'elargissemant du manton, pag. 103.
xx. Commant par le Ris se font des tides au visage, mæmemant à l'antour des yeus. pag. 114.
xxi. D'où procede que les yeus etincellet & pleuret. pag. 117
xxii. Pourquoy le visage an rougit, avec anflure des veines du front & du cou. pag. 119.
xxiii. Cõmant le Ris meut la tous, & fait sortir par le nez ce qui etoit an la bouche. pag. 121.
xxiiii. D'où viẽt que les bras, les epaules, cuisses, pies, & tout le cors peuvet ætre emeus à force de rire. pag. 123.
xxv. De la douleur qu'on sant au vantre par trop rire. pag. 125.
xxvi. Doù vient qu'on pisse, fiante & sue, à force de rire. pag. 127.
xxvii. Qu'on peut evanoüir de rire, & si on an pourroit mourir. pag. 130.
Recapitulaciõ, concluãt le premier livre. pag. 134.

LE SEGOND LIVRE DV RIS, CONTEnant sa definicion, ses especes, differances, & divers epithetes.

Preface. pag. 140.
i. Quelle æt la vraye definicion du Ris. pag. 163.

II. Des eſpeces & differances du Ris. pag.171.
III. Du Ris mal-ſain & batard. pag.175.
IIII. Du Ris qui accõpagne le diaphragme bleſſé. pag.183.
V. A ſauoir, ſi c'æt vn vray Ris, celuy du chatoulhemant. pag.189.
VI. Sis problemes du chatoulhemant. pag.201.
VII. Des autres differances du Ris, & de ſes epithetes. pag.210.

LE TROISIEME LIVRE DV RIS, CONtenant les problemes & demandes principalles qu'on peut faire du Ris.

Proeme. pag.220.
I. A ſavoir-mon ſi le ſeul homme rit, & pourquoy. pag.231.
II. Savoir-mõ ſi le ſeul homme pleure, comme luy ſeul peut rire. pag.240.
III. De ceus qui n'ont iamais, ou fort peu ſouvant ry: & d'où vient celà. pag.249.
IIII. D'où vient que les vns riet plus ſouvant & ſoudain, que les autres. pag.262.
V. Pourquoy æt-ce, que du vin les vns riet, & les autres pleuret. pag.267.
VI. Que des melancholiques les vns riet, les autres pleuret. pag.277.
VII. Savoir-mon, ſi quelqu'vn an ſe doulant peut rire. pag.277.
VIII. Pourquoy dit-on, que la rate fait rire. pa.282.
IX. Savoir mon ſi l'anfant rid, avant le quarãtieme iour de ſa nativité. pag.288.

x. Savoir-mon, ſi quelqu'vn peut rire an dormant. pag. 302.
xi. D'où vient que le Ris echappe fort ſoudain, & qu'on ne le peut retenir. pag. 309.
xii. Savoir-mon, ſi le mouvemant naturel des arteres æt changé par le Ris, & quel il æt. pag. 318.
xiii. Pourquoy æt-ce, que les grans rieurs deviennet aiſemant gras. pag. 324.
xiiii. Quels biens apporte le Ris: & ſi quelque malade peut guerir à force de rire. pag. 330.
xv. Quels maus cauſe le Ris prodigue, & trop cõtinué. pag. 336.
xvi. Savoir-mon, ſi quelqu'vn peut mourir de rire. pag. 345.

La cauſe morale du Ris de Democrite, expliquee & temognee par Hippocras. pag 355.
Dialogue ſur la cacographie Franſaiſe, expliquant la cauſe de ſa corrupcion. pag 376.
Annotaciõs ſur l'orthographie de M. Iovbert. pag. 390.

AVTEVRS HEBRIEVS, ARAbes, Grecs, Latins, & vulgaires, allegués an ce traité du Ris.

Hebrievs.
David.
Moyſe.
Arabes.
Avicenne.
Avenzoar.
Iſaac.
Moyſe medecin.
Rhaſis.
Grecs.
Aëce.
Ariſtote.
Alexãdre Aphrodiſiẽ.
Chæremon.

Cleomene.
Democrite.
Epicharme.
Euſtathie.
Galen.
Heraclite.
Herodote.
Heſiode.
Hippocras.
Lycurge.
Melet.
Paul Æginete.
Pauſanie.
Philoſtrate.
Platon.
Plutarque.
Pollux.
Theomneſte.
Theophraſte.
Timee hiſtorien.
Zeno.

LATINS.

Alexãdre d'Alexandre.
Andre Veſal.
Ange Polician.
Appian Alexandrin.
Aule Gelle.
Caton Moral.
Chriſtoffle à Vega.
Cicero.
Eraſme.
Flore.
Franſois Valeriole.
Gabriel de Tarrega.
Guilhaume Inſulan.
Guilhaume Rondelet.
Hierome Cardan.
Hierome Fracaſtorio.
Iaques Hollier.
Iules Cæſar Scaliger.
Iun Philargyre.
Lucrece.
Martial.
Nicole Florantin.
Ovide.
Pline.
Poge Florantin.
Quintilien.
Quint Serain.
S. Auguſtin.
Saluſte.
Scribone Large.
Servius Grammairien.
Solin.
Strabo.
Tertullian.
Theodorit.
Valere le grand.
Verrius.

VVLGAIRES.

Hierome Garimbert.
Ian Bocace.
Ian Papon.

fautes. Le premier nombre signifie la page, & le segond la ligne.

4.25. *Calamité*.5.1. *pêcheur*.6.12. *invantés*. *Mais*.9.22. *marri*.14.4. *ancore & 25. quelles*.15.16. *Les mieus counues*.21.26. *ou ſamblable* 31.4. *allegorie*.37.9. *mourvant*.38.20. *y ha l'erreur*.40.14. *faſſonner*.44.21. *qu'ils*.48.27. *qu'ils: & 28. qu'elle*.59.10. *ne peuvet*.60.18. *que ceus-cy*.62.16 *l'objait de l'appetit ſanſuel*.62.21. CHAPIX.69.18 *meſaraïques*.74.21 *dilatacion*.75.15. *coulouré: & 23 ambellit aus*.76.9. *bien-veigner*.80.20 *à la face, par ſa*.91.1. *tous ſes accidans*.94.3. *l'anatomie*.95.8 *antandre: & 27. luy dit*.96.11. *d'avantage: & 25. vray-ſamblable; &* au marge *abdomen*.105.22. *deuïent*.110. au marge *probl*.9.112.12. *mambre*.113.21. *tiré*.115.15. effacés *tirās tous vers le haut*. 116.13. *deſſeche*.119. au marge *Aphrodiſien*.134.8. *pourquoy on dit*.138.20. *tombant*.149.27 *queleun*.158.24 *Protee, ou d'vn Chamæleon*.173.13. *nâturel & ſalubre*.176.1. *baſſe*. 177.17. *procathartiques*) *faiſantes: & 23. appellee*.188.3 *que par attouchemāt*.206.5. *quelques vnes*. 212.17. *manieres*. 217.8. *il l'attribuë*.222.27. *infinimant*.235.26. *autres parties*.229.23. *que ne pouvons*. 233.1. *les affeccions: & 19 & la vielhe*.246.15. *ordonne l'ordure*.254.26. effacés, *qui et autant que dire, le cœur an reſte emeu*.258.21. *emūs des*.268.10. *quelques vns: & 16. cetuy-cy*.274.1. *affaire. ce ſont*.275.23. *l'ardeur ceſſe, l'homme*.283 15. *du monde an*.286.21 *Leſprit*.294.27. *là où il dit*.295.27. *void rire: mais il ne rid*.320.9. *treſ-expert*.322.26. *reſpæt*.323.11 *dōt*.331.18. *plu-part*) 331.24. *avint an mottre*.336.26. *que les rīdicules*.338.27. *provienet*.350.5. effacés *Or que cela*, jusques à *Dōques*.355.3. *treſ-renommé*.357.27. *anatomiſees*.358.21. *qu'il ceſſoit*.366.22. *leur diſet*.367.2 *laſcivité* 368.28 *ſuffiroit*.369.27. *de voz vices*.378.1. *certains*.383.22. *an atans*.386.23. *qu'il leur et*.390.25 *du Baïf*.393.23 *l'ecrire*.

Les punctuacions, & autres plus legieres fautes, ſont remiſes au iugemāt & à la diſcreciō du Lecteur benin, & de bōn antandemāt: lequel ne doit jamais commancer la lecture d'aucū livre, qu'il ne l'ait au prealable corrigé: ſuivāt l'avis qu'on luy an donne, par le recueil des fautes qu'on a remarquees, apres que l'œuvre et achevee d'imprimer. Ceus qui mepriſet ou ignoret cela, an plusieurs androis ſont fruſtrés du ſans de l'auteur: ou s'ils peuvet deviner ce qu'il veut dire, ils luy attribuēt ſiniſtremāt & iniuſtemāt la faute, de ne l'avoir ſu biē exprimer & repreſanter. L'imprimeur auſſi doit atre favorablemāt excuſé, d'autāt que ſouvāt telles fautes ſont an la copie: & on les reconnoit mieus an reliſāt, qu'à la premiere fois, cōme les ſegōdes pāſees ſont les pl⁹ ſages.

Βίβλος Ιυβέρτυ φύσεως ἀπεμάξατο πάσης
Εικόν'. Ιυβέρτυ δ' εἰκόνα πᾶσα φύσις.
Ιωσίππυ Σκαλαγ.

C'ét à dire, de mot à mot.

Ce livre de Ioubert,
Ha exprimé l'image
De toutte la Nature:
Et toutte la Nature,
Ha exprimé l'image
De ce mæme Ioubert.

PREMIER LIVRE DV RIS, CONTENANT SES cauſes, & de tous ſes accidans.

PROLOGVE.

HESIODE [a] auteur des fabuleuſes inuãcions, & diuin Philoſophe, voulant ſignifier que l'admiraciõ des effets de nature, angeãdre inquiſicion, & an fin cognoiſſance des cauſes, ha feint [b] ingenieuſemant, que Iris [c] etoit la filhe de Thaumas: pour demontrer, que qui ne ſeroit epris d'vn ebahiſſemãt & curieus deſir, iamais ne ſanquerroit, & par conſequant il n'inuanteroit rien: vù que de la perplexité & frequante meditacion, nous paruenons à l'intelligeance & facilité, moyennãt l'induſtrieus, continuël & exceſſif labeur.

a Heſiode ha ecrit la race des Dieus, interpretant par fables ſa Theologie.

b Heſiode au 265. vers de la Theogonie.

c Iris ſignifie contemplacion, & Thaumas admiraciõ.

Car l'ignorance an l'ame eſt naturelle, quoy que die Platon, [d] & n'an eſt chaſſee que par doctrine : à laquelle dõnet antree les ſans exterieurs: dont nous diſons, que la ſubſtance & compleccion du cors, la rãd plus ou moins docile, puis qu'elle eſt contrainte de ſ'an ſeruir à toutes antrepriſes. De là procede, que les mieus condicionnes à randre leur ame ſauante, ont naturelle affeccion de cognoitre l'eſſance des choſes, meuz de louable curioſité, par les doutes qui ſe preſentet, & ſolicitet leur eſprit. Ceus qui ſont plus groſſiers, pour l'ampechemãt du cors, n'y antret pas ſi auant, ains ſ'arretet à l'ecorce, que leur ſantimant [e] ne ſait outrepaſſer. D'autres y an ha, qui affectueuſemant deſiret ſauoir : mais n'etans inſtitues an la Philoſophie, n'y peuuet auenir. Car c'eſt le ſeul moyen de reſoudre toute difficulté : don de Dieu, ottroyé aus hommes, & heureuſe accion de l'ame (cõme ſouloit dire Platõ) ſurpaſſãt les charnelles occupaciõs. Dõcques à tous l'ignorãce eſt cõmune dés la natiuité : & ceus ſont les

d Platõ diſoit, q̃ nos ames etoint ſauantes de nature : & que noſtre ſciance n'etoit qu'vn reſouuenir.

e Le ſãs interieur doit penetrer, dans ce que l'exterieur luy preſãte.

plus dignes, lesquels doute & inquisicion incessammant eguillonnet, pour vouloir touiours apprandre : & tresheureus à qui la grace de bien philosopher, & sauoir cõtampler, est departie. Les ignares presomptueus, qui cõme ladres ne santet leur imperfectiõ, outrecuidet, & de iugemant precipité n'ont aucũ doute, qui les inuite à vouloir discourir par raison. Parquoy on tiẽt leur mal [f] pour incurable, comme brouillé de telle contrarieté, qui ne ressoit aucun remede. Au contraire, les bons & beaus espris, craintifs, dociles, & deja bien institues, ne cesset de profonder & vouloir penetrer aus pl[9] obscurs secres de nature: tãt pour leur contantemant, que pour auoir mieus dequoy louër le Createur, [g] mõtrãt sa grãdeur par meruelhe[9] effets, qui no[9] retiret à cõtemplacion. Il est biẽ vray, qu'il y ha des choses tant difficiles & cachees, que nous cõfessons libremãt etre [h] incogneuës à l'homme : & qu'il ne peut decouurir leur cause, tant soit elle diligeammãt & methodiquemãt recherchee: comme du foudre, & des

f L'arrogãce fait qu'ils ne cognoisset leur ignorãce, & que ne veulet rien apprandre.

g La fin de toute contẽplacion, doit estre Dieu.

h Causes incognües à l'homme.

choſes qui miraculeuſemant an auiénet. Ainſi eſt-il de tout ce que nous rapportons communemant, à la proprieté de l'eſſance & incomprehanſible nature: attẽdu que ce ſõt les principales accions de leurs formes, propres à la chacune. La cauſe de ces vertus, facultés, pouuoirs, ou efficaces, nous appellons tamperamant & compleccion, qui (procedant de certaine proportiõ, & diuers melãge des quatre elemans, d'vne ſi peculiere condicion, qui ne ſe rancontre [i] iamais telle an vn autre) ne peut etre iuſtemãt cõprinſe de noſtre antandemant. Lors nous diſons, etre impoſſible de randre plus euidãte cauſe de leur effet, que la proprieté naturelle. Car elle nait de la qualité des ſimples & premiers [k] cors, deſquels pour la foibleſſe de noſtre eſprit, nous ne pouuons comprandre, quelle portion il y an ha d'vn chacun, an ce qui an eſt cõpoſé. Voyla pourquoy nous émeruelhons, de voir que l'Aymãt ou Calamité tire à ſoy le fer, comme l'ambre le fetu: & que la Torpille [l] ou Tramble angourdit la main

i Les Grecs apellet celà idioſyncraſie: que Galẽ cõfeſſe etre incognuë aux hõmes.

k Les premiers cors, ce ſont les quatre elemans.

l La vertu andormiſſante de la Torpille, penetre iuſqu'à la maĩ du pecheur, à trauers la ligne.

du pecheur, voire ſans le toucher. La Remore, fort petit poiſſon, ne retarde pas ſeulemãt (comme ſignifie le nom) vn nauire pouſſé de vans galhars, & de puiſſans vogueurs, ains le detient & arreſte tout court. La lamproye an fait de meſme, ſi nous croyõs Ariſtote, & l'experiance qu'an a vù Rondelet.[m] Mais laiſſons ces effets, deſquels peuuet douter ceus qui n'an voyet rien: & prenons des plus familiers, qui n'ont pas moins d'amirable & etrange condicion. D'où vient que par le dechiremãt du drap, ou l'antrebriſer des pierres, ou pour tirer à reuers les arreſtes d'vn épy,[n] nous ſantõs grinſemãt aus dãs? Pourquoy eſt-ce, que ſi quelqu'vn viẽt à baalher, à peine les voyãs ſ'an peuuet contenir? Commant peut le fruit agacer les dans, & le pourpier y eſtre remede? Et-il pl[9] amirable, que le fer ſoit tiré de l'Aymant, que l'humeur [o] choleric de la Scammonee, ou l'alimant de chaque partie du cors? Tous ces effets ſont merueilheus, & qui ont bien trauailhé les plus ſubtils de nos Philoſophes medecins: leſquels

m Voyez ſõ 13. liur. des Poiſſõs c. 8.

n Celà auiẽt non à tous, mais à quelques vns, qui fremiſſet de voir, ou d'ouyr celà.

o L'auteur a depuis changé d'auis, affirmãt an ſes Paradoxes, que les medecines chaſſet les humeurs, & nõ pas qu'el les les attiret.

pour fin de conte ſont contrains, ſ'accorder au commun [p] arreſt de la proprieté. Dont nous pouuons comprãdre, que Nature ha voulu cacher quelque choſe, pour ſe faire plus eſtimer, où noz eſpris trop lours, épaiſſis de ce cors, ne peuuet ancrer. Si eſt-il bien louable de ſan vouloir [q] antremeler, & ne laiſſer rien à ſonder, ſuiuant les traces des anciẽs, vſãs de leurs moyẽs, & y aioutans les noſtres de nouueau muantes. [r] Mais comme nous priſons ceus, qui de telle curioſité nous ont fort profité, amploians leur etude à eplucher diligeammant les occaſions de ſi grandes merueilhes: auſſi m'ebahi-ie, que nul de ces rares auteurs qui nous ont precedé, ſe ſoit amuſé à rechercher les cauſes mouuantes à rire: vù que c'eſt vne des plus amirables [s] accions de l'hõme, ſi on y veut bien regarder. Et qui ne ſ'etonneroit, an voyãt tout le cors à vn inſtãt ſe mouuoir, & ebranler d'vne indicible contenance, pour le [t] plaiſir de l'ame (cõme il eſt vray-ſamblable) ſ'il ne nous etoit deja tant coutumier, qu'à peine

p An medecine ſcholaſtique, on appelle celà, le pont aus anes.

q Le Philoſophe dit treſbiẽ, q̃ le ſcibile (c'eſt à dire, ce qu'on peut ſauoir) ha plus grand etãdue que la ſciance.

r No' ſommes cõme les anfans au col du geant, qui voyons ce que le geãt, & vn peu d'auantage.

s Auſſi falloit-il qu'il fut tel, pour etre propre au pl⁹ amirable des animaus.

t La qualité de ce plaiſir, ſera decrite au ch. 14.

on ſ'an auiſe? Si faut-il que ce ſoit quelque grād cas, [u] puis que d'vn violant effort, il peut exciter ſi vehemantes & ſoudaines emocions. Dont diſoit Quintilien: Le rire ha treſ-grād „ pouuoir de commander, & auquel „ on ne ſait reſiſter. Il nous echappe „ bien ſouuant, qu'il n'eſt poſſible le „ retenir: & non ſeulemant contraint „ le viſage à confeſſer, & preſſe la vois „ à declarer l'affeccion, ains de ſa vio„ lance ſecout & emeut tout le cors, „ maintefois diuertit & ranuerſe l'im„ portance des affaires, diſſipāt la hai„ ne, & mitigant le courrous. Il remet „ l'eſprit trauālhé de ſoucy, le detour„ ne des profons pāſemās, le raſſaſie & „ renouuelle quelquefois apres vn „ grand & annuyeus tourmant, quād „ il chaſſe toute melancholie. On ha „ vù des malades guerir par ce ſeul re„ mede. Voyla de merueilheus effets, & to⁹ produis d'vne inclinaciō ſi propre à l'homme, que ſa deſcription [x] la reſſoit volontiers. Ie cōfeſſe bien, leur premiere [y] occaſion eſtre vaine & legiere: d'autāt que bateleurs & badins,

u La grandeur des effets, repond à la grandeur des cauſes.

x La definiciō de l'hōme (ſelon quelques vns) eſt, animal riſible, raiſonnable & mortel.

y La premiere occaſion, eſt la choſe ridicule. La ſecōde eſt intrinſeque, cy apres declaree.

n'ōt autre but q̄ de no⁹ faire rire. Mais l'acte nous est fort agreable, & le souhaitons fort affectueusemant, pour le plaisir qu'il denote. Car nous auons naturellemāt telle affecciō à [z] reiouissance, que tous nos desseins y pretandet, cōme à vn souuerain bien. Dont nous voyons, qu'on cherche mille sortes de passetams, & que chacun les ressoit volontiers. De là est venuë l'inuantiō des ieus publics & priués, des triōphes, banquets, farces, comedies, morisques, mascarades, danses, musique, & toute autre maniere de s'ebaudir. Aussi l'hōme plaisant & facecieus, montre qu'il ha l'esprit habile, auec grand auantage an la ciuilité & grace de parler. C'est pourquoy Lycurge, autremant fort seuere an ses ordonāces, ha non seulemant permis aus Lacedemoniens, l'vsage des honnestes ieus, ains les ha commandé expressemant, & ha dressé vne statuë au Dieu Gelot: [a] estimant estre biē necessaire, de recreer modestemant, & reposer l'ardante viuacité des esprits. Cleomenes pareillemant, qui iamais ne receut

z Rejouissãce est priuatiō d'annuy & facherie, laquelle nous tachons par tous moyēs d'euiter.

a Gelot en grec signifie le ris, ou vn rieur. Apulcie an l'Asne d'or, sur la fin du 2. liu. recite, q̄ les Thessaliens adoroint le Dieu Ris.

an saRepublique bateleurs,bouffons, farseurs, ne musiciens, trouuoit bon toutefois, que les citoyés antre eus se reiouissét d'honnestes passe-tams, risees,brocars & mocqueries,qui habilitet l'esprit. Et quoy? Democrite,etãt si parfait an sageſſe(comme le tesmoigne Hippocras) que luy seul pouuoit randre sages & prudans tous les hommes du monde, rioit ordinairemant. Et si on l'estime fol,de s'estre creué les yeus, ie repondray, qu'il le fit, pour mieus s'adonner à la contemplacion, cõme dit Aule Gelle : ou pour ne voir les fames, & estre detourné de charnelle cõcupiſſance,ainsi qu'ecrit Tertullian. Et parauanturé qu'il auoit opinion d'an deuenir plus gras, [b] qui sert bien fort au rire. Quoy que ce soit, il véquit 109.ans,ne prenant deplaisir à rien. Au contraire, le pleureur Heraclite,toujours courroucé & mari, frequentoit les desers,viuoit d'herbes & autres viãdes qui ne font qu'affamer: de sorte qu'an fin tout defait & transi, mourut ethique dans vne peau de beuf: où il fut deuoré des loups an cet

[b] Ainsi pour angraisser mieus les chappons, on leur creue ou bãde les yeus.

etat, trouué parmi les chams, & non cognu pour homme. Donq puis que le Ris eſt principal ſigne, de ce folatre plaiſir que nous aymons tant, qui retarde la vieilleſſe, [c] eſt commũ à tous, & propre aus hommes, ie ſuis fort etonné, que les anciens diligeans ſcrutateurs des cauſes, ayet omiſe l'inueſtigation de ſon origine: ſetans bien trauailhés à trouuer les raiſons des choſes qui nous attouchet moins, & ſont de beaucoup moindre eſtime. Que ne ſarreſte l'on plutoſt aus domeſtiqs & familiers miracles, que no⁹ portons, & pouuons à loiſir finemant examiner? Que n'ont ils eſſayé, de cognoitre le motif & cauſe faiſant rire, autant ſecrette que nulle autre? Pource, par-auanture, qu'elle ne peut eſtre cognuë, etãt trop prochaine de ſa forme, & (comme diſet les Philoſophes) prouenant d'icelle immediatemant. Dont ils ſont d'auis, & an font cette reſolucion, qu'on n'an peut aſſiner autre raiſon: [d] eſtimans preſque friuole telle inquiſicion, voyãt que la ſource eſt cachee deſſous l'eſpece meſme, qui

c On dit communemant, que rire & eſtre ioyeus, ampeche de deuenir vieus.

d C'eſt à dire, que c'eſt vne proprieté occulte.

la fait meriter nom d'occulte proprieté. L'auteur du liure des apparans & ſecrets mouuemãns (qu'on attribuë fauſſemant à Galen) proteſte de n'y ſa-
„ uoir riẽ, quãd il dit: Ie n'antãs point
„ d'où le Ris vient à ſemouuoir, quãd
„ on chatouilhe les aiſſelles, & l'on oit
„ ou void quelque choſe ridicule. Ie
„ ne ſay commant cela meut & agite
„ tout le cors, de telle violance, qu'il
„ n'eſt poſſible de ſan deffãdre, quoy
„ que l'on ſache faire au contraire. Alexandre Aphrodiſien ſaccorde à ce propos, ecriuant au Prologue de ſes Problemes, q̃ c'eſt vne queſtion inexplicable, pourquoy on rit d'eſtre chatoulhé ſous les bras, aus coutés, plãtes des piés, &c. Cicero (qu'on n'a pas moins priſé de ſa Philoſophie, que de ſauoir eloquammant perſuader) au ſegõd liure de l'Orateur, eſt de la meſ-
„ me opinion, diſant: Qu'eſt-ce que
„ du Ris, qui le meut, où il eſt, & de
„ quel naturel, que ſi prõptemant il ſe
„ deborde, de ſorte que voulans ne le
„ pouuons retenir, & commant tout à
„ coup il ſaiſit les flancs, la bouche, les

„ veines,le viſage,& les yeus, Demo-
e par ce qu'il faiſoit profeſſion de rire.
„ crite[e] y auiſera:car cela n'appartiẽt
„ rien à noſtre propos,& quãd il y ap-
„ partiendroit, ie n'aurois pas honte
„ de l'ignorer,vù que ceus-là meſmes
„ qui le prometroint, n'y pourroint a-
„ uenir. Moyſe Iuif medecin,au penul-
tieme & dernier cha.de ſon liure,ſ'ap-
puyant ſur l'autorité de Galen,eſt d'a-
uis,qu'on ne ſauroit randre raiſon, du
Ris qui auient de l'obiet des choſes
vaines,ny de quelcõque autre: moins
de celuy qui eſt fait par le chatoulhe-
mant des aiſſelles,& plantes des piés.
Par ces temoignages on voit euidam-
mant, combien cet ouurage ha ſam-
blé difficile aus anciens, voire impoſ-
ſible d'an venir à-bout:tellemant que
ſi nous auions vn peu moins de cou-
rage,n'oſerions antreprãdre de nous
an anquerir plus auant. Mais pour-
quoy ne ſauriõs nous trouuer les cau-
ſes de ſes effets,qui ont leur ſource &
fondemant an nous ? Celà eſt-il plus
mal-aiſé,que de comprandre par rai-
ſon naturelle,l'eſſance de noſtre ame?
Non pas à mon auis: & toutefois ſes

facultés,acciõs, & ouurages nous demõtret ſa nature, quãd d'icelles nous ſommes conduis,comme de main an main, à la notice de ſes myſteres, [f] ſecrets & intimes, que nul ſantimant n'apperſoit. Ainſi i'eſtime qu'on peut antandre la condicion,force,& affeccion du Ris,puis qu'il nous eſt intrinſeque,ſe manifeſtant au dehors. Car il n'y a choſe an nous,qui,apres vne ſogneuſe,& bien ſondee inquiſicion,ne vienne an euidance. A quoy me confiant,i'ay conſtammant deliberé,vouloir traitter [g] argumant de telle excellance: eſperant que ſi ie n'an peus rapporter grand honneur, au-moins ſeray-ie excuſé de ceus,qui cognoitrõt combien il eſt difficile, tãt que les anciens n'y ont oſé toucher. Quant à ceus de nottre aage, Iules Cæſar Scaliger ecriuant contre les ſubtilités de Hierome Cardan,& Fracaſtorio au liure de l'accord & deſaccord naturel, tous deus grans Philoſophes & excellans Medecins, ſuiuans autre propos,an ont dit quelque choſe. Frãſois Valeriole,treſ-docte,elegãt& humain

f Des choſes viſibles, & autres ſãſuelles, no⁹ venons an cognoiſsãce des inuiſibles & ſecrettes.

g On dit an cõmũ prouerbe,ez grãs choſes ſuffit d'auoir voulu, ou de ſ'y eſtre efforcé.

perſonnage, qui ha biẽ merité de noſtre medecine, deduit ce fait plus au long, an vne de ſes Enarratiõs.[h] Mais ancote n'anfonce-il pas aſſés la matiere, pour ſatisfaire de raiſon à tous les effets, & aus ſoudains mouuemãs, qui de grand ebahiſſemant ont fait dés long-tams naitre an moy ce deſir, de chercher tout par le menu, & paſſer plus outre que n'ont les ſunõmes. Ie m'etois propoſé cet œuure, auant que voir leurs ecris: & depuis y mettant la main, ie n'ay rien amprunté[i] du leur, ne methode, ne inuanciõ, pour y auenir (ſi ie peus) de moy-meſme, an eſſayant de faire mieus. Ie ne me vanteray d'autre choſe, que de tenir an cete queſte, vn chemin tant droit, tant ſeur, & tant facile, que ie ne m'y perdray point, Dieu aidant, m'aſſeurant de rancõtrer tout ce que ie demande. Car d'antree[k] ie m'anquerray de la matiere, ou dequoy no⁹ rions: puis de cet obiet ie cognoitray, qu'elles parties ſont premieres à receuoir ſon effet. Sachant où donnet les ridicules, & où ſied l'affeccion, cauſe

h Enarr. 4. liu. 2.

i Bien ſouuant la lecture detourne quelque bonne imaginatiõ: autrefois el le amuſe trop, & rõt vn meilheur diſcours.

k Le moyẽ pour trouuer les cauſes du Ris, & de to⁹ ſes accidans.

interne de tous ſes accidans, ie pourray ayſemant diſcourir, par les mutations particulieres qui ſe montret extericuremant, pour an ſauoir l'occaſion. Et lors ie me verray à-bout de mon antrepriſe, obtenir la fin pretanduë, qu'on ſe propoſe à tout cõmancemant.

Quelle eſt la matiere du Ris.

CHAP. I.

TOVTE inquiſicion biẽ ordõnee, commance des choſes plus cognuës: [l] & de là cõme par degrés, des baſſes aus hautes, elle nous conduit à l'intelligence dés plus arduës & difficiles. Les moins cognnës ſont, celles que chacun antãd & accorde, receuës du populaire, & telles qu'on ne peut iamais nier. Celà fait beaucoup à prouuer quelque choſe, de mettre an auant des propoſitions tant euidãtes, [m] qu'on ne les puiſſe refuſer, & d'icelles deduire le ſurplus. Ainſi eſt-il de ce que nous pretandons: c'eſt, mõtrer d'vn cõmun auis, quelle eſt la matiere

l Toute ſciãce (dit le philoſophe) eſt faite de ce q eſt auparauãt cognu.

m Il faut touiours prãdre fondemant, ſur ce qu'on reſſoit libremant, & an quoy on eſt d'accord.

du Ris. On appelle communemãt an cecy matiere, l'obiet meſme, & ce qui meut tel effet: cõme ſi on veut ſignifier, qu'il n'y ha point d'occaſion, on dit vulgairemant, il n'y ha pas matiere pour rire. Or cet obiet, ſubiet, occaſiõ, ou matiere du Ris, ſe rapporte à deus ſantimans, qui ſont l'ouïe & la vuë: car tout ce qui eſt ridicule, ſe trouue an fait, ou an dit: & eſt, quelque choſe laide, ou meſſeãte, indigne toutefois de pitié & compaſſion. Cecy eſt vn peu [n] obſcur: mais par inducciõ & examples nous le rendrons facile, an declarant ce geanre par ſes eſpeces particulieremant.

n Voyla qu'il faut premieremant montrer & enſeigner: car on ne l'accorde pas de prime face.

Des fais ridicules.

CHAP. II.

CE que nous voyons de laid, difforme, deſ-honneſte, indeſſant, mal-ſeant, & peu conuenable, excite an nous le ris, pourueu que nous n'an ſóyons meus à compaſſion. Example: Si on vient à decouurir les parties hõteuſes, leſquelles par nature, ou publique honneſteté nous ſommes coutumiers

miers de cacher, pour ce qu'il eſt laid, toutesfois indigne de pitié, incite les voyans à rire. Car rien ne nous induit à commiſeracion, que ce qui ha eſpece de dõmage: & an cela il n'y ha aucun mal, ou danger, qui donne lieu à compaſſion. Si on decouure la poitrine, les bras, ou les piés, il n'y aura pas moyen de rire: par ce qu'on ne trouue pas laid, ne indeſſãt, d'expoſer à l'œil ces parties-là. Auſſi le Ris ne nous ſurprandra pas, d'vne choſe laide, ſuiuie de commiſeracion: comme ſi on veut oter le mambre viril à vn homme, ou maugré luy, ou de ſon conſantemant, pour euiter vn plus grand mal, il n'et poſſible qu'on an rië, à cauſe du malheur qui anſuit vn tel acte: dont pitié nous ſurprand & arrete, pour an déplaiſir etonnés cõtampler tell' operacion. Il ẽt parelhemant deſ-hõnete, de moutrer le cu: & quand il n'y ha aucun dommage qui nous cõtraigne à miſericorde, nous ne pouuons ampecher le Ris. Mais ſi vn autre luy met à l'impouruuë vn fer rouge de feu, le Ris cede à cõpaſſion: ſinon que

• Leger, comme s'il n'y ha qu'echaudure, & que le mal n'y apparoisse.

le mal-fait nous sambla leger° & petit: car cela rãforce le Ris, voyãt qu'il est deuëmant puny d'vne sottise, & mal-plaisante villainie. Tous ces actes sont difformes, sans aucune necessité ou contrainte decouurir les parties honteuses: & s'il n'y ha point de dommage, nous an faisons risee. Si on y est forcé, & q̃ de ce on an rapporte mal, si d'auanture an premier nous rions, ignorans le dommage, finalemant de telle cognoissance frappés à compassion, nous quittons le Ris antieremãt, & disons an repantance, il n'y ha pas dequoy rire: tant sont necessairemãt iointes ces deus condicions, laideur & faute de pitié. Par mesme raison, voyãt quelqu'vn tomber an la fange, nous an prenõs à rire: car cela est fort laid, & sans aucun danger qui nous tire à commiseracion: tellemant que tant plus indessante sera la cheute, tãt plus grande la risee. Ie l'appelle indessante, quand elle n'est pas coutumiere, ne pretanduë: car la nouuelleté y fait beaucoup. Qu'ainsi soit, les anfãs & yurongnes tombet ordinairemant,

&nous an font rire: mais nous rirons sans comparaiſon plus, ſi vn grand & notable perſõnage, qui ſ'etudie à marcher d'vn pas fort graue & compaſſé, chopant contre vne pierre lourdement, tombe ſoudain an vn bourbier. Cela eſt bien laid, & n'a lieu de pitié: ſinon qu'il fut notre parant, allié, ou grand amy: car nous an aurions honte & cõpaſſion. Ancor ſeroit-ce plus deſ-honneſte, ſi cela luy auenoit an groſſe compagnie: & d'auantage, ſ'il etoit vetu d'vn treſ-riche habillemãt, pourueu qu'il an fut odieus. Mais il n'y ha rien tant difforme, & qui faſſe moins de pitié, que ſi ce meſme perſonnage eſt indigne du rãg qu'il tiẽt, & de l'hõneur qu'õ luy fait: ſ'il et hay de chacun pour ſa fierté, & exceſſiue boubãce, reſſãblãt à vn ſinge vetu d'ecarlate, cõme dit le prouerbe. Et qui, voyant vn tel homme trebucher ſottemant, ſe pourroit abſtenir de rire? Si on choit de fort haut an la fange, à peine [P] an rions nous: pour ce que de telle cheute nous viẽt vn ſoupſon de dãger: car on craint qu'il y ait bleſſeu-

[P] De prime face on imagine, que de la cheute on reſſoit mal: dont il n'y ha lieu de rire.

re. ou si nous anrions soudain, nous ne pansons point à son mal, ains à la cheute, qu'on ne sait plaindre: attãdu qu'il est indessant & ridicule, ne se sauoir tenir an quelque lieu qu'on soit, ains tomber comme vn yurongne. Il sera ancor plus laid, si la cheute et an la bouë, à cause de la saleté qui aggraue telle messeance: toutesfois si quelque tãs apres, il nous appert d'vn dõmage receu, le rire cesse, & luy succede misericorde. Tels & samblables accidans sont vùs iournellemant: & cõuiénet tous an ce, qu'ils auiennet sans y panser, ou sans le vouloir. La cheute le moutre biẽ: car si quelqu'vn se laisse choir de son gré, ou se veautre dans la fange, il donnera vn maigre passetams. Aussi chacun ne rit pas de voir les parties honteuses: mesmes les plus seueres reprandront aigremant celuy, qui deshonté les decouure à son esciant. Il faut que cela auienne sans y panser: comme si on les voit par quelque decousure des chausses. Apres cette espece de ridicules, viẽt l'autre, de ce qu'on fait sciammant, & de pan-

11. Seconde espece de ridicules.

ſee expreſſe, qui eſt mal ſeant, & de la nouuelleté recreãt nous fait rire, tout ainſi que indeſſant & indigne de pitié. Comme, ſi vn vielhard ſe iouë par les ruës an maniere d'anfãt: ou ſi quelqu'vn, autremant fort notable & d'apparance, apres auoir bien beu, ſe deguiſe an etrange faſſon: ſi vn fou contrefait le ſage, d'habit, de geſtes, & de parolle. Tout cela nous fait rire, pour ne conuenir aus perſonnes & etre laid, & de ce qu'il ny ha point de mal, qui merite cõpaſſion. Samblablemant ſi vn homme deuenu phrenetique, ou maniacle, dit & fait quelques folies, on ne ſe peut tenir de rire: ſinon quãd depuis on ſauiſe, de la grand [q] perte qu'il ha faite de ſon ſans & antandemant. Lors nous an receuons cõpaſſion. car cela et fort miſerable: & plus ancor, ſi ce mal-heur ne prouient de ſa faute. [r] Vne autre ſorte de ridicules et, des legers dommages, receus par ſottiſe, ou peu auiſee garde: comme qui ſe plaindroit d'auoir perdu vn paſſereau, des nois, epingles, ou ſablable choſe, dõt les anfans cõmunemãt

q La perte des biens n'et rien, au pris de la perte de la ſanté, & ſur tout de l'eſprit.

r De ſa faute, et, quãd c'et par mauuais regime. Ainſi on plaind d'auantage celuy qui eſt veroulé, ſans auoir palhardé.

Troiſieme eſpece de ridicules.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

se fachet. aussi telle espece der dicules, est pl⁹ du naïf an fãtilhage, l'ignorãce duquel nous meut à rire, quand ils font grand' plainte de peu de chose: car cela est trouué laid, sans nous emouuoir à pitié. Pareillemant on se rira de celuy qui aura rõpu vn verre: pource que le dommage est petit, la sottise plus grãde. La sottise est indessante & laide, le dommage ne merite cõpassion: voyla dequoy on rit. Mais si ce verre, ou autre chose qu'on ha rompuë, etoit de grand' valeur, on rira du cõmancemant, & iusqu'à ce qu'on estime la perte: deslors cesse le ris, tant pour ce que nous plaignons le sort, de celuy qui ha fait' la faute (s'il est an dãger d'an estre puni) que pour le deplaisir que naturellemant on ha, de voir vne chose de pris & rare, lourdemãt mise an pieces. Tout ceey nous peut faire tristes, & mouuoir à compassion. De ceus-là approchet fort, les tours q̃ nous faisons pour nous moquer ou andõmager autruy, mais c'et de chose qui n'importe, & qui et an ieu. Comme si à vn qui n'y panse pas,

Quatrieme espece des ridicules.

on decout ſa robbe: ſi nous iettons d'eau ſus vn qui ne ſ'an auiſe pas: ſi nous mettons vn autre an peine de chercher quelque choſe de petite importãce, laquelle nous auons cachée: & ſãblables infinies bourdes, dequoy nous ioüons facecieuſemant auec les autres, & ſi à propos, qu'il n'y ha point de vray outrage, deplaiſir, ou dommage, combien que l'apparance y ſoit. Elles ſeroint mal-faites, & comme de malice, ſi elles etoint à bon eſciant: mais la legereté les maintient ridicules. Non-pourtant de ces ieus, ſouuãt ſortet de grans & dangereus debas, pour ce que ceus à qui ils ſ'addreſſet, les prennet an mal. Lors ceſſe le Ris, quand il nous ſamble y auoir offanſe & grief. Dõt celuy qui l'ha receu, merite cõpaſſion, n'etãt point tel qui doiue andurer cet outrage. De ſuite viennet toutes les impoſtures, affrons ou trõperies qu'on ſait: où il faut ſamblablemant auoir egard au lieu, & aus perſonnes: autremãt elles ne ſont pas ridicules, mais ſont malignes & mechantes, ptincipalemãt ſi la deceptiõ v.

et an choſes importantes : comme ſi quelqu'vn vand du letton pour or, etain pour argeãt. La deception que nous auoüons ridicule, et plus legere, & telle qu'on ne peut interpreter an mauuaiſe partie, faite antre familiers & compagnons, ou bien infericurs, qui n'an peuuet effectuellemant etre marris, ne demander vãgeance. Voila pourquoy il faut bien auoir chois des perſonnes. Or les trõperies ſe font ordinairemant à tous les ſantimans : & nous meuuet à rire, pour ce qu'il et fort laid, ſãs diſcours & iugemant, ſe voir lourdemant abuſé, vu que ſi on y panſoit quelque peu, on les pourroit biẽ euiter. Comme ſi quelqu'vn veut toucher vn fer, qu'il ne ſait pas etre chaud, & il ſy brule: ou ſi la glace romt ſous les pies, de celuy qui follemãt la cuidoit etre ferme: ſi on prand merde pour miel. Toutes ces choſes ſont ridicules, pour ce qu'il et aiſé d'eprouuer & cognoitre, ſi noz ſantimans iuget biẽ. Le gout pareilhemant et deceu an pluſieurs ſortes, & cõme eſpece d'at-

Deception à l'attouchemant.

Deception au gout.

touchemant, & comme organe des ſaueurs. dont nous rions de celuy, qui ſe brule la langue du potage trop chaud, ou du morceau qu'il luy faut reietter: car il nous ſãble laid, de n'auoir autremant & auparauant eprouué la chaleur (nompas comme celuy qui crachoit dans ſa ſouppe) ains ſe ruër indiſcrettemãt ſur les viandes, & deuorer à l'etourdie, an faſſõ de gourmand. Le gout auſſi et trompe, quãd on fait manger quelque choſe amere, ou d'autre mauuaiſe qualité, ayant toutefois apparãce ou couuerture de douceur & bonté. On abuſe la vuë, ſur tout de vaines promeſſes: & la laideur ridicule conſiſte an l'imprudance ou ſottiſe, de croire ſi facillemãt & fermemant à toute perſonne, aioutãt grand foy aus propos deſq̃ls on pourroit aiſemant douter. On n'a pas pitié de cela, quand la tromperie et ſans dommage, & ſimplemant ridicule. Comme ſi on nous promet, de moutrer vne fort belle & ieune femme: & nous y voyans treſaffeccionnes, on no⁹ preſãte vne vielhe ridee, barbuë,

Deception à la vue.

veluë, friſee, borgne, chaſſieuſe, enaſee, punaiſe, puante, morueuſe, baueuſe, edantee, rogneuſe, poulheuſe, orde & ſale, boſſuë, tortuë, ecropionnee, & plus difforme que la meſme laideur: il y ha bien dequoy rire, de nous voir ainſi moqués. On vſe d'infinies ſamblables impoſtures, fondees an credulité, laquelle y fait la laideur ou difformité, requiſe an tout ridicule. car de tromper autremant le ſans, cela ne nous emeut à rire : meſmes ce n'et propremãt deceuoir, ains plutot n'apperceuoir & ſãtir ce qu'on auoit pretandu, à quelque ſantimant qu'il auiẽne. L'odorer et propremant abuſé, ſi on luy ſuppoſe odeurs puantes pour ſuaues: & impropremant auſſi, quand on preſante à flairer vn bouquet parfumé d'euphorbe, ou d'ellebore, comme ſi c'etoit de la poudre violette, ou de cypre. Car de la ſanteur, on ſe prãd ſi fort & longuemant à eternuër, que c'et pour rire. On et ſamblablemant trompé an matiere de fleurs, quand ou y cache quelque choſe pointuë, qui vient à piquer le nez au premier

Ce n'et deceuoir le ſans (car il iuge bien de ce que luy et propoſé) ains l'expectacion & attante.

Deception à l'odoremant.

rancontre, dequoy nous rions bien fort. Car il nous ſamble abſurde & indeſſant, d'eſtre comme que ce ſoit affronté: meſmes an ce qu'on pourroit euiter, pour peu qu'õ y auiſat: & cela ne merite point, qu'on an ait cõpaſſion. L'ouye ſera an erreur, d'attandre long tams pour la promeſſe d'autruy, vne ioyeuſe & plaiſante chanſon, ou le ſon de quelque inſtrumant delectable (qui luy ſont choſes agreables) ſi depuis il n'y ha propos ne ſon qui valhe l'ecouter. Nous pourrions biẽ rapporter à ce ſans, toutes les eſpeces de credulité, ſ pour ce que la perſuaſion y prand ſon antree: mais les autres erreurs n'auiennet pas à l'ouye comme à inſtrumãt des ſons, ains echeet propremant à la partie de l'ame qui fait l'opinion, ne plus ne moins que les precedãtes impoſtures, ſi on veut parler bien corret. Car les ſans ne faillet pas à recognoitre leur obiet: nous rions ſeulemant de l'imaginaciõ faulſemãt perſuadee, ce que nous eſtimõs laid & indigne de pitié, quand c'et de choſe qui n'importe grand cas: telle-

Deception à l'ouye.

ſ Ainſi la foy eſt par l'ouye, cõme dit le Theologié.

mãt que les affecciõs vaines & ſottes, reuiẽnet à ce propos: cõme les badine ries que fõt an leurs careſſes les lourdaus amoureus, les vaïs eſpoirs dõt ils nourriſſet leurs ames, la folle triſteſſe q̃ quelques vns ſe dõnet: & telles paſſiõs procedãtes d'opiniõ abuſee, ſans autre perſuaſiõ q̃ de ſoy-meſme. Cela prouient d'vne imperfection naturelle, imbecilité d'eſprit ou de courage: cõme on voit an ceus, qui de puſillanimité ſõt trop craintifs, & n'oſet aller de nuit, craignãs les ombres & fantomes: d'autres ſ'anfuiẽt d'vn rat: les autres n'oſeroint auoir touché vn ver, de peur d'etre mordus. Voyãt ces mines, nous riõs de leur couardiſe (choſe inepte, & non pitoyable) quand il n'y ha pas matiere de vraye crainte.

Ie panſe auoir colligé & reduit an ſomme, tout ce q̃ nous voyõs de ridicule: ſinõ qu'õ y peut aiouter la grace, les cõtenances, & geſtes, qui meuuet ſouuãt à rire. Ce que i'ay diſcouru, ſur les autres ſantimãs qui reſſoluet impoſtures, et tout de choſes faites & vuës, que ie comprans an vn chapi-

tre. La grand varieté des matieres m'a contraint à prolixité : & voulant par exãples diuers, plus familieremãt expliquer, commant la choſe laide, indigne de cõmiſeracion, et ce dequoy nous rions, i'ay epargné les etroites reigles de Logique an mes diuiſions. C'et aſſés d'auoir le premier anſeigné & deduit, qui et le geanre de tous les ridicules.

Des propos ridicules.

CHAP. III.

L'OVYE reſſoit des ridicules propres à ſoy, & d'autres communs à la vuë. I'apelle icy communs, ceus qu'on recite auoir eté fais & vus, qui durant la narration ſamblet etre deuant les yeus: dont il auiét, qu'on n'an rid pas moins, que ſi on les voyoit. Tels ſont tous les actes ecris au precedant chapitre, ou peu ſ'an faut. car ſoint abus, erreurs, tromperies, affrontemans, fallaces, ſottiſes, ou autres œuures mal-ſeantes, pouruù qu'on les raconte naïuemant, nous an rions preſque autant, que ſi on les faiſoit

deuant nous. Accey donc appartiennet les fables & contes facecieus, cõme de Poge Florãtin, & les nouuelles de Bocace: deſquelles nous plaiſet mieus pour rire, celles qui diet les trõperies faites des fames à leurs maris: par ce qu'il nous ſamble laid, ſans an auoir compaſſion, qu'vn homme ſoit ainſi moqué. La propre matiere des propos ridicules, qui particulieremãt ſe raportet à l'ouye, et de ceus qu'on appelle brocars, lardons, irriſions, moqueries, mots piquans, mordans, equiuoques, ambigus, & qui retiret à decceptiõ, de quelle faſſon que ce ſoit. Leur commum geanre, & à quoy tous conuiennet, et le mepris ou deriſion: laquelle etant plus graue & de conſequance, deuiẽt iniurieuſe: la legere, demeure ridicule. Or il y ha mille moyens de rancontrer, qui naiſſet des perſonnes, lieus, tams, & auantures fort diuerſes: & ſont an propos deſhonetes, laſcifs, facecieus, outrageus, facheus, niais, ou volages & indiſeres. Leur forme principalle et, des figures d'oraiſon, ou manieres de parler

communes aus Poëtes & Orateurs: comme d'amphibologie, ęnigme, cõparaiſon, metaphore, ficciõ, hyperbole, feintiſe, allegoric, emphaſe, beau-ſemblant, diſſimulation, & autres que mettet les Rhetoriciens: deſquelles i'eſtime la plus facecieuſe, de ſauoir randre mãſonge pour manſonge, & pour le ridicule vn ſamblable bien à-propos. Quãt à l'vſage, nous faiſons qu'on ſe rid, ou des autres, ou de nous meſmes: des autres, ſi an moquerie nous reprenons, refutons, mepriſons, ou rabbatons leur dire: de nous meſmes, quand nous diſons quelque choſe vn peu abſurde, ou à notre eciant, ou ſans y panſer: & quand nous deceuons l'expectacion des ecoutás, ou que nous prenons les propos à rebours. On diroit, qu'an cela il n'y ha point d'artifice, & que tout (aumoins le principal) git au naturel, & à l'occaſion preſante. De-vray Nature ne fait pas ſeulemant, qu'on ſoit habile ou ſubtil à l'inuancion, ains quelques vns ſe treuuet de telle grace & contenance à leur parler, qu'vn autre diſant

le meſme, ne ſeroit trouué ſi plaiſant. Touchant à l'occaſion, & aus choſes qui ſe preſantet, il y ha telle efficace, qu'auec cela vn lourdaut pourra bien rancontrer, an piquant celuy qui premier l'ha irrité. Auſſi tout et plus iãtil an defance, [t] qu'au prouoquer: nonobſtant qu'on ne ſache riẽ dire an brocard, q̃ ne ſoit fort bõ an repõce. Mais dequoy nous meuuet à rire ces moqueries, rancontres, mots piquãs, & lardons? Non d'autre choſe, que de certaine laideur ou difformité, indigne de pitie: & d'autant plus deuienet ils ridicules, qu'on reſpecte le lieu, le tams & les perſonnes, comme nous auõs dit. Outre cé, l'aſſuree contenance du diſeur, y peut donner grand luſtre: meſme ſouuant le propos n'et ridicule, ſinon de ce que l'auteur n'an rid pas. Dauantage, ſi on rancontre promptemant, & que le mot ne ſamble preparé, ou apporté de la maiſon, ſ'il n'eſt impudique, ne hautain, ne meſſeant au tams & lieu. Car il y faut bien auiſer, vù qu'aus banquets & familiers deuis, les folatres propos cõuiennet

t Comme il eſt permis de repouſſer l'iniure, auſſi y ha plaiſir de voir randre la parelhe à quelqu'vn, nompas à nous.

uiennet à ians de baſſe condicion, & les ioyeus à chacun. On ne doit point irriter, ceus qu'il et dãgereus d'offancer, pour les querelles qui ſ'an anſuiuet, ou vne honteuſe reparacion: car il n'y ha dequoy rire, quand le danger imminant nous tire à compaſſion. Il n'et pas auſſi plaiſant, de ſe moquer d'vn ſouffreteus & miſerable (ſinon qu'an telle calamité il fut mauuais & arrogant) ains et grand' inhumanité, vſer de gaudiſſerie anuers le miſerable[u] qui nous deuroit faire pitié. Dõques, les propos ridicules ſont petites ſubtilités, ralheries, rancontres, æquiuoques, & ſamblables qu'on dit an recitãt, ou an reprenãt autruy, ſans toucher affaire d'importance, ne à l'honneur. Tous ont quelque difformité: car nous eſtimõs laid d'etre moqués, & d'auoir fait ou dit choſe reprehanſible. On ne rid pas ſeulemant des parolles ſubtilemant piquãtes, ains auſſi de toutes autres naïuemant prononcees, follemant dittes, niaiſemant, an cholere, depit, ou ſotte couardiſe: deſquelles il n'et beſoin amener exãples,

[u] A l'affligé ne faut dõner affliccion, cõme dit le Sage.

nomplus que des precedãtes eſpeces, pour etre ſi communes à nottre parler, que chacũ de ſoy-meſmes les peut bien recognoitre. C'et aſſés d'auoir moutré aus fais, par induction familiere, que tous les ridicules conuiennet an vn point: ſauoir et, qu'il n'y ha aucun mal, danger, dam, ne outrage, combien que de prime face il nous le ſamble, ains ſont de quelque meſſeance & laideur, indigne de miſericorde. Ce que i'ay ainſi declaré par raiſons & examples, [x] Cicero le cõfirme de ſon autorité, quand il dit: que la riſee procede de certaine vilanie ou difformité, comme y ayant ſiege. de ſorte qu'il n'y ha pas grand' differãce du Ris, à la moquerie. Et de vray, biẽ ſouuant on ne ſauroit cognoitre aiſemãt, ſi le Ris et ſimplemant d'vne gayeté, ou ſi on rid d'vn autre añ ſe moquãt. Que toute deriſion [y] conuienne à choſe deſhonnete, il n'an faut point de preuue: on l'antand aſſés, ſi on y prand garde. Il ne reſte pl°, q̃ noter certaines cõditions neceſſaires à ce propos des choſes ridicules, & nous aurõs fort auãcé

x Liu. 2. de l'Orateur.

y Si la deriſion et biẽ fondee, c'et vne iuſte reprehanſion.

nottre beſogne, d'auoir ſû trouuer le vray obiet & matiere du Ris.

Obſeruation aus ridicules.

CHAP. IIII.

LEs actes, &propos ridicules,ne fõt pas toujours rire,ou pour ce qu'ils perdet leur grace,autremant biẽ plaiſans,ou qu'ils ne penetret an nos ſãs. Le plaiſir & bõne grace ſe perd, quãd ils ne vienet à propos,an tãs &lieu:ou ils ſont tãt reïterés, qu'on ſ'á ennuïe: ou ne ſont prõts & ſoudains .condiciõ ſur touttes requiſe an matiere de jaſerie:car la [z] viteſſe y donne aiancemant. Or an tout ridicule il faut, qu'il y ait quelque choſe à l'improuiſte & de nouueau, outre ce qu'on eſpere bien attantiuemant. Car l'eſprit ſuſpand & an doute,panſe ſogneuſemãt à ce qu'il an auiendra : & aus choſes faceciеuſes, communemant la fin et toute autre de ce qu'on s'imaginoit: dont nous venons à rire. Voire quand on auroit preuù ou predit tel euenemant,ou biẽ ſi quelquefois on l'auoit

z La viteſſe et comme la ſauce,qui dõne l'appetit de rire.

ouy ou vù, si et-ce qu'au reciter & refaire, nous an rions: par ce que la reïteracion le nous propoſe, comme fait ou dit fraichemant. Ils ne [a] penetret an noz ſans, ou que no⁹ n'y ſõmes attãtifs, ayant l'eſprit ailheurs: ou q̃ no⁹ ne les antandons pas. On ne ſan peut auiſer ſans les voir faire, ou ouyr dire, ancor qu'on ſoit preſant, mais pãſant à autre choſe. Cõme ſi vne forte douleur nous preſſe, elle retirera de ſon couté l'apprehanſion, & aura plus de pouuoir que la matiere du Ris. Autãt an auiendra-il par vn chagrigneus ſouci, qui martellera la ceruelle. Dont nous voyons, qu'an vain on preſante dequoy rire aus triſtes, graues & ſeueres Catons, à Heraclite le pleureur, & ſãblables chiche-faces. Car rudeſſe et la poiſon, qui amortit & etaind les ridicules. On ne les antand pas, quand ils ne ſont euidans. comme ſi on parle fort bas, ou an langage incognu. Et commãt voulés vous qu'on an rie, ſans comprandre le fait? Si le propos et couuert & ambigu, ceus qui l'antãdet riront, les autres nõ. Si quelqu'vn

[a] C'et l'autre partie de la diuiſion, des conditiõs requiſes.

et antre Allemans, Baſques, ou Bretõs bretonans, ignorãt leur langage, il les pourra ouïr iaſer, & voir rire à gorge deployee, ſans qu'il ſoit inuité à faire de maime, par ce qu'il n'antand pas le dequoy. Et ſi d'auanture il ſe met à rire, ce ſera bien à credit, & d'vn accord naturel, qui ſouuant nous incite (mouuans les appetis) à imiter noz ſãblables: ou, pour mieus dire, il an rira ſans ſauoir l'occaſion, par ce que ne la ſachant pas, toutesfois voyant les autres rire, comme ſi c'etoit de rien (car pour tel nous prenons l'incognu) il ſe moq̃ de ces rieurs. On peut auſſi repõdre, que nous trouuons laid vn ris diſſolu & demeſuré: & de cete laideur les autres nous ſont ridicules: attãdu que de voir rire modeſtemant, & ſans trop continuer, à-peine rions nous comme eus, tant qu'on n'an declaire la cauſe. Quelquefois le Ris ne vient pas ſoudain, pour ce qu'on et tardif à comprandre le fait ou ditõ obſcur, difficile, couuert, ambigu, & qui amuſe quelque tams l'eſprit réuant apres l'intelligeance: ou ſi nous an riõs, c'et

b Cõme de voir balher on balhe: & quelquefois on piſſe par cõpagnie.

bien froidemãt: mais à la fin cognoiſſant le dequoy, on recommance à rire du paſſé. Cecy et fort ſamblable à vne occaſiõ de rire, qu'õ ha pour la ſouuenãce de quelque choſe ridicule, de là à pluſieurs mois. Car la recordacion met deuãt les yeus, ce qu'on ha autrefois vù, & il peut emouuoir les ſãs cõme la choſe preſante. Donques ce ſõt les deus principales occurrances, qui ne permettet le Ris etre meu de ſes obiets: ſauoir et, ne les cõceuoir, & ne les antandre pas. Au contraire, nous riõs quelquefois de ce qui n'et point ridicule, mais il nous ſamble tel. Et de fait il auiẽt bien ſouuant, que noz yeus ſe trompet lourdemãt, dont il ſemeut vn faus rire, lequel finit auſſi toſt qu'on decouure le vray. Samblablemãt aus propos ambigus, y ha l'erleur qui no⁹ fait rire, ancor qu'ils ſoint graues & ſerieus: par ce que nous les prenõs mal, & an equiuoque, ou qu'il nous plait ainſi detourner la ſantãce. Parquoy on peut bien rire, de ce qui n'et pas ridicule: & on ne rira pas toujours, quãd la matiere ſe preſante.

Iuſques icy nous auons deduit, & par pluſieurs moyens remoutré, que l'obiet du Ris n'et ſinon vne choſe indeſſante, laide & ſotte, ſans aucun mal, danger, ou incommodité, dont nous ſoyons emus à pitié. Car les graues & ſerieus actes, qui ſont difformes, pour ce qu'ils font pitié, ils ne ſont eſtimés ridicules: & ce qui et ſeulemãt laid, ne nous fait iamais rire, ſ'il n'et accõpagné de quelque gayeté. Ayant ainſi limité & comprins toute la matiere du Ris, moutrant ſon vray & ſeul obiet, il et tams de ſ'informer, commant le Ris an et cauſé, & quelle partie de l'ame an et premier emuë. Car to° les mouuemans du cors, tant ſecrés qu'euidans, ſont [c] ouurage de l'ame, qui le regit & manie. Depuis nous verrõs an quels inſtrumãs il ſe forme, & d'où procedet ces meruelheus effets, de la paſſion riſoliere.

c L'ame et l'ouurier, le cors eſt l'inſtrumãt de toutes actions, fors de la contamplatiue.

Quelle partie du cors ressoit premiere l'obiet du Ris.

CHAP. V.

S'Il y ha eu peine à trouuer le geanre & les especes de tous les ridicules, il y an aura beaucoup plus maintenãt à cercher la partie du cors qu'ils touchet premieremant. Car an cela nous n'auions besoin d'auerer nottre dire, etant receu & approuué du vulgaire, & ians ignares, qui recognoitront pour ridicule tout ce que no⁹ auons proposé. Dont il n'a fallu que les mettre an aüant, & pour fasonner le discours, remontrer an quoy tous cõuienet & s'accordet. Mais an cecy, il faudra vser de parfait iugemãt, à s'anqueter diligeammãnt de ce qui n'et ancor bien resolu, maimes antre les plus sauans: c'et, quelle partie du cors ressoit premiere les ridicules. Voilà où il faut traualher. il y ha bien de la besogne, & grand' difficulté. Ce n'et plus des folatres & vains propos qui font rire. cecy et graue, serieus, & tel qu'à-peine y auiendrons nous, apres

Cela est anseigné par art & méthode, quãd on vse de diuision & collection.

vne lõgue recherche. car l'effet et fort merueilheus, ayant ſa cauſe profondemant cachee. Parquoy, ſi an cette matiere ie ne ſatisfay antieremant aus eſpris delicas, pouruù que mes propos ſoint au-moins vray-ſamblables, la grandeur de l'antrepriſe me ſeruira d'excuſe: Le [e] principal doute git an cela, que l'obiet du Ris ſamble mieus toucher & appartenir au cerueau (cõme à la partie qui reſſoit, tout ce que requiert l'eſprit attãtif) que à null' autre: vù qu'il et fondemãt, baſe, & ſource de tous les ſantimans, qui reſſoiuẽt telle matiere. Au contraire le cœur an veut faire ſon propre, & ſe l'attribuer de droit, etãt ſiege des paſſions: pour ce que le Ris ſãble naitre de quelque affeccion. Or pour mieus eclarcir le doute, & y proceder plus methodiquemãt, il faudra cõmancer derechef à ce que tous [f] confeſſet & accordet, & de là dreſſer vn ſãtier pour ſ'achemi ner peu à peu aus difficultés, cõcluãt les incognuës des choſes aſſés vulgaires: tãt q̃ paruenus à la fin, nous ayons l'intelligeance de ce qu'auons tãt de-

[e] Cauſe du doute, & difficulté propoſee.

[f] Il faut touiours etre appuyé ſur ce que tous ou les plus ſages & ſacuans, accordet.

siré. Chacun void bien, que pour le Ris, soudain le visage et emu, la bouche s'elargit, les yeus etincellet & pleuret, les iouës rougissét, la poitrine et secousse, la vois antrerompuë: & quād il se deborde continué long-tams, les veines du cou s'anflet, les bras trāblet, & les iambes trepignet, le vātre se retire & sant grand douleur: on touſſit, on suë, on pisse, on fiante à force de rire, & quelquefois on an euanouït. Celà ne requiert point de probacion: ie le prans pour certain & approuué de tous: maimes c'et ce q̄ nous meut à l'anquete, qu'il conuient ainsi degrosser. L'affectiō causant les su-dis mouemans tāt diuers & soudains, ne peut etre que d'vne partie bien notable, ayāt au cors principauté. car les moïs nobles, particulieres, & qui ne tiēnet ranc honorable, n'ont pas ce pouuoir de contraindre, & faire consantir les autres à leurs propres affeccions: ains seruet aus plus dignes, d'vn commandemāt de nature, qui l'a ordonné cōme il luy sambloit & bon & raisonnable. Les maitresses parties sont, le cer-

g Il ne faut rien prouuer, de ce qui est sansuel: il ne faut que l'obseruer.

ueau, le cœur, & le foye. [h] Quant au cerueau, il et de telle autorité, que les parties ſanſibles & mouuantes tiénet de luy, & an recognoiſſet leurs ners. Ce ſont les muſcles (qu'on appelle) ſeuls inſtrumans & organes du mouuemant qui pand de notre volonté, laquelle reſide au cerueau. Si donq les ners & muſcles luy ſont obeïſſans, tous mouuemãs fais an nous par l'ordonnance du vouloir, luy appartiennet de bõ droit. Il y ha d'autres mouuemans qui ſont naturels, & nompas voluntaires: comme celuy du cœur, & des arteres qui ſe meuuẽt de luy. Le cœur ne doit qu'à Nature, ce mouuemant continuel & indefatigable, duquel il ſe remuë auec ſes arteres. Le foye ne bouge d'vn lieu, mais il ha biẽ pouuoir de faire mouuemãt, comme par attraccion, expulſion, & diſtribucion des humeurs: an quoy ils changet de place, & nompas celuy qui les meut. Parquoy il n'y ha que les deus premiers [i] mambres, auquels ſoint rapportés les mouuemans d'vn lieu à autre, & qui puiſſet debatre ou que-

h On aioute les teſticules: mais ils ne ſont neceſſaires à la vie, & au ſimple etre de l'homme.

i Les deus premiers, ce ſont le cerueau & le cœur.

reler de la preeminance, ſur les mutacions qui nous cauſet le Ris. Ie ne ſay commant les adiuger au cœur, puis qu'il ne gouuerne les muſcles. car l'elargir des laivres, la ſecouſſe des bras, de la poitrine, & les autres mouuemãs ne peuuet etre fais, que par les ners, qui n'obeiſſet qu'au cerueau. Les arteres n'an ſõt pas cauſe: biẽ q̃ (par auãture) elles ſoint pour lors agitees outre leur ordinaire: mais nous an dirõs nottre auis au troiſieme liure. Chap. 12. Dõques c'et au cerueau qu'appartiennet telles agitacions, par le moyen de ſes ners inſerés an to⁹ les muſcles. Obiection. Voire mais, ſes mouuemans ne ſont que volontaires, & ceus qu'on voit au Ris auiennet maugré nous: Car il n'et poſſible de les ampecher, quãd on ha dequoy rire: ne quelquefois les arreter, depuis qu'il ſont an train, ſi non à grand difficulté, combien que raiſon le commande. D'auantage nous aſſignons au cœur, & nõpas au cerueau, toutes affeccions, au nombre deſquelles ſi le Ris ne peut etre, au-moĩs il an ſignifie vne, qu'il decouure ſoudain. Maimes

i'oserois bien dire, que cette accion suit & declare vne des passions, tout ainsi que la reiouïssance temoigne le plaisir. car peut k etre que no° remettrons sous vne autre sorte d'affecciõ, la cause des mouuemans du Ris. Mais pour mieus deduire ce fait, nous expliquerons brieuemant les puissances de l'ame, desquelles procedet toutes noz accions : & par ce moyen nous trouuerõs, à laquelle de ses parties, il faut assigner toutes les passiõs. Lors, & ayãt prouué commãt le Ris, cõme accidant, suit quelques passiõs ou affeccions, on ne doutera plus du principal lieu l de son occasion, que nous voulons trouuer.

k Peut etre, dit-il: car le Ris n'et de seule reiouissance, ains y ha du deplaisir melé. Toutefois la pasion qui l'emeut retire plus à la reiouissance.

l Car le prĩcipal lieu, sera la partie qui exerce telle affeccion.

Diuision des puissances de l'ame.

CHAP. VI.

LEs medecins departet les vertus, facultés, ou puissance de l'ame, an trois: sauoir et, animale, vitale & naturelle: ordonnans à chacune distinctemãt vne partie de notre cors, pour son siege & regimãt. La naturelle domine au foye, la vitale a u cœur, & l'animale au cerueau. Cela n'et autre

autre choſe, que ſ'ils diſoint, l'ame (autremant toute d'vne faſſon) exercer principalemant telles accions au-dis androis: comme ainſi ſoit qu'elle ne peut rien [m] faire, ſans les inſtrumans corporels. Les Phyſiciẽs mettet d'autres puiſſances, qu'on peut reduire aus precedantes: ce ſont la vegetante, la ſanſitiue, la cõuoiteuſe, la mouuante, & l'intellectiue. La vegetante, qui et vnique aus plantes, ſ'antand aus animaus deſſous la naturelle. Nous rapportons à la vitale, la conuoiteuſe ou deſireuſe, la ſãſitiue & la motiue. L'animale cõprand l'intellectiue, laquelle et propre à l'homme. Voila commãnt les cinq reuiennet à noz trois: & n'ont autre auantage, que d'expliquer & declarer plus diſtinctemant l'eſſance & les œuures de l'ame. Parquoy voulant bien decouurir mon fait, ie vais pourſuiure cette diuiſion. [n] La faculté vegetatiue et cauſe de trois choſes: de nourrir, croitre, & angeandrer. La ſanſitiue ha deus manieres d'accions: l'vne par les exterieurs, l'autre par les interieurs ſantimans.

m Rien faire, excepté la contemplatiõ, ſ'antand: ancor ha elle eu beſoin des inſtrumans corporels: vù que il n'y ha rien ãn l'antandemãt, qui n'ayt eté au ſans, cõme dit le philoſophe.

n Cette diuiſion, et la plus expreſſe, & ſuiuant les Phyſiciens.

Les exterieurs ſont an nombre cinq: voir, ouyr, flairer, gouter, & ſantir par attouchemant. Les interieurs, ſelon les medecins, pour le moīs ſōt trois: le ſans commun, la cogitation ou diſcours, & la memoire. Ceus qui an veulet ordonner d'auātage, ne font qu'expliquer plus au lōg les-dittes facultés: aioutans au ſans commun l'imaginatiue, au diſcours la ſpeculatiue, & retenans pour cinquieme le ſouuenir. Ces ſantimans interieurs ſont dedans le cerueau: les exterieurs ont de-là maimes leur efficace, par le paſſage des ners, qui ſont comme tuyaus. La troiſieme ° partie de l'ame, et la deſireuſe, conuoiteuſe, ou appetitiue, cōme nous auōs dit. Elle fait beaucoup plus que les autres à nottre propos: dont il nous faudra longuemāt arreter à ſon epluchemant. Pour la bien denoter, on dit que c'et celle qui pourchaſſe ou refuit les obiets, accōpagnee de cognoiſſance. On luy aſſigne trois condicions: l'vne naturelle, l'autre ſanſitiue, & la tierce volontaire. Ce deſir naturel pourroit etre re-

° Il dit partie, comme on parle cōmunemant an Phyſique & an medecine, pour dire vertu ou faculté. Car propremāt parlāt, l'ame n'ha point de parties, etāt indiuiſible.

duit(comme il ſamble) à la ſudite vegetatiue:mais il le faut prandre autremant là qu'icy : c'et aſſauoir, pour la ſeule inclinacion ſans effet.car l'affeccion naturelle, que nous traitons maintenant, vient apres la cognoiſſance,& peut etre aucunemāt guided de raiſon.Le deſir ſanſitif et auec ſantimant, comme porte le nom : & et de deus faſſõs,l'vne par attouchemāt, & l'autre ſās iceluy. De la premiere naiſſet plaiſir ou delectation,& douleur ou deplaiſir, toutes deus par le moyen des ners :combien qu'elles ne procedet d'aucũ diſcours, & n'obeiſſet à la raiſon. Car panſés tant qu'il vous plairra,qu'vn de voz mambres ſoit bleſſé,pour cela vous n'aures pas douleur:tout ainſi qu'il n'et poſſible d'etre ioyeus,quand on ſant le mal, iaſoit que [p] raiſon le ſuade.Les deſirs ou appetis qui prouiēnet ſans attouchemant,ſuiuet neceſſairemant la pāſee ou cogitatiõ:& ne ſont que mouuemans du cœur, par leſquels nous pourchaſſons les choſes aperceuës. Ie dy,qu'il vienet de la cogitacion: vù qu'elles

p Lors tout ce qu'on peut faire pour la raiſon, et de ſe contraindre & diſimuler, ne faiſant aucun ſamblant, nomplus que ſi on ne ſantoit le mal.

qu'elle ſoit vraye, ſoit fauſſe, nous anſeigne d'eviter ce que nous deplait, & de pourſuivre l'agreable. Tels motifs ſont propremãt, & de noms bien reſſus, nommés affeccions: dequels les principaus ſont, ioye, triſteſſe, eſpoir, crainte, amitié, hayne, ire, compaſſiõ, honte, effrontemant, zele, anvie & malice. q On les appelle auſſi paſſions, troubles, ou perturbacions de l'ame, pour etre d'vn appetit qui ne procede de raiſon. Quant à leur inſtrumant ou ſiege, les auteurs ne ſ'accordet pas biẽ. car Platõ les met toutes au cœur, excepté l'amitié, qu'il reſerue au foye, pour la ranger ſous la vegetative: d'où et pris ce qu'on dit, le foye contraint à aimer. Mais il ſ'abuſe: ſ'il n'vſurpe impropremant ce nom d'amour, pour la ſeule inclinacion & naturel appetit d'angeandrer ſon ſamblable: car l'autre et mouvemant du cœur, nõ-moĩs que la haine ſon contraire: laquelle (ſans doute) provient de là, & non du foye. Or les contraires ont toujours maime lieu: à raiſon dequoy ils ſont incompatibles, tellemant que l'vn

q Il dit malice, ce que les Grecs appellet epichairecacie, quand on prand plaiſir au mal, & deplaiſir au bien d'autruy.

r Cette inclinatiõ naturelle et de la faculté vegetatiue, (comme il ha dit aupa rauant) qui et ſeule aus plãtes, leſ quelles auſſi angẽdrẽt leur ſẽbiable.

ampeche ou chaſſe l'autre. Parquoy il vaut mieus dõner l'amour au cœur, & ſuivre l'opinion commune, que toute affeccion luy et deuë. Nous le pourriõs ancor prouver de telle procedure. Si les affeccions ne ſont pas au cerveau, ne ez antralhes qui ſervet à la vegetative, on les trouvera dans le cœur. Si elles etoint au cerveau, ne pourroint pas cõtrevenir à ſes autres accions : mais nous voyons ſouvant, que le ſain jugemant reprouve telles paſſiõs, & ne les peut arreter. c'et pour ce qu'vn autre ouvrier les fait, & ſont cauſees an lieu aſſez loin du cerveau. Voila pourquoy Medee diſoit,

Il faut biẽ que ſoint à l'vn deces trois, ou és teſticules, qui ſont tenus pour parties principales, & ſervet à quelques affeccions. Mais cela et cõprins ſous la vegetative

Ie cognoy bien le melheur, & l'appreuve:
Mais ce pandant i'anſuis la mauvaiſe œuvre.

Par maime raiſon il n'et poſſible, de les trouuer ſous la vegetative, puis que les naturels deſirs, comme faim & ſoif, ne ſappaiſet du jugemant ou diſcours, auquel les affeccions quelquefois obeïſſet. Mais quoy ? le ſans nous moutre bien, que elles ſont propres au cœur, quand par icelles nous

le santons mouvoir evidammant. An la ioye il s'elargit souëfvemant, comme voulãt recevoir & ambrasser l'obiet presanté: dont avient qu'il epand d'allegresse son sang [t] & ses espris. Par l'espoir il n'an fait gueres moins: car il y ha presque tel mouvemant à l'imagination du bien avenir, que du presant. La tristesse & la crainte, comme contraires aus precedantes, troublet le cœur de contraire fasson: L'amour ha quelque affinité avec espoir, toutefois c'et vne plus ardante affeccion: par laquelle il samble, que le cœur fretilhe, attalanté de retirer à soy vn bien (ou vrayemant tel, ou an apparãce) pour an iouïr & avoir fruition: Au courrous y a deus mouvemans: car an vn mesme instant, le cœur se fache de l'offance, & voudroit chatier l'auteur de telle injure. Hayne et vn courrous inveteré. Ces deus derniers sont contraires à l'amoureuse passion: Honte ha le mouvemant samblable à ire: car le coupable honteus, se tanse à soymaime de la faute, sottise, ou vilainie qu'il ha fait: & samble qu'il s'an punit,

Le mouuemant du cœur an ioye.

[t] Cela et temogné de la couleur qui an vient au visage.

Espoir.

Tristesse & crainte.

Amour.

Courrous.

Hayne.

Honte.

au-moins il se condamne, craignant le jugemãt d'autruy. Sous telle passiõ nous rangeons la vergongne, ou vereconde, qui signifie vn naturel ou accoutumance de craindre à mal faire, se reprenant an depit, quand on l'a commis. Son opposite et l'effrontemant. Anvie n'et que tristesse ou deplaisir de l'autruy prosperité. Cõpassion & pitié reuienet à tristesse, mais c'et pour le mal-heur des autres. Zele u et affeccion melee d'amitié & de courrous, à laquelle ressamble jalousie. La malice, composee de hayne & de joye, contraire du tout à zele, cõuient propremant à ceus qui s'ejouïssent du mal venu aus bons, & du bien echeu aus mauvais. Or an tous ces troubles ou perturbations, on sant bien manifestemant le cœur emeù, pressé, ou tressalhant, ores se retirant ores s'elargissant, selon que porte l'affeccion. D'avantage le mouvemant du sang qui avient an la plus-part de ces troubles, nous moutre clairemant que cela touche au cœur. Que dirons nous du commun parler, qui luy attribue toutes ces condiciõs, & nom-

Vereco de. Effrõtemãt. Anuie. Cõpassiõ.

u Elle et melee d'amitié & courrous, d'autãtqu'õ hayt grandemãt que vn autre ait part de telle chose.

Zele. ialousie. Malice.

pas au cerueau, comme appris de nature, ou de la docte anciéneté? On dit vulgairemant, il et d'vn cœur joyeus, triſte, timide, honteus, amoureus, pitoyable, miſericordieus, malin, & nõpas de cerveau tel. Donques on peut d'ores an-auãt adjuger tous ces mouvemans & affeccions au cœur: & de là cõclurre, qu'il ſe meut de deus faſſõs, l'vne et aus affeccions que nous venons de trouver par nottre anquete: l'autre et l'ordinaire, [x] qu'il continuë toujours an ſ'elargiſſant & ſerrãt. Tous deus luy ſont propres & naturels: ie dis propres, de ce qu'on ne les trouve és autres parties, & ſont d'vn inſtint naturel, fais de ſes propres filamãs. Ce ſont les fibres du cœur, fort diſſamblables aus fibres muſculeuſes, tant an matiere, que an vertu: par leſquelles luy [z] appris de nature ſe meut, & ſes arteres, ſans que la volonté y commãde. Pour cela maimes ils ſont dits naturels: car il n'y ha point de violance, ains ſont comme accions ou effais produis naturellemant de ſoy-maime. Et commant ne ſeront

[x] Son mouuemant ordinaire, eſt la cõtinuelle pulſatiõ.

[z] Il et aprpris de natu re, comme tous autres mouuemãs qui ne dependet de la volonté ou qui ſõt d'vne inclinaciou ſans doctrine.

ils bien nommés de la sorte, quand aus emotions plus moderees le seul cœur et [z] agissant? Du mouvemant ordinaire, il n'an faut autre probatiõ. car nul an doute, que cela ne soit son propre & naturel. Il ne faut nomplus douter dẽ ses affeccions: car nous l'avons assés prouvé, remoutrans que le mouvemãt des passions ha son commancemant & source de nature. Mais pour ce qu'elles procedet (comme no⁹ avons dit) de la vertu sansitive desireuse, accompagnee de cognoissance ou imaginaciõ, cette faculté precede necessairemant les mouvemans du cœur. Et pourtant nous disons, qu'on n'a [a] couvoitise de l'incognu. car imaginant quelque chose, & l'estimant bonne ou mauvaise, les espris agités de sa notice, donnet au cœur: lequel comme frappé & heurté s'emeut, an desirant ou dedaignant l'objet. C'et l'alliance des forces naturelles, qu'incite ces mouvemans d'ansuivre la cognoissance. Dõq les causes d'affecciõ, que l'on appelle efficiantes, seront les objets & le cœur, puis que ces perturbatiõs naisset du cœur, & y sont cõme

Le seul cœur et agissant, quand la passion ne produit aucun effait exterieur.

a Ignoti nulla cupido, dit le philosophe

an leur ſuiet, ayant chacune quelque [b] matiere propre à l'emouvoir. Amour ha la beauté, ou vraye, ou aggreable: le courrous, vne injure: la crainte, quelque danger: & les autres, vne autre, ſelon leur differance.

b La matiere, c'et l'objet maime, cõme il explique incontinant.

Nous auõs mis fin à la diſpute des affeccions, qui prouienet du pouvoir ſanſitif deſireus: c'et de l'appetit ſanſuel, duquel il ſamble que le Ris prẽne ſource. Ie m'y deurois [c] arreter, ſi n'etoit qu'il faut mieus fonder ce propos: ce q̃ m'inuite à continuër le ſurplus des puiſſances de l'ame. Car ſi nous an oublions la moindre, quelque ſoubſonneus pourra calomnier, diſant que la cauſe du Ris (la principale que nous allons cherchãt) y demeure cachee. Expliquons [d] donques de l'ordre que nous auons tenu, le reſte des facultés: à fin qu'on ne ſe doute point, d'vne fauſſe perſuaſion ou ſophiſtique tromperie. Et quand à l'eplucher des aurres, nous ne trouuerons rien, qui puiſſe etre chef principal de cet affaire (nous an pourrons toutesfois extraire quelque choſe,

c Il s'y pouroit arreter, vù qu'il ha trouué ce qu'il cherchoit.

d C'et le melheur de pourſuiure toute la diuiſion, à fin qu'õ repreſante anticipemant le geãre.

ſervant à nottre matiere) finalemant nous reviendrons aus premiers: comme on retourne au chemin qu'on ha laiſſé, pour ſuivre quelque ſantier, où l'on panſoit trouver meilleur paſſage.

Des autres parties de l'ame.

CHAP. VII.

NOus avons dit, que la troiſieme eſpece du pouvoir deſireus, et celle qui raiſonne, fait les diſcours, accompagne l'antãdemãt. Ce n'et propremant autre choſe, que la volonté maime. Or l'antandemant et ſi foirt attaché aus ſans interieurs, qu'il ne peut ſans leur aide, [f] exercer ſon office. Parelhemant la volonté ſe trouvant imbecille, et ſouvant cõtrainte de conſantir au mouvemãt du cœur: ia ſoit qu'elle ait vn chois particulier, & quelque pouvoir aſſés foible, de [g] commander l'arret aus mambres exterieurs. Tellemant qu'au reſpet du cœur, elle et comme vn anfant monté ſus vn cheval farouche, qui l'amporte ſà & là impetueuſemant, nonobſtãt que l'anfant aucunefois le de-

[f] Si ce n'et a pure cõtamplaciõ: ancor y faut il des eſpris qui ſont inſtrumans corporels.

[g] Elle commande l'arreſt, & que l'exequuciõ ne ſanſuiue quand elle et inſtruite de philoſophie, laquelle an quelques vns et naturelle.

tourne quelque peu, & maniãt la bride le remet au chemin. Pour mieus comprandre ce diſcours, il faut preſuppoſer, qu'il y ha deus moyens de gouverner: l'vn et an maitre, qui ſimplemant commande: l'autre ciuil ou politic, qui avec autorité remoutre le devoir. La raiſon gouverne le cœur de cette derniere faſſon, quãd de ſon conſeil elle emeut ou appaiſe l'affeccion. & ſi le cœur reſiſte au frain, elle ha recours à la premiere, qui peut cõtraindre les mambres exterieurs de faire ſon commandemãt. C'et le pouvoir ſouverain, duquel raiſon ou volonté maitriſe la faculté mouvante: defandant aus yeus, à la langue, aus piés, aus mains & autres parties, de n'obeir aucunemant aus fous & mechans deſirs. Elle et donq libre de ſoy-maime, & peut vouloir ou refuſer la choſe honnete, ayant deus facultés an ſon obeïſſance, le deſir ſanſuel (qui ſait demeure au cœur) & la puiſſance de [h] mouvoir. Cette cy iamais ne refuſe vn de ſes mandemans: l'autre n'obeit pas ſoudain, & ſouvát luy cõ-

h Les mouuemans volontaires, ſont faiſpar les muſcles & ners, qui cotalemant o beiſſent à la volonté ſoit raiſonnable ou deraiſonnable.

tredit, vſant de long diſcours & diuerſes panſees: apres lequelles on verra aucunesfois, que le vouloir detourné conſant aus affeccions. Car il n'et pas ainſi contraire au cœur (nonobſtãt quelq̃ repugnãce) qu'il le deſavouë de tout. Le quatrieme pouvoir de l'ame, et (comme nous diſiõs) de mouvoir tous les mãbres, & remuër d'vn lieu à autre: duquel les inſtrumãs ſont ners, muſcles & tãdõs. Il ha deus cauſes prochaines: ſauoir et, la deliberée imaginaciõ & le deſir: auquelles ſont obeïſſans les ners, d'vne admirable confederacion naturelle, ſecous des eſpris qui ſont emeus & agites. Les animaus ont triple mouvemant, l'vn naturel, l'autre volontaire, & le tiers qui tient de tous deus. Le naturel ne commance & ne ceſſe à nottre veul, ſouhait, ou fantaſie: ains dés que l'obiet ſe preſante, ſi nature et robuſte, ces mouvemans ſe font d'vn ordinaire, de la propre vertu des filamans, & de la chaleur naturelle. Ainſi l'eſtomac tire les viandes, & le cœur et emeu des eſpris. Le volontaire finit & re-

commãce à nottre plaisir, suivant l'imaginacion. Le tiers qui et melé, se trouve au rejet des excremans de la vessie & des boyaus: nompas an la respiracion, laquelle et simplemant volontaire, cõme Calen [i] a prouvé. Les quatre avant-dittes puissances de l'ame, ont neceſſairemant besoin d'instrumans corporels, sans lesquels elles ne se peuvet rien faire. La cinquieme et des Physiciens nommee Inorganique, comme pouvãt operer sans organe, cõbien que les sãs interieurs luy servet, presantãs leurs obiets. Car elle ha quelque accion [k] propre, & quelques mouvemãs separee du cors. On an fait deus parties: l'vne et l'antandemãt, & l'autre le vouloir. Les effais de l'antandemant sont trois: le premier et nommé, apprehansiõ des choses patticulieres: le segõd, discours deliberacion & jugemant: le tiers, souvenance & memoire. Cette faculté ha pour objet, tout [l] ce qui et. Le nom de vouloir est ambigu: nous le prenons icy pour vne puissance, ou partie de l'ame cognoissante desireu-

i C'et au segõd liure du mouuemant des muscles, où il recite, que vn seruiteur mourut volontairemãt retenant son haleine.

k Voila pourquoy ell'et recognue pour immortelle Car les autres ames ne peuuet du tout riẽ sans le cors.

l Tout ce qui et au ciel, an la terre, & antre deus: & maime ce qui et vniuersel, separé des choses parriculieres, et l'obiet de l'antandemant.

se, plus digne que l'appetit sansuël, souveraine & libre an ses operacions, lors que l'antandemant luy presante de-quoy. Ses euvres sont, accord, refus, & l'antredeus, quand on et suspād ou an doutc. Outre ce, le vouloir ha deus accions: l'vne et ditte inclination, quand luy de soy-maime, sans se feindre, & sans commander, dedaigne ou couvoite ardammāt quelque chose: comme l'avaricieus n'appete rien plus que l'argeant, & y ha tout son esprit. Sous telle espece il samble qu'on pourroit mettre aussi toutes affeccions (ie dy, sous le haut pouvoir desireus) & non seulemant antre les sansibles appetis: mais voyāt que ceus-cy meuvet evidammant le cœur, & vienet presque au depourveu & que les effais du vouloir anclin ou ardāt, procedet peu à peu, sans qu'on y sante mouvemant: il y ha gtāde differance, & il ne convient pas cōfondre ces desirs. L'autre acciō de la volonté, et vn commandemant fait aus sacultés infericures, & à soy: mais nōpas d'vne maime sorte. Car le febri-

citant preſſé de ſoif, ne ſouhaite qu'à boire : la volonté ne s'y accorde pas, & commande à la vertu motrice, de ne preſanter ce que l'autre deſire. An l'homme hardy, valhant & magnanime, le cœur ha crainte de la mort, de ſorte qu'il abbat aucunemant le vouloir de ſõ antrepriſe: toutefois depuis que l'objet de vertu le redreſſe, il flechit quelque peu le cœur à etre emeu d'vn tel bien, & perdre ce mouvemãt, qui etoit de coüardiſe. A ces accions cõmãdees, on rapporte auſſi les feintiſes & diſſimulacions. Voila ce qui m'a ſamblé neceſſaire, de traitter des puiſſances de l'ame : à l'explication deſquelles i'ay eté maugré moy prolixe, pource qu'il nous an faut extraire ce que nous traitterõs du pouvoir faiſant rire: & ſi les fondemãs ne ſont bien aſſeurés, tout l'edifice aiſémant ſe ranverſe.

A quelle puiſſance de l'ame il faut attribuër le Ris.

CHAP. VIII.

LEs puiſſances de l'ame, cõme elles ſont diverſes, cauſet gráde varieté

d'operacions aus animaus : leſquels differet des plãtes, du ſantir[m] & mouvoir. Et pource que le Ris veut ces deus accions, & les plantes an ſont priuees, le Ris convient aus ſeuls animaus. Donques ayant banny & forclos d'icy la vertu vegetante, à l'vne des quatre autres neceſſairemant cõviẽdra cet effet. Or il ne peut etre du pouvoir ſanſitif, puis que tout ce que on voit, oit, flaire, goute, & attouche, ne les ſans interieurs d'eus-maimes, ne nous meuvet à rire. Ne faudroit-il pas que nous riſſions toujours, & fuſſions Democrites, ſi le ridicule etoit l'obiet de la vertu ſanſitive? Ouy, ſinõ qu'on le prenne pour vn mambre du pouvoir deſireus. Car nous avons cy-deſſus propoſé trois faſſõs d'appetit: ſavoir et naturel, ſanſible & raiſonnable: deſquels le premier ſamble mieus approcher de la vegetante (que nous avons relegüee an exil) ſauf qu'il et an plus grand[n] dignité. Il ne peut auſſi etre deſſous le raiſonnable, c'et à dire, la faculté ſanſible intelligeante: parce que biẽ ſouvãt le Ris et contre la vo-

m Et plus du ſantir, que du mouuoir. car il y ha des animaus an mer, du mouvemãt dequels on doute.

n L'appetit naturel aus animaus, et plus digne que aus plãtes: auſſi la vegetative. ha pl[s] d'inſtrumans à etre exercee és animaus.

lonté, quād on ne le peut ampecher, ne retenir. Parquoy il ſera propre à l'appetit ſanſible, qui convient aus ſeuls animaus, principalemant à l'androit qui cauſe les affeccions, ioye, triſteſſe, & autres. Car on ne cuydera iamais, q̄ le Ris ſoit de l'inorganique antandemant (combien qu'il et approprié à l'homme, tout ainſi que le Ris) s'il ne peut ſeulemant etre reduit à l'intelligeance ſanſible: d'autant que bien ſouvant il contrarie à la volōté. Donques nous affirmerōs, que la principale occaſion du Ris, et contenuë ſous le deſir, qui ſans attouchemant ſuit l'imaginacion, & agite evidammant le cœur, l'incitant à diverſes affeccions.

Que le Ris provient d'vne affeccion du cœur, & nompas du cerveau.

CHAP. IX.

CY-deuāt nous tachions de prouver, que la puiſſance de rire meritoit, etre miſe antre les paſſions du cœur: mais nous le cōfirmerōs mieus

par les raiſons qui s'anſuivet. Premieremant, de ce qu'on la pourroit loger deſſous rejouïſſance, vù qu'elle l'anſuit ou accompagne. Car on ne void pas rire le triſte & deplaiſant: comme ſi le Ris etoit vn' eſpece de ioye. Vn autre argumant plus vrgeant et, que du Ris on ſant biẽ fort le cœur emeù: choſe propre aus affeccions. On peut auſſi alleguer la maniére de parler vulgaire, qui ſert maintefois de probacion vray-ſamblable an choſes de grand' importance: ayant autorité pour l'ancienne obſervacion, venuë de main an main iuſques à notre tãs, priſé des plus ſavãs, qui premiers ont inſtruit les peuples, faſſonnans leur langage, & l'accordans à vn ſans naturel, qui et dimy-ſauoir. ° Car il faut bien croire, que le populaire et appris ordinairemant des jans doctes, par la mutuëlle converſacion: & qu'il an retiẽt prou de choſes, qu'on ne daigne mettre par ecrit, les voyant deja publiees. Or on dit vulgairemant, il rit de bon cœur, & nompas de bon cerveau, denotant le lieu d'où procede l'affeccion

° Il y a ſauoir naturel, qui ne s'apprand aus ecoles: mais de cõmune converſacion auec les ſauans.

l'affeccion risoire. Toutes ces raisons preuuet bien, que le Ris ne prouient pas d'alheurs. Quelqu'vn (par-auanture) nous objectera. Et quoy? au commancemant de ce livre, vous avez moutré, que le ridicule n'aura point d'efficace, si on ne le cognoit. Dont il s'ansuit, que le cœur n'an et pas le premier touché. Car la matiere du Ris, et plus-tot apperceuë des sans exterieurs, qu'elle viene à notre cognoissance: depuis ell'et ressuë au cœur. Or vne telle notice et de l'office du cerveau. Parquoy nous dirons, qu'il sant premier l'affeccion, & cause l'emocio du Ris (vù maimemant qu'il ha tous mouvemans, par le moyen des ners, à son commandemant) & qu'apres luy le cœur an et touché: dequoy il s'ejouït: nompas qu'il s'an avise devãt tous les autres, comme de sa passion propre. C'et le doute qu'on pourroit amener: auquel nous repondrõs soudain, que toutes affeccions doivet etre connuës: ce neãtmoins il [p] conste qu'elles sont propres au cœur, & nõ pas au cerveau, qui n'an et rien emù.

Obiection.

Reponse.

p Il conste: c'et par l'avis de tous philosophes & Medecins

Et commant? ne faut-il pas counoitre l'injure, avant que le cœur se meuve à courrous? Les sans apperçoivet premieremant leurs objets, qui de là couret solliciter les facultés qui sont an diuerses parties: comme au cœur la courrouceuse, la ioyeuse, la triste, & samblables. Car l'objet emeut la puissance. Il et vray que tout aborde au cerveau, qui et le premier & commũ santimant: mais les objets des facultés presidãtes au cœur, se transportet au cœur soudain an vn momãt. Nous ne rions iamais, sans counoitre le fait, ou le dit: & nous ne le cognoissons plus-tost, que ne nous mettions à rire: tant et vite q le consantemant des parties de notre cors. Donques l'accion du cerueau apperceuant telles choses, n'et que cognoissance commune, vù qu'il ne prand le ridicule pour ridicule: ce qu'appartient plus propremant au cœur. Ainsi la joye n'et du cerveau, bien qu'il ressoiue avant toute autre ce qui la peut exciter. mais il n'an et rien emeù, parce qu'il ne le comprand d'antree, ne de

Objectum movet potentiam, dit le Philosophe.

q C'et comme les rouges d'vn orloge, qui vont toutes ansamble, mais diuersemant, & toutes d'vn premier qui meut le reste.

ſoy-maime, comme rejouïſſant. Ie dis (d'antree & de ſoy-maime) ſignifiant, que quelque tams apres il le peut dicerner, & counoitre pour tel, quand il ſant le cœur s'emouvoir. Car de-là il apprand, que ce à quoy il a donné paſſage, ſans an avoir autremant counoiſſance, et cas rejouïſſant. Que le cerveau ſoit le dernier counoiſſant, il et aiſé à prouver, maimes de ce qu'on n'y aſſied point jugemant, raîns que le cœur ſoit meu d'affeccion. Car la matiere des paſſions, coule ſeulemant à travers les inſtrumans du cerveau, comme par ſes tuyaus, & penetre ſi vite au cœur, que l'autre an peut etre ignorant, & ne s'an aviſer, avant que l'affeccion & le mouvemãt du cœur ayet commancemant. L'emocion ja faite, ne peut etre incounuë au cerveau: qui des-lors commance à diſcourir, s'il et raiſonnable que le cœur ſoit ainſi emù. S'il luy ſamble hõnete, il vſe de conſantemant, & y ha part: ſinon, il conſelhe d'arreter ce mouvemant. A cette ſuaſion quelquefois le cœur flechit, & appaiſe l'affeccion, o-

raîns, c'et à dire plus toſt que.

Auſſi les ſãs exterieurs, qui ſe rãdet au ſans cõmũ, ne ſont que tuyaus, donnans paſſage à l'eſpece des objets.

beïssant de fasson politique. D'autres fois il n'y ha raison qui le puisse tenir d'etre ravy & transporté d'affeccion brutale: bien souvant tant violante, qu'elle contraint la volonté d'y venir quant & quant. Cela provient de la grand' vehemance de noz affeccions, & de l'etroite alliance des puissances de l'ame: tellemant qu'on dit volontiers, que les premiers [f] mouvemans ne sont au pouvoir de l'homme. Or quand la raison se void desobeye (si ne veut consantir au cœur) elle cõmande an maitresse à vne des autres puissances, qu'elle n'ait à suivre tels mouvemans. C'et la faculté motrice, qui la sert an esclaue, & ne contredit onq à ses commandemans.

f Les premiers mouvemans, sont d'vne surprise, quand l'obiet et vehemant & soudain.

Par ces raisons & examples nous avons assés declaré, que le Ris doit naitre d'vne affecciõ propre au cœur: ia-soit que l'espece des ridicules, de prime [t] face touche le sans commun. On ne peut inferer de-là, que l'ouvroir de sa faculté soit dedans le cerveau: ce que no⁹ pourrõs ancor mieus faire antãdre, par vne chose fort sam-

t De prime face, ou d'vn premier rancontre, suivãt ce qu'a eté dit.

blable: c'et an l'ouvrage d'vn des autres pouvoirs. Il et tenu pour certain, que le principal & propre office du foye, et de faire le ſang: à quoy il ne ſait avenir, ſans que d'alheurs luy ſoit apportee matiere convenable à ſon metier. car ne bougeant d'vn lieu, il ne la peut aller querir. Pource nature ha poſé des tuyaus, par lequels y et conduit le chyle de l'eſtomac: ce ſont les veines meſaraïques. Or ſi quelqu'vn meu de cela, vouloit attribuër la ſanguificacion aus veines, pour autant qu'elles ſont premieres à recevoir la matiere du ſang, ne trouveroit-on pas cela etrãge? C'et ancores plus, de balher au cerueau les affeccions peculieres du cœur. car les meſaraqueïs veines peuvet au moins taindre groſſieremant le chyle an ſanguine couleur. & par avãture toutes les veines du cors ont appris de nature à ſanguifier, toutesfois le foye y avient mieus. Mais le cerveau reſſoit la matiere du Ris, ſans an etre emù, & ſans la trãſmuer ou changer. car de la maime ſorte que luy et preſantee,

u L'auteur ha depuis ſuiuy cette opinion, & an ha fait vn Paradoxe en ſa premiere Decade. Mais il ha biẽ de plus fors argumans que celuy-cy,

à vn inſtant elle parvient tout droit au cœur. Il n'y ha donq raiſon qui valhe, à prouver le cerveau etre premier qui apperſoit les ridicules. Mais pour revenir à ce qui ha eté demoutré, le faiſant ſervir & antretenir au preſant diſcours, nous cõcluons qu'il y ha deus cauſes de toute affeccion: c'et l'objet porté au cœur parmy les organes du ſans, tout ainſi que par des tuyans: et le cœur maime, de la force duquel yſſet tous ces mouvemans, & y ſont comme an leur ſujet. Ce qu'et dit an general de toutes paſſions, il doit particulieremãt etre accommodé à l'affeccion qui fait rire. car elle ha ſes propres objets, dont le cœur et emù. Ce n'et pas la ſimple lieſſe, comme an joye: ne la choſe ſeulemant annuyeuſe, comme an triſteſſe: ains ce qu'on dit propremant, ridicule. Cecy n'a beſoin d'autre probacion: & ne faut plus qu'aviſer, ſi telle affeccion ſera eſpece de joye (comme an paſſant nous auons dit au commãcemant du chapitre) ou ſi elle tiendra ſon ranc à part des autres.

Au chap. 6.

Que l'affeccion mouvante à rire, n'et ſimplemant de joye.

CHAP. X.

NOttre propos commãce à antamer ce qui et le plꝰ vtile, touchãt au melheur de l'affaire. Le paſſé nous ha anſeigné, quèls ſont les ridicules, [x] prouoquãs an l'ame certaine faculté, qui et ouvriere du Ris. Nous avons auſſi dit, qu'elle ſied au cœur cõme les autres paſſions. Il ne reſte plus que de ſauoir que c'et, & commant il la faut nommer. Ie ne doute point, qu'elle ne ſoit vne de celles que nous avons mancionnees, joye, triſteſſe, eſpoir, crainte, amitié, hayne, courrous, pitié, vergogne, effrontemant, zele, anvie, ou malice: car les voila toutes. ou qu'elle ne ſoit compriſe deſſous l'vne d'icelles, ou qu'elle tiene de pluſieurs. Elle n'et pas ſimplemant joye, comme nous deduirons apres: tou tefois ell' an approche mieus, que de nulle autre. Car on ne rid point de triſteſſe, eſpoir, crainte, amitié, & c. ains les choſes faccecieuſes, qui ſamblet

x Prouoquer ſignifie emouvoir, exciter & comme aguilhoner. Ainſi nous diſons que les obiets emeuvet la puiſſance.

joyeuſes, plaiſantes & aggreables ſoint vuës, ſoint ouïes, an rejouïſſant nous font rire. Tellemant que l'affeccion riſifique, pourroit biẽ etre eſpece de joye: maimes on diroit que c'et tout-vne, puis que la matiere et tãt ſãblable. Mais voyant que ſans rire on peut etre joyeus, & le rieur ne peut etre ſans joye, il faut que ce ſoint affeccions diverſes, ou que l'vne s'etande plus que l'autre. Qu'elles ſoint cõtraires, il et impoſſible, puis que leurs euvres ſont conformes. Il vaut mieus confeſſer, que joye ha plus grande etandue: & que l'objet ou matiere des deus, auec l'emocion faite au cœur, ſont ſamblables quant au geãre: mais au particulier, la chacune a ſon objet & propre mouvemant: ce qu'on antandra facilemant, ſi nous les comparons anſamble. L'objet ou matiere de la rejouïſſance, et choſe ſerieuſe qui apporte plaiſir, gain, prouſit, commodité, ou autre vray contantemant. La matiere de l'affeccion faiſant rire, n'et que follatre, badine, vaine, & ſouvant manſongere, d'affaires de nulle im-

y Ioye ha plus grande etandue: car elle contiẽt ſous ſoy le Ris, & il faut que le contenant ſoit plus grãd que le contenu.

portance. Qui voudra de pres aviſer, il y verra cette differance: au reſte, ils ſont quelquefois tant mélez & confus, qu'an vn maime objet, ſeront les deus matieres, ſans qu'on les puiſſe diſcerner, ſinon du rejouir plus ou moins ſerieus. De là on peut auſſi cõprandre leur grand affinité, puis que ils differet tant ſeulemant an ce, que joye et d'vn affaire plus ſerieus & grave, le Ris d'vn plus leger & vain. Tellemant que nous pourrons ordonner deus ſortes de rejoüiſſance, pour randre plus aiſé nottre diſcours: l'vne ſera de choſe ſerieuſe, l'effait de laquelle et nommé joye, comme l'affeccion: & l'autre de follatrerie, d'où viẽt le Ris. Cette-cy n'ha point de nom propre, l'autre et ſimple rejoüiſſance, qui ha grande modeſtie an tous ſes mouvemans: car la follatre et diſſoluë, debauchee, & laſciue. Tellemãt que, outre la differance des objets, il y ha ancor diuerſité aus emocions du cœur: & an cela particulieremant ſont diſſamblables ces deus affeccions, comme nous auons dit. Auſſi puis que le

2 Elle et diſſoluë & immodeſte au Ris cachin, duquel ſouvãt ne peuuet abſtenir les plꝰ ſages & attrãpés.

Ris et emeu de choſe laide, il ne prouient de pure joye, ains ha quelque peu de triſteſſe: de ſorte qu'il ſuit deus contraires, l'vn à l'autre ſuperieur, quant à leur efficace. Pour faire mieus antandre mon opinion, fondemant de tout ce diſcours, il faudra à-part declarer ce que fait la ſimple joye, ce qu'auient par la triſteſſe, & finalemāt les effais de la riſifique puiſſance, laquelle nous cuidons participer des deus. car les ſimples doiuet etre epluchés, auant que leur [a] melange & cōfuſion.

a C'et l'ordre de doctrine, que l'on appelle Cōpoſitoire.

Ce qui auient de la joye particulieremant.

CHAP. XI.

AN la vraye & ſimple joye, le cœur frappé de ce qui luy ſamble aggreable, ſ'elargit ſouëfvemant, comme pour ambraſſer l'objet preſanté. An cette dilation, il ne ſe peut tenir d'epandre beaucoup de ſang, & ancor plus d'eſpris: d'où viennet au viſage les ſignes evidans de la rejouïſſance: c'et [b] vne chere ouuerte, le frōt

b Signes de joye repreſantés au viſage.

poly, cler & tandu, les yeus etincelãs, les iouës rougissantes, auec quelque retiremant des laivres applaties. Toutes ces accidans temoignet bié, que grãde quantité d'espris couret an haut, & retenus de la peau sont cause de ce changemant. Car c'et le propre du cœur emũ, de poser c an la face quelque marque de son affeccion. Les yeus replãdissans luysẽt de tous coutés, etincellet & iettet feu comme diamans, pour etre pleins de tãt d'espris qui montet an ce lieu. Le visage s'etand, s'anfle, & amboutit, devenant mieus coulouré des vapeurs sanguines & de l'amas des espris, que la peau y arrete. car si n'etoit l'epesseur de la peau qui les ampeche de soudain passer outre, ils seroint bié-tost dissipés, & ne causeroint ces effets. La maime raison demoutre, pourquoy le front et plus tandu, cler & poly. Brief tout le visage ambellit aus joyeus & contans, pour certaine lueur & aggreable vivacité, que y randet les espris voltigeans dans sa peau. La bouche et vn peu retiree, fassonnant aus deus

c La face et cõme l'indice, ou le tableau d'vn orloge, qui demoutre le movemãt interieur des roues.

iouës certains petis iolis creus, qu'on nomme [d] Gelasins: & c'et d'vne contraccion, que les muscles anduret par la replecion, etant le visage ramply des espris & vapeurs sanguines, qui s'y amasset quand le cœur se dilate. Car le cœur elargy, ne les peut retenir: ou de son gré il les anvoye au dehors, bie-nveigner l'objet aggreable. Mais il et pl⁹ vray-samblable, [e] que le cœur ne les peut arreter, à cause de son ouverture trop grande, vù qu'il n'vse pas de raison: autremant, il panseroit mieus au salut de la vie, & ne permettroit onques à son grand prejudice, tel gast & depãse d'espris, qu'il convient andurer à ceus qui de joye se meuret. Car la force du cœur s'abbat de telle prodigalité, quand s'epanouïssant trop, il n'an peut retenir pour sa provision. Dont Galen disoit,

„ La vertu des animaus ne sort pas de „ si grand' violance ou ardeur par la „ joye, comme par le courrous: ains au „ contraire, si elle ha eu au-parauant „ quelque viuacité, pour lors elle se

Gelasin, de mot à mot signifie riãt. On surnõme de maime les dans de deuant, parce qu'elles se moutret an riãt.

e Il et plus vray-samblable certainemant, car si c'etoit pour aller audevãt, le cœur ne seroit seulemant vne partie, ains vn animal raisonnable & ciuil.

Liu. 2. des cauſ. des ſympt. ch. 5.

„ perd du tout: vù que lachee d'vne
„ extreme lieſſe, abandonnãt le cœur
„ elle ſe diſſipe & evanouït. Pource
„ (dit-il) quelques vns trop puſillani-
„ mes, & de peu de courage, ſõt mors
„ de grande rejouïſſance. Luy maime
interprete ce defaut de courage, an
„ autre lieu, diſant. Aucuns meuret
„ de foibleſſe & evanouïſſemãt, pro-
„ cedant de la bouche de l'eſtomac
„ malade: les autres d'apre douleur,
„ d'etrange peur, ou plaiſir exceſſif.
„ Car l'ame et aiſemãt diſſipee, an ceus
„ qui n'ont pas grand vigueur, & qui
„ etans ignorans ne ſavet reſiſter,
„ mitiguer & derõpre les vehemãtes
„ affecciõs de l'eſprit. De tels perſon-
„ nages aucũs meuret de triſteſſe, mais
„ non-pas tout ſoudain, comme des
„ autres choſes. Le magnanime n'et
„ iamais accablé d'annuy, ou autre
„ trouble d'eſprit plus fort que la tri-
„ ſteſſe: pource qu'il hales forces de ſõ
„ ame, puiſſantes & aſſurees, & ſes paſ-
„ ſions n'ont grande vehemance, &c.
La faſſon du cœur importe de beau-

Liu. 5. des lieus affig. chap. 1.

coup an ce fait. car le cœur rare, lache & fort ample, n'et pas si convenable à retenir ses espris, quād il y ha du trouble. dont il avient, que ceus qui l'ont tel, sont volontiers coüars. Au cōtraire, les hardis & valhans ont le cœur petit, epais, neruous, serré & amassé, qui facilemāt contregarde anfermés ses espris. Tels sont le chien, le lion, & autres animaus courageus. C'et l'o-

Liu. 3. des part. des animaus. ch. 4.

„pinion d'Aristote qui dit: Les bestes „peureuses, sont celles qui ont grand „cœur: les hardies & assurees, qui l'ont „ mediocre ou petit. Car l'affeccion q̄ „ par accidāt viēt de crainte, et natu- „ rellemant au cœur enorme; yù qu'il, „pour sa grādeur, n'aassés de f chaleur „ & ce peu devient froid an si ample vaisseau. Il et donc vray-samblable, que tels furet les cœurs de ceus qu'on affirme, etre mors d'vne soudaine & inopinee joye: comme ecrit Pline de Chilon Lacedemonien, qui mourut de lieſſe, voyant venir son fis des Olympiques jeus, où il auoit triomphé. Sophocle & Denys le tyran de Sicile, moururet aussi de joye, ayans ouy

f Il faut supposer, que la chaleur naturelle soit petite, comme aus animaus melācoliqs. Car l'hōme qui ha fort grand chaleur naturelle temperee, ha aussi plus grād cœur que autre animal de sa talhe.

Liu. 7. cha. 32. & 53.

nouvelles de leur victoire an tragedies. Vne mere voyant son fis apres la batalhe de Cannes, revenir sain, cõtre le faus rapport qu'on luy an auoit fait, expira de grand' joye. De nottre tams, la Iugesse de Vic-fezensac, an la conté d'Armagnac, agee de soixante ans, à laquelle on auoit dit (pour la retirer de quelque companie) que sa filhe se mouroit, etãt arriuee, & la trouvant saine & galharde, mourut soudain. On dit aussi que Polycrite, noble fame, tresspassa d'vn plaisir inopiné: & Phillipide faiseur de comedies, pour avoir outre son pretãdu, gagné le pris an vn jeu poëtique. Aule Gelle racon- Li. 3. cha. 6
te, qu'vn nommé Diagore, randit l'ame deuant les yeus, & és mains de ses fis, ayant trois iouvãceaus, l'vn pugil, l'autre pancratiaste, & le dernier luyteur, les voyant tous trois victorieus, & etre couronnés vn maime iour Olympique. Le grand Valere ecrit, que Li. 9. ch. 13.
deus fames moururet, la chacune ayant vù son fis contre toute esperance, revenir sauf d'vne batalhe. Mais il n'et pas fort admirable, qu'on perde

la vie pour vn ſamblable cõtantemãt, puis qu'on void tous les jours d'vne aſſés petite lieſſe evanouïr jans fort g delicas: car cet evanouïr et vne demy-mort. Ie panſe auoir ſuffiſammãt prouvé, q̃ par la joye on diſſipe grand' quantité d'eſpris & du ſang plus ſutil, qui font au viſage moutrer l'affeccion du cœur. Si on demãde, d'où proviẽt tel accord: nous repondrons, que c'et de la molleſſe, rarité ou delicateſſe du viſage, qui ſouffre aiſemant toute mutacion: auec ce qu'il ha grand diverſité de parties, eſquelles ſe font divers changemans: & pource les indices & marques de l'affeccion, y ſont plus apparantes qu'alheurs. I'accorde bien q̃ les eſpris verſet de tous coutés parmy le cors: mais la plus grand' partie mõte à la, facepar ſa legiereté. Là retenus quelque tams de la peau, ils l'amboutiſſet, retiret joliemãt les laivres, font les yeus etincelãs, les jouës rougiſſantes, & autres accidans qui repreſantet evidammant la joye.

g C'et deliateſſe et molleſſe propremãt, dont les fames y sõt beaucoup plus ſubiettes que les hommes.

Ce qui

Ce qui avient de la triſteſſe particulieremant.

CHAP. XII.

TOut le contraire de ce que nous avons deduit provenir de la joye, ſinifie triſteſſe: laquelle chaſſe les eſpris, & les amaſſe au dedans, là où ſe retiret auſſi ceus qui etoint epars aus yeus, & par tout le viſage. Dont il avient, que le viſage [h] s'ettreſſit & retire (cõme s'il s'anfuyoit) & devient pale: le nes ſamble alongir, la bouche et avãcee des laivres qui angroſſiſſet, s'anflet, & ravalet, à cauſe de l'abſance des matieres qui rãpliſſoit les muſcles, lequels aiancet, & tienet les laivres an leur point. Le front et tout ridé, le ſourcil peſant, gros & epais, par la maime raiſon. Les yeus abbatus & tenebreus, ont perdu leur lueur & gaye vivacité, demeurans fermes & arretés d'vne grande peſanteur, ayans perdu ce qui les randoit [i] luiſans & remüans. Ce changemant et cauſe de la retraite des eſpris vers le cœur, où ils s'amaſſet comme pour le recõ-

h Sines de triſteſſe, imprimés au viſage.

i Ce ſont les eſpris & la chaleur naturelle, qui randet le cors fretilhant, cõme en l'embompoint.

forter & assurer : ou plus-tot ils ont an dedain & horreur, haïsset & fuyet l'occasion de l'annuy. Et pour-ce tout ainsi que de la joye, plusieurs meuret soudain d'vne grand' marrisson, quād leur [k] amette, de soy-maime debile, pressee de forte passion, et à vn coup etainte & suffoquee. car l'extinction propremant ditte, imite le naturel de cette affeccion, provenante de froid: la suffocation vient de l'affluance du sang, qui recourt au principe de vie. Ces deus manieres de mouvemant se treuvet aucunemant an la joye, aussi biē qu'an la tristesse: car la chaleur naturelle pour etre antretenuë, ha besoin de toujours prandre & randre l'air, duquel iouyt le cœur, ores s'elargissant, ores se retirant. Si le cœur et par trop dilaté, il ne se peut retraissir à tams: dont il garde longuemāt son epesse fumee, laquelle etouffe la chaleur. Quand il se serre outre mesure, il ne peut assés tot se reouvrir pour attirer le frais, & ainsi la chaleur s'etaind. Car il ne suffit pas de ietter l'echauffé, ou de prandre le frais, il faut

k Amette, diminutif d'ame, cōme on dit an Latin Animula, pour signifier sa delicatesse & foibleſſe,

auſſi que ces deus accions ſuccedet l'vne à l'autre. Si l'vne occupe trop de tams, il s'an anſuit evanouïſſemant: & ſi ancor d'avantage, la mort. A ces effais de joye & de triſteſſe, aide beaucoup la ſubſtãce du cœur. car le cœur mol, tandre & lache, quand ſurvient vn grand plaiſir, il s'ouvre demeſuremant, parce qu'il praite facilemant. & tel ſyncopiſe plutot de la ioye, d'vn bain, ou de l'air chaud. Au contraire le cœur bien dur et amaſſé, evanouïra moins de lieſſe, mais de facherie prõptemant. Car la dureté (maimemant jointe à peſanteur) reſiſte au lacher, & favoriſe à l'exceſſif retraindre.

An quoy convienet la lieſſe & le Ris.
CHAP. XIII.

LEs effais de joye & de triſteſſe ſont bien tant evidãs, qu'ils n'ont beſoin que d'etre recités, ſans autre preuve. Auſſi nous n'avons eu peine, qu'à randre les raiſons de leurs principaus accidans: qui ſont les notes de ces affeccions, marquees au viſage.

Maintenant il faut ſavoir, commant le Ris et formé : quel propre mouvemant il ha, repondant à ſon propre objet: qu'et ce qu'il tient de lieſſe, & quoy de triſteſſe: s'il et vray qu'il participe des deus, comme nous avons predit. Quant au changemant de la face, le Ris [1] exprime mieus les trais de joyeuſeté, que la ioye maime: tellemāt qu'on pourroit dire, qu'il moutre plus grand' affecciō & ſine de cōtantemant, qne ne fait pas la ſimple joye. Car il ne retire pas tant ſeulemāt la bouche, ains decouvre les dans, & fait ouvrir la gorge: elargit, anfle & rougit extrememant la face, profondant les Gelaſins (qui ſont les creus des jouës) bien autremāt que la joye: & rāplit ſi fort les yeus d'eſpris, qu'ils etincellet parfaitemant, & an pleuret. Dequoy nous pouvons comprandre, que par le Ris le cœur et fort emù, beaucoup plus qu'an lieſſe, & toutefois de la maime faſſon. On le ſant treſ-evidāmant debattre an riant: & q̄ ce ſoit an s'elargiſſant, comme par la joye, les effais ſamblables le temo-

[1] Car les accidans du Ris ſont plus notables & vehemans.

gnet assés: car tous procedet des esprits & vapeurs sanguines, qui du cœur montet au visage. La grãdeur des accidans, qui s'an ansuivet, moutre bien manifestemant, que l'agitacion et fort vite & vehemante, puis que outre les dessu-dis (qui sont plus insignes au Ris, que an la joye) le Ris an ha de peculiers à soy, excités de grád' violance: comme la vois antrerõpuë, la poitrine agitee, les muscles du vantre extrememant tandus: les bras, iãbes, & tout le cors demenés, secous, & tampetés, avec autres effais etranges, que nous reciterons apres. Si dõc l'ouverture du cœur par le Ris et si notable, qu'il y ha demesuree perte d'espris, commant ne meurt-on plus du Ris, que d'vne soudaine liesse? A la moindre risee on consume plus d'espris, que an la plus grand' rejouïssance: s'il et ainsi, que les indices [m] marqués au visage, qui signifiet & l'vn & l'autre, prouienet du cœur elargy, d'où sort leur cause materielle. Mais quoy? ceus qui meuret de joye perdet tous leurs espris, ce neãtmoins on ne

Obiection.

m S'il y ha plus d'elargissemant il y ha plus grand perte d'espris. dõc il s'ansuiura qu'õ mourra plustost de rire q̃ de la simple joye.

les void pas rire. Il n'y ha pas faute de matiere, qui puiſſe imprimer an la face les grans characteres du Ris. Donques ſi on ne meurt de rire longuemant, & ceus qui meuret de plaiſir ne vienet pas à rire, combien que leur cœur ſe dilate an toute extremité, & perd tous ſes eſpris: il faut qu'il auiẽne autre choſe pour emouvoir le Ris, outre ces deus occaſions: lequelles etant ſeules, font plutoſt randre l'ame qu'vne riſee. Cecy no⁹ guidera à l'autre differãce, laquelle ſepare l'eſſance du Ris, de la joye pure & ſimple. La premiere et de l'objet, comme nous avons demoutré: la ſegonde ſera du mouvemant, qui anſuit la diverſité des matieres, & et tant propre au Ris, que ie l'eſtime la principale antre ſes differances. Il nait de deus contraires, dequels l'vn ampeſche l'autre d'etre exceſſif, & ſont [n] cauſe que l'on ne meurt facilemãt du Ris. Mais ce propos merite biẽ d'etre mieus anfoncé, à cauſe de ſa difficulté: ce que nous reſervons au chapitre ſuivant.

m Pourquoy on ne meurt facilemant du Ris.

Que le Ris et fait de contraires mouvemans, ampruntés de joye & de triſteſſe.

CHAP. XIIII.

L'Affeccion du Ris, comme nous avons remoutré, provient d'vne lieſſe vaine & follatre: dequoy nous avons conclu, que le cœur et emù des choſes ridicules, d'vn autre mouvemant qu'an la vraye & ſimple joye. Car an cette-cy, il n'y ha qu'vn dilater, auec grande perte d'eſpris: an la riſee, ce mouvemant et retenu d'vn autre, lequel ampeche que tous les eſpris ne ſe vuidet incontinant. Ces deus mouvemans anſamble, feront celuy que nous voulõs etre la propre differance du Ris: pource que etant ioint aus condicions de ſa matiere, & aus accidans, il parfait ſon eſſance. Il faut bien que ce mouvemant ſoit cõpoſé, puis qu'il procede de double affeccion, ° tout ainſi que la cauſe an et double. Car la choſe ridicule nous donne plaiſir & triſteſſe: plaiſir, de ce qu'on la trouve indigne de pitié, &

° Il faut bien que l'affeccion ſoit double ou melee, tout ainſi que ſon obiet.

qu'il n'y ha point de dommage, ne mal qu'on eſtime d'importance. Dõt le cœur s'an rejouït, & s'elargit comme an la vraye joye. Il y ha auſſi de la triſteſſe, pour ce que tout ridicule provient de laideur & meſſeance: le cœur marry de telle vilainie, comme ſantãt douleur, s'etreſſit & reſſerre. Ce deplaiſir et fort leger: car nous ne ſommes gueres faches de ce qu'aviẽt aus autres, quand l'occaſion et petite. La joye que nous avons, ſachans qu'il n'y ha dequoy plaindre (ſinon d'vne fauſſe apparance) ha plus de force au cœur, que n'a la legiere triſteſſe. Si cela maimes, ou moindre cas nous auenoit, nous an ſerions beaucoup plus marris, & pourtant ne ſaurions pas rire (car il faut que au Ris, le plaiſir ſurmonte la triſteſſe) mais pour vn autre nous an ſoucions moins. Voila commant le Ris et fait, de la cõtrarieté ou debat de [P] deus affeccions, tenant le milieu antre joye & triſteſſe, qui peuvet de leur extremité faire perdre la vie. Le Ris dõc peut etre dit, vne fauſſe lieſſe, aueç faus deplaiſir, cõme par-

p La chacune de ces deus paſſiõs ioye & triſteſſe à-part etans extremes font perdre la vie.

ticipant de deus, & ne retenant le naïf ne de l'vn, ne de l'autre. De cela il recree l'homme, luy etant donné pour grande volupté: parce qu'il et loing des extremes, & nature se plait an mediocrité. Pour cela maime on ne meurt pas [r] de rire. car il n'y ha pas tel elargissemant au Ris, que an l'extreme liesse (ne par consequant, telle perte d'espris) parce qu'il et surpris tout soudain de l'etraississemant. Ces emocions contraires, qui asseuret le cœur de la foiblesse & dissipaciõ trop grande, succedet promptemant l'vne à l'autre: & s'antretienet an cet etat, autãt que dure la matiere du Ris, soit dit, soit fait, soit pansee. ainsi le rire cõtinue. Nottre sans ne distingue pas ces mouvemans contraires, pource qu'ils s'antresuivet d'vne telle viteſſe, qu'on ne les peut comprãdre que par seule raison: de laquelle aussi nous apprenons, [f] que le Ris dure tant, que l'objet presanté ha ses deus cõdiciõs: & cesse, quãd ce qui etoit au premier ridicule, change de qualité. Car si la laideur passe, & il nous an reste quel-

q L'homme et le plus tamperé de te⁹ animaus & cõme au milieu de toutesextremités. dont ausi il falhoit, qu'il s'emut seul d'vne pasiõ lointaine de toutesextremités.

r Il dit cecy comme an passant, ou cõme chose plus vulgaire. Car à la fin du troisieme liure il mouttera q̃ quelques vns an soit mors.

f La raison nous apprãd que deus cõtraires mouvemans ne peuvet etre fais ansãble: ains il faut que l'vn cesse auant que l'autre commance.

que compaſſion, le cœur n'aura plus que le mouvemant appartenant au deul, qui et la ſeule contraccion.

Il faut maintenant voir commant le cœur ſe meut, & fait de ſon mouvemant les cas ſi etranges que nous voyons au Ris. Ce ſera le commancemant de l'explicacion des cauſes que nous allons cherchant.

De quel mouvemant le cœur ſe meut au Ris.

CHAP. XV.

NOus avons rompu la nois, comme on dit an proverbe: nous attaignons le noyau, etans ſur le traitté du plus beau de nottre matiere. Nous avons declaré tout ce qui precede l'acte du Ris: c'et la matiere ridicule, portee au cœur par les tuyaus des sãs, & qui premier le touche: lequel emù d'icelle, et agité alternativemãt de cõ traires & ſoudains mouvemãs. Maintenãt il faut dire ce qui an provient, cõmant nous an rions, quels inſtrumans formet le Ris, qui et la cauſe de

tous ces accidans, maimés du changemant an la face, plus grand que par les autres affecciõs. Car toutes y ont leur marque. la peur & la triſteſſe vne paleur: le courrous, la joye, & la hõte, vne rougeur: & ainſi des autres. Le Ris l'ha ſi euidante, qu'on ne la peut diſſimuler, tant pour la grandeur notable des indices, que par la vehemance de ſon emocion. Mais venons à l'occaſion. Quand vn objet plaiſant de facecie, & triſte de laideur, à vn inſtant ſe preſante, le cœur ſe meut fort vite & inegalemát: pource qu'il veut anſamble faire deus mouvemans cõtraires, celuy de joye particulieremãt, & l'autre de triſteſſe. Le chacun et court, pour etre ſoudain rompu [r] de ſon contraire, qui luy couppe chemin: toutefois la dilatacion paſſe la contraction, comme an tout ridicule y ha plus de plaiſir, que d'annuy. L'vn ſuit l'autre autant de pres, qu'il et poſſible au cœur ſe remuër ſoudain. & pour autãt qu'à peine ils ſe veulet attandre, ains ſe debattet qui ira le plus vite, ou qui ſera maitre du lieu, an pri-

[r] Il ſe rõpet reciproquemant & ſe melet ansãble, comme au melange des elemãs, par maniere de dire,

vant ſon adverſaire (dont il avient, qu'ils ſe confondet anſamble) on ne les ſauroit dicerner, ſi la raiſon n'y mettoit diſtinction. Car deus contraires ne peuvet etre anſamble, an tams & lieu, retenans leurs forces & qualités antieres. Quant au ſans, il n'y apperſoit qu'vn grand ebranlemant qui pourmeine le cœur. Il ne peut auſſi voir l'emocion du Pericarde, qui et agité outre ſa coutume. C'et l'etuy ou couverture du cœur, qui l'antourne de tous coutés, ſans le preſſer, ou luy etre adherant: ſi ample & ſi large, que le cœur ſe remuë à ſon aiſe dedãs, faiſant ſon ordinaire ſyſtole [u] & diaſtole. Mais quand il et fort emù, il ne peut epargner ſon etuy, qu'il ne ſoit battu & agité de maimes, cõme il et vrayſamblable. Qui le voudra eprouver, il ne faut que ouvrir la poitrine à vne beſte viue. là on pourra ſoudain voir, commant il ſe travalhe. Car ce n'et pas le cœur, qui premier ſe preſãte aus yeus: il et caché dedãs ſon pericarde, [x] lequel ſeul nous voyõs pour lors ſe mouvoir, ebranlé du dedans.

u Siſtole et le reſſerremant, diaſtole la dilatation du cœur, tout ainſi que aus pous des arteres.

x Pericarde vaut autant à dire, que autour le cœur, c'et ſon etuy ou capſule & boite.

Paravanture auſſi, que naturellemant & ſans contrainte, le cœur & ſa boitelette võt ainſi: mais la vuë n'an peut juger. Nous comprenons ſeulemant par raiſon & diſcours, que le cœur ha ſon pericarde aſſés ample, ſans luy etre attaché, afin qu'il s'y remuë dedás an pleine liberté. quãd il et fort emù, comme an la baite à qui on ouure la poitrine, tout et an branle. y N'et-il pas raiſonnable, qu'il an avienne autant d'vne affeccion, qui ttouble le mouvemant du cœur, d'vne contrarieté que cauſe le Ris? Donques le pericarde ſera mù & ſecous, d'vn mouvemant du cœur inegal & frequant. Voila d'où commance tout le trouble qu'õ voit an la riſee: c'et, du cœur debauché & ſautelant, qui comme chef fait ſantir aus autres parties ſa follatre paſſion.

y Tout et an branle, ſauoir et le cœur & sõ etuy.

Commant le diaphragme et ebrãlé par le Ris.

CHAP. XVI.

LE pericarde mù du cœur, tire le diaphragme, où il et attaché d'vne

grande largeur aus hommes, biẽ autremant qu'aus [z] betes, comme on voit par l'anatonie. Et c'et (à mon avis) la raiſon pourquoy le ſeul homme et riſible, au moins l'vne des principales. Il et donc tres-facile au cœur de forcer le diaphragme, & le contraindre à ſon affeccion, puis qu'il luy et tant conjoint par le moyen du pericarde. Ce diaphragme et l'inſtrumãt de la reſpiration libre, qui iamais ne ceſſe, non-pas maimes quand les autres ſe repoſet. Sa matiere, figure & ſituacion demoutret, commbien il et cõvenable & promt aus mouvemans: dont facilemant il ſe laiſſe tirer, conſant & obeït au cœur. Auſſi cela etoit neceſſaire au cœur, qu'il ne fut lié ſi fort à aucune partie, ſinon que lache & ſuſpanduë, accommodee au mouvemant, & qui pretat aiſemant, pour n'ampecher ou retenir le cœur tant ſoit peu, an ces grãs troubles & mouvemans. Nature ha bien mis la raiſon au deſſus, qui commande aus paſſiõs: toutesfois ell'ha voulu, que le cœur n'eut aucune contrainte dans la poi-

z Principal inſtrumant. du Ris, duquel ſont fruſtrés les autres animaus: d'autant qu'ils n'an auoint. beſoin, etãs auſsi fruſtrés de la faculté riſifique.

trine. Il falloit donques le mettre an liberté, ou l'attacher à d'autres parties qui peuſſet vitemant ſuivre ſon mouvemant, quand beſoin an ſeroit. A quoy elle ha bien pro vu, faſſonnãt le diaphragme de faſſon qu'il ſe meut au plaiſir du cœur, mais non-pas de maime ſorte. Pour mieus attandre ce point, il faut ſavoir l'vſage du diaphragme, lequel nous apprãdrõs des manieres & eſpeces de la reſpiracion. Galẽ an met deus: l'vne et l'inſpiracio & expiratio libres, ou ſãs effort: & l'autre et violante. La violãte proviẽt des muſcles antrecoutaus (dequels les internes expiret, & les exterieurs inſpiret) auec autres ordonnés pour la poitrine, & le vantre inferieur. L'aiſee inſpiracio et cauſee du ſeul diaphragme, qui peut aſſés elargir la poitrine pour r ecevoir de l'air, quand il n'an et grande neceſſité. La facile expiracio n'ha beſoin d'aucũs muſcles: elle aviẽt quãd tous ceſſet, & la peſanteur [a] ſeule rabaiſſe la poitrine. C'et l'opinion de Galen, qui toutefois an vn autre ieu dit, que les muſcles de l'epigaſtre

[a] Ce n'et pas à dire, que l'expiracion ne ſoit que decidãce, ou que la poitrine ſe remet comme elle etoit: mais le mouuemant volontaire et fort aidé de la peſanteur du cors elargy.

y beſognet. mais cela nous ſert de biẽ peu maintenãt: on l'epluchera mieus cy apres. Pour le preſant nous contantons de ſavoir, que durant l'expiration le diaphragme ſe repoſe, & ne fait rien de ſon propre mouvemant. Lors il devient beaucoup plus lache: car pour elargir la poitrine, & faire l'inſpiracion (qui et ſon propre office) il s'etand de tous coutés, & devient fort tandu. Quant il ne le peut d'aAãtage, il commãce à ſe retirer, & ſerrer an ſoy-maime, pour an apres s'etãdre de rechef. Le retraiſſiſſemant avient an l'expiracion, pour le rabbais de la poitrine, ou de l'accion des [b] muſcles epigaſtrins. Le diaphragme ſe trouvant ainſi lache, ne peut pas reſiſter au mouvemant du cœur, qu'il ne ſoit auſſi ebranlé. Quand il et bien tandu, le cœur n'an peut jouïr, ou difficillemant: maimes faiſant le diaphragme vne beſogne tant neceſſaire à tout le cors, comme et l'inſpiracion: & et vray-ſambable qu'il y reſiſte de grande vehemance. Dõques ſi le Ris nait de ces mouuemans, il ne ſera iamais formé

[b] Ce sõt les muſcles que on appelle de l'abdonẽ & ſont au nombre 8. ou 10. ils ſeruet à la reſpiracion, & au rejet des excremans. Dont il aviẽt, que aucunefois on piſſe & fiãte de rire.

formé qu'an expirant. Auſſi l'experiãce confirme ce diſcours : car nous ne rions iamais qu'au reſſerrer de la poitrine : & quand on ha tout vuydé l'air qui ſe depand au Ris, on ſe hate pour an inſpirer d'autre. Durant ce tams il n'et poſſible de rire, ſi ce n'et an peine, & comme par trõſons : ains il faut attandre l'expiracion incontinãt ſuivante, an laquelle continuë le Ris. Et ainſi d'vne ſuitte, ez inſpiracions le diaphragme ne cede point au cœur: an toutes expiracions, il et à ſon commandemant. Le cœur donc agité de contrarieté, cauſee de la follatre joye, conceuë des ridicules, comme il peut mouvoir le diaphragme detandu & lache, il le ſecout. c'et, quand le diaphragme peu à peu ſe retire, & ramaſſe vers ſon milieu. Lors la tramblante emocion du cœur, pourmeine le diaphragme: de ſorte qu'il et contraint de tirer apres ſoy la poitrine de maime [c] alure (combien qu'elle retombe ainſi qu'ainſi, deualãt de ſon gré) pour luy etre attachee tout à l'antour. De là auſſi procede, q̃ le poumon et preſ-

c Dẽ maime alure, c'et qu'il l'a fait aler de maime, & marcher ſon train.

sé de samblable fasson, laquelle il exprime du son de l'air, qui an et vuidé: comme nous voulons declarer par quelques familiers examples.

Que le Ris peut etre declaré à l'example des soufflets, & des parties tramblantes.

CHAP. XVII.

POurce que les examples declairet facilemãt ce qu'on veut, & q̃ d'vn samblable[d] on vient mieus à la counoissance de l'autre, afin que nous cõtinuõs cet ouvrage, du melheur moyẽ d'anseigner, qui nous sera possible, & expliquions bien nottre avis: ie m'anhardiray de moutrer par familiers examples, ce que i'ay proposé. On vse des soufflets pour allumer le feu, an elargissant leurs coutés, y laissant vn vuide antre deus, lequel par necessité naturelle se ramplit d'air. Il y vient par certains pertuis fais à vn androit, lequel ha contre & par dedans vne peau lache, luy refusant l'issuë, apres qu'il et vne fois angouffré. Quand il

d L'argumãt du samblable ne presse pas, mais il anseigne familieremant: & rãd idoine l'auditeur à mieus cõprandre le principal.

nous plait de vuider l'air, an preſſant les deus flans du ſoufflet, nous le contraignons à ſortir par vn ſeul trou, de telle violance qu'il fait vãt. Et ſi nous voulons que cet air ſoit preſſé par ſecouſſes, comme l'antrebriſant, il an ſortira decoupé, & rendra vn ſon de maime. Les ſoufflets ſont fais à la sãblance de la poitrine: & tout ainſi qu'elle ne bouge, ſi ce n'et par le moyẽ des muſcles: auſſi les ſoufflets ne peuuet rien ſans nos mains, qui les elargiſſet & preſſet. An l'aiſee inſpiraciõ, le diaphragme repond aus mains: an la violante, les autres muſcles qui s'y aidet. Parquoy, comme les mains tramblantes à leur eciant, [e] antrerõpet le preſſer des ſoufflets, d'où proviẽt vn ſõ decoupé, ainſi le diaphragme agité du tramblemant du cœur, comprime les poumons & la poitrine. C'et ce que ie diſois au precedant chapitre, que l'example nous declaireroit. Mais puis que par cy-deuant nous avõs parlé de tremeur, à laquelle on pourroit comparer l'affeccion du diaphragme, il faut expliquer cõ-

e C'et à leur eciant, qnãd le font expreſſemant.

mant nous l'antandons. Le tramblemant viét, par la foibleſſe du pouvoir qui fait le mouvemant: f la faculté hauſſe le mambre tant qu'elle peut, mais le grand fais l'amporte etant foible. Ce debat et le ttamblemant, auquel le plus ſouvant la puiſſance g domine. De faſſon preſque ſamblable nous diſons, que le mouvemant du cœur ſautelant, ampeche le diaphragme de ſe retirer libremāt: & an tel'e retraitte, il et comme tramblant. Car le cœur s'efforce, de retenir le diaphragme an tel mouvemāt qu'et le ſien, l'autre pretād achever ſon antrepriſe, qui et d'etraiſſir la poitrine: Finalemant la victoire an demeure au diaphragme, duquel la vertu comprimante ha vn plus grand pouvoir: vù que non-obſtāt le travalque luy dōne le cœur, il ſe retire de peu à peu. An l'elargiſſemant, le cœur n'a aucune puiſſance de le flechir, tant et l'inſpirer neceſſaire.

f La faculté, vertu ou puiſſance mouvāte, ampechée de la peſanteur, qu'elle ne peut regir libremant.

g La puiſſāce ou faculté domine, quand cōme que ce ſoit, e le remuë le mēbre sà & là.

Nous avons beaucoup avancé & proufité, d'avoir trouvé le ſiege de la faculté riſifique: moutrant par raiſons

evidantes, commant le cœur et meu de telle affeccion, agitãt le diaphragme quãt & soy. Car ce sont les principaus instrumans de l'acte nommé Ris, ou risee. toutesfois le cœur sant mieus à son maitre faiseur, & auteur de tous les accidans: le diaphragme et coadjuteur, ou l'organe par le moyen duquel ils se font: comme je declaireray desormais par le menu, de l'ordre qu'ils sont produis: ayant cet egard de mettre les premiers ceus qui sont de l'essance, & qu'on trouve an tout Ris, comme ordinaires, plus simples & facils. Depuis nous poursuivrons de point an point les autres, qui provienet de plus grand' violance, & ne se treuvet qu'au rire dissolu. Car il faut toujours commancer aus choses plus communes, & de-là passer outre aus moins frequantes, & qui avienet raremant.

Commant par le Ris et agitée la poitrine, & d'où vient la vois antrerompue.

CHAP. XVIII.

Liu.2. GAlen au traité du mouvemãt des muſcles dit, que la poitrine de ſa peſanteur ſeule, & ſans etre tiree, s'abbaiſſe, etraiſſit, & remet au premier point, quand le diaphragme (apres l'avoir dilatee, pour ſuccer doucemãt l'air) ſe retire peu à peu. An vn autre lieu il anſeigne, que les muſcles du vantre gouvernet ce fait, vù qu'on les ſant evidammant retirer an toute expiracion. Le dernier avis ſamble melheur, mais quoy qu'il an ſoit, il n'y ha que les muſcles epigaſtrins qui y beſognet, quãd le cœur n'a rien de nouveau, qui augmante la neceſſité, ou mette ampechemant aus libres mouvemans de la reſpiracion: ce qu'aviẽt an la riſee. Car le diaphragme tiré du cœur, perd ſa liberté & pouvoir de s'amaſſer bellemãt, quãd la poitrine devalle: & agité d'vn mouvemãt dereiglé, bõ-gré mau-gré retire auſſi la poi-

Liu. de l'vſage de la reſpiracion.

trine à ſecouſſes. Il ne ſe faut pas ebahir, de ce que le diaphragme (qu'on ſant pour lors anfoncé plus que de coutume) forcé du cœur, violante de maime la poitrine, qui luy obeït. Car ſans cela il ſeroit an grand danger, ou de rõpre, ou de trop s'etirer. Parquoy outre les muſcles du vantre, les antre coutaus interieurs ſervet à ce beſoin & font tant pour le diaphragme, que la poitrine ſuit bien facilemant, & ne luy donne aucun facheus ampechemant de reſiſtance. Au moindre Ris, où le diaphragme n'et guieres ſecous, & peu de retrainte ſuffit à la poitrine, peu de muſcles s'an melet auſſi: mais quant aus epigaſtrins, ils ne ceſſet jamais, pour petit que ſoit le Ris. Donques il et certain, que le beſoin de reſpirer augmãnte par le Ris, & par conſequant il faut que la poitrine ſoit pl° emuë. De là viẽt, que la vois an et trãblante: à ſauoir quand le poumon cede, preſſé des coutés qui ſe reſſerret. car an toute contraccion, le poumon vuide l'air qu'il avoit pris. Si la com-

preſſion et continuë, & ſans repriſe, on n'an oyt rié, ou ce n'et qu'vne vois fort bien antretenuë. Si elle et antrerõpuë, le ſon ou la vois ſeront de maime decoupés: comme nous avõs demoutré par l'example de noz ſoufflets. Vn petit Ris ſeulemãt de demy-ſecouſſe, ne fait pas ouvrir la bouche, ne randre vois dechiquetee. il n'y ha que quelque ſon paſſant par les narilles: qui et cauſé de la roideur & impetuoſité; qui pouſſe l'air plus preſſé qu'an la cõmune expiracion. Cet accidant et vn des principaus, auſſi biẽ que le precedant: car comme le Ris n'et iamais ſans agitacion de poitrine, auſſi ne peut-il etre qu'on n'oye ſortir de la bouche (ou pour le moins du nez) l'air faiſant vn bruit decoupé. Voila que luy fait avoir l'epithete de tramblant, treſconvenable à ſa naturelle condicion.

D'où procede l'ouverture de bouche, l'allongissemant des laivres, & l'elargissemant du manton.

CHAP. XIX.

LE troisieme des accidás inseparables du Ris, et l'allongissemãt des laivres aplaties, avec elargissemant du manton: qui ne manquet jamais, jusques à la moindre risee. La plus grande, ou plus cõtinuëe, ha outre ce l'ouverture de bouche. car aussi quant aus causes, elles n'ont autre differãce, q̃ de plꝰ ou de moins. Elles ne sont pas fort aisees à trouver: & voicy le plus difficil de nottre affaire. mais nous avõs quelques principes, qui serviront de fondemant à nos probacions. Ce sõt les conclusions prises, apres avoir biẽ debatu de l'applatissemant des bouches, qui proviẽt de la joye: car cõme ces deus [h] affeccios ont grãd' affinité ansamble, aussi elles cõvienet an cela. Or nous avõs prouvé, que la joye fait vn mediocre allongissemant des laivres, à cause des espris & vapeurs sanguines, qui versẽt du cœur, & vienet à

h Ces deus affeccions s'antand la ioye & le Ris.

ſe repandre aus muſcles du viſage. An la riſee, outre cet allongiſſemant, il y ha du rechigner: qui neceſſairemant temogne vne occaſion plus efficace, comme il et an ſon mouvemant de plus grand' vehemance. A l'ouvrir du cœur pour le Ris, il ſe perd grād' quātité de matiere ſutile, qui gagnant le haut, rēplit les muſcles de nos jouës, & y fait certaine convulſion, de laquelle parle Galen, an diſant: Comme „ le mouvemant volontaire ſe fait, „ quelquefois par les muſcles tandus „ & retirés vers leur ſource, quel„ quefois etans pleins des eſpris qui „ y accouret: ainſi la convulſion „ vient ordinairemant. Car il s'y peut „ angeādrer air, vapeur, ou eſprit, qui „ les anfle, &c. Ces paroles nous ſinifiet biē manifeſtemāt, que les muſcles ramplis d'eſpris, peuvet avoir cōvulſion. Mais d'où ſe rampliront-ils au Ris, quand la ſoudaine contraccion ampeche l'effuſion des eſpris: an quoy git la grand' aſſeurance, que noꝰ avons predit? Ce que la dilatacion ſurpriſe de compreſſion ne peut à vne

Li 2. des cauſ. des ſympt. ch. 2.

Queſtion.

Reponſe.

fois, par frequante reïteracion elle accomplit an plusieurs: & paravanture il ne se fait moïdre perte d'espris pour le Ris, que pour la liesse: vray-et, que venant [i] ainsi, ne lasse pas tãt le cœur cõme fait an la joye, où ils se perdet tous à-coup. Mais cette raison ne suffit point, à prouver ce que nous pretandons: ains plutot sera suspette, & samblera contraire à ce qu'avons deja moutré. Il an faut avoir d'autres prises de l'anatomie, puis que ces mines sont ouvrage de muscles, qui se meuvet durãt le Ris à nottre desceu, maugré nous, sans que volonté le commande: car ils suivet l'impetuosité d'vne affeccion qui et naturelle, & nõpas volontaire. Les jouës ont leur mouvemãt de quatre muscles à chaque lais. Le premier et formé de la membrane charnuë, tant garnie de filamans, qu'elle an deivẽt musculeuse. Sa principale source et au deuant du cou, de l'os qu'õ appelle clauettes, & de la haute jointe du bras, d'où il s'etand jusques aus pommettes du visage. C'et le maitre gouverneur des

[i] Venãt ainsi par moyẽ antreröpu, car cela soulage beaucoup.

mouvemãs qui ſe font aus jouës, aus laivres, & an l'anterieure peau du cou. C'et luy qui peut aplatir le manton, & le tirer ambas (où il et de ſa peſanteur aſſes anclin) quand la poitrine agitee du Ris, l'ebrãle & fait mouvoir. Ou s'il n'a le pouvoir d'ouvrir de tout la bouche, au moins fera-il applatir quelque pou les bolievres par ſa contraccion. Mais quoy? dira quelqu'vn: an la moindre riſee, où la poitrine n'et ſi fort demenee, qu'elle puiſſe ravir ce muſcle, il y ha du rechignemãt, lequel ne ſauroit avenir par le moyen dudit muſcle, ſans notable attracciõ. [k] Davantage aus fievres continuës, pleureſies, aſthmes, & pluſieurs autres maus, où et requiſe grande reſpiracion, il faut que la poitrine ſe meuve de tout ſon pouvoir. Auſſi nous la voyons adonc lever & abaiſſer evidammant, ſecouſſe de penible violance, avec les epaules & bras, qui anduret peine & ahan. Or il et vray-ſamblable, que le muſcle ſudit naiſſant du haut de la poitrine, et auſſi attiré. ce neantmoins on n'y voit point de ce rechignemãt

Obiection.

k Notable attraccion, dit il, que ce muſcle fut violãtemãt attiré, & nõ ſeulemant ramply de vapeurs.

Si les malades tienet la bouche ouverte, le plus souvant c'et de leur gré, pour halener mieus à leur aise : nompas sans y panser, comme violante le Ris. Toutesfois nous pouvõs affirmer, que ledit muscle large a cela de bon & propre, qu'etant vn coup tiré pour rire, il demeure an tel etat (comme an convulsiõ, tãt que l'acciõ dure, [l] pour quelque necessité. C'et, qu'il faut toujours respirer: & pource que au Ris l'air et pousé roidemant, & depuis fort vite repris, il valoit mieus pour nottre aisance, que la bouche se tint ouverte. Car par l'etroit passage des narilhes, ne peut commodemãt sortir à-coup tant de matiere, & an revenir soudain provisiõ de nouvelle. Voilà pourquoy ce muscle antretient la bouche beante, comme balhante iusqu'à la fin du Ris: & il et emù tiré de la poitrine, ou rampli d'espris & vapeurs, ou par ces deus causes ansamble. Ce premier [m] muscle mouvãt les jouës, ne suffiroit à tel office, sans etre secouru des autres. Le segond vient de la haute machoire sur les pommettes, & s'attache

Reponce.

l Le Ris eõtinant de tenir la bouche ouuerte assés lõg tãs: & pourquoy.

m Enumeracion des muscles des laivres & des jouës.

III. à la haute bolievre. Le troiſieme provient de la machoire baſſe, & ſe rand à la baſſe laivre, par le moyen duquel le manton et fort applati. Le quatrieme ſe trouve aus jouës, an la partie IIII. que nous anflons, rāforcé d'vne porcion du muſcle qui tire le nez an dehors. Il faut bien que l'ouverture de la bouche, & des laivres, proviene de ces muſcles, qui les meuvet quand il nous plait hors du Ris: & an cetuy-cy maugré nous, quelquefois la machoire abaiſſee, & quelquefois ſerree. Au grād Ris & diſſolu, qu'on appelle Cachin, la gorge et deployee tant qu'elle ſe peut etandre: au mediocre, il y ha moyenne ouverture: au plus petit les dans ſe touchet, & ne ſont que decouvertes, ou les laivres bien applaties ſont par deſſus. Tout celà proviēt d'vne muſculeuſe contraccion grande ou petite, à laquelle repondet les effais: & de là procede le Gelaſin, biē ſeant aus iouës des modeſtes rieurs. On appelle Gelaſin, ce ioly petit creus duquel Martial dit:

n Gelan an Grec, ſignifie rire. de la viēt Gelaſin, qui et marque du Ris.

Le viſage et moins gracieus,
Qui n'ha le Gelaſin ioyeus.

Par maime moyen ſe fait l'elargiſſemant du manton, ou à quelques vns il s'y voit grand' anfonſure. Outre les ſudittes raiſons, les cauſes de balher nous moutret, que l'affluance des eſpris & vapeurs, ez parties d'antour la bouche, peut non ſeulemant retirer les bolievres, ains les ouvrir bien amplemant, dilatant les machoires. Car on balhe (comme dit Galen) quand il y ha continuëlle diſtanſion avec ouverture, pour certain eſprit vaporeus & epais, retenu dans les muſcles. Si donq nous ſommes cõtrains d'avoir la bouche ouverte an balhant, juſqu'à la diſſipacion de telle vapeur: au Ris, qui fait maime accidant, conviendra bien la maime cauſe: ſinon que les eſpris qui rampliſſet les muſcles aus rieurs ſont plus ſutils, que les vapeurs, faiſant balher. dont viẽdra cette differance, que le moindre bâlher ouvrira bien autant de bouche, que la plus grand' riſee. Outre les ſudittes

Li. 3. de diff. reſpiracion.

causes, on an peut amener vne prise de l'experiance, qui moutre bien evidammant d'où provient ce minois. Quand on s'efforce vn peu d'aller à selle, ou si on ha douleur devâtre, pour ce que le diaphragme se retire tout cõtre les boyaus (qui sont aussi pressés de part dess⁹ des muscles epigastrins) on rechigne tout ainsi qu'an riãt. D'où vient celà? du retiremãt diaphragmique. car quand il s'amasse pour mieus pousser cõtre les boyaus, & an vuider ce qui nuit & deplait, la poitrine demeure basse & contrainte, la respiracion vague, & il se fait vn grincemant aus dans, avec etanduë de laivres, comme si on rioit. Il an avient autãt par les autres douleurs, an quelle partie que ce soit, si on ne veut crier, ains andurer patiammant l'asperité du mal. Lors on fait de maime, que par les douleurs intestines: car le diaphragme s'etraissit, retenant la respiracion, [P] comme s'il pansoit de sa constriccion repousser ce qui no⁹ fait mal. Le pleur excessif de quelque grand deplaisir, fait pareilhe contenãce,

P Pourquoy ayant quelque douleur, on retient son haleine, voyés Aristote, prou. 9. du liu. 27.

ce:tellemãt que qui verroit ſeulemãt &n'orroit,à peine ſauroit-il diſtinguer ſi on pleure,ou ſi on rit. Voyés deus hommes an peinture,deſquels l'vn rie ſi fort,qu'il ſe defaſſonne tout:l'autre ſe debate etrangemant, ſe plaigne,& pleure à groſſes larmes:pour peu que l'ouvrage ſoit groſſier,vous ne ſaurés auquel aſſigner le plaiſir, & auquel la triſteſſe,tant ſe reſſamblet les viſages an ces deus paſſions. De ce propos nous colligeons premieremãt, que la riſee participe d'annuy(comme nous avons toujours dit) puis que le rechigner ſert à l'vn & à l'autre. Secondemant,que la grieve douleur & la triſteſſe fõt retirer le diaphragme,etraiſſir la poitrine, anfoncer le vantre, & ſuſpandre la reſpiracion: qui ſont les ordinaires accidans du Ris.Ces effais ſont notoires,mais leurs cauſes bien fort obſcures. On peut dire, que le diafragme emù du cœur(car c'et l'autheur[q] des mouvemans, qui ſuivet quelque affeccion) fait accorder à sõ branle pluſieurs autres muſcles, qui ont amitié ou intelligeance auec luy.

[q] L'auteur c'et le cœur, ſon miniſtre et le diaphragme.

L'anatomie no⁹ anſeigne, que les parties ampruntet les vnes des autres, & celles qui ſont antretenuës ou cõjointes de commune liaiſon, ont mutuël conſantemãt. [r] Car toutes les parties de nottre cors ſe reſſantet du bien & du mal qui et au foye, au cœur, & au cerveau, par le moyen des veines, arteres & ners, qui an procedet: mais an particulier, la bouche de l'eſtomac compatit au cerveau, plus que mãbres hors de la teſte: & le cerveau à elle, pour cauſe des grãs & fort ſanſibles ners qui la couronnet. Or les ners qui meuvet le diaphragme, ſortet tous du cou, & ſont la plus part de la quatrieme couple (augmãtee & rãforcee de la ſiſieme) d'où procedet auſſi ceus qui meuvet la machoire. Voilà pourquoy le diaphragme etant bleſſé, communiquant ſoudain le ſpaſme aus ners du quatrieme pareil, fait retirer les laivres, & ouvrir la bouche an couvulſion, moutrant vn faus ſamblãt de rire, qu'on appelle Canin. Par maime moyẽ nous prouvõs, que les bras ſont ſecous au Ris demeſuré:

r Il y ha double cõſantemant, commun & particulier.

ſ La machoire baſſe s'ãtand. car la haute et immobile preſq̃ an tous animaus, excepté le Crocodil.

pour autant que le ſettieme pair des ners de la nuque, leur et tout diſpáſé, hors-mis quelques filamans qui s'etandet juſques à la teſte, au cou, & au diaphragme. Donques par vn accord de la copulacion faite des ners motifs, le diaphragme agité & emù, peut mouvoir d'autres muſcles à ſon conſantemant, & faire le rechigner qu'on voit tant au pleur, que au Ris. C'et l'accidant plus meruelheus qu'y ſoit, & duquel la cauſe et pl⁹ obſcure: mais nous an avons tant allegué, que ſi l'vne ou l'autre ne ſuffit, toutes anſamble pourront bien faire vn ſi grād mouvemant.

Nous avons trouvé la cauſe de tout ce qui anſuit le mediocre Ris, choſes inſeparables, & communs accidans: ſavoir et, l'agitacion du diaphragme tité du cœur, le demenemāt de la poitrine, la compreſſion pulmonique, la vois ou ſon antre-rōpus, qui an depandet. Finalemant l'etanduë des laivres, & l'ouverture de bouche, quand le Ris continuë plus que petit. Le Ris ne peut etre aucunemant

ſans tous ces accidans: car ils ſont de ſon eſſance, propres, l'accompagnans toujours, & augmantans an grandeur evidante, comme la riſee et plus diſſoluë, approchant du Cachin. Outre les ſudis an ſurvienet pluſieurs, qui procedet de plus grand' vehemance, dequels nous traiterons deſormais.

Commant par le Ris ſe font des rides au viſage, maimemant à l'antour des yeus.

CHAP. XX.

QVand le Ris et modeſte, né de legiere occaſion, les bolievres s'etandet an moyenne ouverture: quād il et diſſolu, ou de lōgue duree, la gorge ouverte, les laivres ſe retiret an toute extremité. Car l'agitacion du cœur, ſuit an grādeur la force de l'objet: [t] & tous les accidans du Ris ſont plus notables, quand il dure biē lōguemant Auſſi le Ris an devient laid, deſ-honnete, & laſcif, lachant trop & laſſant les muſcles, qui ne peuvet ſerrer la bouche, & la remettre an ſon

[t] Sans grād objet quelques vns ſōt diſſolus au Ris: ce que proviēt d'vne impuiſſance & imbecillité.

point: dont elle demeure indeſſammant ouverte. Celà anſuït vrayemant le Cachin, non-moins que les plis au viſage, maimemāt à l'antour des yeus. Car ils vienet communemāt an ceus & celles qui riet volōtiers graſſemāt: quād les muſcles du deſſus de la bouche, ſe retiret an haut, & les autres an bas: tellemant que pour rire, on moutre qui ha plus belles dans. Par ce retiremant, il faut que la peau fronciſſe aus jouës, & aus deus coins des yeus. Car les muſcles (qui ſont aſſés epais, & an grand nombre) preſſés & reſſerrés an pluſieurs androis, tirans tous vers le haut, font diuers plis, dequels et le beau Gelaſin. Au coin des yeus exterieur, les rides ſont plus communes & aiſees qu'alheurs, pour la minceté & molleſſe du cuir: outre ce que la fronciſſure des jouës termine là, au rancontre de celle du front, quand ſa peau ſe rabaiſſe pour le randre mieus etandu. An cet androit ſe joignant toutes deus, fōt vne infinité de rides bien fort voyables, & (moyennant la ſiccité) perdurables: dont ceus qui

anvielhiſſet, y marquet les premieres. De ce diſcours nous ponvons antandre, pourquoy on avertit les jeunes filhes, de ne tire follatremant, les menaſſant qu'elles an ſeront plutot vielhes. C'et pour autant que le Ris diſſolu & trop continué, cauſe vne laide mine de telle ouverture de bouche, d'où ſe font mains plis au viſage. Aus anfans pour la tandreur, ils ſont auſſi tot perdus que fais: ils ne duret point: mais à la longue, comme la peau ſe deſeche, la continuacion du plier an maime lieu, retient imprimees les rides. Dont il avient que les perſonnes graſſes devienet plus ridees an la vielheſſe que les autres: non ſeulemant pource q̃ la graiſſe perdue, leur peau ſe retire, ains auſſi pour avoir rypl° volontiers & demeſuremāt. Car les gras ſont fort ſanguins (ſi l'ambompoint comme nous croyons, vient d'abondance de ſang) & tels [u] ſont de nature joyeus, follatres & rians. Parquoy il n'et pas etrange, que ceus qui vienet plus aiſemant aus rides, par trop

Pourquoy on defand aus filhes de trop rire.

[u] Il demontrera cecy au troiſieme liu. cha. 4.

rire y'accouret plutot,&an rapportet melheur part.

D'où procede que les yeus etincellet & pleuret.

CHAP. XXI.

LEs yeus etincellet an joye (cõme nous avons dit cy-dessus) parce qu'ils sont plains d'espris clairs & luysans, lequels fretilhet de s'an voler, cherchans l'yssuë de tous coutés, cõme vn oiseau an cage. Au petit Ris il an avient de maime,&par maime raison. car les espris emeus d'agilité, randet aus yeus rians vne splandeur joyeuse: mais non-pas si decouverte, que à la lõgue ou lascive risee: pource que la grandeur des causes aggrandit les effais. Cette lueur et le principal sine de joye & lieſſe. car on peut bien feindre d'etre joyeus, an fassonnãt sa bouche,& tout le visage, an mine de contantemant, par l'vsage des muscles qui l'ajancet, seruans à nottre volõté. mais l'etinceler des yeus ne peut etre bonnemãt imité à nottre veul, pour

x Bõnemãt dit il, car il y ha notable differãce de la joye feinte, à lavraye.

ce qu'il suit l'elargissemant du cœur, & l'effusion des espris, qui ne giset à notre pouvoir, si l'occasion n'et presante. Partant ie l'ay nommé principale note de joye, comme ne pouvant etre dissimulee, ne falsifiee, etant plus de nature que d'artifice. Maimes quelques vns ont les yeus fort luisãs, gays & lascifs naturellemant, qui sont tant pleins d'espris, que la tristesse ne les peut obscurcir. Donq l'eul etincelant, n'infere pas toujours le cœur joyeus, puis qu'il peut etre tel d'ordinaire: toutesfois il arguë bien (ce me samble) que l'ame et galharde, joyeuse & ancline à plaisir, aimant toute recreation. Et de fait, ces personnes qui ont l'eul gay & vif, sont volõtiers plaisantes, ebaudies, loviales, & qui n'angendret melancholie d'eus-maimes. Touchant aus larmes que jettet les rieurs, il faut savoir qu'on pleure de marrisson, quand la douleur presse de contrainte les yeus, & les parties circunvoisines, epraignant y leur humidité. Au contraire, la joye dilate & ouvre leurs pores, d'où peuvet cou-

y Voyés les raisons d'Alexandre Aphrodosien, probl. 29. li. 1. pourquoy on pleure, & de joye, & de tristesse.

ler & choir les humeurs an maniere de pleur. Ou(qui et la principale raiſon) les larmes ſangeandret des vapeurs & eſpris, que ce lieu par ſa moleſſe reſſoit abõdãmant, & depuis les epaiſſit an eau par ſa froideur, tout ainſi q̃ le cerveau fait ſes diſtillaciõs. car les yeus ſont evidammant[z] frois. Toutes ces cauſes anſamble font larmoyer les rians, ſi nous avons bien demoutré, qu'ils participet de plaiſir & d'annuy. Il y an ha qui pleuret de la moindre riſee, comme ie fais: & tels ont la teſte fort aiſee à ſuër, avec grãd' municion d'humeur aus yeus. Les autres y ſõt tardifs & mal aiſés, ne pleurãs ſi tot du Ris, de plaiſir ou de triſteſſe: toutesfois on n'an voit guieres, qui ne iettet quelques larmes apres vne longue riſee.

z L'auteur ha change d'auis, car il tiẽt aujourd'huy, que le cerueau & les yeus ſont chaus, cõme toute autre partie ſpermatique & que l'eau s'y angeãdre comme la graiſſe alheurs, par la danſité des mãbranes.

Pourquoy le viſage an rougit, avec anflure des veines du front & du cõu.

CHAP. XXII.

POur vne ou deus riſees, on ne chãge pas de couleur, ſinõ qu'on rou-

giſſe facilemant: mais quand le Ris dure long tams, les plus pales devienet rouges, à raiſon de la quantité des eſpris & vapeurs ſanguines, qui montet peu à peu an-haut. Les parties du viſage emuës, augmantet ſa teinture de leur agitaciõ. Outre ce, la peine du reſpirer, lequel ſamble ampeché, & fort antre-rompu, fait rougir le viſage: comme chacun peut eprouver an retenant ſon halaine. Ces maimes cauſes fõt, que les veines s'áflet au frõt & au cou, plus que de coutume, an ceus qui les ont apparantes & riet longuemant. Car les vapeurs & les eſpris, rampliſſans les tuyaus [a] qui leur donnet paſſage, les elargiſſet fort, ſi de grand' preſſe ils s'y trouvet ampeſchés. La difficile reſpiraciõ le cauſe auſſi evidammant: dõt à quelques vns tout le cou angroſſit merveilheuſemant, & à cauſe du Ris & de la peine d'halener.

[a] Ces tuyaus ſont les veines, où le ſang preſſé fait cette tanſion.

Commant le Ris meut la tous, & fait sortir par le nez ce qui etoit dans la bouche.

CHAP. XXIII.

BIen-souuant on rit si long tams, & de si grande vehemance, que les poumons echauffés fondet leur pituite: laquelle depuis les chatoulhe, pique, irrite, & contraint à touſſir pour la rejetter. D'autrefois celà provient de quelque goutte, qui tombe d'an-haut aus poumons, lors que la teſte ſe reſſant de la chaleur, & qu'il y ha quantité d'humeur nouvellemant angeandré des vapeurs, & que ceus qui y etoint deja, devienet plus ſutils. C'et par maime raiſon qu'on touſſit de rire, ayant quelque choſe dans la bouche, laquelle par ce deſordre chet au tuyau pulmonique. La tous an viẽt fort annuyeuſe, & dure tant que celà ſoit [b] hors du paſſage de la reſpiraciõ. Cependant elle traualhe la poitrine, ebranle tout le cors, ſecoüant le cerveau, & l'emouvant de ſorte, que la racine des yeus an deul, ils pleuret,

[b] La canne du poumon nómmee trachee arcere, ne pent andurer qu'aucune choſe occupe ſõ canal.

s'anflet,& ſamblet qu'ils doivet ſortir de la teſte. Si l'eſtomach et plein de viande, pour peu qu'on ſoit promt à vomir, ce grand trouble met tout dehors. Tels accidás vienet communemant à ceus, qui an humát ou beuvant, ſont cõtrains de rire: parce qu'il et bien aiſé aus choſes liquides, de couler dans le gargamelle. Outre les ſudis accidans, il y an ha vn fort familier (ſi non propre) [c] à ce fait, qui et de randre par les narilhes ce qu'on boit: [d] ou ſi la bouche n'a rien anores pris, le ſeul excremant du nez. La raiſon de cecy et, qu'on hume an ſuſſant & tirant à ſoy l'humeur: lequel paſſant par la bouche, va droit à l'eſtomac du long de l'œſophage. Durãt cet acte, l'inſpiraciõ ſe fait par les naſeaus, & tant qu'on peut avoir d'haleine, le trait de boire cõtinuë. car on ne peut ſouffler ou expirer, & ſuſſer tout anſamble, comme dit le proverbe. [e] Dõques ſi ce pandãt le Ris nous preſſe, il faut ceſſer l'inſpiracion tout court: vù que le Ris n'avient jamais qu'an expirant, comme nous avons

[c] Il n'et propre au Ris, mais à la to⁹ qui an et emuë de la premiere ſecouſſe. dont la tous ſe fait immediatemant. On appelle celà du vin de nezareth, d'aurãt qu'il viẽt du nez.

[d] Nemo poteſt ſimul flare & ſorbere, dit le Latin.

ſuffiſammant prouvé. Il faut dõc ſoudain randre l'air, & à grand tas. S'il trouve la bouche ampechée, il ſaute an haut contre le nez, qui et le plus prochain paſſage: & ſort de telle impetuoſité, à raiſon de l'etroiteſſe du lieu, que tout ce qu'il rancontre an et vuidé. Au chap. 16.

D'où vient que les bras, les epaules, cuiſſes, piés, & tout le cors peu vet etre emeus à force de rire.

CHAP. XXIIII.

AV dis-&-neuvieme chapitre no⁹ diſions, que les bras ſont agités & ſecous au Kis demeſuré, pour ce que le ſettieme pareil des ners de la nuque, leur et tout diſpanſé, hors-mis quelques filets qui s'etandet juſqu'à la teſte, au cou, & au diaphragme. Telle communicacion peut aſſes faire conſantir les bras, & les epaules (qui s'antretienet fort etroitemant) à l'emocion diaphragmique. Mais il y ha d'abondant d'autres occaſiõs, qui ne ſont an rié moindres: c'et des muſ-

Muſcles mouvans le bras, qui naiſſet de la poitrine.

cles mouvans les bras, qui vienet de la poitrine. Le premier nait du ſterne & de la moitié de la clavette qui le touche. Le ſegond procede de l'autre moitié, & de la teſte du bras, & de l'epine de l'epaule. Le quatrieme ſort de la pointe des vertebres pectorales, depuis la ſiſieme an-bas. Les epaules sã-blablemant, deſquelles pãdet les bras. ont certains muſcles venans de la poitrine. Il et donq aiſé d'antandre, commant la poitrine etant ebranlee par le Ris diſſolu, on voit branler de maimes bras & epaules: voire branler de ſorte, qu'on ne les peut retenir. Et quoy? les cuiſſes an anduret bien ſecouſſe, les piés an trepignet, & le cors s'amoncelle tout, par le conſantemãt des muſcles de toutes pars forcés & retirés. Car auſſi tout s'antretient, & et lié anſamble par ners, ligamans, & tandons.

De la douleur qu'on ſant au vantre par trop rire.

CHAP. XXV.

L'Agitacion du diaphragme, & le traual des muſcles epigaſtrins, qui s'etiret fort & drù, cauſe ſouvant qu'àpres vne lõgue riſee on ſant douleur au vantre, comme de grans cous de baton. Car le diaphragme preſque tout nerveus, et delicatemant ſanſible, ayant de treſ-notables ners du ſiſieme pareil, qui le font ſi tandremant ſantir, qu'etant malade il ha les maimes accidans que le [f] cerveau. Outre le diaphragme, il y ha pluſieurs membranes & peaus au vãtre, qui ont ſantimant exquis. Tout celà s'antretient & et tãdu par vne maime cauſe au Ris, d'vne tanſion ſi grande, qu'elle approche du dechiremant. Le foye pand du diaphragme, & de ſa lourde peſanteur traualhe beaucoup an telle emocion, & dõne peine à l'autre. [g] De douleur le foye n'an ha gueres, non plus que de ſantimant. La ratte, les boyaus, & ſamblables antralhes de la

[f] Auſsi les anciens Grecs ont appellé le diaphragme *Phrenes*, c'et à dire, pãſee & antandemant.

[h] Le foye donne peine au diaphragme, de ſa lourde peſanteur.

cuiſine du cors, anduret les ſecouſſes des parties voiſines. Brief, tout et an grand branle, demené ſi vivemát, que le vantre cuide crever, & s'an deult bien fort. Mais le principal de la douleur, et à l'androit de la ceinture, au lieu du diaphragme, lequel ſouffre plus de tourmant, & le ſant beaucoup mieus que les autres parties. Voilà pourquoy, contre cette douleur, nous preſſons des deus mains le vantre, cõme pour retenir l'agitacion du diaphragme, cauſe de tel deſordre. Et de fait, celà y ſert: car il arrete les boyaus, ampechant qu'ils ne cedet ainſi facilemant au diaphragme qui les pouſſe. Il bat contre eus an ſe ſerrant, & s'ils ne preſtet, à faute de place il et contraint d'amoindrir ſon mouvemant. Ainſi nous eprouvõs que le rire s'appaiſe, aumoins que la douleur du vãtre (provenant de la continuacion du Ris) diminue & ſe paſſe, quand on y preſſe fort: car celà donne grand repos à toutes les antralhes. Samblable douleur, & par ſamblable cauſe, vient à ceus qui couret longuemant à pié

ou à

ou à cheval: lequels n'ont auſſi melheur remede, que d'vſer de bandage, & ſerrer fort le vantre.

D'où vient qu'on piſſe, fiante, & ſuë à force de rire.

CHAP. XXVI.

AV cou de la veſſie il y ha vn muſcle rond, qui le ceint à l'antour comme vn anneau, ſerrant le paſſage à l'vrine quand il et retiré: dont il et nõmé [c] Sphincter. Le boyau culier an ha vn ſamblable, & de maime appellacion, qui defand l'yſſuë aus matieres fecales, tant qu'il nous plait les retenir. Pour vuider ces excremans, il faut cõtraindre tels muſcles à ſouvrir, par le moyen d'autres qui ayet plus de force, & obeïſſet à nottre volonté. Ce ſont les epigaſtrins, an nõbre [d] huit, outre le diaphragme: qui tous anſamble, de tous coutés preſſet & pouſſet contre les boyaus, & la veſſie, de telle vehemance, que les Sphincteres lachet, ne pouvans ampecher de leur contraccion, que les

[c] Sphincter ſignifie cõprimant, ſerrãt & retraignant.

[d] Quelquefois on an trouve dix, avec les deus petis, qu'onnõme appandices des drois.

vaisseaus ordonnés à recevoir & garder par quelque tams ces superfluites, ne s'an descharget (si nous y voulons cõsantir) aussi tot qu'ils s'an [a] fachet. Car il git an nottre volonté, de faire que les Sphyncteres cesset leur cõtraccion: qui et leur vnique office, institué pour la retancion: & l'expulsion des excremans et faite, par la vertu naturelle de la vessie & des boyaus, favorisee toutesfois de la cõpression que font les muscles epigastrins, avec le diaphragme. Il et donq vray-samblable, que quand ceus-cy presset long tams d'vne grand' violance, sollicitãs les boyaus & la vessie de randre leur contenu (comme il avient par le Ris) s'il y ha quantité de matiere liquide, tout nous echappe vilainement. Car leur agitacion & secousse et tant forte, que les Sphyncteres n'y peuvet resister: maimes quand d'vne longue duree, ils an deviennet laches & vains, comme tout le reste du cors, perdant toute sa force. Quãt à la sueur (troisieme espece des excremãs, que le Ris provoque à sortir)

[a] Ils s'an fachet, quand les excremans commãcet à deplaire par leur qualité quãtité, ou tout deus.

elle et plus aisee à mouvoir que les sudis : toutesfois je la mets, derniere, pour venir comme par degrez, jusques à la foiblesse d'evanouïssemant, & à la mort, si elle peut avenir de rire. Car ces accidans suivet communemant vne insigne evacuacion. Or la sueur vient apres vne longue risee, ou par tout le cors, ou an la face tant seulemant, aus vns plus-tot & aisémant, aus autres tard & dificilemant. Elle et causee de l'agitacion & ebranlemant vniversel, qui echauffe les humeurs, & dilate les pores du cuir, ne plus ne moins que le traual. Mais sur tout, le visage suë [b] fort d'vne grande risee, pour la moiteur de ce lieu là, qui et fort voisin du cerveau, & pour la molle rarité de sa peau, avec l'affluance des espris & vapeurs du sang qui y montet, & peuvet beaucoup à faire d'eau, ou de soy ou des humeurs.

[b] Pourquoy on suë plus du visage, cõbien que soit partie mince & peu charnuë, Aristote le debat au 2. probl. du 35. liure.

Qu'on peut evanoüir de rire, & ſi on an pourroit mourir.

CHAP. XXVII.

AVCVNESFOIS le Ris dure ſi longuemāt, que de grand' emocion & peine, il ſamble que le poumon ſe doive rōpre, & qu'il ne puiſſe baſter à la reſpiracion: par ce qu'il ne peut aller ſi vite que le cœur. Le diaphragme auſſi ne peut bonnemant fournir à l'attraccion de l'air, & tous les muſcles de la poitrine ſont deja bien laſſés. Vous diriés que tout et briſé, fracaſſé, dechiré: les coutés & le vantre ſe deulet. Dont il aviēt ſouvant, que les muſcles ainſi troublés, perdans leur vigueur, & laches du lōg traval, ne peuvet ſoutenir le cors: tellemant que de tant rire on et contraint de ſ'appuyer, craignāt de choir à terre, ou de tōber à l'anvers: car on n'a plus de force: le Ris deplait, & on creve. An celà y a bien aſſés dequoy evanoüir, avec la perte des eſpris, & la faute de reſpirer. Car de telle emocion, le cœur ſ'echauffe outre meſu-

re: & le poumõ ne ſuffit au rafraichiſſemant, quand il et ſans comparaiſon plus tardif que [a] l'autre à ſemouvoir: de ſorte qu'on et pres d'etouffer, ſi le Ris continue. Et voila d'où provient la mort, ſi elle peut anſuyure le Ris. Ce que ie n'ay voulu ancores accorder: combien que i'aye demoutré, cõmãt il et poſſible mourir de joye, par la dilatacion du cœur, & vn gaſt d'eſpris ſi grãd, qu'il n'an reſte aſſes pour maintenir la vie. Mais par le Ris la contraccion ſurprenant de viteſſe la dilataciõ, fait au cœur diſpanſer plus bellemant (nompas tout à coup) ſes eſpris & vapeurs: an quoy conſiſte la [b] ſauveté. Mais ne peut-il ainſi quelquefois avenir, que augmantees les cauſes de l'evanouyr par vne vehemance du Ris continué, la mort ſ'an anſuive tout à fait? Avec la peine de reſpirer, n'y aura-il pas grande perte d'eſpris, ſi elle dure long tams, ſans que le cœur ait loiſir de les renouveler? Ce qu'à vne fois ſe diſſipe par l'extreme rejouyſſance, devroit etre perdu an pluſieurs ſouvant reïterees

a Plus que l'autre, c'et, à dire, le cœur Auſsi ſon etre an perpandicule, le rand plus mobile ſans cõparaiſon. Chap. 11.

b La ſauveté cõſiſte à la perte qui ſe fait bellemãt. Car dequoy que ce ſoit, nature ne peut andurer ſoudaine evacuacion.

dilatacions. lequelles nonobſtant les ſuccedantes compreſſions alternatives, gatet beaucoup d'eſpris & de chaleur naturelle : qui cauſe le ſoudain trepas, à ceus qui ont le lien de l'ame bien fort aiſé à rompre. Toutesfois nous ne voiõs guieres, qu'on [c] meure d'vne grand' riſee, ſi ce n'et pour le chatoulher. I'ay ouy parler d'vn jeune homme, que deus garſes chatoulherent importunemant, juſqu'à tant qu'il ne dit plus mot. Elles panſoint qu'il fut evanouy, quãd ebahies le cõnuret mort etouffé. Mais je ne veus pas ancor admettre, que du chatoulhemant procede vn vray Ris, tel que nous l'avons decrit : & moins celuy qui provient de la bleſſure du diaphragme, comme temoignet Hippocras, Ariſtote, Pline, & autres bons auteurs. Tels Ris ſont d'vne autre faſſon, que nous declairerons (ſi plait à Dieu) au ſegond livre, où nous moutrerons toutes ſes differãces. Ce premier et aſſes long, auquel ſans courir ſa ne là, d'vn fil continué nous avons moutré la matiere, faculté, forme, &

[c] Voyés ce qu'avons dit an la 3. annotaciõ, ſur le 14. chap. Hiſtoire.

Cha. 4. & 5.

tous les accidans du Ris, expliqués par leurs cauſes. Ie panſe n'avoir rien omis de ce qui touche à ſon eſſance. Mais pour la comprandre mieus, & an peu de termes, je ſuis d'avis de recapituler & remettre an memoire pour la fin de ce livre, tout ce que no⁹ y avons dit. Car de là nous prādrons le ſujet de la definicio̅ du Ris, laquelle donnera commancemāt au livre qui ſ'anſuit: auquel nous repondrons à pluſieurs obieccions ou reprehenſiōs, qu'on pourroit faire ſur ce qu'avons mis an-avant, le tout de nottre invancion. Là auſſi nous traiterons amplemant du chatoulher, & s'il et propre à l'homme comme le Ris: où nous expliquerons ſis problemes du chatoulhemant. Et antre autres divers propos dignes d'annotacion, nous dirons commant le ſaffran peut faire mourir an riant. Puis au troiſieme i'epelucheray pluſieurs difficultés, & fort belles queſtions: comme, pourquoy le ſeul homme peut rire: d'où vient que les vns riet plus que les autres, & quelques vns an

Ce qu'il traitera aus deus liures ſuyvans.

Chap. 2. & 3.

Chap. 1.

Chap. 4.

dormant: que les plus gras riet plus volontiers: pourquoy le Ris n'avient devant le quarãtieme jour de nottre natiuité: où nous parlerõs auſſi, d'vn qui naquit an riant, d'autres qui ne riret jamais, & de ceus qu'on dit etre mors de rire ſans qu'on les touchat. Là nous verrons, pourquoy on dit, la rate fait rire, & pluſieurs autres jantils propos qui ſeront fort aggreables.

Chap. 10.
Chap. 14.
Chap. 9.
Chap. 4.
Chap. 17.
Chap. 17.
Chap. 8.

Recapitulacion, concluant le premier livre.

DOnques le Ris et meu des fais où dis, qui ont apparance de laideur, & ne ſont pitoyables, ſinon (peut etre) de prime face. Il faut qu'õ y prene garde, & qu'ils ſoint counus: autremant les ridicules n'ont pas leur efficace: & ne peuvet toucher à l'ame, s'ils ne penetret au ſans commun. Là ils ne ſont recounus pour tels, ains ſeulemant reſſus comme tous les autres objets. Car les ſans ne ſont que portes ou fenetres, par leſquelles on antre

Cha. 1. 2. & 3.
Chap. 4.
Chap. 9.

vers l'ame, cachee au dedans. L'ame
et toute d'vne faſſon, ſimple, indiuiſi-
ble, & ſans diſtinccion de parties: dõt
les objets l'emeuvet toute. mais pour
autãt qu'elle peut faire diverſes cho-
ſes, on luy attribue pluſieurs facultés
ou puiſſãces, qu'elle pratique & exer-
ce de fait, aus inſtrumans cõvenables
à la chacune. Et de-là vient, que les
Philoſophes aſſignet à tel mambre
tel pouvoir: cõme s'ils vouloint dire,
que l'ame touchee, tantee, ou emuë
des objets (parvenus à elle par les fe-
netres du cors) demoutre sà & là an
diverſes parties, ce qu'elle ha puiſſan-
ce de faire, operant diverſemant par
divers inſtrumans, ainſi qu'il avient
mieus au chacũ. Elle donques emuë
de la matiere ridicule, agite le mam- Chap. 9.
bre plus accommodé à exprimer ſa
paſſion: qui et le cœur, vray ſiege des
affeccions. Cettuy-cy peu ſouvant o-
beït à raiſon, ains ordinairemant cõ-
tre la volonté, & notre jugemant, il ſe
trouble comme vne beſte. La faculté Chap. 6.
qui y preſide, et nommee deſir ſan-
ſuël privé d'attouchemãt, lequel n'et

du cerveau, ja-soit que le cerveau ressoive son objet. L'affeccion risifique approche fort de la joye: toutesfois il y ha differance, tant an leur matiere que an l'emocion du cœur: parce q̃ la joye vient d'vne chose serieuse, & ne fait que dilatacion: le Ris nait de follatrerie, dont il y ajoute constriccion. De sorte que le Ris ha deus mouvemans contraires: l'vn et fait de liesse, & l'autre de tristesse. mais toujours la dilatacion surmonte au Ris, comme le fait et plus plaisant, que miserable. Le cœur ebranlé de telle sorte, l'ame santant passion aggreable, ne peut (à-peine) dissiper tant d'espris, que la mort s'an ansuive: ce que par joye souvãt et avenu. La coutume du cœur et, de decouvrir toutes affeccions par quelque changemant au visage. Durant la joye il an balhe de fort voyables & apparans indices: car des espris & sanguines vapeurs qui gaignet le haut, la part qui ramplit les yeus, y rand vne claire lueur: le surplus demeure an la peau, amboutissant & coulourant la face. Les bolievres s'e-

Chap. 10.

Chap. 14.

Chap. 11.

Chap. 11. 21. & 22.

tandet joliemant, par les muſcles retirés quaſi de convulſion, faite d'abõdance d'eſpris. Le Ris ha tous ces accidans communs aveques joye. Ses propres ſont, les maimes augmantés, ja-ſoit qu'il n'y ha pas plus grand' diſſipacion des matieres ſutiles: mais d'autres choſes y aydet. Car le cœur riant, mù impetueuſemant d'alternative contrarieté, agite ſa couverture, nõmee Pericarde. Cettuy-cy ne faud pas à tirer bruſquemant le diaphragme, auquel il et attaché d'vn fort lien. Le diaphragme vacillant & emù, ſecout de maimes la poittine: dequoy s'anſuit vne ſamblable compreſſion de poumon, qui rand la vois antrerõpuë. Tout celà n'avient guieres, qu'an l'expiracion, etant pour lors le diaphragme detandu. Par le Ris la bouche et bâlhante des muſcles retirés d'vne replecion de vapeurs ou eſpris, tout ainſi qu'au vray bâlher. C'et auſſi pour le grand beſoin de frequante reſpiracion, qui fait tenir la bouche ouverte: & pour l'agitacion de la poitrine, laquelle tire à ſoy le muſcle lar-

Chap. 13.

Chap. 14. & 15.

Chap. 16.

Chap. 18.

Chap. 19.

ge, abbatant la machoire. Quelquefois on ne fait que decouvrir les dãs, & comme rechigner: ce que provient desdites cauſes plus legieres, & de la contraccion du diaphragme, qui rãd toujours cet effet an diverſes occa-
Chap. 20. ſions. Le Ris fait rider le viſage (mais ſur tout au coin des yeus) à cauſe des plis que ſes muſcles reïteret ſouvant.
Chap. 21. Les yeus pleuret de rire, pource qu'ils ſont pleins de vapeurs, & les pores ſont adonc fort ouvers, cõme par la lieſſe: anſamble pour l'eprainte des humeurs, cauſee de triſteſſe. car nous
Chap. 22. diſons, que le Ris tient de ces deus affeccions. Les veines s'anflet au frõt & au cou, de ce qu'amboutit le viſa-
Chap. 23. ge. La tous vient à force de rire, quãd les poumons ſont irrités de leur humeur ſutil, ou d'vn autre tõbat d'anhaut. La tous viẽt auſſi, de rire an mãgeant ou beuvãt, parce que de la bouche quelque briſette ou goute va dedans la gargamelle. Quelquefois on rãd par le nez, quand la bouche et ampechee, & le Ris nous contraint
Chap. 24. d'expirer. Les bras, les jambes & tout

le cors s'emeut, quand la poitrine et tourmantee: parce que d'elle sortet des muscles qui võt à tous quartiers.
Le vantre deult biẽ fort de la frequãte, vehemante, & longue concussion ou batterie qu'anduret les antralhes, peaus, & mẽbranes, que le diaphragme tourmante, luy etant ancor plus tourmanté. Chap. 25.
On pisse & fiante de rire, pource que la vessie & le boyau culier, sont pressés des muscles epigastrins, & du diaphragme, à la force dequels ne peuvet resister les deus Sphincteres: lequels pour lors sont autremant bien laches de telle agitacion, cõme tout le reste du cors. Chap. 26.
La sueur vient de peine d'halener, & du traual qui echauffe. Elle sort plus abõdammãt au visage, pour la rarité de sa peau, pour la molesse & humidité de ses parties, voisines du cerveau.
La notable perte d'espris, avec telle difficulté de respiracion, qu'on an et pres d'etouffer, peuvet assés causer l'evanouïssemant, an ceus qui riet de trop grand' vehemãce. Chap. 27.
Quant à moutir de tel excés, il n'et pas fort aisé:

car la contraccion ampeche la prodigue diſſipacion d'eſpris. toutesfois quelques vns an ſont mors, comme l'on dit: mais nous verrons ſi ce Ris et d'vne autre faſſon, aus livres qui s'ansuivet.

LE SEGOND LIVRE DV RIS, CONTENANT ſa definicion, ſes eſpeces, differances, & divers epithetes.

PREFACE.

AV batimãt du cors humain, pluſieurs choſes ſe preſantet dignes de ſinguliere admiraciõ: lequelles ſi on vouloit expliquer & pourſuivre curieuſemant, à-peine an viendroit-on a-bout. Car ce qui et de cõmun avec les beſtes, ha la faſſon de tãt plus exquiſe au cors humain, que celuy à bon droit ſera iugé impie, qui

peſera d'vn' injuſte balãce, la treſ-excellante ſageſſe de leur ouvrier. Ie ne conſidere pas maintenant, de quel angin & de combien notable commodité & convenance, noz cors ſont affermis des os, attachés anſamble d'vne lieſon nerveuſe & forte, neantmoins tres-aiſee à tout mouvemant, ſoit pour courir an avant, ou pour ſe cõtourner, marcher de tous coutés, ramper & ſe trainer ſur le vãtre: avec maime facilité de monter & deſſandre habilemant par des degrés & echelles, grimper ou gravir, ſauter, voltiger de mille ſortes: & tout celà avec telle dexterité, qu'il n'y ha comme point de peine. Ie laiſſe à-part ceus qui de meruelheuſe, & preque incroyable agilité paſſet & repaſſet le cors dans vn cerceau, ſe plians comme vn oſier an tant de ſortes, que la cire n'et pas pl⁹ maniable. Mais quelle et cette loüange à l'ouvrier, que an la face de l'homme on reconnoiſſe telle varieté, que antre tant de milliaces d'hommes, ils ne ſe treuvet deus viſages, qui n'ayet quelque differan-

ce: ou celà et bien fort rare, & eſtimé antre les grans meruelhes? Que dira l'on de la grand' diverſité du parler, quant à la vois ſeulemant, tellemant differante l'vne de l'autre, que ſans voir la perſonne, on la peut cõme deviner & recounoitre au ſon de la parole, pour peu qu'on l'aye frequãtée? Quant au langage ſi divers, que dans vn pays, voire dans vne ville, le maternel & vulgaire ſe trouvera differãt l'vn de l'autre (ja-ſoit que au commãcemant du monde, & juſques à l'antrepriſe de la tour de Babel, il n'y eut qu'vne langue par tout) celà et d'vne autre conſideracion. Mais il n'y ha rié de plus mervelheus que le Ris, lequel Dieu a dõné au ſeul homme, d'antre tous les animaus, comme etant le pl' admirable. Car ſi le Ris etoit moins frequant, il ſambleroit vn miracle, quand on voit tout le cors emù ſi ſoudain, & avec telle impetuoſité, pour ouïr ou voir quelque choſe deneant, & du tout ridicule. Or il faut bien que celà avienne, de la puiſſance que l'ame ha ſur le cors. duquel argumant

gumant et ranforcee la ſantance des plus doctes & pies perſonnages, que l'ame raiſonnable (la plus excellante des formes) peut etre ſeparee du cors, & ſubſiſter an ſoy, n'ayant par tout beſoin d'adminicule etrangier, & de quelque ſujet. dont l'ame et declaree de nature immortelle. Car il et trop evidant, que la forme qui ha exiſtance par le cors, ne peut avoir ſur luy ſi notable pouvoir. Il y ha beaucoup de choſes qui anſeignet, combien le cors humain et anclin & promt à ſuivre les mouvemans de l'ame: voire qu'il an et quelquefois reſolu & deffait, comme quand l'eſprit et tranſporté de grand impetuoſité. Ariſtote au premier de ſes grandes Morales anſeigne, que les parties ou puiſſances de nottre ame, ſont deus principales: ſavoir et, la raiſonnable, & celle qui n'vſe de raiſon. De la raiſonnable procedet la prudance, habilité d'eſprit, ſapiance, memoire, invancion, diſcours, & ſamblables. Celle qui n'et raiſonnable, ſe diviſe an deus: l'vne, qui nullemant obeït à rai-

Commant du Ris on peut comprãdre, que l'ame et immortelle.

ſon, comme et la vegetative : l'autre qui obeït quelquefois, comme celle du courrous & de la concupiſſance: toutes deus fort commodes à l'homme. Car la concupiſſance maintient la vie,& conſerve l'eſpece : d'autant que au moyẽ d'icelle nous mangeõs, beuvons & faiſons des anfans. Le courrous ou dedain,& l'indignacion luy et balhé pour compagne (neantmoins etant ſon contraire)à celle fin de reprimer la trop grand' cupidité. Car comme le froid & le chaud melés anſamble, font vne bõne trampe, ainſi la cõvoitiſe &le dedain ou courrous,s'antrerompãs l'vn l'autre, font vn treſ-bon melinge de modeſtie & vertu. La couvoiteuſe puiſſance de l'ame,et an plaiſir ou volupté, & deplaiſir, qu'on nomme auſſi douleur. Ces deus paſſiõs ſont precedees, volupté d'vn deſir, & douleur d'vne crainte. Dont les affeccions qui ſuivet la phantaſie & l'imaginaciõ, ſont an nombre de quatre: ſavoir et, deſir ou appetit,volupté,crainte,& deplaiſir.lequelles quelquefois exceſſives,

Theodorit li. 5. de cura. pathem.

non ſeulemant emeuvet leur cors propre, ains auſſi l'etrangier. On ſant bien manifeſtemãt le trouble & l'impetueus mouvemant, que la boulhãte colere fait au cœur : & de quel chatoulhemant la charnelle concupiſſance emeut le foye, outre la chaleur & rougeur qu'elle excite aus orelhes: je ne dis rien de ce qu'elle remuë aus parties honteuſes. Voire maime le deſir amoureus altere le mouvemant naturel des arteres : cõme nous liſons qu'Eraſiſtrate (treſ-ingenieus medecin) aperſut du pous elancé & tramblant, l'ardante amour du Roy Antioche à l'androit de Stratonice ſa maratre, comme Appian le recite. Vn ſamblable conte fait meſſire Iean Boccace an ſon Decamerõ, qui et la huitieme nouvelle de la ſegonde journee. Que dirons nous, de ceus auquels la ſemance genitale etãt copieuſe & chaude, ſe polluet & corrompet an dormãt, pour ſonger ſeulemãt, & avoir l'eſprit attantif à quelque fame qu'ils auront veuë de jour? Ne croit on pas, que l'eul du ſourcier

regardant ferme, avec vn desir d'offanser & nuyre, peut ansorceler le cors tandre d'vn anfant? Duquel ansorcelemant le betal maime n'et pas examt: comme tresbien annote Virgile, an disant,

Eglog. 3. *Ie ne say pas quel regard mal veulhant,*
Va mes agneaus tandres ansorcelant.

Mais qu'y ha-il plus evidant, que les appetis des fames grosses, à raison dequels bien souvant le cors de l'anfant porté au vantre et taché, & luy et tandremant imprimee la marque de ce que la maire ha desiré? Quoy? l'imaginacion de l'homme ou de la fame, durant leur copulacion, n'et elle pas cause de la samblãce à la plus part des anfans? Pour cette raison (dit Pline) il y ha plus grand' diversité an la seule espece des hommes, qu'an tous les autres animaus. Car la viteſſe & legereté de l'esprit & des pansees, imprime diverses notes. Mais les espris des autres animaus sont immobiles (ou tardifs & pesans) & samblables an tous, chacun an son espece. Dont Ciceron

Liu. 7. cha. 12.

Liure 1. Tuscul.

„ dit bien, que la ſamblance appert „ mieus aus beſtes, qui ont l'eſprit ſás „ raiſon. Ce neantmoins on obſerve, que certains animaus naiſſet blancs, de leurs paires & maires qui ont imaginé le blanc : cõme nous ſavons etre fait des paons,& des counils,qui ſont anfermés an lieu fort blanc. Iacob auſſi mit des verges de diverſe couleur, au devant des brebis de Laban,dedans les auges és decours des eaus,là oùs'aſſambloint les troupeaus pour boire: afin que s'echauffant au regard deſdites verges , elles fiſſet leurs agneaus tachettés & grivelés: dequoy Moyſe et treſ-fidele auteur. Nous liſons auſſi, celà avoit eté fait an Eſpagne,ez haraz des jumans. Outre pluſieurs autres graves auteurs, Quintilien preuve telle etre la force de nature, an la controverſe & procés,où il s'agiſſoit de la matrone Romaine,qui avoit anfanté vn More. Et nottre Hippocras delivra vne fame du ſupplice, qui etoit accuſee d'adultere,de ce qu'elle avoit fait vn fort bel anfant, qui ne reſſambloit à ſes

Geneſ.30. Verſ.38.

tienet les Philoſophes : vù que c'et l'ame qui exerce toutes les funccios de la vie. L'ame void & oyt, dit Epicharme : le reſte et ſourd & muët. Ce que pourra facilemant antandre, celuy qui contamplera vn cors fraichemant mort. car tous les inſtrumans y ſont antiers, & il n'y a rien d'oté, ou de changé, le cors et parfait : toutesfois il git oiſif, denué de toutte accio & euvre, ſans aucun pouvoir, dez l'inſtant que l'ame (ouvriere de toutes les precedantes funccios) an et ſeparee. Donques à bon droit ſe font tant d'impreſſions, changemans & alteracions au cors, par les affeccions ou mouvemans de l'ame. Combien d'evenemans divers anſuivet la joye? Combien de jans dit on etre mors de telle occaſion, comme nous avos touché au premier livre? Il y an ha auſſi Chap. 11. qui ſont gueris d'vne grand' maladie, ſurvenant vne ſoudaine & non eſperee joye. Par maime raiſon, à quelques vns les dans s'agacet, de voir ou d'ouïr ſeulemant certaines choſes. Les autres, s'ils voyet ſaigner qu'el-

qu'vn, ou s'ils regardet vne grande playe, l'eſprit etant ſurpris, & comme retranché d'vne admiracion ou cõmiſeracion, tombet an pamaiſon. Et la peur, de quelle efficace la void-on quelquefois ? D'vne ſoudaine peur, le trãblemant froid court par le profond des os, le poil ſe heriſſonne, & la vois s'arrete au goſier : on ſe compiſſe, on ſe conchie : quelquefois on an meurt, ou on tombe an tres-grieves & lõgues maladies. Il y ha des jans ſi craintifs, & qui ſe defiet tant de leurs forces naturelles, qu'ils ſe laiſſet gagner au mal : tellemant qu'on ne les peut guerir an aucune faſſon, & meuret pour leur opinion comme a credit. Il y an ha d'autres, qui ſe faignet des maladies : & demeurãs long tams an cette perſuaſion, an ayant grand doute & peur, ils y tombet de fait. Au contraire on void par experiãce, que de peur quelques maladies ceſſet : comme le hocquet, & la fievre quarte (cõme dit Raſis) d'vne frayeur grande & ſoudaine. Herodote ecrit, & pluſieurs apres luy, que le fis de

Liure 18. du Contin.

Crœsus, etant muët d'vn ampechemant naturel, voyant son paire an dãgier de mort, soudain vint à parler, & cria, *Homme, ne tuẽ pas le Roy*: & que la reste de sa vie il parla bien distinctemant. C'et, que à la tres-grãd' frayeur survenant vn tres-grand desir de parler, il put produire si grand effet. Et l'esperance maime souvant proffite aus malades: tellemant que le medecin fort desiré, appaise de son arrivee, la cruauté du mal. De là et ce propos vulgaire (qu'il ne faut estimer ne faus, ne vain) que celuy guerit plus de jans, auquel plusieurs se fiet. Car la force de l'ame, qui au paravant succõboit au mal, et excitee & relevee de l'espoir: dont maintenant elle assaut la maladie avec telle confiance, que an fin il la surmonte. Que dira on, de ce que l'imaginacion ou convoitise fermemant imprimee, peut emouvoir le cors, non seulemant des vifs, ains aussi des mors, comme par vn miracle? Il et confirmé par le temognage de plusieurs, & ressu des plus sages lurisconsultes, que les cors de ceus qui

Plures curat, in quo plures confidunt.

ont eté tués, ſi le meurtrier et preſant ſaignet: combien que la mort ſoit extinctiõ de la chaleur naturelle, & que de ſa froideur elle fige & arrete le ſang. Dirons nous avec certains Philoſophes, que quelques forces de l'ame ſanſitive (ſavoir et, la cupidité de vangeance) ſubſiſtet ancores apres la mort dans le ſang, juſques à ce qu'il pourriſſe ? Lucrece poëte & Philoſophe Epicurien, ſamble etre de cet avis, quand il dit: Liure 4.

C'et bien alors que la ſemance abonde
Dãs ſes vaiſſeaus, quãd l'eguilhõ les ſonde.
Puis et plaiſir, quand icelle on reduit
Droit à l'objet que le deſir pourſuit.
L'eſprit na vré meut les lieus de ſemance,
Les chatoulhant: & d'où il ha l'outrance,
Il viſe tout, & s'efforce d'aller.
Car nous voyons le ſang auſſi couler,
Droit à la part qui ha reſſu bleſſure,
Et s'y moutrer. Dont ſi para vanture
De pres y vient l'auteur de ce forfait,
Sur luy s'elance & nouueau cours il fait.

Comme s'il diſoit, tout ainſi que la palharde affeccion de l'eſprit, deſire verſer la ſemence contre ſon amie,

l'amour de laquelle ha irrité & navré cet eſprit, ainſi la chair bleſſee deſire anſanglanter ſon annemy preſant. Quant à moy, pour l'autorité de ceus qui l'affirmet, je ſuis contant de croire, que ſi le meurtrier ſurvient dans ſet heures, ou anviron, le ſang peut etre elancé contre luy. Dequoy aucuns randet cette raiſon: que celuy qu'on meurtrit, lors qu'on le tue, il et tout attantif au meurtrier: il ſe voudroit revanger, & ne panſe qu'à la vangeãce an treſ-grand marriſſon. Adonc la colere s'inflamme, de laquelle ſoudain et echauffé le ſang, qui hativemant de toutte ſa puiſſance accourt à la playe, comme pour la defandre. Les eſpris anſamble y volet de toutes pars, & de leur naturelle legiereté incontinant ſe jettet à l'antour du meurtrier, de la chaleur duquel ils perſeveret & s'antretienet quelque tams. Dont ſi ce pãdant le meurtrier regarde de pres la bleſſure, le ſang ſe verſe contre luy: parce que la chaleur n'et ancores eteinte, & que l'agitacion interieure n'ha pas ceſſé: &

auſſi d'autant qu'il s'etoit auparavant avancé au dehors. Mais faudroit-il point, que pour ce faire, reſta dans le cors quelque intelligeance, à pouvoir recounoitre le meurtrier? cõme il aviendra bien aiſemant à celuy qui n'et du tout mort: ja-ſoit qu'on le tiene pour tel, d'autant qu'il et à l'extremité. Autremant il ne ſe peut faire naturellemant, que la playe ayt telle diſcrecion, qu'elle ne rejette du ſang de là à quelques heures, contre qui que ce ſoit: à quoy revienet les ſudites raiſons. Aucuns des Theologiens ſcholaſtiques, ſuivans les precedans diſcours, veulet que les eſpris ſortans de la playe (comme dit et) cauſet l'effluxion du ſang: quand il les rappelle, & puis ilş repetet le ſang. Ce qu'aviẽt par la volonté expreſſe de Dieu, pour plus grand horreur & deteſtacion du peché. Dont au Geneſe Dieu dit à Cain, Le ſang de tõ frere crie à moy. M. Papon, treſ-docte & prudant Iuriſconſulte, lumiere de ce tams, ha traité fort elegammant cette queſtiõ an ſon livre des Arreſts. Nous pour-

Cha. 4.

Liure 4. tit. 9. arr. 5.

rions icy apporter plusieurs autres effais mervelheus de la raison naturelle, par lequels (nõ sans ebayssemãt) et amplemant expliquee l'indicible force de l'ame sur noz cors: n'etoit que cecy peut suffire abondammant. Toutesfois il nous samble etre biẽ vtile, de produire ancor quelques histoires mervelheuses, & la plus-part prodigieuses. Avicenne escrit, d'vn qui se randoit paralytique quand il vouloit: & qui n'etoit mors ou piqué des bestes venimeuses, sinon qu'il les y contraignit, lequelles (pour l'accõplissemãt de cette mervelhe) an mouroint sur le chãp. On cõte de l'admirable cõdiciõ du naturel d'vn praitre, nõmé Restitut, lequel toutes & quãtesfois il vouloit (& il etoit souvant prié de ce faire) s'exãtoit de tout santimant, & gisoit cõme mort: de sorte qu'il ne santoit ceus qui le pinsoint ou pognoint, nompas maimes si on le bruloit: ains persistoit sans aucune douleur, sauf an apres, de la playe qui luy an demeuroit. Et que ce ne fut de se contraindre, ains que son cors de-

meuroit immobile, d'autant qu'il ne ſantoit rien, on le prouvoit de cet argumant, que on ne trouvoit point qu'il halenat. ce neantmoins il diſoit apres, d'avoir oüy la vois des hommes, comme de fort loin, pourvù que ils euſſet parlé haut & clair. S. Auguſtin ecrit, avoir counu vn qui ſuoit quand il vouloit. On ſait bien auſſi qu'il y an ha qui pleuret quand ils veulet, & maimes qui verſet grand' quantité de larmes: ce qu'on attribuë communémant aus fames. Mais voicy que ſurpaſſe toute mervelhe. On ha vù aucūs, qui ayans avallé incroyable quantité & diverſité de choſes, an remuant bellemant l'androit de l'eſtomac, ſortoint comme d'vn ſac, ce qu'ils euſſet voulu, & celà bien antier. Quelques vns font des pets ſans puanteur, autant qu'ils veulet, & de divers ſon: tellemant qu'ils ſamblet chanter du cu. Ie ſay biē que pluſieurs refuſerōt d'adjouter foy à ces hiſtoires: mais (pour retourner an fin à nottre beſogne) quād je cōſidere la force & puiſſance de l'ame raiſonnable ſi

jantile, ſur ce cors terrien & lourd, certainemant rien ne me ſamble incroyable, moins difficile, que à tous ces mouvemans le cors ſoit notablemant emù. Car l'homme et premieremant compoſé de l'ame & du cors: cettuy-cy doit obeyr, & l'autre commander. Puis nous diſtinguons l'eſprit & l'antandemant, où nous recõnoiſſons double cõmandemant, l'vn maitriſant, & l'autre politique. Leſprit exerce ſur le cors, la dominatiõ maitreſſe: dont le noble hiſtorien ha parlé fort propremant, quãd il ha dit, „ Nous vſons du commandemant „ de l'eſprit, & ſeruice du cors. L'antandemant exerce ſon commandemant politique, civil & royal, ſur la concupiſſance. Or donc, eu egard à l'excellance de l'ame celeſte & divine, il falhoit bien que ſon receptacle fut aſſés mou & delicat, à fin qu'elle n'an fut rien ampechee, ains an vſa facillemant, cõme d'vn inſtrumãt ployable. Qu'ainſi ſoit, les jans de grand eſprit, le plus ſouvãt ſont mous de charnure, fort maigres, debiles & mala-

difs. Ce que ha bien noté le ſage Caton, an ſes diſtiches morals, diſant?

Celuy ha grand eſprit, comme pour recompanſe,
Auquel vn cors valhant nature ne diſpanſe.

„Sur ce propos diſoit Platon an „ſon Timee: Dieu pouvoit former „le cors de l'homme tant maſſif, qu'il „eut eté moins ſubjet aus maus qui „par dehors luy avienet: mais il ha „mieus aimé le faire mou, à fin qu'il „fut mieus preparé à cõtemplacion. On ecrit qu'vn barbare etãt interrogé, qu'et-ce qu'il jugeoit etre plus admirable an ce theatre du monde, repondit (non an barbare, ains an ſavant perſonnage) que l'homme excede antieremant toute capacité d'admiration. Car il et non ſeulemãt prince des animaus, & d'vne ſplandeur divine de raiſon & antandemant, interprete de toute la nature: ains auſſi an mode de Prothee, ou d'vn chamaleon, de puiſſance legiere & inconſtante, il ſe trãsforme an tout ce qu'il veut coup à coup. On trouve celà

tres-

tres-veritable, quãd on obſerve, que les mouvemans de l'eſprit vehemans reſolvet & defont le cors : & que les plus legieres affeccions, cauſet de fort diverſes tranſmutacions : tout ainſi, que ez poupes ou polypes, qui à tout propos changet de diverſe couleur, ſelõ le ſujet du terroir. Ainſi les poulles d'Inde coup à coup teignet de diverſes couleurs, ſelon leurs phantaſies & paſſiõs, la peau charnuë qui pand a leur goſier. Praïque ſamblable et, ce que journellemãt on obſerve aus filhes, qui ont le teint delié, net & luyſant : c'et, qu'elles changet ſouvant de viſage. Dont on les nomme journalieres, parce qu'elles ſont quelque fois plus, & quelque fois moins belles. Et celà leur avient, ſelõ les paſſions de leur eſprit, joye, triſteſſe, eſpoir, deſeſpoir, crainte, ſoucy, amour, haine, colere, malice, vergogne, anvie, pitié, jalouſie, & autres qui emeuvet facilemãt les cœurs tandres & mous des femelles, & exprimet au viſage les ſignes de leurs affeccions. Celles qui ont la peau groſſiere, epeſ-

ſe & ombrageuſe, ſont quaſi toujours d'vn maime etat : ſinõ qu'il leur avienet de grieves affecciõs, qui les puiſſet amaigrir. Or antre les choſes qui emeuvet fort & ſoudain le cors, pour avoir touché ou emù l'eſprit, les ridicules n'ont pas le dernier lieu: car on void de ſi ſoudains, ſi divers, & remarquables mouvemans contrains du Ris, qu'à-peine on apperſoit autre choſe an l'hõme, digne de plus grãd' admiracio. Des autres paſſions, il n'y ha guieres de notes qui ſe preſantet au viſage: mais du Ris, combien grãdes & an grãd nombre avienet elles, non ſeulemãt au viſage, ains auſſi an tout le cors? Car il an et tout emù: vù que cecy accompagne le Ris, grand fante de bouche, retiremant inſigne des laivres, la vois ou ſon antrerompu & chancelant: la rougeur du viſage, & la ſueur qui aucunefois an ſort par tout le cors: l'etincellemant des yeus, avec effuſion de larmes: l'anfleure des veines au front & au cou: la tous, la rejecciõ de ce qu'on ha dãs la bouche & au nez: l'ebranlemant de

la poitrine, des epaules, bras, cuisses, jambes, & de tout le cors, comme vn trepignemant: la grand douleur des coutés, des flancs, & du vantre: le vuidange des boyaus & de la vessie: la defalhãce de cœur à faute d'haleine, & quelques autres accidans. Ce qui augmante plus la mervelhe et, qu'vne chose de-neant, du tout vaine & legiere, emeuve l'esprit de si grand agitacion. D'avãtage que si promptemant & à coup le Ris echappe, & moins que toute autre affeccion obeysse à la raison & à la volõté: ja-soit qu'il excite ses gestes, par le moyen des muscles qui servet à la volonté. Certainemant cette affeccion se rãd admirable de toutes sortes: dõt maime pour ce respet, le Ris ha deu etre peculier à l'homme, afin que etant doüé de l'ame la plus digne, il santit la plus excellante, admirable, & plaisante affeccion qui soit. Nous avons au premier livre cherché, & trouvé par vne diligeante & penible (ie ne veus pas dire, ingenieuse) anquete, la matiere ou l'objet du Ris, son siege,

& praique toutes les cauſes de ces accidans. Ayant fourny à celà (qu'il falhoit mettre an auát, & an premier lieu, comme pour fondemant) an cettuy ſecond livre nous antreprandrõs premieremant, de comprandre an brief (que nous appellons definir) l'eſſance du Ris, puis nous decrirons ſes differances ou eſpeces, & deduirons ſes epithetes. Ainſi on an aura parfaite counoiſſance, & il ne reſtera plus de cette beſogne, que de reciter quelques admirables vertus du Ris, & traiter divers problemes qui appartienet à ce fait. Ce que nous remettrons au troiſieme livre, pour expliquer tout plus diſtinctemant. La methode que no⁹ obſerverõs, ſera, d'inferer an ces deus prochains livres, nouvelles concluſions de ce que no⁹ avons demoutré au premier. Car ainſi ils l'illuſtreront & eclarciront, duquel par cõtre ceus-cy amprunterõt la certitude de leurs concluſions & le fondemant de leurs diſcours. Mais vénons au point, & reprenõs le fil de nottre ouvrage.

Quelle et la vraye definicion du Ris.

CHAP. I.

ISAAC Israëlite, fort celebre antre les medecins Arabes, ha eté le premier, de tous ceus qui ont antreprins de definir la nature du Ris. car des auteurs Grecs, nompas vn: comme ceus qui de cette matiere à-peine an ont tãt soit-il peu traité. Voicy la definicion donnee par Isaac: Le Ris et vn „ tramblemant & son des muscles de „ la poitrine, d'vn sang boulhant, qui „ monte an ces parties là par agitaciõ „ de nature; cõcitee d'vn mouvemãt „ d'esprit, quád ce que la joye appor- „ te, tombe an l'esprit. Mais combien absurde et cette definicion, M. Fransois Valeriole, tresdisert, tres-humain & tres-docte personage, l'ha bien remoutré. Car le Ris n'et propremant ny tramblemant, ny son des muscles de la poitrine: d'autant que ces muscles ne sont vocals, dediés au son & à la vois, ains à la respiracion pour la plus-part, & quelques vns au mouvemãt du bras. Et le son qui et apperçu

Definition du Ris par Isaac.

Enarrat. 9. liu. 3.

au Ris, doit etre rapporté aus muſcles du goſier, qu'on nomme *Larynx*, organe de la vois. Quant et du tramblemant, le Ris y reſſamble aucunemant, de ce que les parties emuës du Ris, ont quelque paſſion, qui les fait repreſanter celles qui trãblet vrayemant, ainſi que nous avons anſegné au livre precedant. Mais le Ris et fort impropremant appellé tramblemãt: vù que cettuy-cy et toujours contre nature, & procedant de maladie: le Ris au contraire et naturel, & ne ſinifie aucun mal. Ie laiſſe à mon eciant, la pourſuite des autres parties de la definicion, qui contienet les cauſes efficiante & materielle: parce qu'elles ſont aſſés reprouvees, de ce que i'ay declaré an mon premier livre. La definicion balhee par Gabriel de Tarrega, me ſamble plus convenable, quãd „ il dit: Le Ris et vn mouvemant ſon„ nant, des mãbres ſpirituëls de l'hõ„ me, fait avec ſituacion des parties „ du viſage, pour avoir obtenu ce que „ l'hõme veut de joye & de lieſſe, &c. Mais il y a ſamblablemant pluſieurs

Chap. 17.

Quæſt. 4. Definicion du Ris par Gab. de Tarrega.

choſes dignes de reprehanſion. Hieronymo Fracaſtorio, treſdocte Philoſophe & medecin, definit ainſi le „ Ris: C'et (dit-il) vn mouvemant cõ- „ poſé d'admiracion & de lieſſe: par- „ quoy auſſi il y ha au Ris quelque cõ- „ traire effort. Car l'admiracion tiẽt „ aucunemant l'eſprit an ſuſpand, & „ la lieſſe l'epanit: dequoy il avient que quand le Ris et continué, ce n'et „ ſans facherie. Laquelle definicion le ſudit Valeriole refute auſſi, par vives & fermes raiſons. car il et faus, que le Ris conſte d'admiracion, vù qu'elle ne fait ne conſtituë aucunemant le Ris, ja-ſoit que aucunefois elle s'y rancontre. Il eut approché plus pres (à mon avis) de l'eſſance du Ris, s'il eut mis au lieu d'admiracion, triſteſſe legiere & fauſſe. car elle fait certain reſſerremant, & comme ſuſpanſion an l'eſprit, laquelle antrecoupe & arrete l'epaniſſemant & de „ ploy, qui et fait de lieſſe. Melet „ de l'opinion des autres, definit le „ Ris, vn mouvemant qui etand les

De ſymp. & antipat. cap. 20. Definition du Ris par Fracaſtorio

Li. de la nature de l'hõme. Definiõ du Ris par Melet.

„ muſcles de la face: ou bien, vn mou-
„ vemant de la dilatacion muſculai-
„ re, qui et pouſſé des intimes antral-
„ hes, par agitacion de l'eſprit. Ce qui
et auſſi à bon droit reprouvé. Apres
tous ceus-là, le bon Valeriole a tiſſu
ſa definicion, de telle ſorte que i'y
trouve peu à redire. Il la balhe ainſi:
„ Le Ris et certain mouvemant hatif
„ de l'eſprit, d'vne choſe plaiſãte, pour
„ expliquer la joye conceuë interieu-
„ remãt: duquel les muſcles de la poi-
„ trine, & de la bouche, ſont emùs de
„ quelque impetuoſité. Ou: le Ris et
„ elargiſſemant des parties de la bou-
„ che, & du viſage: de l'eſprit epandu,
„ qui agite les parties pectorales, de
„ quelque ſon & impetuoſité. An ces
definicions il ha ſagemãt prins *Mou-
vemant*, pour geanre: d'autant que à la
verité, le Ris et quelque emocion, &
de la claſſe des choſes qu'on appelle
Succedantes. car ſon eſſance et toute an
accion, & au faire, ainſi que diſet les
Philoſophes: cõme ſont auſſi la vois,
le ſon, l'accion & la paſſion, qui n'ont
aucune permanance ou ſtabilité, ains

Definicion du Ris par M. Valeriole.

ſont tandis que ſe font ſeulemant. Or le Ris et effait d'vne paſſion qu'il denote, ainſi que nous avõs demoutré au premier livre. Dõt à bon droit il et definy par mouvemant & acciõ. Quant aus autres parties de la definicion, on verra aſſes lequelles ne me plaiſet guieres, ſi on compare ma definicion avec la ſienne, & des autres. Ie la fais de cette ſorte, la plus accõplie de toutes, à mon avis. Le Ris et vn mouvemant, fait de l'eſprit epandu, & inegale agitacion du cœur, qui epanit la bouche ou les laivres, ſecoüant le diaphragme & les parties pectorales, avec impetuoſité & ſon antrerompu: par lequel et exprimée vne affeccion de choſe laide, indigne de pitié. Par ces mots je comprans ſuffiſammant (ſi je ne m'abuſe) l'antiere nature du Ris. car toutes les choſes qu'on obſerve au Ris, & par cõſequãt ſont dittes accidans inſeparables d'iceluy (comme nous avons anſegné au premier livre) d'autant qu'elles conſtituet ſon eſſance, y ſont compriſes. La premiere qu'on y obſerve, c'et

Definicion du Ris par M. Ioubert.

l'ouverture de bouche, & le retiremãt des laivres, comme d'vne cõvulsion. Ce qui et fait principalemant à cauſe d'vne effuſiõ d'eſpris: mais cette cauſe et aidee de quelques autres, qui dependet toutes de l'agitacion du diaphragme, & de la poitrine. Lequelles parties ſont agitées de l'inegal mouvemant du cœur, qui et reſſerré, & tour-à-tour dilaté, mais [c] plus cecy que celà. Il y ha de l'impetuoſité au Ris, parce que les eſpris & vapeurs ſanguines, ſont les principaus inſtrumans de telles emocions. Et d'autant que la poitrine bat le poumon de maime inegalité, il an procede vn sõ antrecoupé qui ſort par la bouche ou par le nez ſeulemãt. La choſe anſamblemant triſte & joyeuſe, laquelle ſuit la laide indigne de pitié, emeut tellemant le ſiege des affeccions, qu'il et contraint d'exprimer an la ſudite faſſon le conſu ridicule. Or nous avons demoutré au livre precedant, que telle et la matiere du Ris, & q̃ telle et apperſuë du cœur: comme auſſi toutes

[c] C'et à dire, qu'il et plus dilaté que reſſerré.

les autres parties de cette definicion y ont eté amplemant agitees. Dont cette definicion et abſoluë & parfaite, contenant l'eſſance du Ris: Ce que i'expliqueray ancores d'vne autre faſſon, pour plus grande confirmacion. Toute definicion et accomplie de ſon geanre, & de ſes differances: lequelles volontiers comprenet les cauſes de ce qu'on definit. Mouvemant tient icy lieu de geanre: tout le reſte ſont differances propres, lequelles diſtinguet le Ris de toute autre agitacion du cors. Y ſont auſſi praique touttes les cauſes qui font le Ris. Car la choſe laide indigne de pitié, et la cauſe materiele: l'efficiante et, l'effuſion des eſpris: l'inſtrumantale, l'emocion inegalle du cœur, dont le diaphragme et ebranlé, & toutte la poitrine: la formelle et l'extanſion de la bouche & des laivres, accommpagnee du sõ antrerompu & comme chancelant: la finale et, declaracion de l'affeccion plaiſante d'vne choſe pl'joyeuſe q̃ triſte. Or il faut bien q̃ la matiere du Ris

ſoit conſuë ou aperſuë de l'eſprit : ce que perſonne peut ignorer, ancor qu'on n'an dit rien. car il ne ſe fait aucune accion, que an choſe diſpoſee. Parquoy i'ay ſciámant & volontairemant omis an ma definicion, l'attancion de l'eſprit: & n'y ay pas mis auſſi, que la conception de l'eſprit ſoit expliquee du Ris: d'autant qu'il ſamble etre aſſés, de l'avoir remoutré aus ridicules.

Nous avons reſſerré an peu, toute la nature du Ris, colligeans an vne deſcriptió, toutes les choſes demoutrees au premier livre. S'anſuit que nous recherchions & expliquions toutes ſes eſpeces & differances, ſynonimes, & diverſes appellacions, aumoins les principales & dequelles et faite mancion ez bons auteurs.

Liure I.

Des eſpeces & differances du Ris.

CHAP. II.

LES plus ſavans nous font antandre, que tout Ris n'et d'vne ſorte,

ains qu'il y an a vn procedant de nature, lequel on nõme naturel : & l'autre fait contre nature, que nous pouvons dire mal-ſain. La premiere eſpece ſe fait, de la ſeule conduite de nature, ez cors qui ſont an bon point, & non occupés d'aucune affeccion mal-ſaine. Tel et celuy que nous avõs decrit au premier livre, auquel convient nottre definicion. Car il ha toujours pour ſujet ou matiere, vne choſe laide indigne de pitié : laquelle conceüe an l'eſprit, emeut le cœur (anſamble les eſpris & la chaleur naturelle, qui y ſont anclos) à declarer l'affeccion riſoliere : etans anſamblemant agités par ce mouvemant, le diaphragme, la poitrine, & les muſcles du viſage : d'où il faut neceſſairemant, que la vois ſoit antrecoupee, & que la bouche ſ'etande de certaine faſſon. L'autre eſpece de Ris et, vn qui n'ha ledittes cauſes, & n'et de l'inſtinct de nature, ains et excité dequelque cauſe malefique : cõme celuy qui avient ſouvant par reverie : „ duquel Hippocras ha dit, les reve-

Aphor. 53. liure 6.

„ ries ou folies qui ſont avec Ris, ont
„ moins de dangier. Item, celuy qui
„ provient d'avoir beu de la Geloto-
„ phylle (ſi ie ne me faus) de laquelle
Liure 24. chap. 17. „ Pline ecrit ainſi: Gelotophylle et
„ vne plante ez Bactres, & à l'antour
„ du Boryſthene. Si on an boit avec
„ de la myrrhe & du vin, elle fait voir
„ ou concevoir divers objets: dont
„ on ne ceſſe de rire, juſques à tant
„ qu'on ayt beu des pignons cuis an
„ vin de palmier, avecque du miel, &
„ du poivre. Ie panſe que cette eſpe-
ce de riſee approche fort de la folie ou maniacle: d'autant que la manie n'excite pas à rire, ſinon quand fauſſes images ou repreſantacions de ridicules, ſont an l'eſprit: ce que Pline dit avenir, par le ſudit breuvage. Or la folie qui rand l'hõme anclin à rire, et ſanguine. dont Aëce dit: Si la ma-
„ nie ou folie et du ſang ſeulemant,
„ voicy que ſ'an anſuit, ils ſont emus
„ à rire demeſuremant: par ce qu'ils
„ voyet ſouvant devant leurs yeus,
„ quelques petites images ou repre-
„ ſantacions ridicules: leur viſage et

„ ioyeus, & chantet ordinairemant. Il avient, preque par maime raiſon; bien ſouvant aus ſanguins, que ſans an avoir occaſion externe ou evidãte, il leur echappe de rire. ce qu'on impute auſſi à folie: comme pour la plus-part ſont fats, ceus qui abondet trop an humeur dous. Et parce on dit bien, *Le Ris ſans cauſe, et ſine de ſotie.* Toutes ces differances de Ris, ja-ſoit que nous les diſions cõtre nature, ce neãmoins elles ſont formees de toute telle faſſon, que le naturel et ſalubre. Il n'y ha que l'abuſemant, qui rand ce Ris mal-ſain: car quãt au mouvemãt du cœur, & du diaphragme, & tout ce qui anſuit la vraye affeccion riſifique, il et trouvé an ce Ris maladif du cerveau abuſé. Il y ha vne autre eſpece, de celuy que j'appelle batard, ou non legitime: qui et, vn Ris ſeulemãt equivoque: d'autant qu'il n'exprime que le geſte & maintien externe des rieurs, ſans avoir les acciõs qui precedet le vray Ris. Car il n'y ha ne cœur, ne poitrine agités, moins des eſpris verſés & epandus: ains il y ha ſeule-

Riſus ſine re, ſignũ eſt ſtultitiæ.

mant vne ſimple retraccion des muſcles de la bouche, ſamblable au Ris, lequel on peut aiſemant contrefaire. De cette eſpece de maladie fut attaint Cleomenes, fis d'Anaxandride, qui(comme l'on ecrit) etant devenu fou, ſe dechiqueta tout avec vn petit couteau, depuis les talons juſques aus parties vitales, toujours an riant, & mourut ainſi, la bouche vn peu retiree. Tel Ris n'et nomplus Ris, qu'vn homme paint et homme: ains il aviẽt par quelques manieres de convulſiõ, comme celuy qu'on nomme Ris de chien: & et pour la plus-part mortel. Ses cauſes ſont diverſes, externes & internes: car il ſurvient aus fievres ardãtes, aus phreneſies, playe de taite, maraſmes, &c. Il avient auſſi de l'etorſe du nerf qui parvient aus teſticules: & par l'atouchemant, morſure, ou piqueure de certaine eſpece d'araigne. On croit auſſi, que l'vſage de l'herbe Sardonie le fait, & le mãger ou boire trop de ſaffran. Mais il vaut mieus traiter à part de cecy, vn peu plus amplemant.

Du

Du Ris mal ſain, & batard.

CHAP. III.

LA contraccion des muſcles, qui meuvet les jouës & les laivres, fait la morgue & contenance, qu'on appelle propremant Ris, comme nous avons anſegné au premier livre. Or ces muſcles ſont retirés, etans pleins d'eſpris & vapeurs de ſang, comme ſ'ils anduroint convulſion. Ce que audit livre nous avons expliqué (ſuyvant la doctrine de Galen) accomparans le rire au bâlher : d'autant que cettuy-cy et fait des vapeurs qui rãpliſſet les muſcles, & par ce moyen les retiret. On peut auſſi prouver par Aëce, que le Ris et fait comme d'vne convulſion des muſcles maxillaires, quand an depeignant la ladrerie Satyriaſe, il dit: Les jouës an iceus ſont relevees & rouges, & les muſcles maxillaires etans cõme an cõvulſiõ, le manton et elargy, tout ainſi qu'il avient auſſi aus rieurs. Doncques ſi le crotaphite ou le maſſetere (qui ſont muſcles tirans an haut la machoire

Chap. 19.

Liure 3. de diffic. reſp.

Tetra 4. ſerm. 1. cha. 120.

basses, servans à macher) ou ceus qui gouvernet les jouës, où la machoire basse, sont convuls & retirés, soit de replecion, ou d'inanicion (ou d'vne cause neutre, comme je[a] soutiens) si ce n'et que d'vn coté, il se fait ce qu'on appelle propremant *Torsure*, ou distancion de bouche: si c'et des deus coutés, la trogne sera du tout samblable à ceus qui riet. Nous l'appellons elegammant an mots Grecs, *Spasme cynique*, d'autant que les chiens courroucés & menassans, tienet cette morgue. Ie n'ignore pas, que communemant on prand le spasme cynique, & la torsure de bouche, pour vne maime affeccion: mais ié le veus ainsi distinguer, par ce qu'il y ha autre figure de toute la bouche convulse, & de celle qui ne l'et que d'vn couté. Cette-cy est appellee *Torsure de bouche*, par laquelle la bouche et toute de travers: mal certainemãt assés evidãt s'il et grand & consumé. Quãt au petit ou legier, il ne se descouvre que quand on parle, ou rid. car adonc, ancor qu'on ne veulhe, les laivres vont

a C'et an ses opuscules, où il preuve que cõvulsion n'et faite ne de replecion, ne d'inanicion.

de travers. La paralisie d'icelles fait maime deformité ; toutesfois avec cette differance ; que si c'et de paralysie, la laivre et tournee à la partie saine : si c'et convulsion, à la malade. Or ce Ris mal sain & batard, cõmunemant ansuit les fievres ardantes, les phrenesies, playes de taite, & grandes pertes de sang, convulsions, marasmes, & toutes causes qui dessеichet fort le cerveau. Il et mortel le plus souvant, non à raison de soy-maime, ains pour la gravité de la cause d'où il procede : qui et vn mal vehemant & perilheus, tel signifié par la suitte de tel accidát. Des causes externes (que les Grecs appellet *Procathartiques*, faisantes le spasme cynie, ou Ris de chié et d'auoir mangé de la grenolhette (ditte an Grec *Batrache*, & an Latin *Ranuncule*) de celle nommemant qui ha les feulhes samblables à l'ache : dequoy ell' et appellé *Apiastre sauvage* an Dioscoride. On la nõme aussi *Sardonia*, par ce qu'ell' et fort copieuse an Sardaigne. Elle et tres-piquante, & (comme ecrit Dioscoride, & apres Li. 2. ch. 171

Liu.6.ch.14. Liu.5.ch.51. „ luy Paul Æginete) ote le sãs à ceus „ qui an manget, & par certaine tan- „ sion de ners, contraint & retire les laivres, de sorte qu'elles font vn re- chignemant, qui samble au Ris. du- quèl mal (certainemant mortel) l'ada- ge du Ris Sardonien et venu an vsa- ge, par malancontre. Pline ecrit de laditte herbe sur celà maime, an son euvre de l'histoire naturelle, & Solin an son Polyhistor. Alexandre d'Ale- „ xandre an parle de cette fassons: An „ Sardaigne il nait vn' herbe, sambla- „ ble à l'ache sauvage, de laquelle si „ on mange, on meurt la bouche re- „ tiree comme an riant. Pausanie aus Phocaïques dit, q̃ l'ile de Sardaigne et immune de toutt' herbe venimeu- se, sauf qu'elle an nourrit vne qui fait mourir, samblable à l'ache: & que ceus qui an manget, riet an mourant. Dont Homere, & apres luy plusieurs, ont vsé de ce proverbe, *Rire du ris Sardonien*, de ceus qui riet d'vn Ris mal-sain. Les vulgaires herbiers, pour declarer la forme de cett' herbe, an- samblẽ sa pernicieuse qualité, l'ont

Liu. 20. cha. 11.

Cha. 10. Genial. li. 5. chap. 15.

nommee *Ache du Ris*. Et que dirons nous du ſaffran, reputé antre les melheurs epiceries, ou drogues aromatiques & cordiales? Il fait vn ſamblable mal (ſi nous croyons Dioſcoride) & autant dangereus, an certaine quantité: comme ſi on an boit trois dragmes, detrampees an eau. Il et certain que le ſaffran ramplit fort le cerveau de vapeurs, & de ſon odeur ſeule fait peſante douleur de taite. Dont Galé an la compoſition de l'hiëre picre, diminuë le ſaffrã, pour ceus à qui ſon odeur fait mal de taite: & nous conſelhons de l'oter antieremant, ſur tout pour les vertigineus. Car il et fort vaporeus: ce que les muletiers voituriers ſavet bien, cõme j'antans: car les mulets qui portet du ſaffran, ils les font aller tous derniers, pour n'antaiter les autres: & jamais ils ne chargeront vn mulet tout de ſaffran, ains s'ils an ont à porter vne balle, ils la departet à pluſieurs. Dõt puis qu'il ramplit ainſi, & elourdit la taite, il peut bien faire convu'ſion, & exciter le Ris canin, qui ſoit

Liure 1. chap. 25.

Liure 2. des medic. cõp. ſelon les lieus.

mortel. comme auſſi tout ce qui angeandre vapeur & flatuoſité au cors,
Liv. 3. ch. 20. laquelle puiſſe penetrer aus ners : s'il et vray ce que Paul Æginette raconte, de l'avis de Pelops, que la convulſion ſe fait, les muſcles etans ramplis d'eſpris & d'air gros & nubileus : lequel il affirme etre fort froid & gelé, & partant inepte à faire mouvemāt. Autresfois c'et vn petit vant, qu'on ſant monter le long du cors depuis vn arteil, qui cauſera la convulſion vniverſelle, an Grec ditte *Epilepſie*, & an vulgaire *Mal caduc*, *mal S. Iean*, *haut mal*, & *mal de terre*. Antre les cauſes externes, on fait bien d'annombrer l'etorſe des ners qui parvienet aus teſticules. car pour telle occaſion, ceus
b Le chatrer fait que la cauſe et externe. qu'on [b] chatre, quelquefois vienet an la convulſiō du Ris canin: & c'et pour le conſantemant qu'ont les teſticules avec le diaphragme, qui et le principal inſtrumant du Ris, comme i'ay
Chap 16. demoutré au premier livre. La raiſon de leur conſantemant et par le moyen des ners, qui de la ſiſieme cōjugacion du cerveau vienet aus teſti-

cules, dequels le diaphragme ha vne grand' porcion. A raiſon de ceus-là maimes, on fait quelque grimace de bouche an l'acte venerië (lequel auſſi et comparé d'Hippocras à vne legiere Epilepſie) quand an rejettant la ſemance, les parties genitales ſantet vn treſ-agreable chatoulhemant. De là auſſi procede an partie, que apres la caſtracion la vois et plus graile: d'autant que les teſticules n'echauffet pl⁹ (& par conſequant ne fortifiet) les ners & muſcles vocals, par l'alliance qu'ils avoint anſamble, au moyen de leurs ners: & par le contraire, la vois angroſſit dés auſſi tot, que le garſon ſe ruë an jeu d'amours. Ie panſe qu'on peut bien rapporter à ce RIS convulſif & batard, celuy qui ſe fait par attouchemant, morſure, ou piqueure de baite venimeuſe. Strabo ecrit, que an Cambyſene, ſur la riviere d'Alazonie, nait vne ſorte d'aragnes, qui font mourir les vns an riant, & les autres an pleurant leurs parans. Aucuns l'appellet (à mon avis) Tarcotelle, les autres Tarantule, du lieu où il s'an trou- Geogr. liur. 2.

ve le plus: qui et Tarante, ville de la Poulhe ou Apulie, au Royaume de Naples. Les jans du pays temognet, que de ceus qui an ſont offancés, les vns chantet toujours, les autres riet, les autres pleuret, les autres criet, les autres ne font que dormir, & les autres que velher: il y an ha qui ſautet toujours, la plus part vomiſſet, les autres ſuët, les autres tramblet, & les autres ont toujours peur. Il y an ha qui ont d'autres accidans: mais tous ſamblet des fous, maniacles & inſanſés. Telle diverſité d'effais leur peut avenir, pour la diverſe complexion de leurs perſonnes (comme nous dirons du vin, au livre qui s'anſuit) ou pour la diverſe diſpoſicion de cette baite, laquelle on dit changer tous les jours (voire toutes les heures) de venin. Leur principal remede git aus inſtrumans de muſique. car tandis qu'ils les oyet ſonner, ils danſet: ſi l'inſtrumant ceſſe, ils cheet à terre tous eperdus, avec renouvellemãt de lãgueurs. Dont il faut qu'ils danſet inceſſammant, tant que ou par ſueur, ou par

insansible transpiracion, la matiere & qualité du venin soit resoluë & etainte. Outre ces especes de Ris, il y an ha vn' autre, qui et contenuë sous le Rire mal-sain: toutesfois il n'et pas seulemant spasme cynic, & n'ha la forme antiere du vray Ris. C'et celuy qu'on ha observé an quelques vns, à raison d'vne blessure au diaphragme, duquel je veus traiter à-part: aussi biẽ ce chapitre et assés long.

Du Ris qui accompagne le diaphragme blessé.

CHAP. IIII.

AV premier livre nous avons rapporté aus ners de la quatrieme conjugation, le Ris qui accompagne la blessure du diaphragme: mais que ce soit vn legitime Ris, je ne l'ay pas accordé là, ne le peus icy confesser. Toutesfois il surmonte le Ris canin, & celuy qui et du tout feind par dehors seulemant, de ce qu'il samble emouvoir le diaphragme & la poitrine. Car an celuy qui et pleinemant Chap. 19.

convulsif, il n'appert sinon quelque rechignemant de bouche & retractiõ de laivres, ainsi que peu auparavant nous avons remoutré. Donques le diaphragme blessé et secous, & tellemant agité, qu'il emeut la poitrine & le poumon de maime mouvemant. d'où il peut avenir, non seulemant fante de bouche, & comme vne convulsion, ains aussi antreruptiõ de vois durant l'expiracion, qui sont tenus pour accidans propres du vray Ris. Or qu'ils s'ansuivet au diaphragme blessé, Hippocras le signifie, appellãt ce Ris *Torybode*, c'et à dire tumultueus. Car il dit: Tychon au siege de Dat, fut blessé d'vne catapulte an la poitrine. Et vn peu apres: Le Ris etoit „ an luy torybode. Puis an randant la „ raison de ce Ris tumultueus, il dit: „ Il me sambloit que le Medecin (ou „ Chirurgien) an retirãt le bois, avoit „ laissé le fer au diaphragme, & c. An cetuy-cy le Ris fut dez le commancemant, mais non ja convulsoire. car il tomba an convulsion, seulemãt le troisieme iour (comme puis apres

Au li. 7. des epid. à la fin.

ecrit Hippocras) & an mourut. Aristote auſſi dit: On racõte que ez batalhes le diaphragme percé d'vn coup, le Ris ſ'an et anſuyvi. Quant à la raiſon, il pãſe que ce ſoit de la chaleur, que la playe emeut. Car au paravant il avoit anſegné, que le diaphragme echauffé, bien-toſt ouvre le ſans: & que nous rions, quand le mouvemant paruiet hativemãt au diaphragme: lequel ja ſoit que legieremant ſ'echauffe, neantmoins il ouvre & emeut le ſans contre la volonté: & il panſe que telle ſoit la cauſe du chatoulhemant. Mais de cettuy-cy nous an traiterons an ſon lieu bien-tot, & plus amplemant. Pline ſamble exprimer la ſantance d'Ariſtote quãd il dit: Au diaphragme et le principal ſiege de la joye. Ce que on antand, ſur tout par le chatoulhemant des eſſelles, auquelles il monte: la peau de l'hõme n'etant alheurs plus mince, & parce etant là prochain le plaiſir de ſe gratter. Dont ez batalhes & ez jeus publics des eſcrimeurs, la bleceure du diaphragme ha

Li 3. des par. des anim. cha. 10.

ha cauſé la mort an riát. Il et bié plus aiſé à moutrer, d'où viét que la playe du diaphragme ſoit mortelle, que par quelle raiſõ elle meut le Ris. Toutesfois nous tacherons d'expliquer l'vn & l'autre. Et premieremant la playe y et incurable, d'autãt qu'elle ne peut etre agglutinee, à raiſon du cõtinuël mouvemant de ladite partie, comme Galen l'interprete ſur Hippocras: le-
Aphor 18. liure. 6.
„ quel ha pronõcé la veſſie percee, ou „ le cerveau, ou le cœur, ou le dia- „ phragme, etre cous mortels. Le mal et pire, de ce q̃ telle partie ha ſi grãde alliance avec le cerveau, que ſoudain la phreneſie ou la cõvulſion an aviét au bleſſé, non autremant que ſi les tayes du cerveau etoint navrees. Ajoutés-y le treſ-grand beſoin de reſpiracion, de laquelle ils jouyſſet malaiſemant, quand l'inſtrumant de la reſpiracion libre et blecé. Mais le Ris an provient (qui certainemant deplait, & ameine grand' douleur) comme ſi le diaphragme etoit chatoulhé. Car il et de ſi mou & delicat ſantimant, qu'il ne peut andurer d'etre

touché. Partant il ſebranle, comme an refuyant l'attouchemant d'autruy : & etant bleſſé, il s'efforce (quoy que an vain) de rejetter par ſon mouvemant, le mal qui le traualhe, & et plus ancor ſecous, lors que le Chirurgien le panſe : autremant il ha moins de mal. Or le diaphragme agité, tire quant & ſoy la poitrine, à laquelle il et attaché de toutes pars. Icelle etant emeuë par fois & par concuſſion antre-rompuë, s'anſuivet toutes les choſes que nous avons anſegnê au premier livte, ſignifier le vray Ris: ſavoir et, l'ouverture de bouche, la vois branlante ou chancelante, & c. Neantmoins ce n'et pas vn vray ou legitime Ris, vù que il ne procede des choſes que nous diſons y etre principales: comme l'agitacion du cœur, qui raviſſe le diaphragme : & la matiere ridicule, qui excite le cœur d'vne peculiere affeccion, & ce d'vn appetit ſolicité ſans attouchemant. Car ce ſont les deus principaus an la nature du Ris, que l'objet ridicule, & le cœur

ſiege des affeccions : comme nous avons anſegné au premier livre. Puis donc que le diaphragme etant blecé, le Ris n'an et emù que par ſon attouchemant, & qu'il n'y a aucune matiere de rire, & que le cœur n'an et premieremant touché, comme il faudroit (car ce n'et aſſés qu'il an ſoit depuis emù) cela ne doit etre dit propremant Ris. C'et bien vn mouvemant du diaphragme chancelant: d'autant que ſon office de reſpiracion l'invite à s'epanir, & la facherie ou douleur y contredit. Parquoy il s'y fait, tout ainſi que par le Ris, vn ebranlemant de poitrine & de poumon. Mais il faut que le mouvemant commance du cœur, & que il y ayt matiere ridicule. D'avantage il faut que ce ſoit ſans attouchemant, pour etre dit vray Ris. car il anſuit totalemant l'apprehanſion & appetit ſanſuel, comme nous avons moutré an ſon lieu. Le pãſe auſſi que de ces argumans on comprand aſſés que le Ris avenant de la playe du diaphragme, n'et abſoluëmant convulſif, comme

Li. 1. chap. 8.

celuy qu'on dit Canin, ains que outre le rechignemant, il ha plusieurs accidans du Ris legitime.

Reste ancore la derniere espece du Ris, qui et fait du chatoulhemant, & samble fort approcher de cettecy. Car ce que apporte le diaphragme offancé, le maime avient de chatoulher, lequel on definit d'vn legier maniemant. Outre ce, la mine que cause le chatoulhemant, samble qu'elle procede du consantemant ou voisinage du diaphragme. Car on chatoulhe principalemant sous les esselles, d'autant que la peau y et fort rare, & son santimant et aisémant communiqué au cœur, ce diset quelques vns. Mais il convient rechercher plus diligeammant la verité du fait.

Asauoir si c'et vn vray Ris, celuy du chatoulhemant.

CHAP. V.

NOus avons eu beaucoup à-faire au premier livre, de parvenir à la

hauteur & difficulté de cette propoſition, commant et emù le Ris d'vn ſimple objet ridicule. Mais il me ſamble ancor pl° difficile & penible, d'avenir à cette-cy, commant le Ris et emù par le chatoulhemant. Moyſe, medecin Arabe, ha bien comprins, qu'il etoit plus mal-aiſé, quād appuyé ſur l'auctorité de Galen, il dit: On ne „ ſauroit rādre la raiſon du Ris, qui et „ excité par vn objet de choſes vaines „ & ſottes, ny de quelconque autre „ Ris: moins de celuy qui et fait par „ le chatoulhemant des eſſelles, & „ plantes des pies. Toutesfois la difficulté ne nous doit aucunemant retirer de l'antrepriſe, ains plutoſt nous exciter & hauſſer le courage, no° ſouvenans du vieus proverbe, *Les choſes difficiles ſont les belles*, ou autremant, *les belles ſont difficiles*. Auſſi y ſommes nous angagés de nottre promeſſe faite au precedāt livre, ayans promis de traiter cette queſtion, laquelle vient icy mieus à propos. Car nous eſtimans, que le Ris prouvenant du chatoulhemaut, ſoit batard & non legitime, l'avons

Aphor. der. & penult. ſect. 7. de ſon liure.

l'avons ancor laiſſé an doute. Maintenãt apres avoir jugé de ce qui peut exciter le faus RIS, nous prononcerons plus hardimant nottre ſantance contre cettuy-cy. Ie ſay bien, que à pluſieurs elle ſamblera abſurde, & aus autres ſeulemant paradoxe: toutesfois nottre avis ſera confirmé de l'autorité des plus grans philoſophes & medecins. Premieremant Hieronymo Fracaſtorio, & avãt luy Nicolo Florẽtino, tous deus perſonages cõſumés an ſavoir, ont eſtimé le RIS, qui provient du chatoulhemant, etre quelque ſamblant & apparance de Ris, ſans avoir ſon vray titre & naturel. Franſois Valeriole, treſdocte & humain, les reprand: & ſ'ebahit qu'ils ſe ſoint an cet androit devoyés de la „ ſantance d'Ariſtote. Car (dit-il) vù „ qu'au Ris qui provient du chatoul- „ hemant, l'eſprit et emù d'avoir cõ- „ prins vne choſe plaiſante (ſavoir et „ le dous attouchemant, & manie- „ mant de ces parties-là) & que les „ muſcles de la poitrine echauffés, „ ſont pouſſés de quelque impetuoſi- Li. 3. enar 9.

„ té qui fait le ſon, & que de ce
„ mouvemant beaucoup d'eſprit ſe-
„ pand & verſe, lequel gagnant le
„ haut, fait l'elargiſſemant de la bou-
„ che, & du viſage: & que celà et la
„ vraye nature du Ris, par nous com-
„ prinſe an la definicion, qu'an avõs
„ donnee: je ne vois aucun ampeche-
„ mant, que la legitime nature du Ris
„ ne luy conviene fort bien. Voilà ce
que dit le bon Valeriole: mais je feray
qu'il ceſſera de ſan ebahir, & que luy-
maime (paravanture) changera d'o-
pinion: vù que ny Ariſtote ha dit,
que ce ſoit vn vray Ris, ny par ſa vraye
definicion (laquelle certainemant ha
eté par nous propoſee) celà peut etre
inferé. Car quant à Ariſtote, il n'ha
point exprimé, que le Ris fait du cha-
toulhemãt, ſoit vray, ou faus: & nous
concevons aiſemant de ſes paroles,
que tel Ris et ſamblable à celuy, qu'on
dit etre avenu par les playes penetrã-
tes du diaphragme, comme luy-mai-
me ajoute. Car (comme ie demoutre-
ray incontinant) l'vn & l'autre et fa-
cheus & deplaiſant. Mais quoy? Vale-

riole maime prononce evidammāt, que le Ris cauſé deſdittes playes n'et „ legitime, quand il dit: Ce Ris n'et „ vray, ne excité de la cõduite de na- „ ture, ains an ha quelques trais groſ- „ ſiers, & vne reſſamblance. Puis dõc que ſans y ajouter aucune differance, ou limitacion de vray ou faus, Ariſtote attribue le Ris à ceus qui ſont chatoulhés, & à ceus qui ont le diaphragme blecé, & que l'vn d'iceus et reſſu indubitablemāt pour batard, pourquoy n'an dira-on autāt de l'autre qui luy et cõparé? Or que le chatoulhemant ſoit facheus, deplaiſant & non agreable, comme et l'occaſiõ du vray Ris, pluſieurs choſes le confirmet: mais cecy principalemāt, que nul veut etre chatoulhé. Dont on dit de ceus qui le fātet plus delicatemāt, qu'ils le craignet. De laquelle phraſe on ſignifie vulgairemant, choſes nuyſantes & annemies. car on dit *craindre*, de ce qui et peculieremant odieus ou des-agreable au naturel, & qui luy peut apporter dommage. Comme il y ha quelques vns qui craignet plus

que les autres, le ſerain, le froid, le ſoleil, l'epicerie, les aus, quelques-vns le formage, le vin, la ſanteur des pōmes, les odeurs fortes, & (qui et plus rare & admirable) quelques-vns hayſſet le pain. Ie me ſuis aydé an certain paſſage du premier livre, de la vulgaire faſſon du parler, laq̄lle il ne faut pas meprizer: d'autāt qu'elle ha plus de ſinificaciō & energie, qu'on ne pāſe communemant. Par la ſudite phraſe on fait antādre, que telles choſes deplaiſet & nuiſet à certaines perſonnes: qui ont ce naturel d'ētre offancés, de ce que les autres n'an reſſantet aucū mal, ou bié peu, ou fort tard. Le chatoulhemāt et de maime. car il y an ha qui ne le ſantet pas, ou ils n'an ſont riē emus: les autres an ſont tellemant tranſportés, qu'ils andureroint plus volōtiers toute autre choſe, q̄ d'etre chatoulhés. Certainemant je ſuis ſi tandre an celà, & le crains tellemant, que je l'eſtime à grand' injure & tort, que je vāgerois volontiers, ſi ce pouvoit faire honetemant. Mais on n'et chatoulhé que de perſonnes amies, &

Chap. 9.

an jeu, & le plus ſouvant ſans ſavoir que l'on y prenne deplaiſir. C'et toutesfois vn griefmal, quand on et cõtraint de l'andurer longuemant: dont il n'et fort etrange ce qu'on m'ha dit, d'vn jantil homme qui voulut donner vn coup de pognard à vn ſien familier, qui le chatoulhoit trop : mais il n'eut pas la force, etant rompuë de ce ris, & vn autre luy ota le pognard. Or que quelques-vns ſoint grãdemãt offancés du chatoulhemãt, il et moutré aſſés evidammant, de ce qu'ils an peuvet etre reduis à telle extremité de tourmant, que la mort s'an anſuyvra (dequoy i'an ay donné hiſtoire au premier livre) non moins que du diaphragme blecé. Car on veut & accorde, que le chatoulhemant appartienne au diaphragme: & il ſamble que la mort qui ſurvient de tous deus, avec vn faus Ris, aviene par maime raiſon: ſavoir et, parce que l'homme an et etouffé, à faute de reſpiracion: laquelle et toujours ampechee, quand le diaphragme et blecé, ou qu'il et alheurs diſtrait par force. Qu'et-ce donc que Chap. 27.

nous ordonnerons du chatoulhemant? Certainemant cetre queſtion merite plus ample diſcours, à laquelle me preparant, je reprādray vn peu plus haut ce que i'ay anſegné au premier livre, où j'ay recherché le propre ſiege du vray Ris, & le nom de la faculté qui le produit. Car il ſamble que nous y ayons laiſſé la porciō, qui appartient au chatoulhemant. Donques rebroüons de là le chemin, pour y prandre le fondemant de cette anquete, cōprenant le tout brievemant, comme s'anſuit.

Chap. 8. An expliquant les vertus ou puiſſances de l'ame, nous avōs poſé double appetit ſāſitif, dequels l'vn et fait par attouchemant, l'autre ſans iceluy. Le premier et ſuivy de plaiſir, ou deplaiſir & douleur. ce qui et accomply par le benefice des ners: & il n'ha ſource d'aucune panſee ou cogitaciō, cōme auſſi il ne ceſſe par le commandemant de la raiſon. Le ſegōd et neceſſairemant accompagné de counoiſſance. & tel appetit et vn mouvemāt du cœur, à raiſon duquel nous pour-

chaſſons ou refuyons l'objet qu'il ha comprins. Nous avons mis an la claſſe de cettuy-cy, l'affeccion qui excite le vray & legitime Ris. Ce ſeroit vne grand' abſurdité, d'y loger l'eſſance du Ris batard (comme celuy qui procede de la playe du diaphragme) vù que tel Ris n'ha beſoin de cogitaciõ, ou d'y panſer & etre attantif. Samblablemant celuy qui aviẽt du chatoulher, ne peut depãdre de l'appetit ſanſuël ſans attouchemant: ains plutot de l'autre, ſous lequel on loge douleur, & plaiſir ou volupté. Car le chatoulher ſe fait par attouchemant, & cauſe douleur ou plaiſir, ou tous les deus anſamble: comme au gratter quand il demange fort, & au ſcarifier des jãcives an l'anragee douleur des dans. Et qu'et-ce qui ampeche que la partie chatoulhee, anſamble & à vn coup ne participe des deus: tout ainſi que la matiere du vray Ris propoſe quelque choſe triſte melee avec beau coup de plaiſante? Car il n'y ha autre eſpece qui approche pl⁹ du vray Ris, que celle qui et excitee du chatoul-

her: d'autant que le chatoulher se fait d'vn legier attouchemant, és lieus où la peau et plus mince, laxe & delicate, comme ez laivres, au manton, aus esselles, antre les arteils, &c. L'attouchemant etrangier ameine quelque deplaisir & facherie, aus parties qui ne l'ont accoutumé, mais etant legier il fait quelque espece de faus plaisir: item, de ce qu'il n'offance vrayemāt, & que nature se plait à la diversité. Or il y ha diversité: car la main du chatoulheur et suspanduë, ores touchāt, ores se retirāt. Qu'ainsi soit: si on presse quelqu'vn, ou qu'on le tienne ferme ambrassé à l'androit qu'on chatoulhe, il ne sera pas chatoulhé. Christoffle à Vega, tresgrand philosophe & medecin, an son Commantaire sur Galé des lieus affligés, apres avoir dit la cause du fourmilhemant aus parties angourdies, etre l'esprit qui y accourt d'vne impetuosité & vehemance (lequel induit douleur, antremelee de plaisir) il ajoute, que samblable espece de mouvemant avient, aus espris de ceus qui sont chatoulhés,

Liu. 2. cha. 1.

„ quãd (dit-il) ſoudainemant les par-
„ ties caves du cors, eſſelles, aines, &
„ le mãton ſont agitees, aiquelles l'eſ-
„ prit contenu an abondáce, et trou-
„ blé, & fait inondation, à raiſon de
„ l'emocion qui luy ſurvient. Mais pourquoy et ce, que nous portõs impaciammant cette conjonction de douleur & de plaiſir, excités par vn mignard attouchemant? Il y ha des androis an nous, tant delicas & ſanſibles, qu'ils fuyet l'attouchemant de toute choſe: comme l'eul: mais ancor plus les parties vlcerees, ou ſimplemant ecorchees de leur petite peau. Il y an ha donc, qui ne peuvet andurer l'inegalité qu'on fait an chatoulhant: & pourtant elles ſe retiret, cõbiẽ qu'elles n'an ayet vraye douleur: vù que l'attouchemant de ceus qui chatoulhet, et benin & ſuſpandu. Il y ha d'autres parties, qui n'aperſoivet le ſans inegal de ce maniemant: ou ſi le ſantet, par ce qu'elles ſont moins molles, tandres & delicates, ne le trouvet pas facheus. Le chatoulher peut auſſi deplaire, par ce que nous

ne pouvons ſupporter deus contraires anſamble, ſinon ez autres ſans, moins an l'attouchemant. Nature andureroit mieus le chacun à-part, ores douleur, & tantot volupté. Que dirés vous, de ce que l'vn ſurvenant à l'autre promptemãt, fait grand mal? On l'experimante aſſés, quand on preſante de bien pres au feules mains gelees de froid. Combien grãd' douleur ſant on an la racine des ongles? Certes ancor moins ſoutiendra nature anſamble deus contraires, ſans facherie. Il y ha pluſieurs autres doutes ſur le chatoulhemant, comme ceus-cy: [1] de deus contraires qui ſont au chatoulher, lequel et le ſuperieur, volupté ou douleur? [2] Quelle partie premieremant emeuë du chatoulher, excite ce Ris batard? [3] Pourquoy nul ſe peut chatoulher ſoy-maime (quoy qu'on die communemant, il ſe chatoulhe pour ſe faire rire) & autres queſtions ou demandes, que nous retraindrõs au chapitre ſuyvant le plus ſuccinctemant que faire ſe pourra.

Sis problemes du chatoulhemant.

CHAP. VI.

NOVS avons anſegné, que le chatoulhemant et cauſé de douleur & volupté anſamble, & qu'il y ha ſantimant triſte & dous : tout ainſi que le vray Ris et fait des choſes qui anſamblemant apportet joye & triſteſſe. Mais n'y ha il pas l'vn des contraires qui ſurmõte l'autre, de ſorte qu'il 1.
y ait plus de douleur au chatoulhemãt que de volupté? Il sãble qu'ouy, puis que le chatoulhemant deplait. Mais il emut le Ris (quoy que ce Ris ne ſoit pas legitime) lequel provient de rarefaction & dilatacion de la partie attainte, comme l'on dit. Or volupté et celle qui epanit: la douleur reſſerre & contraint. Il faut donc neceſſairemant, q̃ cõme le vray Ris et excité de choſe moins triſte que joyeuſe, ainſi ce Ris batard ſoit l'effait de la volupté, plus grande que n'et la douleur. Vray et que cette volupté deplait (comme i'ay dit) par ce que

les parties fort delicates, refuyet l'attouchemant etrangier, tant ſoit il legier & mignard.

II. Qui et le principal ſiege du Ris fait par le chatoulhemant? c'et à dire, quelle partie faut-il que ſoit emuë, pour faire ce Ris batard? Il y ha pluſieurs androis, où nous ſommes chatoulhés, daiquels le principal et aus eſſelles. Or il faut que ce ſantimant du plaiſir deplaiſant, ſoit apporté au diaphragme, dez toutes les parties qu'on chatoulhe. Car le diaphragme ſamble etre le principal inſtrumãt du Ris, par lequel la poitrine et ebrãlee, les poumons randet vn ſon decoupé, il ſe fait ouverture de bouche, & re-
„ tiremant des laivres. Ariſtote s'ac-
I iu.3.des part.des anim.ch.10. „ corde bien à cecy. car il rapporte
„ au diaphragme tout chatoulhemãt,
„ quand explicant l'office de cette
„ partie, il dit: Que le diaphragme
„ echauffé prõptemãt ouvre le ſans,
„ il et prouvé maime de ce qu'a-
„ vient par le chatoulhemant. Car
„ ceus qu'on chatoulhe, riet ſoudain, d'autant que le mouvemant parviẽt

„ incontinant à ce lieu, lequel ja-ſoit
„ qu'il s'an echauffe legieremāt, tou-
„ tesfois il ouvre & emeut la panſee
„ contre la volonté. Il ajoute: Et la
„ cauſe pourquoy le ſeul homme an-
„ tre tous animaus ſoit chatoulhé, et
„ la minceté de ſa peau, & que luy ſeul
„ de tous animaus rit. Car le cha-
„ toulhemant et vn Ris, par le mou-
„ vemant de la partie qui accomplit
„ l'eſſelle.

Pourquoy et ce que nul ſe peut cha- III.
toulher? Et ce d'autāt, que le chatoul-
hemant et vne ſoudaine emocion de
l'ame ſurpriſe, comme quelques-vns
repondet? Non. car maimes ceus qui
ſ'an aviſet, peuvet etre chatoulhés: &
ceus qui le ſont longuemant, ne peu-
vet etre dits ſurpris. Que plus et, il y
an ha qui ſeulemant an etans mena-
cés, & voyans approcher celuy qui
les veut chatoulher, treſſalhet au-
tant que ſ'ils l'etoint de fait. Mais
la raiſon et, comme au toucher des
playes & vlceres. Les malades tou-
chet leurs maus, y appliquet des
tantes, quelquefois an retiret des os

avec moindre douleur que feroit vn Chirurgien. Car perſonne et etrãgier à ſoy : parquoy il an andure moins. toutesfois de nottre attouchemant il an ſort ancor quelque tel mouvemant. Ariſtote repond ainſi à ce pro-

Liure 25. probl. 6.

„ bleme: Nous ne ſerõs pas chatoul-
„ hés d'vn autre, ſi nous l'avons pre-
„ veu, ou plus-tot ſi nous voyons le
„ chatoulheur. Donques nul peut e-
„ tre chatoulhé, ſi l'attouchemant
„ qu'on y apporte, n'et caché ou in-
„ connu. Or le Ris et vn laps & frau-
„ dacion : d'autant qu'on rit, ſi on et
„ blecé au diaphragme. De tout lieu
„ nous ne rions pas : & toute choſe
„ clandeſtine, et fraudulante. Dont
„ il avient, que vne choſe maime ex-
„ citera & n'excitera pas à rire. Voilà ce que dit Ariſtote, duquel nous approuvons plus les premieres raiſons, qui ſamblet affoiblir les ſegondes. Il y ha vne ſamblable queſtion : Pourquoy fremiſſons nous volõtiers plus, ſi vn autre nous touche de quelque ſorte, que ſi nous maimes le feſons?

Liure 35. probl. 1.

„ Ariſtote l'explique auſſi, diſant : Le

„ siege de l'attouchemant, sant plus à
„ plain la choſe externe, que la siẽne.
„ car ce qui et naturel & adherãt, n'et
„ pas aperſu du sans. D'avãtage, ce qui
„ et fait à cachettes & vite, et trouvé
„ pl⁹ terrible : & la crainte et certaine
„ refrigeraciõ. Or l'attouchemãt etrã-
„ gier ha ces deus cõdicions, plus q̃ le
„ propre & familier. Finalemant cha-
„ que choſe et naturellemant emeuë
„ d'vn autre, autant ou plus que du
„ sien: ce qu'a ppert auſsi par le cha-
„ toulhemant. De ce que nous avons
juſques icy anſsegné, l'eſsance & les
cauſes du chatoulhemant ſont aſsés
heureuſemant expliquees: autremant
fort difficiles & ſcabreuſes. Pourſui-
võs donc le pl⁹ facil qui reſte, de cer-
taines queſtions ſur le maime ſujet.

D'où viẽt que des parties de nottre cors, les vnes ſont emuës du chatoul-
her, les autres nõ, ia-ſoit que le ſans de
l'attouchemant s'etand par tout? Et-
ce pour la minceté de la peau, qui n'et
par tout de maime? Et ce qu'on cha-
toulhe le pl⁹, ez lieus qu'on ha moins
accoutumé de toucher? Car on ſant IIII.

plus le chatoulher aus aiſſelles, & aus arteils du pié (maimemant an la peau d'antre-deus, qui et tres-molle) que alheurs. Outre ces raiſons, Ariſtote an feind quelque-vnes, qui n'anſegnet pas bien le fait, ou je ne les antans pas.

Liure 35. probl. 8.

V. Mais pourquoy et-ce, que des hõmes les vns craignet ou haïſſet extrememant le chatoulher, les autres peu ou point? Comme tous ne prenet pas plaiſir à maime choſe, & ne ſe fachet de maime, ainſi tous ne craignet, haiſſet ou refuyet le maime. Le fremiſſemant approche fort de la grimace faite du chatoulher. Or il y an ha, qui fremiſſet & grincet les dans, ſeulemãt d'ouyr ou voir dechirer du drap, les autres d'ouyr ſier ou aguïſer vne ſie ou lime: les autres d'ouyr couper vne pierre ponce, ou rompre vne pierre ſous la meule, ou tirer au rebours vn epy de blé: les autres n'an ſont rien emus. Ainſi et-il du chatoulher, que les vns ne peuvet ſupporter, les autres n'an font point de conte, ne aucun ſamblant.

On

On demande auſſi, ſi l'homme ſeul ſant le chatoulhemant. Ariſtote l'aſſeure, & dit que c'eſt à cauſe de la mince té de ſa peau, & par ce que le ſeul homme rit. Voire-mais, nous ne pouvons admettre ces raiſons, vù que n'et pas vray Ris, celuy qui vient du chatoulher. Quelqu'vn dira, qu'Ariſtote antand d'iceluy maime: vù que peu apres il exprime, etre tel que fait la playe du diaphragme. Ses paroles ſont: il et raiſonnable, que le Ris ne ſoit jamais emù aus autres animaus, pour la bleſſeure du diaphragme, vù qu'ils ſont privés de la vertù de Rire. Ces mots confirmet aſſés nottre interpretation, an laquelle nous avons dit, le Ris du chatoulhemant etre ſamblable à celuy du diaphragme blecé: c'et à ſavoir, batard & illegitime. Mais pourquoy n'auront les baites la vertu & faculté du Rire faus, par le chatoulhemant? Et ce d'autant que leur peau et plus epaiſſe, & pour la plus-part couverte de poil? Mais nous trouvons la peau fort mince & delicate an pluſieurs VI. Liu. 3. des part. des anim. ch. 10.

androis des chiens, des chas, des ſinges, & autres animaus. Et quoy? L'homme ſant bien le catoulher à travers de pluſieurs abilhemans gros & epais. La peau nuë des baites plus delicates, et elle plus epaiſſe que tant d'abilhemans? qui outre ce ne ſantet rien, & ampechet de ſantir ſi exactemãt que l'on fait etant nù. Et ne void on pas, que les chiens etans chatoulhés au vantre, & au dedans des cuiſſes, où la peau et tres-molle, dreſſet leur cuë, & font quelque grimace ſamblable au Ris canin? Certes j'oſe bien dire, que comme les baites domeſtiques & dociles contrefont l'hõme an pluſieurs actes, ainſi ont elles quelque rude faſſon ou fiction du ris, quand on les chatoulhe: mais non ja que le diaphragme an ſoit emù. Dont auſſi la poitrine n'an et ebranlee, & ne rand aucun ſon antrecoupé. Car celà et peculier à l'homme, qui ha autremant figuree la poitrine, & autre connexion du cœur au diaphragme, ainſi que nous avons moutré au premier livre. Item ſon ame ha

bien autre vertu ſur le cors, pour l'emouvoir : lequel cors auſſi et plus mou & ſanſible que nul autre, ayant le ſans de l'attouchemant plus exquis & exacte (quittant l'excellance des autres ſans, aus autres animaus) comme etant l'animal le plus prudant de tous. Dont il devoit juger le mieus des premieres qualités, & de leurs tẽperatures: jugemant treſdifficile. Par tant de raiſons je panſe aſſés prouver, que le ſeul hõme et fort emù du chatoulhemant, & qu'il declaire par vn notable ſine, l'inſigne ſantimant qu'il an ha: c'et par vn Ris vrayemant faus, mais qui fait vn grand bruit.

Voilà ce qu'il nous falhoit demoutrer & expliquer du chatoulhemant: an quoy nous avõs etés plus copieus pour la diverſité de la matiere, qui nous y ha contrains, la voulans traitter de bon ordre. Revenons à nottre propos, des eſpeces & differances du Ris, pour voir s'il y an ha plus.

Des autres differances du Ris, & de ses epithetes.

Chap. VII.

AYans commancé à traitter des eſpeces & differances du Ris, nous avons premieremant diſtingué le batard du legitime: puis nous avõs expliqué le batard an pluſieurs ſortes. car il y an ha pluſieurs eſpeces, dai-quelles nous avons dit, le chatoulhemant an etre vne. Celles qui s'anſuivet, on les dira plus vrayemant epithetes, que eſpeces du Ris: ou bien ce ſont differances accidantales, qu'on obſerve an vn maime Ris. Elles peuvet etre infinies: dont je ne m'arreteray qu'aus plus notables, reculhant ſommairemant celles qu'on trouve aus plus dignes autheurs, ou qui ſont plus frequantes an la commune maniere de parler.

An l'eſpece des hommes il y ha autant de viſages differans, qu'il y ha de figures au monde: autant de diverſités, tant au parler, que à la vois, & (s'il vous plait) autát de divers Ris.

Il y an ha que vous diriés quand ils riet, que ce ſont oyes qui ſifflet : & d'autres q̃ ce ſont des oyſons gromelans. Il y an ha qui rapportet au gemir des pigeons ramiers, ou des tourtorelles an leur viduïté : les autres au chat-huant, & qui au coq d'Inde, qui au paon. Les autres reſonnet vn piou piou, à mode de poulets. Des autres on diroit q̃ c'et vn cheval qui hanit, ou vn ane qui brait, ou vn porc qui grunit, ou vn chien qui jappe ou qui s'etrãgle. Il y an ha qui retiret au ſon des charettes mal ointes, les autres aus calhous qu'on remuë dans vn ſeau, les autres à vne potee de chous qui bout: les autres ont vn' autre raiſonnance, outre le minois & la grimace du viſage, qui et an divers ſi diverſe que rien plus. Parquoy de pourſuyvre toutes ſes differances particulieremant, cõme il ſeroit impoſſible, auſſi ſeroit-il invtile. Neantmoins on peut antandre & ſavoir, que les principales differances procedet de deus ſources: l'vne et, de la vois fort diverſe, à raiſon de la conformacion du

goſier, de la langue, du palais, & des autres parties qui ſervet à la vois: l'autre et, de la diverſe agitaciõ du cœur & du diaphragme. Car à la vois claire, douce, reſonante & haute, repond vn ſamblable Ris: tout ainſi que à la vois obſcure, rude & caſſe, le Ris et proportioné aus-dittes qualités. Ceus ſont vn long Ris, qui ont longue haleine: les autres court & ſouvant repeté. Celuy et plus vite, auquel les inſtrumans de la reſpiracion ſont plus mobiles & ſoupples: aus autres il et tardif, & comme d'vne contrainte. Mais qu'et-il de beſoin expliquer telles choſes. Chacun peut à part ſoy obſerver infinies ſortes & maniere de Ris. Nous n'avons intancion que d'ajouter aus devant-dittes, les differances accidantales, & les principaus epithetes du Ris, qu'on lit ez bõs auteurs: à fin que chacun antande leur ſinificacion.

Il et tres-propre & convenable au Ris, d'etre dit tramblant: vù que l'interruption de la vois ſamblable au tramblemant, et de l'eſſance du vray

Ris trãblãt.

Ris, comme nous avons anſegné au premier livre. Parquoy tout Ris et ſurnommé, d'vn bien propre & commun epithete *tramblant*. Dont Lucrece dit convenablemant: Chap. 18. Liu. 2.

D'vn Ris tramblant cachinnet tous emus,
De pleurs moulhans, bouches, joüés & yeus.

Or les premieres differáces du vray Ris, meritet etre le *modeſte* & le *cachin*. Le modeſte et celuy, que nous avons premieremant decrit au precedant livre: lequel auſſi nous avons accoutumé d'appeller ſimple & petit Ris: Le cachin et immodeſte, debordé, inſolant & trop long, qui romt les forces, & et accompagné de tous les accidans que nous avons expliqués ſur la fin dudit livre. Au cachin et ſamblable celuy que les Grecs auſſi appellet *ſyncrouſien*, de ce qu'il crole & ebranle fort. Car c'et vn Ris exceſſif & immodeſte. Quelques vns panſet, que c'et le Ris *Sardonien*: paravanture, d'autant que l'interprete d'Heſiode le tourne Ris Sardonien, & que

Ris modeſte. Cha. 18. & 19. Ris cachin. Ris ſyncrouſien. Ris Sardonien.

ce ſoit à dire, Ris ample, ou plat, & large: comme quand quelqu'vn rit la gorge fort deployee. Mais le Sardonien ſignifie propremãt, vn Ris feint & ſimulé: duquel voyés Eraſme an ſes Adages, & avant luy, des ecrivains modernes, Alexandre d'Alexandre an ſes jours genials, où il dit: On vſe de ce mot, *Ris Sardonien*, à l'androit de ceus qui contrefont les joyeus, ayans martel an taite, outrés de facherie: & qui d'vne careſſe voilet & couvret leur mal-veulhance. Tel Ris et manteur, ſimulé & traitre, plein d'amertume & mal-talãt, ou (pour le moins) de feintiſe: duquel on fait beau-ſamblant, à celuy qu'on n'aime point: cõme le Ris qu'on dit vulgairemant *d'Hotelier*. Auſſi bien anciennemant celuy qu'on nomme aujourdhuy *Hoſpes* an Latin, s'appelloit *Hoſtis* (ſinifiant annemy) d'où les Franſais ont retenu ces mots de *hote* & *hotelier*. Le Ris Sardonien et dit auſſi de quelques vns, pour vn Ris de folie, ou d'arrogance, ou d'injure, ou de moquerie. Or cet epithete du Ris, et trouvé

Centur. 5. chil. 3. ada. 1.

Liu. 5. ch. 15.

Ris d'hotelier.

ecrit de plusieurs sortes èz bons auteurs. An Ciceron & an Lucian nous lisons, *Sardonion*, an Homere *Sardaniõ*, an Virgile *Sardoum*, an l'interprete de Lycophron, *Sardion*, an Plutarque *Sardianon*. Etienne le grammerien nous avertit, qu'il se dit aussi *Sardoicon* & *Sardianicon*. Qui veut savoir son origine, plus amplemant que nous n'avõs deduit cy dessus au troisieme chapitre, lise les Adages d'Erasme, sur ce mot de *Ris Sardonien*. Et que l'on puisse feindre la morgue du visage, & plusieurs autres fines ou accidãs du vray Ris (comme s'il n'etoit fait à poste) nous l'avons assés remoutré au premier livre. C'et que par le moyen des muscles, tant du visage que de la respiracion, qui servet à nottre volonté, on peut tellemant contrefaire le Ris plein & antier, qu'on ne le sauroit demantir. Ce Ris feint & contrefait, non mal-sain, comme celuy qui concurre avec le *Ris canin*, le plus souvant procede d'vn mauvais courage, & de malice couverte. Tel fut celuy duquel Homere parle, an recitant qùe Cte-

Chiliad. 3. cent. 5. adag. 1.

Chap. 21.

Ris canin.

ſippe(l'vn des prochaſſans l'amour de Penelopé)jetta vn pié de beuf prins d'vne corbelhe, contre Vlyſſe, qui dans ſa maiſon etoit aſſis an habit & contenance de mandiant, & que ledit Vlyſſe declina le coup,an detournant vn peu ſa taite, & riant ſardoniquemant.

Il ſe ſou-rit d'vn Sardonien Ris,
Ayant troublés grandemant ſes eſpris.

Sur lequel paſſage, Euſtathie ſon interprete nous avertit, que celuy rit d'vn Ris Sardonien,qui ne fait qu'elargir les laivrés, & au reſte il et interieuremant traualhé de colere ou de triſteſſe. Nous avons touché le Ris canin,lequel et ainſi dit, de ce que le rieur decouvre ſeulemãt les dans. La metaphore ou trãſlacion et priſe des chiẽs, qui ont celà pour fine de courrous,de moutrer les dans. Car tel et le Ris de ceus, qui ne riet du cœur. De là et le plaiſant mot du Paraſite de Plaute,ſe plaignant que les jeunes jans n'avoint ry aucunemant de ſes propos,& qu'ils n'avoint pas maimes imité les chiens,qui moutret les dãs.

Cette faſſon de rire et decrite an Homere, parlant de Iuno :

Des laiures vn chacun l'apperceuoit bien rire,
Mais ſon front nubileus on ne voyoit reluyre.

Il an fait mãcion de rechef, quand il attribuë au vãlhant Ajax, allant cõbatre cors à cors, ou an duël : dont auſſi on l'ha appellé depuis an-ſa, Ris *Ajacin*, quand on rit de rage, felonie, & mal-talant. Heſiode ecrit de Iupiter, qu'il rit de maime, etant courroucé à l'ancontre de Promethee, pour luy avoir prins furtivemant du feu. On l'eſtime auſſi fatal, quand le dangier et imminant à quelqu'vn, lors qu'il ſe rit & ſe jouë, plongé an voluptés ou malefices. Au ris Sardonien feint & ſimulé, peut etre raporté celuy qu'on nomme autremãt Ris *Megarit*, quand on rit etant marry antieremant. De tous ces propos on peut aſſés antandre, que tels Ris ſont volontaires, & qu'il n'y ha ſinon la mine du viſage, qu'on appelle *Sou-ris*, dont il et fort differãt de l'autre Sardonië,

Iliad. 8.

Ris Ajacin.

Oeuvre & iours liu. 1.

Ris Megaric.

Soub-ris.

mantionné au troiſieme chap. de ce livre, qui et de convulſion, & mouvemant contraint. Au *Cachin*, & *Syncrouſien*, et tres-ſamblable le Ris exceſſif, qu'on appelle *Catonien*; lequel et fort debordé & ebranlant. Car on dit, que Caton le Sanſeur, ne rit jamais de ſa vie qu'vne fois, & que lors il rit exceſſivemant, quand il vit vn ane manger des chardons: & qu'etant tout rompu de rire, il ſ'ecria, ces laivres ont de ſamblables laituës. De cet epithete du Ris vſe jantilemant Ange Politian „ an ſes epitres, diſant: O choſe face-„ cieuſe, & digne d'vn Ris Catonien!

Ris Catonié.

Il y ha auſſi vn Ris, qu'on nomme *Ionique*, propre aus mous, delicas & adonnés à leurs plaiſirs. car on ha taxé les delices des Ioniens antre les Grecs, comme la pompe, ſuperfluité, mignardiſe & molleſſe des Sybarites antre les Barbares. A maime ſans on dit *Ris-chien*, de Chio, Ile de grans delices. Ie trouve vn autre Ris, dit *Agriogele*, du jaſeur & bavard, qui ſe plait an bourdes & toute badinerie, riant temerairemant, ſans avoir ou tenir

Ris Ionique.

Ris. Chien.

Agriogele.

contenance. Nous avõs parlé cy deſſus du Ris tumultueus, qu'Hippocras appelle *Thorybode*, lequel n'et point legitime, ains de convulſion: comme auſſi le Ris *Inepte*, ainſi nommé de Quint Serain, an la curacion de la rate. Ie panſe qu'il y ha pluſieurs autres nuncupacions, & epithetes du Ris, que ie lairray chercher aus curieus, & de plus grand loiſir, an Pollux, & autres auteurs approuvés. Il faut revenir au grãd chemin, & pourſuyvre ce que nous reſte à faire. C'et (à mon avis) d'expliquer pluſieurs demandes, qu'on fait communemãt du Ris: auquelles ie repondray le mieus qu'il me ſera poſſible, an m'appuyant toujours ſur les demonſtrations faites juſques à preſant. Et adõc je panſeray avoir mis fin, à tout ce qu'on peut dire de ce bel argumant.

Ris Torybode.

Ris Inepte.

LE TROISIEME LIVRE DV RIS, CONtenant les problemes & demandes principalles qu'on peut faire du Ris.

PROÆME.

Pſal.17. LE Prophete Royal Dauid ha donné vn bel arret à ſes panſees, diſcours, & ſouhais, quād il ſ'et ecrié, parlant à Dieu tout-puiſſant, eternel & incomprehanſible, *Ie ſeray adonc raſſaſié, quand ta gloire m'apparoitra.* Et c'et d'autant que nottre ame, faite à la ſamblance de ſon createur, diuine & immortelle, et de ſi grande capacité, qu'elle peut comprandre an ſoy tout ce qui et au monde, compoſé du ciel & de la terre, & de ce qui et an iceus. Car tout celà etant limité & finy, et comprehanſible par conſequant, au moyen de la Philoſophie, qui et ſciance des choſes divines &

humaines. Mais quant à l'eſſance de Dieu, elle ne peut etre compriſe de l'eſprit humain, vù qu'elle et infinie, & l'eſprit et finy. Car il faut toujours, que le vaiſſeau ſoit capable, d'autant qu'il doit comprandre. Or l'ame n'et qu'vn point, cõparee à ſon createur immanſe, & qui n'ha point de lieu ou place, etant plus grãd que tout. Mais comparee aus autres creatures, ell'et cõme vn petit Dieu, qui cõprand toutes choſes faites pour l'vſage de l'hõme, & n'et compriſe que de ſoy-maime. Voilà pourquoy an ce bas territoire, où elle et comme pelerine, il n'y ha rien qui la contante, ains y demeure inſaciable, quoy que le plus ſouvãt tout luy vienne à ſouhait. Car ou celà n'et de duree, où l'on an paſſe tantot ſa phantaſie, ou l'eſprit ſe tourne à imaginer autre choſe. Celuy qui ha quelque defaut an ſa perſonne, ou qui et detenu de grãde maladie, voudroit etre le plus pauvre homme du monde, ſans parans, ſans amis, ſans honneurs, & avoir le cors à ſon aiſe. Il luy ſamble pour lors, qu'il ne deſi-

d'an avoir, & dit, ſoit fis ou filhe, qu'il ſ'an cõtanteroit. Ayát des filhes, il ne ſouhaite plus qu'vn fis : & ſeroit contant de mourir (dit il) pourvù qu'il eut vn heritier provenu de ſes reins. Ayãt le fis, il antre an panſemant, de le faire grand perſonnage, & ce pandant de vivre tant qu'il le voye bien pourvù. Celà n'et ſi tôt avenu, qu'il ſouhaite avoir d'autres fis, de peur qu'iceluy mourant, il ſe trouve ſans baton de vielheſſe. Quand il an ha pluſieurs, il antre an panſemant de les avancer tous, le mieus qu'il luy ſera poſſible. Et ſi l'vn devient Abbé, il voudroit incontinant le voir Archevaique, & (ce luy ſamble) il ne ſouhaiteroit plus rien, diſant, que ſa maiſon an ſeroit aſſes honoree & rantee pour tous. Et il parvenu là? il faut monter plus haut, & deſirer juſqu'au Papat. Et le Pape ancor ne ſauroit etre contant, voire il an et beaucoup plus loin, que quand il etoit ſimple praitre. Ainſi celuy qui et fort amoureus, voudroit au reſte n'avoir rien an ce monde, & jouyr de ſes amours. Car la beauté &

grace de ſon amie luy ſamble infinie, & qu'il ne pourroit ſouhaiter plus grand bien. An jouït-il ? Tantot apres vn'autre fame ou filhe luy ſamble plus belle, de melheur grace, ou mieus avenante : & de peu à peu (ſ'il n'et bié inſtitué an la crainte de dieu, & reformé an ſes meurs) il dreſſe ſes pratiques pour avoir la fruicion de la ſegonde : ſeſtimant le plus contant & ſatisfait qui fut jamais, ſ'il an peut venir à bout. Dont ſouvant il met an arriere, & poſtpoſe à cette pourſuitte, tous biens, honneurs & dignités. Qu'an avient il ? Comme à celuy qui chaſſe tout le jour apres vn lievre, travalhant fort ſa perſonne, ſon cheual, & ſes chiens. car, quoy qu'il coute, il le veut avoir : & puis quād il l'ha prins il ne l'eſtime pas cinq ſous : mais il le falhoit prandre, puis que il ſ'avoit ſouhaité & antreprins. Ainſi cet autre apres vne grande pourſuite, iouyſſant de ſes amours, tantot il s'an reva au change. Il an faut autant dire de toutes choſes, que nottre eſprit ſouhaite, cuidant pour lors d'avoir ſon com-

ble, & etre tout ramply, quand il aura ce que il desire fort. Mais l'esprit et ancor plus capable, & pouvant toujours plus comprandre, il persevere à souhaiter: quoy qu'õ die souvãt, *Ie suis contant, je ne veus plus rien, j'ay tout ce qu'on peut desirer*. Car qui et celuy tant bien appointé, & auquel Dieu ayt departy tant de graces & biens, soit de l'esprit, du cors, ou de fortune, qui ne voulut etre ancor plus savant, plus beau, & plus avancé, qu'il n'et? De ce qui ne peut etre autremant, comme de la talhe du cors, & de la proporcion des mambres, on dira bien, *Ie m'en contante*. si et-ce qu'on voudroit bien etre plus grãd, plus beau, plus fort, & plus adroit. Et ne void on pas infinies fames & filhes, qui sont belles, & ont beau teind, ce neãtmoins elles se fardet, & ranget autremant leurs cilhes & sorcils, qu'ils ne sõt de nature, chãget de teind & de cheueus praique tous les jours? Si elles pouvoint aussi bien changer la forme de leurs front, nez, bouche, manton & autre parties du visage, voire de tout le cors, ô cõ-

bien volõtiers elles ſ'y travalheroint: comm'elles ſe font plus grandes auecque des patins: & le cors graile, an le ſerrant bien fort, & rehauſſant les hãches: le pié petit & menu, avec des ſcarpins bié etrois, qui leur gatet les piés, y faiſant naitre des cornes & verruës? Ce qui et plus ſupportable aus fames (auquelles on attribuë le petit pié, pour vn trait de leur beauté) qu'aus hommes, tres-mal aviſés de ſe tordre ainſi les arteils, & offancer leurs piés an dágier de la goutte, ditte Podagre, qui an procede bien ſouvant de là à quelque tams. Venõs aus biens de fortune. Qui et celuy tant bien appointé, ranté, ſouvré, & à ſon aiſe, qui refuſa vn heritage, qu'on luy preſenteroit, ou qui luy viendroit de ſucceſſion? diſant, *I'an ay aſſes: je n'an veus plus*? Et toutesfois il dira bien ſouvant, *Ie ne veus plus rien: j'ay aſſes*. Mais c'et durant qu'il ne luy et rien preſanté, & qu'il n'eſpere plus d'avoir autre bien: nompas que le ſouhait luy manque. Ce ſeroit contre le naturel de nottre eſprit, ſ'il ſeſoit

autremant, comme l'on peut comprandre de ce qu'hà eté dit. A parler propremant & veritablemant, celuy et sou & plein, satisfait & contant, lequel n'accepteroit aucune chose presantee, & laquelle il put obtenir, soit an biens terriens où corporels, soit an honneurs, faveurs, amitiés, cognoissances, intelligeances, & autres commodités humaines. Comme on dit, celuy etre sou & rassasié, qui ha son estomac plein & satisfait, de sorte que si on luy presantoit toutes sortes de viandes & de breuvages, il n'an accepteroit rien. Aussi son estomac ha son complimant, & ne pourroit comprandre davantage, sans se forcer, contraindre & offancer: dequoy il se santiroit mal, & n'an auroit que deplaisir. Mais nottre esprit et si ample & capable, que riẽ ne le peut accomplir des choses mondaines, caduques & transitoires. Il y ha toujours place de reste: d'autant qu'il et plus grand que tout cela ansamble. car il faut bien qu'il soit plus grand, que ce qu'il peut comprandre. Don-

ques nottre eſprit ne ſera jamais raſſaſié, que la gloire de Dieu ne luy apparoiſſe: laq̃lle etant infinie, ramplira tellemãt nottre ame de ſa moindre porciõ, qu'elle ne pourra cõprandre autre choſe. Et voilà tout l'arret de ſes diſcours, panſees & ſouhais. Laiquels ce pandant ne ſont du tout à mepriſer, ains pluſieurs fõt treſ-louables an elle: comme et, le curieus deſir de philoſopher à plein fond. Dequoy elle n'et jamais ſoule, depuis qu'elle an ha taté quelque peu, an le bien ſavourant. Et c'et l'occupacion qui la declare plus divine, que autre de ſes accions: comme auſſi certainemant l'homme philoſophe tiét beaucoup de la divinité: Or c'et ce qui m'a fait, ſi avant anfoncer au diſcours de mon argumant, an cette matiere du Ris, la plus jantile & galharde qui ayt eté jamais touchee. Car d'vn propos je ſuis conduit à l'autre, & d'vn curieus deſir je vay toujours recherchant, comme inſatiable, tout ce que j'an peus comprandre. Ie panſe bien

que je n'auray jamais achevé, & qu'il y aura toujours à redire, ou ajouter quelque choſe: mais ce pandant, je veus ſatisfaire aucunemãt à mes ſamblables (ce ſont les curieus, & d'eſprit philoſophique) an les gratifiant d'vne brieve explicacion de pluſieurs problemes ou demandes qu'ils peuvet faire, ayãs leu mes precedãs diſcours. Ie ſay bien qu'ils an ſeront plutot annùyés, que ſous ou raſſaſiés: mais auſſi n'antreprans-ie pas d'accomplir leur deſir, & ſatisfaire à leur appetit (choſe impoſſible, ſuyvãt ce que deſſus) mais ſeulemãt pour etourdir leur faim (comme on dit an proverbe) de quelque viãde groſſiere: Car nous ne ſerons jamais bien reſolus, de ce que nottre eſprit deſire antandre & ſavoir, pour an etre parfaitemant eclarcis, que nous n'ayons la viſion de Dieu, auquel et toute la ſapiãce, & parfaite counoiſſance de pl⁹ que ne nous pouvõs cõprandre ou imaginer. Mais an attandant cette felicité, nous amuſons honnaitemant nottre eſprit

& paſſons le tams an ce monde, à rechercher les cauſes des effais merveilheus. Et c'et la felicité que le jantil Ovide ha ſi elegammant louëe an ſes Faſtes, diſant,

Bien heureus ſont ceus-là, qui premiers le ſoucy
Ont eu d'aller au ciel pour counoitre cecy.
Iè croy qu'ils ont auſſi, deſſus les mondains vices
Leur taite ſurhauſſé, & deſſus les delices.
Leur magnanime cœur ha tenu à mepris
Venus, le vin, la guerre, & du plaider les cris,
La vaine ambicion, des grans threſors la fain:
Et l'honneur plein de fard, les a preſſés an vain.

Or an cette contamplacion, nous ſommes guidés partie de nos ſans, partie des diſcours que nottre ame peut faire ſur les objets qui luy ſont rapportés. Tellemant qu'on peut dire, celuy etre le plus ſavant, qui et le moins ignorant, ou qui ha quelque vray-ſamblable reponſe, avis & juge-

mant, ez doutes qu'on luy propoſe. Dieu nous face la grace, d'etre toujours contans de la raiſon, & an toutes choſes moderer nos affeccions: auquel ſeul appartiēt toute loüange, honneur & gloire, aus ſiecles des ſiecles. Amen.

Aſauoir mon ſi le ſeul homme rit, & pourquoy.

CHAP. I.

L'Ecolle des Philoſophes affirme, que le Ris et propre à l'homme: c'et à dire, qu'il convient à tout homme, au ſeul homme, & toujours: s'antand, de pouvoir rire: car (comme ils diſet auſſi) ce qui et mis ez definicions ſignifie puiſſance, & nō pas acte. L'experiance verifie celà, car outre l'homme, nul animal rit, ſinon paravanture d'vn Ris batard, ſimulé ou contrefait, tel que nous appellons Canin & Sardonic. Or la vertu & puiſſance de rire, et à bon droit peculieremant concedee à l'hōme, afin qu'il eut moyen de recreer quelquefois ſon eſprit, tra-

valhé & laſſé d'occupacions ſericuſes, comme de l'etude, contamplacions, compoſicions, traité d'affaires, adminiſtracions publiques, & ſamblables propres à l'homme. Car de tous les animaus, le ſeul homme et né apte à l'etude, contamplacion, negociacion, & toute ſorte d'affaires: laiquelles occupacions le randet vn peu rude, ſevere, chagrin, difficile, bruſque, facheus & melancholique. Et d'autant qu'il convenoit à l'homme d'etre animal ſociable, politic & gracieus, afin que l'vn vequit & cõverſat avecques l'autre plaiſammant & beninemant, Dieu luy ha ordonné le Ris, pour recreacion parmy ſes deportemans: afin de lacher quelque fois cõmodemant les reines de ſon eſprit: tout ainſi qu'il ha donné le vin aus hommes, pour tramper & adoucir la ſeverité & auſterité de la vielheſſe, comme diſoit Platon: etant cette liqueur moyenne, & la plus tamperee de tous les ſucs qui peuvet nourrir l'homme. Auſſi le Ris nous et treſagreable de ce que il retient certaine

Liure 2 des Lois.

mediocrité antre toutes ſes affecciõs, ainſi que nous avõs demoutré au premier livre. Et non ſeulemant cette affeccion nous plait, ains auſſi et la plus ſeure de toutes: par ce qu'il n'y ha point d'extreme epanouïſſemant de cœur (qui et fort dangereus) comme il avient de la grand'joye: ny vehemante conſtriccion, comme an la grand' triſteſſe. Dont pluſieurs de petit courage, ſe pamet aiſémant de joye, ou de triſteſſe; & quelques vns an meuret: mais on ne lit pas, que beaucoup de jans ſoint mors de rire. Que diriés vous ayant prins garde, que de grand' lieſſe communemant vient grand' triſteſſe? C'et vne obſervacion vulgaire: d'où et venu le dictõ, De *grande joye, grand deplaiſir*: & de la vielhe ſantance Latine, *Le deul occupe le derrier de la joye*. D'où vient celà? Le cœur etant fort dilaté, il ſe fait grande diſſipacion de ſes eſpris: à raiſon de laquelle (ja-ſoit que ne ſurviene autre occaſion de facherie) on deviẽt triſte. Car lors que au cœur reſtet peu d'eſpris, il ſe reſſerre, pour retenir ce

Extrema gaudij luctus occupat.

peu qu'il y an ha. Or toutes & quantes fois le cœur se contraint ainsi, l'animal se cõtriste & demeure etonné. Ce que le vulgaire antand tres-biẽ, quãd il dit de celuy qui et fort triste, *Il ha le cœur serré*. De ces propos on peut mes-huy comprandre (à mon avis) pourquoy c'et que nature ha donné l'affeccion risoliere à l'homme, occupé & attantif à choses arduës & difficiles (qui le randet melancolique) & comme au plus sage animal. Et d'autant que nature n'antreprand rien temerairemãt, & aussi qu'il n'appert pas qu'elle ayt onques voulu chose qui ne fut consonante à raison, il ha fallu qu'elle ayt accommodé la forme de l'homme, à etre bien ancline au Ris; & ayt fabriqué industrieusemant au cors humain, des instrumans convenables à produire le Ris. Car elle n'ha pas fassonné tous les animaus d'vne maime sorte, & puis donné à cettuy-cy la puissance de rire, la deniant aus autres. ce que toutesfois nous croyõs piemant, etre au plein pouvoir de Dieu, quand il voudroit vser

de ſa puiſſance abſoluë : mais ſa mageſté vſe le plus ſouvant de l'ordinaire, an triant & choiſiſſant les matieres naturellemāt propres à ſes ouvrages. Ce que Galen, comme ignorant de la divine toute puiſſance, recognoit ſeul an Dieu, ſ'attaquant à Moyſe par trop inſolammant. Donques le Createur ha ainſi formé nottre ame, que antre pluſieurs autres facultés, elle ha pouvoir & aptitude au Ris. Et c'et (je panſe) ce que diſet les Philoſophes, que la puiſſance de rire depand de la forme de l'homme, & qu'elle et cachee an ſon ame, où qu'elle influë d'icelle immediatemant : comme nous diſons communemant des proprietés de quelque choſe. Or la vertu formatrice, qui preſide an la ſemance (où elle n'et que potentialemant la nature de l'animant, cõme parlet nos Phyſiciens) prepare & batit d'icelle matiere, vn cors tres propre à l'ame qui luy et à venir. Et c'et l'admirable angin de nature, que de fabriquer & conſtruire vn ouvroir, & des outils, tres-commodes aus meurs & condi-

Liure 11. de l'vſage des part. ch. 14.

cions de chacune ame. Elle dõques ha faſſonné, baty & compoſé le cors humain, de telle faſſon, qu'il obeyt facilemant auſſi tôt que l'eſprit et emu de l'objet riſifique, & ſoudain le repreſante d'vn Ris exterieur. Nous a-
Chap.17. vons anſegné au premier livre, que le cœur & le diaphragme an ſõt les pre-
Chap.16. miers inſtrumãs: y ajoutant an outre, que ez hommes le pericarde et attaché au diaphragme (principal ſiege de
Li 11.ch.37. la joyeuſeté, ſelon Pline) d'vne grande largeur, fort differammãt des baites; dequoy auſſi nous colligeõs, que
Liu.6.ch. 8. l'homme ſeul peut rire. Veſal, treſ excellant anatomiſte, ha bien obſervé, que ez hommes toute la pointe du pericarde, & vne bõne partie du couté droit, s'attache treſ-fermemant, & an grande largeur, au cercle nerveus du diaphragme, devers le couté gauche: & que celà et peculier à l'hõme. car aus ſinges, aus chiens, & aus porceaus, le pericarde et fort loin du diaphragme. I'ay anatomiſé pluſieurs tels animaus, & autres, auquels tous je trouve, que le mediaſtin y

antrevient, faisant le lien de ces deus parties, long de deus ou trois dois. Parquoy le cœur n'ha tel pouvoir aus baites de mouvoir le diaphragme, que aus hommes: aíquels le pericarde et immédiatemant attaché au diaphragme, d'vne insercion large & ferme, & d'vn fort lié. Aristote nous fait bien antandre, que le Ris provient d'vne affeccion du diaphragme, mais il n'explique pas assés la cause. car ce qu'il dit, la cause du Ris etre le chatoulhemant, il m'et suspait. Pourtant aussi ie ne ressoy point ce qu'il infere, que la cause pourquoy le seul homme et chatoulhé, soit la minceté de sa peau, & ce qu'il rid seul d'antre tous les animaus. Comme s'il pansoit que le Ris & le chatoulhemant fussent convertibles, tellemant que l'vn importa l'autre, ou que l'vn fut cause ou depandit de l'autre. Mais nous avons moutré au segond livre, que la peau et fort mince an plusieurs baites, qui neantmoins ne riet pas pour etre chatoulhees. Il y a de grans personages, qui cótet au

Liu. 3. des part. d. s anim. ch. 10.

Chap. 6.

nõbre des cauſes du Ris, l'admiracio. par lequel moyẽ on pourroit (cõme il ſamble) aiſemãt exclorre du Ris les baites brutes. Mais cette opinio ha eté treſ-doctemẽt refutee, par le treſ-humain Franſois Valeriole: de ce que l'admiration ne fait pas rire, ains ſeulement tient l'eſprit an ſuſpand. D'avantage, le ſeul homme n'admire pas, ſi nous croyons Pline, qui l'accorde aus cerfs. Et les palumbes ou pigeons ramiers (cõme auſſi les perdris) voyãs de nuit la lumiere du feu faite pour les prandre, ſont ſi etõnees d'admiracion, qu'on les peut prãdre à la main. Et j'antãs que les becaſſes & becaſſins ſont de maime humeur. Quelqu'vn pourroit icy objeer: puis que nous diſons, que la faculté riſifique et cõtenuë, ſous l'appetit ſanſuël privé d'attouchemant, pourquoy, ſ'il et cõmun aus baites, ne ſeront elles auſſi aptes au Ris? Ou pourquoy ne le rapportons nous plutôt, à l'intelligẽace raiſonnable, vù que par ce moyen les baites ſeroint excluſes de la faculté riſoliere? La ſolucion de ces proble-

Livre 3. en. 11. 9.

Livre 8. ch. 32.

Obieccion.

mes

mes, depand de ce que nous avons anſegné au premier livre, là où nous avons expliqué les parties ou puiſſances de l'ame. Car pour emouvoir le Ris, outre ledit appetit ſanſuël, il ſamble que ſoit requiſe la cognoiſſance & imaginacion: vù que les affeccions ne peuvet etre emues, ſinon de la choſe conceuë & cognuë. Or Nature n'ha donné aus baites counoiſſance, que des choſes appartenantes aus neceſſités de la vie, à leur nourriture, à la conſervacion de leur eſpece, & defance de leurs cors. Si on allegue quelques vnes, avoir autre intelligeãce que de ces choſes là, comme l'on dit des Elephans, celà et rare & imparfait, ou ſe rapporte aus ſudites counoiſſances. Mais à l'homme etoit deuë la notice de toutes choſes, par les ſans & affecciõs, à ce qu'il n'y eut rien de caché à celuy qui approche plus pres de Dieu. La cauſe pourquoy nous ne ſommes d'avis, qu'on loge la puiſſance de rire, ſous la vertu raiſonnable de l'ame, c'et d'autãt que le Ris bien ſouvant n'obtampere à la

Chap. 6. Reponce.

Chap.8. volonté: ainſi que plus amplemant nous avons declaré au premier livre. Donques il n'y ha pas melheur raiſon, que la ſuditte, de laquelle nous puiſſions antandre, pourquoy le ſeul homme rid. Toutesfois elle et fort confirmee, de la definicion par nous donnee: laquelle ſi on examine curieuſemant, on comprandra aiſemāt, que éz baites ne ſe peut trouver tout, ce qu'elle requiert.

Sauoir-mon ſi le ſeul homme pleure, comme luy ſeul peut rire.

CHAP. II.

LES Philoſophes anſeignet, que les contraires hantet vn meſme ſujet. Que le Ris ſoit contraire au pleur, il n'y a aucun cōtrediſant. I'antans le pleur, non la ſeule & ſimple effuſion de larmes, laquelle peut auſſi bien avenir par le Ris (comme nous avons dit au premier livre) ou par le mal des yeus: ains auſſi tout ce changemant qu'on voit, an ceus qui ſont affligés de triſteſſe, durāt qu'ils pleu-

ret. Il faut icy noter an paſſant, ce dequoy Iſaac nous avertit: que le pleur exprime bien vn mouvemant contraire au Ris, comme il nait d'vne diſſamblable paſſion du cœur: mais qu'il n'et pas contraire actif (ainſi qu'on parle an Phyſique) comme le chaud et contraire au froid: car ceus-cy agiſſet antr' eus mutuellemant, & s'alteret reciproquemant de leur contrarieté. Mais le Ris n'et ſi contraire au pleur, qu'il ne le reſſoive quelquefois avec ſoy. Car on void pleurer de rire, & quelqu'vn peut rire ayãt douleur (toutesfois, c'et vn Ris batard) comme nous dirons cy apres. Reve- Objeccion.
nons à nottre propos. Si le pouvoir de Rire et peculier à l'homme, pourquoy ne dirõs nous auſſi, que le pleurer luy ſera peculier? Toutesfois les Logiciens n'exprimet pas celà, quãd ils aſſignet le propre de l'homme à la quatrieme mode: comme ſi le pleur n'appartenoit autant bien au ſeul hõme. Mais on le peut tacitemant antandre, ſ'il et vray ce que nous diſiõs Repence.
vn peu au paravant, que les contrai-

res ont vn maime ſujet. Car auſſi l'experiance nous anſegne, qu'il n'y ha aucune baite qui pleure, nulle qui mouche le nez, qui crache, ou qui jette ordure de ſes oreilhes. L'homme antre tous animaus, d'autant qu'il ha tres-grand cerveau, non ſeulemãt an proporcion de la grandeur de ſon cors, ains auſſi à l'eſtimacion du pois (car vn homme ha plus de cerveau, que deus beufs) abonde fort eſdits excremãs, qu'il verſet par les yeus, narilhes, bouche & orelhes. Ce n'et pas que ſon cerveau ſoit froid, cõme l'on dit, ains de ce qu'il ha beſoin de grãd' quantité de ſang, pour angeandrer beaucoup d'eſpris, qui ſont neceſſaires à ſes accions principales. Et d'autant qu'an beaucoup de ſang, il n'y ha guieres de matiere propre à celà, nomplus qu'à la nourriture du cerveau, il y an reſte beaucoup de ſuperflu, que l'on appelle excremãt. Dont il ne faut ſ'ebahir, lors qu'il ſe comprime, ſ'il verſe grand' quãtité de larmes. Vray et que le pleurer et plus aiſé, à ceus qui de leur complexion &

nature, ou à raiſon de l'age, du ſexe, & de la region, ſont plus mous & humides: dont nous voyons promptemant larmoyer les phlegmatiques, les anfans, les vielhars, & les fames: voire il y ha des fames ſi promptes à pleurer, que les larmes leur diſtillet des yeus, pour peu que leur cerveau ſe retraigne. de ſorte que le vulgaire eſtime, qu'elles peuvet larmoyer quand il leur plait: & qu'il y ha vn pleur feint, comm' vn Ris. On dit d'auantage an jaſerie, que les fames ont des eponges pleines d'eau antre les epaules, & de là vn tuyau au long du cou, qui va aus yeus. Dont ſi elles veulet pleurer, ſeulemant an preſſant les epaules, elles exprimet abondammant de cette eau, qui mõte aus yeus par ſon canal. Donques au ſeul homme conviẽt le pleur: lequel n'ha pù etre donné aus baites, à cauſe qu'elles à peine comprenet ou conſoivet les choſes qu'induiſet à pleurer. Et ſi quelquefois les apprehandet, il n'y ha pas an leur cerveau (qui et petit, & ſec) matiere de larmes. Quelques baites etant fort

triſtes, ont hurlemant, comme ſont les chiẽs. Et pluſieurs d'antr' eus, ont fait grand' preuve de leur triſteſſe, an divers tams & lieus, ainſi que l'on raconte: comme de mourir ſur le tõbeau de leurs maitres, toujours hurlans piteuſemant, ſans qu'ils an peuſſet etre chaſſés, ne voulans manger ne boire. Pline recite, qu'vn chien ne departit jamais du cors de ſon maître (qui avoit eté mis à mort, par autorité de iuſtice) jettãt de triſtes hurlemans, anvironné d'vn grand cerne du peuple Romain. Et quand quelqu'vn luy eut jetté de la viande, que ce chiẽ la porta à la bouche du mort. Puis quand on eut jetté le cors dedãs le Tybre, ledit chien ſe mit à la nage, eſſayant de le ſoulever & ſoutenir: grãd' multitude de jans etãt eparſe, à cõtãpler la fidelité de cette baite. Les chats auſſi exprimet vn gemiſſemant ſamblable à celuy des hommes. Item les pigeõs ramiers, & les tourterelles gemiſſet: leſquelles contantes d'vn mary, jamais n'an admettet vn autre: iceluy mort, jamais ne perchet ſur ra-

Liure 8. chap. 40.

meau verdoyãt, ne ceſſant de gemir. Egl. 1.
Dont Vergile dit,

La tourte ſus vn orme haut eleué an l'air,
A tout'heure du jour gemira ſans ceſſer.

On dit auſſi du Crocodile, qu'il feind ſi bien la vois d'vn hõme pleurant, qu'il invite à ſoy les perſonnes, & devore les invités. Dont et venu an proverbe de dire, *larmes de crocodile*, pour trahiſon converte d'vne piteuſe mine. Mais nulle baite vrayemant pleure, nonobſtãt que quelquesvnes jettet des larmes, cõme l'on dit. Car Plutarque affirme, que les cerfs & les ſangliers larmoyet: & que les larmes des cerfs ſont ſalees, & des ſangliers douces. Il explique la cauſe de cette diverſité. Les medecins Arabes font merveilheuſemant grand cas, d'vne pierre qu'ils nommet *Bezaard*, pour le plus excellant contrevenin & contrepoiſon qui ſoit au mõde: & diſet q̃ c'et des larmes des cerfs Oriantaus: laiquels ayans mãgé des ſerpãs, pour rejeunir & devenir plus forts, antret dans vn fleuve: où ils demeuret plõ- Sympoſ. 7. cha. 2. & au liur. des cauſes naturell.

gés fins à la taite, juſques à tant qu'ils ſantet la vertu du venin ſeparee. Ce pandant ils jettet vne larme, quelque fois groſſe comme vne aveline ou noyſette, qui ſe fige & andurcit: tant, qu'elle chet lors que le cerf ſort du fleuve, & on la trouve là. Voyés ce qu'an ecrit Avenzoar auteur Arabe, & Theomneſte grave auteur de la medecine veterinaire ou cheualine, & Pline an ſon hiſtoire naturelle. Scribon Large, tres-ancien medecin Romain, ſamble an faire manciõ ancontre les baites venimeuſes. Là où il donne l'ordure de mauvaiſe odeur qu'on trouve au coin de l'eul, qui touche le nez du cerf quand il et prins: & dit, que les chaſſeurs de Sicile l'amaſſet diligeammant. Cardan an ſes ſubtilités, reprãd Scribon de celà, diſant que cette pierre et coutumieremant trouvee an Pely, region de l'Inde Oriantale, & nompas an Sicile. Iule Ceſar Scaligèr ſamble an avoir parlé mieus, & plus aſſeuremant, an l'exercitation 112. contre Cardan. Elle ne ſe „ trouve au cerf (dit il) avant qu'il ayt

Liu. 1. trait. 3 chap. 6.
Liure 1. de la veter.
Liure 8. cha. 27.
Chap. 163.
Liure 7.

„ſant ans. Apres cet age elle nait cõ-
„tre les os,au coin de l'eul,& ſe rand
„eminante quelquefois juſqu'à la
„bouche,plus dure que corne. Exte-
„rieuremant ell'et ronde, fort luy-
„ſante,de couleur fauve,ayant quel-
„ques veines plusnoires. Ell'et ſi lize,
„qu'elle echape des dois,&ſe derobe,
„de ſorte qu'il ſãble qu'elle ait mou-
„vemant,C'et vn remede contre ve-
„nins treſ-ſoudain.On an donne aus
„peſtiferés, avec fort peu de vin:de-
„quoy ils ſuet tant, que vous diriés
„que le cors ſe fond tout. Aucũs niet
„q̃ celà ſoit larme du cerf, ains vraye
„pierre:mais on peut voir(ſi ell'et an-
„tiere)l'androit par où ell'ha eté arra-
„chee de l'os.

Nous avons bien voulu diſcourir vn peu ſur cette pierre, tant à cauſe de ſa reputacion, que d'autant qu'on la tient pour larme de cerf. Mais telles ne ſont vrayes larmes,comme celles que le ſeul homme rand: ains par ſimilitude ſont ainſi appellees,ne plus ne moins que l'hurlemant & le gemiſſemant ſont nommés pleurs, & le

rechignemant ou Ris batard (tel que nous appellons Cynique, ou de chiẽ) et dit Ris par ſimilitude. Donques le pleur et peculier aus hommes, auſſi bien que le Ris: nonobſtant qu'il y ha ù des perſonnes, qui jamais ne pleuraret: car auſſi s'an et-il trouvé qui ne riret jamais. Pline ecrit, qu'on ne vit onques pleurer ou rire Phocion. Au contraire, Democrite rioit, & Heraclite pleuroit de tout ce qui avenoit. Ce ſõt marques & notes d'vne mauvaiſe nature, comme il dit: tout ainſi qu'an Antoine, fame de Druſe, laquelle ne cracha jamais, & an Pomponie poëte conſulaire, qui ne routa jamais: lequelles choſes toutefois sãblet etre propres à l'homme. Nous anſegnerons cy apres, par quelles raiſons celà peut avenir. car il et bien ſeant d'expliquer, outre les choſes frequantes, celles qui avienet raremãt: & maimes leur traité an et vraycmant plus plaiſant, d'autant qu'elles approchet des miracles.

Liu. 7. ch. 19.

De ceus qui n'ont jamais ou fort peu souuant ry: & d'où vient cela.

CHAP. III.

S'Il faut ajouter foy aus hiſtoires, pluſieurs n'ont jamais ry. Premieremant Craſſe, pere-grãd de ce Craſſe, qui mourut ez guerres contre les Parthes, fut nommé Agelaſte (comme on dit) par ce qu'il ne rit jamais. On ecrit auſſi, que Phocion ne fut jamais veu pleurer, ne rire, comme no⁹ avons dit vn peu auparavant. L'Empereur Numeriã, & Philippe le jeune, jamais ne furet vus rire. Ange Policiá ecrit, qu'an ſon païs d'Italie, il y ha vne familhe, qui ha le ſurnom de ne rire point. Apollonie Tyanee aſſura que Nerva regneroit, de ce qu'il ne l'avoit jamais veu, ne rire, ne jouër. On dit que Caton Cenſorin ne rid jamais qu'vne fois: & ce fut pour voir manger à vn âne de rudes chardons: dequoy nous avons fait mancion cy deſſus. Ainſi trouvons nous, que Lucie & M. Craſſe (celuy qui acçuſa Carbon) n'ont ry qu'vne fois an

Plin. liu. 7. chap. 19.

Li. 2. cha. 7.

leur vie. On ecrit de Philippe Cæsar, qu'il fut dés le cinquieme an de son age, tant severe & d'esprit si triste, qu'il ne peut onques etre emeu à rire aucunemant, par l'invancion de qui que ce fut. On dit aussi de Socrate (tres-renommé pour sa grande sageſſe) qu'il etoit toujours de maime visage, ne plus joyeus, ne plus troublé. Platon fut si modeste, qu'on ne le vit jamais rire, sinon moyennemant. Dejoces, fis de Phaorte, qui pour son equité fut eleu Roy des Medes, ne permettoit qu'aucun an sa presance rid ou crachat. Trophonie, etoit vn oracle de Iupiter an Lebadie (les autres liſet, Lelidie) au païs de Bœotie, an vne fante sous terre. duquel on racõte cette mervelhe: que qui y avoit eté demander avis, jamais depuis ne rioyt, ayant toujours l'esprit traualhé & triste. De cette fable peut etre prins ce qu'on dit du puis S. Patrice an Hybernie, ce dit Erasme: auquel ceus qui ont eté, ne peuvet jamais plus rire, d'autant que de là (diſet aucuns) on voit ou oyt, ce qu'on fait an anfer,

Alex. d'Alc. liu. 6

Chil. 1. cent. 7. adag. 77.

comme là etant ſon antree. Ainſi affirmet quelques vns, que Lazare frere de Marthe & de Magdeleine, depuis qu'il fut reſſuſcité & revenu des anfers, ne fut jamais veu rire. Quelle peut etre la cauſe de cecy? Ie dirois volontiers, que tous ceus-là ont eté fort triſtes & melancholiques, ou de nature, ou par accidant. Car l'humeur epais & terreſtre (tel que nous diſons etre le ſuc melancholique) et tardif au mouvemant & à l'alteracion: d'autant qu'il et ſec, rude & peſant. Pource tous les melancholiques ſont plus ou moins conſtans, fermes, roides, & opiniatres: ils ne ſe ſouciet guieres que des choſes ſerieuſes, ne prenet plaiſir aus ridicules, & n'an ſont pas emeus. Car ce ſont choſes legieres & qui n'ont analogie ou proporcion „ avec leurs eſpris graves. Pline dit Li. 7. ch. 19.
„ treſ-bien de leur condicion: Cette
„ tanſion d'eſprit, quelquefois deviẽt
„ rigueur & affreuſeté de nature, dure
„ & imployable & ote les humaines
„ affeccions. Les Grecs, qui an ont eu
„ l'experiance de pluſieurs, appellet

„ telles jans *Apathes*, c'et à dire exams
„ de paſſion. Maimes (qui et choſe
„ merveilheuſe) la plu-part des auteurs
„ de ſageſſe, ont eté tels: comme Dio-
„ gene Cynique, Pyrrhon, Heraclite,
Timon, &c. Ce dernier fut ſi triſte,
qu'il fuyoit la compagnie des hom-
mes, comme vn Lougarou: dont il
fut ſurnommé *Miſanthrope*, c'et à dire
haineus des hommes. Il appert de
Chap. 4. cecy manifeſtemant, combien et
vray ce que nous avons dit au pre-
mier livre, la ſeverité etre la grand
peſte & deſtruccion du Ris. Car ceus
qui ſont reduis à l'apathie des Stoi-
ques, vuides de toute lieſſe, ne ſont
aucunemant tantés des choſes ridi-
cules. Et c'et d'autant, qu'ils ſont peu
ou point emeus d'aucune paſſiõ d'eſ-
prit, n'ayans les cœurs ne mous ne la-
ches, aiñs durs & ſerrés de nature. Itẽ
ceus qui ravaſſet & pãſet toujours al-
heurs, les ſonge-creus, etõnés, crain-
tifs, defians, ou qui deſiret extreme-
mant quelque choſe, comme les a-
moureus tranſportés de folie. car tels
ne prenet garde à choſes ridicules,

ou ils n'an ſont rien emeus. Certainemant il y an ha, qui parvienet à telle fermeté & roideur (pour ne dire, rudeſſe) qu'ils ne peuvet facilemāt etre marris, ne joyeus, de choſe que ce ſoit Au contraire, ceus qui ſont fort anclins à rire, ſont mous & ployables, phlegmatiques, ou ſanguins, dous & paiſibles, pitoyables, joyeus & ebaudis. Tels s'emeuvet ſoudain de quelconque occaſion: comme auſſi bien tôt on les void appaiſés & variables an leurs affeccions. Celà proviēt d'vn naturel tandre, qui reſſoit facilemant toute impreſſion: d'autant que (comme diſet les phyſiciens & Medecins) toute ſubſtance ſubtile & lache, et plutôt alteree, que n'et l'epaiſſe & ſerree. Il ne faut donc pas ſ'emervelher, ſi aucuns ſont d'eſprit tant ſevere & auſtere, qu'ils ne ſ'emeuvet des choſes plaiſantes, & par conſequant ne riet jamais, ou bien tard: maimemant veu qu'il ſamble, que aus melancholics l'eſprit extravague, & et preſque dehors, ſ'aliēnant du cors, faiſant des chateaus an Eſpagne, comme on dit

an proverbe. Parquoy ils ſont fort taciturnes, mornes, & reveurs. Il n'y ha rié toutesfois qui ampeche, q̃ tels ne ſoint robuſtes & valhans, preus, courageus, & magnanimes, voire (ſi nous croyons Ariſtote) an tous animaus courageus & valhás, le cœur et petit, epais & dur: aus baites craintives & fuyardes, il et grand, mou & lache: comme au rat, à la belette, au lievre, counil, cerf, âne, &c. Ces propos confirmet, ce que nous avons dit au premier livre, que la conſtruccion ou batimant du cœur, fait beaucoup à recevoir facilemant ou difficilemant les affeccions. Car, comme nous avons là demoutré, le cœur moulet, tandre & lache, et promptemãt reſolu d'vne grand' joye, juſques à evanouyr, & maime à mourir. Au cõtraire, le cœur dur & ſerré, et plus emũ de la choſe triſte, que de la joyeuſe: dõt il etouffe plus aiſemant ſa chaleur naturelle. Voyci comme il an va. Au rancontre de quelque choſe plaiſante, le cœur promptemant ſe dilate: qui et autant que dire, le cœur an reſte emũ.

Liur. 3. des part. des animaus. ch. 4.

Chap. 11.

Chap. 12.

dont

dont à ceus qui ont le cœur ample, lache, & moulet, echapet beaucoup d'eſprits. Le cœur petit & dur, ſe dilate mal-ayſemant, & ſes eſpris n'y ſont facilemant emeus : d'autant qu'ils ſont preſſés dans vn vaiſſeau etroit. Au cœur plus grand, la chaleur et moins vehemante (comme nous avons anſegné au premier liure, ſuyvãt Ariſtote) & y ha moindre quantité d'eſpris, an proporcion de l'autre. Dont auſſi il y ha moīs d'affaire à emouvoir & agiter ceus-cy, d'autãt qu'an vn ample lieu, les eſpris ne ſont pas foulés. Or non ſeulemant les jans de cœur, & magnanimes, ònt eté pour la pluspart melãcholiques, ains auſſi les plus ingenieus & ſages, qui ont eté principalemant auteurs de ſapiance, cõme nous avons dit cy deſſus, recitans les paroles de Pline. Ainſi dit Ariſto- Chap. 11.
„ te an ſes problemes : Ceus qui ont Liure 30.
„ eté renommés de grand eſprit, ou probl. 1.
„ an l'etude de Philoſophie, ou an
„ l'adminiſtracion de la republique,
„ ou à compoſer des vers, ou à exer-
„ cer les ars, tous ont eté melãcolics,

„ & aucuns d'iceus tellemant „ qu'ils an ont été transportés de fo- „ lie: comme antre les Heroës & plus „ grans personages (qu'on nomme „ *Dimi-dieus*) on dit d'Hercule, d'Ajax, „ & de Bellerophon : daiquels l'vn „ devint totalemant antagé, l'autre „ se plaisoit aus lieus desers. Dont „ Homere dit,

Iceluy-là etant hay de tous les Dieus,
Erre seul par les chams & solitaires lieus:
Rongeant son pauure cœur : & fuyant,
ainsi comme
Vn sauuage animal, les vestiges de l'homme.

„ On an ha trouvé plusieurs autres „ du ranc des Heroës, qui ont de mai- „ me eté malades. Et des derniers tãs, „ nous avons antandu, que Empedo- „ cle, Socrate, Platon, & plusieurs au- „ tres personnes notables, ont eté de „ cet humeur: & aussi la melheur part „ des poëtes. Car cette maladie tra- „ valhe plusieurs tels personages, à „ cause de cette habitude du cors : & „ quelques-vns de leur nature an- „ clinet manifestemant à icelle af-

„ feccion : mais praique tous ont eté
„ tels de nature, & c. Quant à la pru-
dance, on croid qu'elle et cauſee de
ſechereſſe : tout ainſi que l'humidité
& molleſſe, fait la niaiſerie. Car pour
telle raiſon, les hommes ſont volon-
tiers plus ſages que les fames, & les
hõmes d'age que les anfans. Dõt He-
raclite ſamble avoir bien dit, *lueur ſei-
che, eſprit treſ-ſage.* Platon auſſi l'ha vou- Au Timee.
lu, diſant que l'ame à cauſe de l'humi-
dité du cors, oublie ce qu'elle ſavoit
auparavant que d'etre retrainte & at-
tachee au cors. mais à meſure que de
jour à autre le cors ſe deſſeiche de
plus an plus, l'ame ſe moutre plus ſa-
ge & plus ſavante. Pource les anfãs
plus ſecs de nature, expliquet les dõs
& graces de leur eſprit, plu-tôt que
les moulets: voire quelques-vns trop
tôt, laiquels nous diſons etre d'eſprit
precoce (c'et à dire, meur devant ſa
ſaiſon) & qu'ils ne ſont de duree pour
vivre longuemant. Car an tels cors il
y ha peu de l'humidité, qui cauſe la
longue vie. Donqs ſi c'et la ſeichereſ-
ſe, qui conduit l'eſprit à prudance,

comme l'humidité cauſe la ſortie, il ſ'anſuit que la grand' ſeichereſſe fera la grande prudance, & la moyenne rabattra autant de la parfaite prudãce, qu'elle ſera participante de large humidité. Or les mous, comme fames & anfans, ne ſont pas ſeulemant peu aviſés, & moins ſages, ains auſſi ſont emeus fort aiſemãt de toute occaſion, ſoit elle triſte, ou joyeuſe. Ce que appert clairemant ez anfans, lequels s'ejouïſſet ou fachet de pluſieurs choſes, qui ne les emouvroint aucunemãt s'ils etoint pl⁹ agés. L'inconſtance provient de la maime cauſe: d'autant que la molleſſe ſamble inepte à agir, & treſ-apte à patir. Or toutte affeccion et paſſion. Dont s'il y ha eu quelques hommes prudans & ingenieus, qui n'ont rien eté, ou fort peu emeu des paſſions de l'eſprit (maimes de celles qui epanouïſſet le cœur, comme le Ris & la lieſſe) il et vray-ſamblable, qu'ils ont eté melancolics : c'et à dire de complexion froide & ſeche. dequoy auſſi je conjecture qu'ils ont eté grailes & mai-

gres, ayãs les cœurs petis, durs & ser-
rés, lequels etoint plus facilemant
emeus des choſes triſtes, que joyeu-
ſes. Que la chaleur, outre l'humidité
copieuſe, faſſe grandemãt à la joyeu-
„ſeté, Ariſtote l'anſegne, diſant: La Liu. 30.
„chaleur cauſe aſſurãce & lieſſe. & par- probl. 1.
„tãt les anfans ſont coutumieremãt
„pl⁹ joyeus, & les vielhars pl⁹ triſtes.
„Car ceus là ſont chaus, & ceus-cy
„frois. Auſſi apres le jeu d'amours,
„praique à tous hõmes l'eſprit et ab-
„batu, & an devient triſtet pour ce
„qu'ils ſont non ſeulemant deſſe-
„chés, ains auſſi refroidis, par la ſou-
„traccion d'vne ſuſtance neceſſaire
„aus parties. Dont ſi quelqu'vn, ou
de nature, ou bien par accidant, ha la
ſechereſſe jointe à la froideur, tel ſe
moutrera toujours triſte, & inepte à
joyeuſeté. Laquelle condicion ou cõ-
plexion et fort elognee du bon natu-
rel humain: & predit vne courte vie
& mauuaiſe ſanté. Pourtant Pline ha Liu. 7. ch. 19
treſ-biẽ dit, que ce ſont marques d'vn
mauvais naturel, comme an Antoine
faime de Druſe, de n'avoir jamais cra-

ché, & c. car on n'eſtime la nature treſbonne de chaque choſe, quand ell' exerce bien ce qui et propre à ſon eſpece. Si donc le Ris et approprié & dedié à l'hõme, celuy qui s'an abſtiẽt du tout, n'ha point la ſymmetrie & moderacion de la tẽperature ou cõplexion humaine. Outre ce, la corpulance l'anſegne ſuffiſammãt. car chacun approuve & louë *l'Euſarcie*, c'et à dire, l'etre moyennemant charnu. Or cette condicion n'et trouvee, que ez cors humides & chaus. Le cõtraire et pour les melancoliques, leſquels à raiſon de celà ſont grailes (comme dit et) ſecs & durs, n'ayans praique riẽ que nẽrs & os. I'ajoute ancores, que les meurs, qui ſuivet la trampe du cors (ainſi que Galen ha bien amplemant remoutré, ſuyvant Platon & Ariſtote, au vn traité qu'il an fait expres) ſont de beaucoup plus excellãtes & aggreables ez ſanguins, qu'ez melancholics. Car les ſanguins ſont naturellemãt dous, gracieus, pitoyables, miſericordieus, humains, courtois, liberaus, civils, affables, faciles,

M. Joubert ha ce mot familier, pour dire tẽperature ou complexion. Ainſi dit on la trampe du fer, & de l'acier, an ſamblable ſinificaciõ, pour dire tẽperature. & le vin et dit tramé, pour tamperé.

& traitables, hardis, amiables, accompagnables, & de bonne chere: dequelles cõdicions & vertus, le vray naturel de l'homme et naïvemãt exprimé. Au contraire les frois & secs, forlignans & etrangés de la condicion humaine, sont pour la plu-part & naturellemant âpres, rudes, cruëls, inhumains & atroces, chiches, farouches, brusques, difficiles, craintifs, opiniatres, inexorables, solitaires, &c. Dont si quelqu'vn met an avant, que des Agelastes il y an ha eu, non seulemant de fort prudans & ingenieus, ains aussi bonnes jans, & de loüables meurs, qu'il oye la reponce que Socrate donna à ses disciples, pour le Physionomien: duquel ils se moquoint, par ce qu'il avoit jugé leur maitre (qu'on estimoit le plus continant & chaste de son tams) etre palhard. I'etois (dit-il) tel de nature: mais la Philosophie m'a ansegné autres meurs. Ainsi nous n'avons egard, qu'à la complexion & inclinacion naturelle: & disons avec Aristote, que les su-nommés grans per-

Objeccion.

Reponce.

ſonnages, ont eté praique tous tels de nature. Par ce diſcours, aſſés prolixe & melé, il n'appert pas ſeulemant, pourquoy quelqués vns ſont ineptes à rire, ains auſſi d'où vient que les vns y ſont plus promts, les autres plus tardifs. A quoy nous ha contraint la maniere d'anſegner, veu que lés contraires öppoſés l'vn à l'autre, ſont mieus eclarcis, & des contraires et maime diſcipline. Mais par ce qu'il y peut avoir quelqués reſtes de cette queſtion (je dis de celle qui propoſe, le Ris etre plus familier aus vns, que aus autres) pourſuivons le ſurplus brievemant & à part.

D'où vient que les vns riet plus ſouuant, & ſoudain, que les autres.

CHAP. IIII.

IE panſe qu'il appert ſuffiſammant de ce qu'ha eté dit, ceus rire plus aiſémant & plus ſouvant, qui ſont bien nés, & d'heureuſe complexion.

Ce que avient de la quantité du ſang loüable, pur, net, clair, & plus ſubtil que gros. Car le ſang etant vicieus & mauvais, groſſier & trouble, ou maimes an petite quantité, il faut neceſſairemant qu'il an avienne du contraire. Parquoy les malhabitués & malades, ou qui relevet fraichemant de maladie, les malſains & melancolics, ne riet pas volontiers. Et c'et d'autant, que les vns ont peu de ſang, les autres l'ont groſſier, & les autres mal net. Dont auſſi ceus qui s'adonnet du tout à l'etude, & contemplacion, ou à quelque grand affaire, praique tous ſont agelaſtes, triſtes, rudes, ſeveres, & de ſourcil ranfrongné: par ce que la vertu vitale etant affoiblie, par la cõſumpſion des eſpris, il leur reſte peu de ſang, & iceluy et groſſier comme atrabilaire. Au contraire les anfans & jeunes jans, qui n'ont point de ſoucy & ſont an bon point, on les trouve promts à rire, d'vne face joyeuſe, ouverte, galharde, & plaiſante. Par maime raiſon les fames

generalemant, riet plus souvant & plus aisémant que les hommes, & les gras que les maigres. Car les gras & les fames, angeandret beaucoup de bon sang, duquel provient beaucoup de graisse, si on se traite bien, an repos & tranquilité d'esprit. Il faut rapporter à cette classe & ordre, ceus qui ont large poitrine, & qui abondet an chaleur. Car on void ceus là plus anclins au Ris, & quand ils s'y ruët facilemant sont transportés du carchin, d'autát que par cette conformacion, beaucoup d'espris peuvet mõter an haut. Or que le Ris soit emeu de l'abondance de la chaleur, & du sang, on le peut confirmer par l'autorité de plusieurs. Melet premieremant au livre de la nature humaine, Le Ris (dit-il) et appellé des Grecs *gelos*: & on interprete *gelos* de *hele*, qui signifie chaleur. car ceus qui sont chaus, on les tient pour fort anclins à rire. Et an vn autre lieu: *Hæma* (qu sinifie sang) et dit de *æthe* qui signifie ie brule. Car il et le plus chaud de tous les hu-

„meurs qui ſont an nottre cors: &
„ceus aiquels le ſang abõde, leur eſ-
„prit et plus joyeus. Il ſamble auſſi qu'Homere veulhe dire, que le Ris provient de quantité de chaleur, où il appelle le Ris *asbeſte*, c'et à dire, que lon ne peut etaindre. Hippocras rapporte aus elemans la cáuſe, que des hommes les vns ſont triſtes, & les autres joyeus. car (comme il veut) ceus qui ont le ſang purifié, ſont le plus ſouvant riars, vermeils de viſage, & de beau teint. Et la raiſon pourquoy la quantité & bonté du ſang, communemant rand l'hõme joyeus, c'et que tel humeur et plus que tout autre convenable à nature. dont nature an etant ebaudie & joyeuſe, aquieſce mieus au Ris. D'avantage du ſang benin, clair & ſubtil, qui ſoit copieus, ſe font beaucoup d'eſpris clairs luyſans & remuans. Or ce ſont les eſpris qui agitet le cœur, apres que l'objet les a emeus: ce qu'ils anduret facilemant. Donqs il appert manifeſtemant, qué les plus ſavans & expers Phyſionomiens, ont traibon avis de

panſer que le Ris debordé ſignifie abondance de ſang : & que les cauſes de lieſſe, ſont toutes celles qui angeãdret beaucoup de ſang. Qu'ainſi ſoit, le vin peu trampé (an moyenne quantité toutesfois) etand le front, & rand l'homme joyeus : d'autant que d'iceluy procede le bon ſang. Parquoy il et bien dit, *Le vin rejouyſſant le cœur de l'homme.* car il ote evidammant toute triſteſſe & facherie. Dont Zeno ſouloit dire (comme on le raconte) tout ainſi que les lupins amers, devienet dous pour avoir trampé an l'eau, ainſi l'homme s'adoucit par le vin. Et Galen au livre [n] ſu-nommé, prononce que le vin beu ſobremant, allege de toutte fachetie & triſteſſe : Mais celà et mervelheus, que pour avoir trop beu, les vns riet, les autres pleuret : vù qu'vne maime choſe ne peut de ſa nature produire contraires effais. Nous epluscherons d'avantage cette queſtion au chapitre ſuivant (de l'avis principalemant d'Ariſtote) par-ce qu'elle ſamble appartenir à ce fait,

n Que les meurs ſuivet la complexion du cors.

Pourquoy et-ce, que du vin les vns riet, les autres pleuret.

CHAP. V.

LE vin beu ſans meſure, angeandre diverſes meurs, randant les hommes ou plus dous & traitables, gracieus, humains, facecieus, pitoyables, plaiſans, joyeus, bouffons & badins: ou tout au contraire, audacieus, temeraires, furieus, coleres, mutins, noiſeus, quereleus & bateurs, quelques-vns mornes, peſans & andormis. Ce que on peut plenemant antandre, an prenant garde aus yvrõgnes, cõmant le vin les change par degrés. Car ſil ſe prand à vn de nature froid & taciturne, qu'on nomme *Saturnien*, an luy donnant à la taite vn peu galhardemant, il le rand joyeus, & l'excite à deviſer. Paſſant outre à le coiffer, il luy fait avoir plus de paroles, que n'ha vn charletan, le randant aſſeuré an babil & antretien, voire diſert & eloquant: dont le Poëte dit,

Fœcundi calices quem non fecere diſertum?

Qui et celuy qu'apres boire d'autant,
Ne ſoit diſert, plaiſant, & caquetant?

S'il continuë à faire *Carauſs*, il devient audacieus, pret & deliberé: puis an pourſuyvant ce train, il devient outrageus & petulant: puis comme anragé & forcené. Mais an fin ſurmonté totalemant du vin, il ſe rand hebeté & aſſoty. Vray et, que comme quelque-svns an continuant la bevette, changet de meurs, & devienet autres coup à coup, ſelon la meſure du vin, ainſi il y an ha de ſi fort habitués an chaque faſſon de meurs, qu'ils ne peuvet etre changés autremant. Car tel q̃cettu-cy et toujours durant ſon yurognerie, tel et quelqu'autre de ſa nature: ſavoir et, l'vn babilhard, l'autre egaré de ſans, l'autre piteus ou pleureur. Tellemant que ſi on ne cognoit privemant le naturel des perſones, on y et ſouvant trompé & abuſé: prenant celuy-cy pour yvre, qui ne l'et pas, & celuy-là pour ſobre, qui et bien yvre. Donques le vin change les meurs, ſelon le ſujet qu'il rancontre. Car, cõme dit et, les vns devienet

pleureurs, comme celuy lequel Homere fait ainſi parler:

On dit, qu'il ſort de mes yeus vn grand pleur,
Quand Bacchus m'ha vaincu de ſa liqueur.

Les autres ſõt fort triſtes (ſans pleurer, toutesfois) & taciturnes, maimemant des melancholics ceus qui ſont panſifs outre meſure, & comme ravis. Il y an ha que le vin rãd brutals amoureus: de ſorte qu'ils n'auront pas honte de baiſer, maimes devant les jans, telle qu'vn homme ſobre ne voudroit avoir baiſé à cachettes, à cauſe de ſa laideur. Cheremon diſoit à ce propos, que le vin s'applique & accommode aus meurs du beveur: & qu'il rand contraires, non les choſes qui ſont de maimes, ains les diſſamblables. cõme le feu remollit certaines choſes, & andurcit les autres: ſavoir et, il fond la glace, & andurcit le ſel. Ainſi le vin rand plus habiles les tardifs, & retarde ou apeſantit les mobiles. Ou comme le bain deroidit & rand ſouples les cors durs & ſerrés,

an les faisant plus habiles: & affoiblit randant vains & fletris les cors mous & humides: ainsi le vin an detrãpant l'interieur de l'homme, le change diversemant. De cecy on peut facilemant antandre, combien sagemant Platon conselhoit, que les anfans avant l'aage de dis & huit ans, ne beussent point de vin: remoutrant que le vin n'avoit eté ottroyé de Dieu aus hommes, que contre la rudesse & austerité de la vielhesse: comme vn bon remede, à faire rejeunir & oblier les facheries, & que l'esprit rude s'amolissant fut plus traitable, comme le fer se remollit au feu. Car la vielhesse et dure, austere & pleine de chagrin: nõpas à raison des ans propremant, ains à cause de la complexion, qui et deuë à tel age. Car comme l'adolessance et chaude, & abonde an sang: ainsi la vielhesse ha peu de sang, & et froide. Parquoy le vin et propre aus vieus, daiquels il revoque la froideur à certaine commoderacion ou symmetrie de leur chaleur. Mais à ceus qui croissent ancores, il et tres-nuysant: d'autãt qu'il

Liu. 2. des lois.

qu'il echauffe outre meſure leur nature boulhante, & fort emuë, les ſtimulant & aguilhonnant comme furieus, aus demeſurés & debordés mouvemans. Or que aucuns ſoint cõcités du vin à rire, les autres à pleurer, il ne le faut pas ſeulemant attribuer à la complexion du cors, cõme nous l'avons propoſé, ains auſſi doit etre à bon droit rapporté à la nature du vin. Car ceus qui s'an rampliſſet, ſi le vin et excellant & ſutil, ſ'ils ſont de bonne complexion, & ont quantité de bon ſang, ils ſe demenet tant de rire, & ſont tellemant decontenãcés, repreſantans diverſes geſticulacions, ou mines de leur cors, qu'ils an font rire ceus qui les voyet. Car de tel vin, la chaleur naturelle et augmãtee an quantité: dont le ſang anclos dans les vaiſſeaus, an et agité. Au cõtraire, ceus qui ont beu du vin gros, epais, trouble & au bas (maimemant ſi de leur complexiõ ils ſont plains de ſang vicieus, ayant an ſoy beaucoup d'amertume, aigreur, & ſuc noyratre) ils ne ſont emeus à rire, ains plutôt à

noiſe & à riotte, fureur & rage, quelquefois à pleurer. La raiſon et praique ſamblable, de ceus qui ſont malades d'humeur melancholique, daiquels on void les vns pleurer, les autres rire, à ce les contraignant la nature du mal. Mais d'autant que ce propos, outre ce qu'il appartient au traité du Ris, peut donner grand eclarciſſemant au diſcours commancé, il an faut parler plus au long, comme nous ferons au chapitre ſuyvant. Ce pandant je ne veus mepriſer, ce qui ha eté veu an cette ville de Mõpelier, depuis peu de tams an-ſa. Vne fame vaive, de bon age, non ſujette à maladies, pour avoir mangé des potirons vn ſoir à ſon ſouper, fut toute la nuit ſuyvante, comme folle de rire & de chanter, ſans autre mal ou changemant qu'on y apperſut. Neantmoins on luy fit pluſieurs remedes. Landemain celà luy fut paſſé. Elle diſoit avoir ſongé, qu'elle rioit: & ne ſe ſouvint autremant, de choſe qu'on luy eut dit ou fait. M. Hollier, tres-ſavant medecin de Paris, racõ-

te ez commantaires de ſa pratique (là où il traite de la ſuffocacion vterine) de deus filhes d'vn preſidant de Roüan, qu'on voyoit rire durant vne heure ou deus, fort diſſoluëmãt, toutes & quantes fois la matrice leur montoit an haut. Et nous an avõs vù quelques-vnes de maimes.

Que des melancholiques les vns riet, les autrẽs pleuret.

CHAP. VI.

NOvs avons demoutré vn peu au paravant, que la melancholie naturelle, qui et ancor dans les bornes de la ſanté, et annemie du Ris: jaſoit qu'elle puiſſe randre les perſonnes ingenieuſes, prudantes, & magnanimes. Mais la maladie, qu'on appelle *Melancholie*, & *Manie*, de tant qu'elle et contre nature, & depand communemant de la brulèure des humeurs, produït aus eſpris des hõmes divers effais. Daiquels nous ne toucherons icy, que ceus qui ſervet Chap. 4. & 5.

à nottre affaire ce ſont, le Ris & le pleur. Des melancholiqs (dit Paul
Li.3.cha.14. Æginete) les vns riet toujours, les autres toujours pleuret. Hippocras
Aphor. 53. liure. 6. juge moins dangereus, & plus gueriſſables ceus, qui ont la folie de rire. car il prononce, etre plus dangereuſe celle qui et ſtudieuſe. De ces deus effais, ſamblet avoir donné vn rare example, deus excellans Philoſophes, Democrite & Heraclite : daiquels l'vn rioit toujours dequoy qu'il avint, & l'autre an pleuroit. Mais le tres-prudant Hippocras temogne an ſes epitres, ayant eté appellé des Abderites pour guerir Democrite, de ſa pretanduë folie, qu'il n'etoit point fou, ny reveur, ains le plus ſage homme de ſon tams. Or par quelle raiſon il avient, que des fous les vns ſont joyeus & anclins à rire, les autres (qui font la plus grand part) triſtes, mornes, & pleu-
Liure 30. probl. 1. reurs, Ariſtote l'anſegne par l'example du vin, duquel nous ſommes ſervis cy-deſſus. Le fait et tel : La maladie qu'on appelle melancholie

(c'et vne alienacion d'eſprit, ſans fievre) et faite de l'abondance de l'humeur melancholique, lequel et la lie & le limon du ſang. Si cet humeur, ou quelque autre, ſe brule & devient Bile-noire, il excite la Manie, autremant dite Rage. Ce ſont maus divers, & qui ont differantes faſſons, ſelon que l'humeur et froid ou chaud. Car le froid cauſe pluſieurs facheries & angoiſſes d'eſprit: le chaud donne aſſeurance & lieſſe. Dont ſi les humeurs melancoliques, faiſans la maladie ditte melancholie, ſ'echauffet, l'homme devient plus joyeus & audacieus. An la Manie ou Rage, tandis que l'humeur brule, on y apperſoit quelque lieſſe & fureur: l'humeur etant brulé, & comme reduit an ſandre, par ce qu'il brule moins, la folie n'et plus ſi temeraire que au paravant. Quand an fin l'ardeur, ceſſe l'homme et plein d'angoiſſe, triſteſſe, & chagrin, aimant d'etre ſolitaire. Pour lors et faite l'eſpece de folie, qu'on nõ-

me ſtudieuſe. Donques on void (dit Ariſtote) divers & inegaus melancholiques, d'autant que la force de la melancholie et diverſe & inegale. Car elle peut etre grandemant froide, & fort chaude auſſi. dequoy il appert; qu'elle peut recevoir diverſes qualités moyennes, & an divers degrés. Or l'eſpece du Ris excitee de melãcholie, pour certain doit etre des mal-ſaines, daiquelles nous avons parlé au ſegond livre. Et tel et (ou peu ſan faut) le Ris cauſé de douleur, auquel il n'appert rien de plaiſant, qui joint au triſte, faſſe le ridicule. Parquoy à bon droit nous le diſons batard, d'autant qu'an ſa matiere on void manquer l'autre partie. Mais il nous an faut parler au ſuyvant chapitre plus particulierémant.

Chap. 3.

Sauoir-mon ſi quelqu'vn an ſe doulant peut rire.

CHAP. VII.

Il y ha certaines eſpeces de Ris, qui ſamblet proceder de douleur : cõme il appert de ceus, qui pour le diaphragme bleſſé, ont vn Ris mortel: ou qui ſont piqués d'vne tarantule, &c. A tel Ris peut etre ſamblable, celuy qu'on repreſante maugré ſoy, quand on et frappé contre le dos ou talhant de la jambe, auquel androit il n'y ha point de chair : ce que j'ay ſouvant eprouvé. Du coup on ſant vne treſ-grãd' douleur, & on rid neãtmoins, comme quand on et chatoulhé. C'et que telle douleur, etant communiquee au diaphragme (ainſi qu'il et vray-ſamblable) on fait vne grimace riſoliere, non autremant que quãd ſoudain on antre dans vn bain fort chaud, ou bien froid. Car le chaud & le froid deplaiſet egalemant, & font fremir de leur rancõtre : Ainſi quand on manie vne playe, ou qu'on fait

quelque legier mal an jeu, nous plaignons de la douleur, comme an riãt. Ainſi le chatoulher, quoy qu'il ſoit deplaiſant, nous cõtraint à rire. Mais ancor ſans attouchemant, le Ris peut etre emù, à raiſõ de quelque douleur ou facherie, nõ de cors, ains d'eſprit. Qu'ainſi ſoit, ce Ris Sardonien plein d'amertume, duquel nous avons traité au ſegond livre, et principalemant avec triſteſſe, colere, & depit. On pourra dire, que c'et vn Ris feind & contrefait à nottre plaiſir. car telle cõtenance de bouche, & la trogne du viſage, peut etre contrefaite ainſi que nous voulons, cõme il a eté ſuffiſammant remoutré au premier livre. Celà et vray: mais aùſſi quelquefois de la poitrine ſort vn Ris contraint, & non volontaire, quand l'eſprit et extrememant angoiſſé de quelque facherie. Ie peus confirmer cecy d'vn bel exãple. Quand les Carthaginois euret demandé la pais, & qu'il etoit mal-aiſé d'aſſambler l'argeant qu'il leur falhoit payer, etans epuiſees les finances par la longueur de la guerre:

Objeccion.

Reponce.

la Cour pleine de deul & de triſteſſe, on dit que Hannibal ſe rid. Haſdrubal le reprind aigremant, de ce qu'il avoit ry, an cette miſere & calamité publique, luy maimemāt qui etoit cauſe de ce deul & lamantacion. Auquel Hannibal dit, Si, comme on void des yeus la faſſon de mon viſage, on eut peu voir celle du cœur, il vous apparoitroit facilemant, que ce Ris par vous repris n'et d'vn cœur joyeus, ains praique forcené du mal qu'il ſant. Mais commant peut avenir celà? Qui aura bien antandu, ce que nous avons demoutré au prémier livre, il le pourra cõprandre aiſemant. Car là nous avons prouvé, que le Ris et ſuſcité de joye & de triſteſſe anſamblemant: & que le minois de la bouche (voire praique de tout le viſage) et de maime aus pleureurs, que aus rieurs. Daiquelles propoſicions ja reſſuës, on peut colliger & conclurre, que tãt la triſteſſe, comme la joye, peuvet faſſonner le Ris. Toutesfois (ce que nous avons auſſi demoutré) la joye ſurmonte an l'affeccion riſifi-

Chap. 14.

Chap. 19.

Chap. 14.

que; comme la choſe et plus joyeuſe que triſte. Ha ce donq eté le ſeul deplaiſir, qui ha meu Hannibal à rire? Non, à mon avis: car il y avoit quand & quād l'eſperance, laquelle toujours accompagne les hommes valhans & magnanimes, comme les coüars & puſillanimes ſont d'ordinaire an de-
Chap. 6. fiance. Or nous avōs anſegné au premier livre, que pār l'eſpoir (qui jamais ne manque à jans de cœur) il avient praique le maime, que de lieſſe. Car le cœur s'epanit doucemant, comme s'il vouloit ambraſſer l'objęt que l'eſpoir luy preſante: & le cœur s'emeut de panſer au bien qu'il pretand, autāt (peu s'an faut) que du bien preſanté. Puis donc que l'eſpoir dilate, & la triſteſſe an comprimant ſerre le cœur, ces deus paſſions melees anſamble, peuvet avoir emeu le Ris à Hānibal. Nous y pouvons ajouter la raiſon, qui depand de la confeſſion d'Hannibal. On dit qu'il repondit, ſon Ris avoir eté, nō d'vn cœur joyeus, ains praique forcené: ce qui et fort vray-ſamblable. Car nous avons remoutré vn peu

auparavant, que des fous, maniacles & furieus, les vns pleuret, les autres riet: & il avient quelquefois d'vne grieve triſteſſe, & d'vne rage, que le cœur an ſera grandemant troublé, à cauſe des vapeurs & fumees melancholiques, qui le travalhet, nõ-pas aſſiduëllemant, ains par intervalles. De là (ſans doute) peut avenir, qu'il ebrálera fort le diaphragme. Or au mouvemant de ces deus, s'anſuivet facilemãt toutes les autres choſes que l'on requiert au Ris. Mais ce Ris qui provient de douleur, ne merite d'etre dit vray & legitime: veu qu'il ſuit tãt ſeulemant l'impetuoſité du cœur, ſans aucune raiſon, ou propre occaſion qui ſoit preſante. Donqs il et batard, puis que l'antiere definicion du Ris ne luy appartient pas. Chap. 6.

Aus ſudittes queſtions & problemes du Ris plus familier au vns que aus autres, & à quelques vns fort vſité, nous ajouterons cettuy-cy pour le dernier: pourquoy on dit communemant, *La ratelle fait rire*. lequel probleme ſuivra bien ces propos, d'autant

que de la rate provient quelquefois vn Ris batard & Sardonien, ainsi que nous expliquerons au chapitre suivant.

Pourquoy dit-on que la rate fait rire.

CHAP. VIII.

Splenride-re facit, co-git amare iecur.

ON allegue vulgairemãt ces vers d'vn pentametre Latin,

Le Ris de la ratelle vient,
Et l'amour du foye prouient.

De laquelle sentance il et sinifié, le siege de l'amour etre au foye, & celuy du Ris an la rate. Quãt à l'amour, ce ha eté vrayemant l'opinion de Platon, que nous avons refutee au premier livre: au-moins nous l'avons autremant interpretee, disans que l'amour ne se rapporte à la faculté vegetative, laquelle et deuë au foye: sinon que vous preniez l'amour, pour vne volupté & appetit d'angeandrer. Car l'amour propremãt ditte, et vne affeccion particuliere, & vn mouvemant du cœur, ne plus ne moins que

Chap. 6.

la haine. comme les contraires ſont naturellemant an vn maime ſujet. Liu.1.ch.9.
Nous an avons prouvé autant du Ris: ſavoir et, qu'il anſuit certaine affeccion & mouvemant du cœur: & Liu.1.ch.14
avons anſegné, quel et ce mouvemant. Donqs pourquoy dit on, *La rate fait rire*, comme ſi l'ouvroyr & le ſiege du Ris etoit an la rate, ou que la rate fut inſtrumát du Ris? Pline Li.11.ch.37.
ecrit, que aucuns ont panſé, l'etre par trop anjouë, proceder de la grandeur de la rate: & que ceus auquels on l'ha otee, ne riet point du tout. Mais quiconque ſera verſé le moins du monan l'anatomie, antandra facilemant que celà et fort abſurde, panſer qu'on puiſſe oter la rate, ſans qu'on an meure, & bien tôt. Car à la rate appartienet de ſi notables veines & arteres, qu'il ſeroit impoſſible (maimes an l'androit qu'elle et) d'arreter par aucun moyen le flus de ſang. Ie laiſſe à part, combien grand et le beſoin & ſervice de la rate à tout le cors: de ſorte que je ne me peus aſſes ebayr, de l'imprudance d'Eraſiſtrate, qui ha

bien oſé ecrire, que elle etoit an vain: d'autant qu'on n'apperſoit (dit-il) aucun ouvrage ou vſage d'icelle. Il ſamble qu'Ariſtote ne ſ'et guieres forvoié de cette fauſſe opinion, quand il e-

Liure 3. des part. des animaus, cha. 7.

„ crit, la rate etre neceſſaire par acci-
„ dant, tout ainſi que les excremans,
„ tant du vantre, que de la veſſie. dōt
„ il avient (dit-il) que an quelques vns
„ la rate manque à ſa grandeur, &c.

Il et bien certain, qu'on ote le Ris an otant la ratelle, ſi vous antandés (cōme il et vray) que l'homme an meurt. dont ce qu'on dit vulgairemant, la rate pouvoir etre otee aus laquais, & qu'ils an devienet plus legiers, et choſe controuvee, du tout inepte & abſurde. Car ils an mourroīt, & par cō-

Li. 11. ch. 37.

ſequant deviēdroint immobiles. Pli-
„ ne ecrit bien, qu'aucunefois an la
„ rate git l'ampechemant de courir:
„ & que pour ce on la brule aus cour-
„ riers, qui travalhet le plus: & qu'on
„ atteſte, les bętes vivre apres qu'on
„ leur ha oté la rate par inciſion. Ie confeſſe volōtiers, que ceus auquels la rate s'anfle, & et dure, ſont cours d'haleine, & ne ſont bons laquais, à

cauſe de leur peſanteur: nõ pas qu'on puiſſe etre privé de la rate. celà et fabuleus. Mais pourquoy luy ha on attribué la cauſe du Ris? Parce qu'elle et molle & lache, reſſamblant à vne eponge, retirant à ſoy la porcion du ſang plus groſſiere, & bourbeuſe, à laquelle ſe plait la rate, & s'an nourrit. Ainſi elle et cauſe de lieſſe, par accidant. Car de tant plus que le ſang et clair & pur, tant plus et l'eſprit joyeus & gay, comme par cy devant nous avõs anſegné. pour ce que de tel ſang pluſieurs eſpris ſont angeandrés, & iceus reluyſans, ſutils, & fort agiles: ce que fait beaucoup à la promptitude & varieté des affeccions. L'humeur melancholiq et comme vne lie craſſeuſe, fort elongné des principes de vie, annemy mortel de lieſſe & liberalité, couſin germain de mort & maladie. Si la rate l'epuiſe bien, l'eſprit an devient plus joyeus: autremãt il et triſte & panſif, cõme on void à ceus qui philoſophet. Auſſi l'homme et naturellemant fort anclin & attantif à contemplacion, de ce qu'il ha beaucoup d'humeur melãcholiq: à

raiſon duquel il et eſtimé le plus prudant de tous les animaus. Car nous avõs cy deſſus annoté, que telhumeur fait à la prudance, & au bon antandemant. Or il etoit bien ſeant à l'homme, de s'ejouyr & rire: & pource il ha eu la rate fort convoiteuſe & rapineuſe de cette lie: dont par conſequant, il ha ſa rate fort noire. Car ayant grand force d'attirer l'humeur melancholique, qui d'alheurs et copieus an l'homme, elle ne peut falhir d'etre bien noire. Donqs tandis que celà ſe pratique bien, l'homme et plus joyeus: mais ſi la rate n'attire autant de melancholie (ou à peu pres) qu'il y an ha, ou à cauſe de ſa foibleſſe, ou qu'il y ha plus d'humeur, qu'elle ne peut ſucer & eboire, le ſang demeure noir (comme auſſi ſera la rate) & l'eprit an devient triſte. Il echait quelquefois, que à cauſe des opilacions, la lie qui et attiree & ancloſe dans la rate, ne ſe peut libremãt vuider. dõtil ſ'y fait vne tumeur dure, que nous appellons *Scyrrhe*, menaſſant d'hydropiſie: à quoy ſuccede vn amai-

amaigriſſemant & tranſiſſemant de tout le cors. Voilà pourquoy l'empereur Trajan ſouloit dire, an deteſtant & reprouvant les exaccions, talhes, & ſubſides deraiſonables, que le fiſc ou domaine du Prince, et comme la ratelle : par ce que tant qu'elle croid, les autres mambres diminuet, ſe fondet & affoibliſſet. Ceus qui ſont ainſi accommodés, n'ont pas l'inclinaciõ à rire, d'autant que leur ſang et fort obſcur, groſſier & trouble. Pourtant Flore n'ha pas mal dit, que les rateleus confirmés, ne peuuet rire, ne flairer. Mais que dirons nous au poëte Quint Serain, qui attribuë à la rate groſſe & anflee, la cauſe de certain Ris ? voicy que chantet ſes vers,

Au chap. de la cure de la rate.

La rate anflee à l'homme nuit :
Et toutesfois elle produit
Vn Ris inepte : tellemant
Qu'elle reſſamble propremant
A l'herbe ditte Sardonie,
Qui faiſant rire ote la vie.

Ha-il point voulu ſinifier la manie ou folie, qui procede ſouvant de la rate mal diſpoſee ? dont grand hu-

meur melancholique monte au cerveau? Mais celà ne feroit pas le Ris Sardonien, tel que nous l'avons decrit au ſegond livre, qui et de certaine convulſion. Auſſi n'y ha-il pas dáger de dire icy, que de la groſſe rate puiſſe avenir convulſion: s'il et vray (ce que tient nottre Galen) que l'humeur melancholique fait aiſemant le haut-mal, dit an Grec *Epilepſie*, qui et vne convulſion vniverſelle de tout le cors. Ainſi le poëte Serain auroit ſurnommé bien propremant, *inepte*, vn tel Ris. Donques ſuyvant le dire cõmũ, la rate fait rire: & le fait toujours par accidant, quand elle antretient la pureté & netteté du ſang. Autresfois ell' et cauſe du mechant Ris Sardonien, an cauſant vne convulſion.

Sauoir-mon, ſi l'anfant rid auant le quarantieme jour de ſa natiuité.

CHAP. IX.

Liu. 7. ch. 1. PLINE remoutrant la miſerable condicion de l'homme, & que nature luy et maratre, dit fort elegam-

„ mant: Ell' abandonne incontinant,
„ dez le jour de ſa nativité, l'homme
„ tout nu, au braire & au pleurer. &
„ nul autre de tant d'animaus et de-
„ laiſſé aus larmes, voire dez le pre-
„ mier point de ſa vie. Car quant au
„ Ris, certainemant le plus avancé,
„ n'et donné à aucun avant le quará-
„ tieme jour. Toutesfois nous avons
„ apprins, qu'vn homme appellé Zo- Li. 7. ch. 16.
„ roaſtre, rid le maime jour qu'il na-
„ quit: & que le cerveau luy batoit ſi
„ fort, qu'il repouſſoit la main miſe
„ deſſus, preſage de ſon ſavoir futur.
„ Solin dit le ſamblable, que la pre-
„ miere vois de ceus qui naiſſet, et le
„ brayemant. car le ſantimant de la
„ joye et differé juſqu'au quarantie-
„ me jour. Mais nous an avons counu
„ vn, qui rid à la maime heure qu'il
„ naquit, ſavoir et Zoroaſtre, qui fut
„ incontinãt expert an tres-bons ars.
Les autres diſet, qu'il rid le premier jour, etant evelhé du ſommeil. ce que fut doublemant miraculeus: s'il et vray ce qu'ecrit Ariſtote, que les an- Liu. 7. hiſt. des animaus chap. 10.
ſans ez premiers quarante jours, ne

riet, ne pleuret an veilhant, ains qu'ils font quelquefois l'vn & l'autre an reposant & dormant. Hierome Garimbert, qui a ecrit des Problemes an Italien, s'efforce de maintenir & interpreter la santance d'Aristote: mais s'il y avient heureusemant, ou non, les autres an jugeront. Ie me contanteray de mettre an avant, ce que me samblera melheur, selon mon jugemant: ayant recherché au prealable, pourquoy la premiere vois de l'anfant et le braire. Car on ne peut dire propremant, que l'anfant pleure adonc, veu qu'il ne larmoye point. Certainemant celà et mervelheus, que l'homme etant seul d'antre tous les animaus apte au Ris (qui et son propre an la quatrieme sorte) neantmoins luy seul d'antre tous animaus, commance par le braire. Quelques vns diset pour leur raison, que les anfans an naissant, prevoyans & devinãs les miseres de cette vie, plaignet leur condicion. Et que les baites, combiẽ qu'elles naissет à beaucoup pire etat, parce que elles ne le counoissет, ne

Prob. 109.

s'an plaignet pas auſſi. Car l'homme et le plus prudãt de tous les animaus. Aucuns des nottres diſet religieuſemant, que l'occaſion et telle: Comme ainſi ſoit que de la faute de nos premiers parans, nous ſommes tous ſujets à peché & à mort, tous ceus qui vienet au monde, prevoyans cette calamité, ſamblet les accuſer. Et pource on dit, que les males criet AA, cõme ſe plaignans d'Adam: & les fillhes EE, comme voulans dire Eve, qu'ils counoiſſet avoir eté la cauſe de ces maus. Mais à la verité, les anfans n'exprimet aucune lettre diſtinctemant: ains la differance et, an ce que les males ont le plus ſouvant la vois forte & haute, les femelles plus graile: & l'A, et plus reſonnant, grave & haut, que n'et l'E. De tous ceus qui ont traité ce propos, Alexandre Aphro- probl. 61. diſien me ſamble avoir le melheur liu. 1.
„ avis, quand il dit: Il ne faut ouyr
„ ceus qui eſtimet, que l'anfãt ſoit cõ-
„ traint de plaindre & pleurer, de ce
„ que l'eſprit ayant perdu ſon habita-
„ ciõ celeſte, commance d'habiter an

„ vn cors terrien. Ains les anfans, dez
„ auſſi tôt qu'ils ſont hors du van-
„ tre de la maire, commancet à pleu-
„ rer, ou (pour mieus dire) gémir,
„ d'autant qu'ils ſantet deja choſes
„ etrangeres, & non acoutumees.
Car d'vn cors chaud & mou, où ils e-
toint cõtenus, ils ſortet à vn air froid
ou frais. Et de vrayles parties internes
de nottre cors, juſques au cerveau (le-
quel neantmoins on dit etre froid)
ſont plus chaudes que l'air auquel
nous ſommes, mæmes que celuy de
l'æté an plein midy. Brayet ils point
auſſi, etans ebays & ſurprins de la lu-
miere, qu'ils n'avoint ancor vù? Car
les choſes non acoutumees, quoy que
ſoint aggreables de leur nature, nous
troublet & emeuvet, ſur tout quand
elles ſont preſantees ſoudainemant
& à coup. On peut ajouter ycy l'at-
touchemant des choſes dures & ru-
des, à vn cors ſi moulet, qu'il ne ſam-
ble que bave, ou fromage nouveau,
auquel Galen l'accompare. Car pre-
mieremant il et reſſu des mains de la
ſage-fame: laiquelles ne peuvet etre

ſi delicates, que le cors de l'anfant, quand elles ſeroint bien d'vne filhe de quinze ans, cõtregardees ſogneuſemant avec des gans d'aucagne. Mais au cõtraire, les matronnes ſont pour la plus-part vielhes riddees, qui ont les mains ſeiches, maigres, dures, rudes, & mal-plaiſantes. Puis l'anfant et anveloupé d'vn linge, qui n'et ſi mou (pour mou qu'il ſoit) que le cors de l'anfant. Se faut-il ebayr, que ce cors tandrelet offanſé de tant de choſes, s'an plaigne an brayant? Il et tant mou, & ha eté ſi mollemant dans la matrice, que dehors tout luy et dur & rude. Dont cette cy et l'vne des principales cauſes du premier brayemant. Mais pourquoy ne rid l'anfant avant quarante jours, ſinon (paravanture) an dormant, ainſi qu'a pãſé Ariſtote? Pouvons nous dire, que nompas mæme ce terme là paſſé, les anfans ſont veus rire, juſques à tant qu'ils ayet aquis tant de force, qu'ils puiſſet auſſi marcher? Car les mambres ſont fort mous au commancemant, & les muſcles ſervans à la vo-

lonté, ne ſont guieres fermes an leur accion. à meſure qu'ils ſe deſſeichet, ils font mieus leur devoir. Puis donc que le Ris et fait par le moyen des muſcles, le Ris de ces petis tandrons qu'ils contrefont ainſi que petis ſinges, ſera des premiers mois imparfait & batard. Ajoutés à celà, qu'ils ne conſoivet an leur eſprit le ridicule, vù qu'ils ne counoiſſet des premiers mois, que ce qui et neceſſaire à la vie, tout ainſi que les bætes. Dont ils ne ſont emeus d'aucuns objets, ſoint delectables ou deplaiſans, ou de quelque autre condicion: ſinon que par l'attouchemant. Que diries vous de ce que Ariſtote dit, que les anfans ne ſantet pour la plus-part quand on les gratte, durant les premiers quarante jours? Dequoy on peut inferer, que ils ne ſantet auſſi le chatoulher, qui excite au moins vn Ris batard, cõme nous avons declaré. D'où vient celà? Pource qu'ils ſont fort mous, ils ont le jugemant du ſans fort confus. Ce qu'Hippocras avant tous autres ſamble avoir ſinifié, là où dit: Les an-

Li.1.hiſt.des animaus. cha.10.

Liu.2.cha.3.

Liu.du ſeptiem.anfantemant.

„ fans ne rient pas, jaſoit qu'on les
„ chatoulhe & irrite, avant qu'ils ayet
„ paſſé quarante jours. car les forces
„ ſont hebetees de la muccoſité. No⁹
accordons bien, qu'ils ſantet fort exactemant & delicatemant, comme tous ceus qui ont le cors biẽ tandre. Mais la trop grand' molleſſe, cõfond lã counoiſſance de ce qui le touche. Ainſi et-il de leur eſprit, qui trampãt & noyé an grand' humidité, à-peine dicerne il quelque choſe, de ce que les ſans apperſoivet: comme etãt anlaſſé & ambroulhé, ou bien ſubmergé & couvert d'vn profond gouffre d'humeur: l'ame pour lors ne s'occupant qu'à l'exercice de la faculté vegetante, dont la vie ne ſe peut examter. Elle reſſoit bien les eſpeces des couleurs, & des ſõs, mais elle n'y counoit rien: dont n'an et emeuë, etant ancores tardive à les comprandre, à raiſon du ſudit ampechemant. Tout ainſi qu'vn Franſois qui et parmy des Alemans, n'antandant aucun mot de leur langage, neãtmoins les oyt bien & les veid rire: mais s'il rid point avec

eus: ou ce ſera des laivres ſeulemant (tout ainſi que fait vn anfant) juſqu's à tant qu'il ayt comprins & antandu la ſinificacion des paroles. L'anfant par laps de tams diminué de cette grand' humidité, ha ſon ame plus libre, & les inſtrumans corporels luy obeïſſet mieus. Lors elle commance à vſer du vray Ris, quand l'eſprit conſoit le ridicule, & an peut emouvoir le cœur, & les autres inſtrumans requis à cet affaire. Or que le Ris des anfans ez premiers mois ne ſoit pas legitime, il et fort aiſé d'an juger, ſi on y prand garde. Car ils ne font que retirer la bouche, tout ainſi que au Ris canin (ou ſi vous aimés mieus, comme on fait au Sou-ris, qui et de mignardiſe, careſſe, & attrait amoureus) ſans aucune agitaciõ du diaphragme & de la poitrine, ſans aucune ſecouſſe des poumons, & finalemant ſans aucun ſon de vois antre-coupee. Et ce Ris ne leur avient pas moins an veilhant, que an dormant, comme nous avons ſouvant obſervé, contre l'opinion d'Ariſtote, à laquelle auſſi

contredit le bon Hippocras, disant ainsi: Les anfans dez qu'ils sont nés „ ils sablet rire & pleurer an dormãt: „ Velhans aussi ils riet & pleuret in- „ continãt d'eus mẹmes, avant qu'ils „ passet quarãte jours. Quant au Ris, celà avient à ceus qui sont d'esprit galhard, joyeus, & bien nourris, d'vne abondance de sang & d'espris. Car quand ces matieres gagnet le haut, elles rampliſſet de sorte les laivres, qu'il s'an fait vne retraccion, laquelle et à la verité plus marque de joye, que de Ris. Les anfans peuvet bien aussi accommoder ainsi leur bouche volontiercmant, & à leur eciant, contrefaisans le minois des rieurs, sans qu'ils an ayet ou apperſoivet aucune occasion: c'et, que les anfans veulet imiter les gestes de ceus qui leurs riet & les mignardet an sou-riant. Car le „ naturel de l'homme (dit Aristote an „ ses Poetiqu's) et de savoir imiter „ dez son anfance: & differe de tous „ autres animaus, an ce qu'il et tres- „ idoine à imiter, & de ce qu'il aquiert „ les premieres disciplines an imitãt,

Liu. du septiem. anfantemant.

„ & que chacun ſe plait fort à l'i-
„ mitacion. Puis donq que ceus qui careſſet les anfans, font cette mine, les anfans qui les veulet imiter, ſamblet rire. De mẹmes riet ils an dormant, à cauſe de l'abondance des eſpris qui retiret la bouche. car ils vſet de grande nourriture, etans toujours pandus à la mamelle. dont ils angeandret beaucoup de ſang, & par conſequant beaucoup d'eſpris, ſur tout an dormant: lẹquels par fois ſe pouſſans au dehors, tout ainſi qu'ils peuvet remuër tẹte, bras, & jambes an dormant, auſſi peuvet ils mouvoir la bouche. Mais tantôt nous parlerons de cecy plus au long: revenons à nottre propos. An fin nous colligeons de ce que deſſus, les anfans ne rire point avant quarante jours, non pasmẹme de long tams apres, juſques à tant que leur cors ait quelque force. Dont le Ris precoce ou avancé, (lequel nous avons obſervé an quelques vns avãt vint & cinq jours) n'et pas Ris legitime & vray, ains feind & contrefait ez anfans de grande

vivacité. duquel Virgile, grād poëte-phiſoſophe, ſamble avoir antandu an ſon æglogue à Pollion, diſant: Aegl. 4.

Commance mon petit anfant,
De counoitre d'vn Ru ta maire;
Laquelle ha eu dis mois durant,
Facherie longue & amaire.
Commance donc anfant petit.
Ceus (ô parans) qui n'ont point rid,
Dieu de ſa table les dedaigne:
Et la Deeſſe pour compaigne,
Ne les veut auoir an ſon lit.

Lequel paſſage interpretant Ange Policiá dit, que celuy qui n'ha rid, n'et antretenu an vie, par le Dieu Genius, & par la deeſſe Iuno. Car on croyoit ancienemant, que chacun avoit ſon Genius & ſa Iuno, preſidans à ſa vie. Ce que Virgile ha voulu ſinifier, par cette figure de parler, d'autant qu'à Genius (le Dieu de bonne chere, dont il et dit, *Verſés du vin à Genius*) la table et conſacree: & à Iuno, le lit. ainſi qu'anſegne mæmes „Iun Philargyre, interpretant ce paſ„ſage, an diſant: Aus anfans nés de „noble maiſon, on męt vn lit au por- Miſcell. chap. 89.

„ tal de luno ſage-fame, qui et de la
„ meſure de celuy d'Hercules, & ci
„ Donques la table & le lit, ſont ar-
„ gumãs que l'anfant doit vivre, puis
„ que on les y mettoit dez le cõman-
„ cemant. Or l'homme ha an ſoy la
„ propriſeté de rire: dont celuy qui
„ ne rid, commant luy peut la vie e-
„ tre vitale, comme dit Ennius? Il ta-
xe par là doctemant & ſutilemant, l'interpretacion de Servius grammairien tres-celebre, lequel an liſant le pronom *qui*, au datif ſingulier, *cui*, rapporte cet acte du Ris, aus parans de l'anfant: comme ſi Virgile diſoit:

Car les parans qui n'ont point rid,
Dieu de ſa table, &c.

Et dequoy peut ſervir le rire des parans, ſou-rians à l'anfant, pour le randre vital? Certainemant Virgile n'et pas ſi lourdaut, de recommander & eſtimer l'anfant an le congratulant, auquel les parans ayet rid: ains celuy qui fait rire de bonne heure, comme faiſant preuve de ſa gailhardiſe & vivacité, par l'accion plus propre au naturel de l'homme. Donques

il faut que ce mot, *qui*, ſoit nominatif plurier, & le mot de *parans* ſoit antandu au vocatif: de ſorte que Virgile parlant à eus, leur explique pourquoy il exhorte l'anfant à rire: comme ſ'il diſoit,

O vous ſes paire & maire, an vie ne demeuret
Les anfans qui n'ont ry, mais bien-tôt ils ſe meuret
Sa table Genius du tout leur interdit,
Iuno ſamblablemant ne les veut an ſon lit.

Donques ceus qui plus-tôt contrefont les rieurs, ſont plus vifs, alaigres, & (comme parle nottre Hippocras) *Prothymoteres*, c'et à dire, ont le cœur ou l'eſprit promt & habile. Dequoy et ſinifice l'abõdance de la chaleur naturelle pure & nette: d'où procede (ſi ell'et bien contregardee) la bonne ſanté & longue vie. Aph. 13. li. 1.

Sauoir-mon, ſi quelqu'vn peut rire an dormant.

CHAP. X.

Liure 2. du mouve. des muſcles.

GALEN dit ſagemant, que l'opinion de ceus qui affirmet l'ame des dormans ętre oiſive, et temeraire & folle : ſinon qu'ils cuidet, telle neceſſité de repos, ętre nompas totale ceſſacion, ains comme quelque intermiſſion de ſa vigueur. Car les plus andormis & plongés an ſoumeil, remuët diverſemāt leurs mābres, quelques vns parlet, & les autres cheminet: ce qu'il dit avoir fait luy-mæme, quand vne fois il eut beſoin de cheminer toute la nuit. Il marcha prequ' vn ſtade antier (qui ſont 125. pas) tout andormy, & (que plus et) ſongeant: & ne ſ'evelha plus-tôt, qu'il eut choppé contre vne pierre. I'ay ouy parler d'vne filhe à Paris, qui ſouloit aller chaque nuit ſe bagner dans la riviere, tout an ſongeant. ce qu'elle cōtinua longuemant, juſques à tant que ſon paire, an etant averty, l'attandit vne fois au chemin, & la foëtta tres-bien,

pour

pour le luy faire perdre : dequoy la filhe s'evelha, & fut fort etonnee, de ſe voir toute nuë ammy la ruë. On raconte auſſi (mais il ſamble incroyable) qu'vn ecolier, ayant eu querelle le ſoir au paravant avec vn de ſes cõpagnons, ſe leva tout andormy, & alla tuer ſon annemy dans vn' autre chãbre, dedans ſon lit : puis ſ'an retourna coucher, ſans s'evelhier, ainſi qu'on pre-ſuppoſe. Car landemain matin, la iuſtice requiſe de par l'hote, le trouva ancor andormy : & ſaiſie q̃ fut ſa dague, trouvee ſanglante, il confeſſa d'avoir ſongé, qu'il tuoit celuy que l'on diſoit meurtry. Il y ha pluſieurs tels examples, par læquels on peut confirmer, qu'outre les facultés naturelles & vitales de l'ame (qu'il conſte ętre tres-puiſſantes ez dormans) les animales auſſi travalhet : je dis celles qui ſont dediees & ſujettes à nottre volonté, faites par le moyen des muſcles : comme le cheminer, l'ambraſſer, le parler. La reſpiracio et auſſi volontaire, combien que elle etant neceſſaire à la vie, ſamble aucune-

mant contrainte, ainsi que Galen ha
Liure 2. du mouv. des musc les. tre-bien demoutré. Le Ris luy et præque samblable, veu qu'il et formé à l'aide des muscles, ja-soit qu'il n'obeysse toujours à la volonté, & qu'il ne prenne d'elle la source de sa generacion. Mais savoir-mon, si le Ris doit ætre plus-tôt dit naturel que volontaire, nous l'ansegnerons incontinãt.

Chap. 11. Nous avons icy à expliquer, d'où viẽt que l'on rid aussi an dormant, comme atteste l'experiance. Cy dessus nous avons dit, que de la santance d'Aristote, les ansans riet an dormãt avant le quarantieme jour, & nompas an velhant. Mais Hippocras nous temogne (ce que l'experiance confirme) qu'ils riet aussi an velhant: toutesfois le Ris leur et plus frequant au somcil. La raison ha eté ditte au precedant chapitre, que c'et pour la quãtité des espris & vapeurs sanguines, qui multipliet an dormant: dequoy les muscles de la bouche, etans par fois ramplis (comme ces matieres sutiles y montet à-buttees) ils an sont retirés, tout ainsi que an la convulsiõ.

Hierome Garimbert eſtime, que les anfans riet an dormãt, pour ce qu'ils ſonget. Et telle et l'opinion de noz fames: laquelle peut ætre reprouvee, quant aus anfans qui ſont dans les quarante jours: s'il et vray ce que dit Ariſtote, que les anfans ne ſonget aucunemant etans nés de nouveau, & que la plus grand part commance à ſonger apres la quatrieme annee. Toutesfois luy-mæme ſamble confeſſer àn vn autre paſſage, qu'ils ſonget bien plus-tôt, voire avant quarãte jours. Aquoy faccordet, tant les medecins, que la raiſon avec l'experiance. Car Hippocras an l'aphor. 24. du troiſieme livre, où il propoſe les maus des anfans nouvellemant nés, il męt antre autres, les peurs & frayeurs an ſongeant : dæquelles Galen au commantaire donne raiſon. Ainſi Rhazis & Avicenne, confirmans la raiſon d'Hippocras affirmet, que les anfans ſonget deus mois aprés leur naiſſance. La raiſon qui contraint de recevoir cette propoſiciõ, et telle: Les bętes ſonget evidãmant, or l'anfant

Probl. 109.

Liure 4. de l'hiſt. des anim. cha. 10.

Li. 7. ch. 10.

n'et point inferieur à la baite, quãt à la phantaſie (au-moins depuis qu'il ęt ſevré, ayant paſſé deus ans) laquelle ſans doute opere an eus. Donques ils ſonget avãt quatre ans. Ce que nous voyons par experiance. Car il y an ha qui ne marchet, ne parlet que biẽpeu, lęquels toutesfois an dormant criet, diſet quelques mots, dõnet des coups de piés, & de poin, s'aſſiet, & ſe veulet dreſſer (comme les grans qui ſonget) repetans ce qu'ils ont fait le jour. Quelques-vns repondet pour Ariſtote, qu'il n'y ha point de vrays ſonges, avant quatre ou cinq ans, ains actions moyennes antre dormir & velher. I'aymerois mieus dire, que ce grand Philoſophe ha antandu, des ſonges dæquels on ſe ſouvienne. Car il ajoute ſagemant, que les anfans ſe peuvet tard ſouvenir de leurs imaginacions. C'ęt d'autant que leur cerveau ęt ſi mou, que les impreſſions & concepcions an ſont tantôt effacees. Et voicy la differance que nous mettons, antre l'obly des anfans, & des vielhars (car tous deus ont la memoi-

re fort courte) que les vieus, des choſes qu'ils comprenet journellemant, ils n'an retiennet guieres, & ne s'an ſouvienet pas de là à quelques jours: parce que an leur cerveau ſec & dur, les impreſſions ſont legieremant angravees. Dont bien tôt an ſont effacees. Mais ce qu'ils ont ſu autres fois, leur demeure fort imprimé, retenu de la ſechereſſe. Au contraire, les anfans aprenet fort ſoudain, & obliet de mæmes: toutesfois de ce qu'ils aprenet maintenant (d'autãt qu'il ſangrave plus avant) ils ſan ſouvienet plus long tams, que les vieus. Donques (dira quelcun) ils ſe peuvet ſouvenir du ridicule, qu'ils ont obſervé an velhant. Mais que peut avoir obſervé, ou ſe ſouvenir vn anfãt de cinq ou ſis mois, veu qu'il ne counoit les choſes, cõme nous avons remoutré? Chap. 9.
Ou ſ'il l'antand & counoit an velhãt, pourquoy et-ce qu'il ne rid adonc? L'objet preſant ne l'emeut il autant, que fait celuy qui et repreſanté de la memoire à l'antandemant? Mais il ne ſe faut plus longuemant arreter

à cecy, veu que nous tenons le Ris des petis anfans pour contre-fait & illégitime, cõme le Ris de chien. Dõt les raiſons qu'on allegue pour Ariſtote, conviendront mieus à l'autre Ris, qui et fait des grans an dormant. C'et qu'an ſongeant, ils remettet an memoire ce qu'ils ont vù le jour: dequoy ils ſont peu moins emeus, que des choſes preſantes. Parquoy ceus qui ſont plus anclins & addonnés à rire, & riet tout le jour fort demeſuremãt, riet auſſi volontiers an dormant. Ce que jay ſouvant obſervé à des fames graſſes, joyeuſes, galhardes, & qui n'avoint guieres de panſemant: comme au contraire, d'autres pleurer fort an dormant. Et il n'et pas plus mal-aiſé de rire pour lors, que de parler ou cheminer: leſquelles accions l'ame exerce pareillemant, au moyen des inſtrumans, qui ſervet à la volonté. Il n'y ha pas faute d'objait: car la memoire le peut repreſanter, cõme nous
Chap. 4. venons de dire, & l'avons remoutré au premier livre. Auſſi la faculté n'et du tout aſſopie, laquelle l'eſprit agite

durant le ſommeil. D'avantage les inſtrumans requis à former le Ris, comme le diaphragme, la poitrine, le poumon, les muſcles de la machoire baſſe, & des laivres, agiſſet bien an dormant pour autres occaſions. Si donc les inſtrumans y ſont appareilhés, & les objais ramanteus n'y manquet pas, à quoy tiendra-il qu'on ne rie an dormant? Les cauſes etans diſpoſees & ordonnees ainſi qu'il appartient, il et impoſſible que naturellemãt l'effait ne s'an anſuive, comme anſegnet les Phyſiciens. Mais ſavoir-mon, ſi le Ris abſoluëmant et naturel ou volõtaire, ou melé de tous deus, nous l'anſegnerons au chapitre ſuivant, an nous aquitant de ce qu'avons promis par cy-devant.

D'où vient que le Ris echappe fort ſoudain, & qu'on ne le peut retenir.

CHAP. XI.

CE ſont des grãs mervelhes du Ris, commant il echappe ſi vite, qu'il

ſamble venir ſans nottre ſu. & à la derobee: & commãt quelquefois nous laiſſans gagner au Ris, nous ne le pouvons arreter, & ſupprimer. Car quãd nous rions à tout rompre, amportés du Cachin, il n'et an nottre puiſſance de fermer la bouche, n'y d'avoir l'haleine à nottre commandemant: de ſorte que l'air defalhant, aucunefois on et pour etouffer. Et-ce point d'autant, que les eſpris ſortet de grand' viteſſe, & d'vn ſoudain inopiné mouvemant? Car cette acciõ ſamble toute ſpiritueuſe, & partant impetueuſe, comme auſſi nõttre Hippocras ha ſurnommé les eſpris *impetueus*. Or veu que cet eſprit coureur, tant par la tenuïté de ſa ſuſtãce treſ-elaboree, que de ſa chaleur tres-ſutile, paſſe an vn momant par tout le cors, & et rauy par tout, il ne ſe faut emerveiller, s'il va tãt vite qu'on ne le puiſſe arreter. Car il n'et pas an nottre puiſſance, d'appaiſer les eſpris qui ſont emeus dans le cœur: & ancor moins de reprimer ou retenir, ceus qui an ſortet, & ſont tranſportés impetueuſemant:

veu que leur violãce ęt extreme. Davantage, le mouvemant du cœur ęt naturel, & nom-pas volontaire, tant celuy qui fait la Diaſtole & Syſtole perpetuëllemant, que celuy des affeccions ou paſſions de l'ame : ainſi que nous l'avõs moutré au premier livre. Chap. 6.

Mais vous dires, le Ris ſe fait par le moyen des muſcles, qui ſont inſtrumans au ſervice de la volonté. Ie le confeſſe: mais quand ils ſont cõtrains de ſuivre le mouvemant du cœur, pour lors ils ſamblet ętre naturellemant emeus, tout ainſi que le cœur. Et peut ętre dit tel mouvemant, ravy, comme ęt l'vn des mouvemans des ſet planettes. Ancores inſiſterés vous, diſant, que la reſpiracio n'ęt pas moĩs neceſſaire & contrainte, qu'ęt l'obeïſſance des muſcles au mouvemant du cœur par le Ris: & toutesfois nous diſons avec Galen, que la reſpiracion ęt puremant volontaire, & non-pas naturelle: nonobſtant qu'elle ſoit continuëllemant pratiquee, tant an dormant, que ſans y panſer. Et la raiſon pourquoy nous la diſons volontaire,

Obiección.

Reponſe.

Obiección.

Li. du mouue. des muſcles.

ęt que nous la faiſons lõgue ou courte, frequante & hative, ou rare & tardive, comme il nous plait: & la retenons longuemant, voire la ſupprimõs du tout, comme fit le ſerviteur Barbare. Or de l'arreter quand il nous plait, & puis la reprandre, c'ęt vn euvre volontaire, & non d'vn inſtint ou mouvemãt naturel. Car (dit Galé) ſi ce qu'on fait, on le peut arreter à ſõ plaiſir, & le faire auſſi ou plu tôt, ou plus tard, plus grand & plus petit, c'ęt biẽ vn mouvemant volontaire. Tel n'ęt pas celuy du cœur & des arteres: car il ne ſe hate ou retarde, agrandit ou appetiſſe, s'arręte ou refait à nottre veul, ains leurs mouvemans ſont naturels. Et que toute la reſpiracion ſoit volontaire, ledit Barbare le moutra bien, qui (comme Galen recite) tranſporté de colere, & reſolu de mourir, ne fit que ſe getter par terre, & retenir ſon haleine. Il demeura longuemant immobile, an fin ſe veautrant vn peu, mourut ainſi. La męme raiſon ne peut ętre rapportee au Ris: veu que comme le mouvemant du cœur

Reponſe.

et totalemant naturel,& n'obeyt à la volonté,ainsi l'agitacion & ebranlemant des muscles qui l'ansuivet, et involontaire. Vray et que la raison, donnee au seul homme,bien souvant tache d'appaiser les affeccions, & le mouvemant qui les suit: savoir et, quand elle ansegne & remoutre que celà et mal seant. A cette suasiõ quelquefois le cœur cõsant, & luy obeyt politiquemant, ainsi que nous avons dit au premier livre. Autresfois il n'y ha raisõ qui le retiene,ains cõme vne bete et ravy & trãsporté des affecciõs, voire biẽ souvant il tire à soy la volõté & la raison meme. Car la force des passions et aucune fois si vehemante, & le lien des puissances de l'ame et si etroit, que l'vne amporte l'autre. dõt le Physicié dit, que les premiers mouvemans ne sont au pouvoir de l'hõme. Si donc la raison peut an fin cõmáder à la notable emociõ du cœur, le Ris cesse incontinant. Et s'il n'y aquiesce aucunemant, la volonté s'efforcera de retenir les muscles, & les contraindre de n'obeyr à l'affeccion.

Chap.

Primi motus nõ sunt in potestate hominis.

Mais le plus ſouvãt & la volonté meme, & les muſcles ſes inſtrumãs, ſont ravis & amportés an depit qu'ils an ayet. Et quant aus muſcles, c'ęt bien toujours tant que le Ris dure. Car telle ęt la neceſſité de ſuivre & obeïr: afin que s'ils etoint retifs & reſiſtans, il n'avint danger de ſuffocacion, ou que les membranes de la poitrine ne vinſet à ſe rõpre & dechirer: cõme no⁹ avõs dit au premier livre. Et pource, le cœur emeu tire aiſemãt le diaphragme, leql ſecout la poitrine, & la poitrine ebranle les autres inſtrumãs de la volonte, involontairemãt toutesfois. Ainſi ce mouvemant du cœur, qui ęt puremant naturel, ſe fait ſervir an depit qu'ils an ayet, des inſtrumãs de la volonté: etans contrains & forcés de la neceſſité. Pourtant il ſe faut moins emervelher, ſi telle agitacion ne peut ętre arretee de la raiſon, ains paſſe outre cõme vne bęte. Car toutes les affeccions ſont involontaires, & ſont emeuës & meuvet du ſeul naturel. A elles s'accommodet les muſcles, ſi la raiſon le permet, & qu'il y ait

deliberacion: comme an la colere de ſan vanger, an la peur de ſanfuir, &c. Mais au Ris, à peine la raiſon peut an fin ætre la maitreſſe: d'autant que la neceſſité contraint les organes de la volonté, de ceder & complaire à telle affeccion & au mouvemant du cœur. Donques le Ris ęt volontaire, combien que veulhés vous ou non, il ſoit excité de la force du cœur, ainſi que nous diſons de la reſpiracion. Et męmes il ſera volontaire, de ce que bien ſouvant il ſarræte au commandemăt de la raiſon, quand elle remoutre & perſuade tel Ris ętre abſurde. Et que d'alheurs, les inſtrumans de la volonté font l'accion du Ris, quoy que ce ne ſoit par commandemant de la volonté. A cecy æt pręque ſamblable, ce que Galen ha prouvé de la reſpiracion: ſavoir ęt, qu'on la peut dire *volontaire contrainte*. Voicy ſes paroles: „ Quand bien on ne pourroit de tout „ an tout retenir ſon haleine, ancor „ ne diroit-on pas que la reſpiracion „ ne ſoit volontaire. Car des accions „ qui ſe font par mouvemant volon-

Liu. 2. du mouv. des muſcles.

„ re, il y an ha qui ſont libres, & les
„ autres ſervet au beſoin du cors. Les
„ premieres, ſe fõt toujours ſans aucũ
„ ampechemant: les ſecondes, nom-
„ pas toujours, ains an quelque tams,
„ & par meſure. Car le cheminer, par-
„ ler, & prandre, ſont acciõs abſoluë-
„ mãt libres: d'aller à ſelle, & de piſſer,
„ ce ſont remedes à quelque beſoin
„ du cors. Or il y ha des jans qui ſe
„ ſont tenus de parler deus ou trois
„ ans (cõme on dit des Pythagoriens)
„ pour leur plaiſir ou volonté: mais de
„ retenir ſa fiante, ou ſon vrine, durãt
„ quelques annees, ou quelques mois,
„ on ne peut, nompas meme guieres
„ de jours. Car ces matieres preſſet
„ tellemant, & donnet quelquefois
„ telle angoiſſe, ou de leur quantité
„ peſante, ou de leur acuïté piquante,
„ que quelques vns ne peuvet attan-
„ dre d'etre aus ptivés. Donques l'ac-
„ cion de reſpirer et ſamblable à cel-
„ les-cy, voire elle cõtraint beaucoup
„ plus, & ſa neceſſité et pl⁹ hatee. Car
„ il et à craindre qu'on ne meure, ſi
„ on ne reſpire: & c'et vn extreme fa-

„ cherie que d'aitre etouffé. dont ne
„ se faut ebayr, s'il et fort mal-aisé de
„ retenir du tout son haleine. Pour-
„ tant que personne n'estime, de ce
„ que nous pouvons abstenir totale-
„ mãt de parler (s'il nous plait) & nous
„ ne pouvons retenir la respiracion,
„ que la parole soit euvre volontaire,
„ & non la respiracion. Voilà ce qu'il
an ecrit: & à son imitacion nous pou-
vons dire, que les mouvemans qu'on
voit au Ris, sont volõtaires (combiẽ
qu'ils soint fais par contrainte de la
necessité) sauf & excepté celuy du
cœur, qui exprime les affeccions. Or
si celà et vray, au Ris y aura vn melin-
ge de mouvemans naturel & volon-
taire, tout ainsi qu'an la vuidange des
excremans intestinaus & de la vessie.
Car la vessie & les boyaus rejettet &
repousset leur contenu, par vn mou-
vemãt naturel, si la volõté le permet,
& que les muscles du vãtre aidet à
ce naturel mouvemant, an cõprimãt
les intestins & la vessie. An la respirã-
cion il n'y ha rien du naturel, outre la
necessité, laquelle n'et jamais contee

antre les cauſes efficiantes, ou les inſtrumantales.

Sauoir-mon, ſi le mouuemant naturel des arteres et changé par le Ris, & quel il æt.

CHAP. XII.

IL æt certain, que les arteres imitet propremãt le mouvemãt du cœur. Toutesfois on peut douter, ſi elles ſont inſtrumans des divers mouvemans qu'on void au Ris: cõme de l'elargiſſemant de la bouche, l'agitaciõ de la poitrine, des bras, &c. Car ſi les arteres ſervet au cœur, tout ainſi que les ners au cerveau, & les veines au foye, il ſamble que les arteres ſe doivet accommoder à exprimer les paſſions du cœur. Mais nous avons anſegné au premier livre, qu'elles ne ſont cauſe des mouvemans qui font le Ris: ains que ces choſes ſont faites à l'aide des ners, qui ſervet à la volonté. Dont il ſanſuit, que les arteres ne cõcurret point à la facture du Ris.

Chap. 5.

Liu. 1. ch. 5.

Mais

Mais la queſtion ęt, ſavoir-mon ſi par le Ris les arteres ſont auſſi agitees, outre leur coutume : lequel doute nous avõs long tams ha promis d'expliquer. Donques il ſera bon d'an dire quelque choſe.

Galen anſegnant, comme le pous ęt changé des affeccions de l'ame, „ dit : Par le courrous le pous ęt haut, „ grand, vehemant, vite, frequant. „ Par la joye grand, rare, & tardif, ne „ differant rien an vehemance. Par la „ triſteſſe, petit, languiſſant, tardif & „ rare. De la peur reſſante & vehemā-„ te, vite, elancé, deſordonné & ine-„ gal. De la crainte inveteree, il ęt „ ſamblable à la triſteſſe, &c. De ces propos il appert evidammant, que le mouvemant des arteres æt alteré par les paſſions de l'eſprit. Ce que nous pouvons auſſi confirmer par raiſon, an cette maniere. Les arteres ſont emuës du cœur, d'vn mouvemant au ſien du tout ſamblable. Si donc par les affeccions le cœur ęt diverſemant emeu, ainſi que nous avons ecrit au premier livre, le pous des arteres va-

Liure 4. des cauſ. du pous, ch. 2.

Chap. 6.

riera auſſi par les affeccions : & au cõtraire, le changemant du pous ſelon les paſſions, arguëra le cœur ſamblablemant emeu. De laquelle preuve nous confirmons aſſes, que toutes affeccions ſont duës au cœur. Or que des arteres on puiſſe deviner les paſſions de l'ame logees au cœur, Eraſiſtrate medecin træ-expert & ingenieus, l'ha bien moutré, quand du pous elãcé il recounut l'amour d'Antioche à l'androit de ſa maratre. Dõt la queſtion et an Galen, s'il y ha quelque pous amoureus. Puis donc que la principale cauſe du Ris, æt du nombre des affeccions, ſans doute le pous doit etre changé par le Ris : de ſorte qu'an imitant & ſuivãt le mouvemant du cœur, il ſera plus frequãt, plus haté, & aucunemãt inegal. Mais quel et le propre pous des rieurs? Galen ha biẽ anſegné, q̃ toutes les affeccions de l'eſprit changet le pous, & qu'és ſimples il et ſimple, & præque toujours egal : ez melees & confuſes inegal. Ce qui et declaré par l'agonie ou frayeur, la honte, & le Ris : læ-

quelles paſſions ne differet guieres au mouvemant du cœur. La frayeur ou agonie, ęt vne paſſion melee de peur & de colere. La peur retire an dedans le ſang & les eſpris: dont les parties externes du cors ſont froides: la colere les attire an dehors, les fond & echauffe. Or à ceus qui ont peur, le pous ęt trę-petit & fort debile: au cõtraire, aus courroucés il et trę-grand, fort & vehemant. Donques an la frayeur le pous ſera inegal, melé de deus contraires: & an la honte ſamblablemant. car c'et vn mouvemant qui approche de la cholere, par lequel celuy qui ſe ſant coupable, ſe courrouce à ſoy męme, pour la faute commiſe, & pręque s'an chatie & tãſe, craignant la ſanſure, jugemant & reprehanſion d'autruy. Lors an premier lieu, les eſpris recouret au dedãs puis ſoudain ils revienet au dehors. car s'ils ne retournoint, ce ſeroit puremant crainte & non-pas honte. La honte ou vergongne ſe fait tout à coup, la vertu animale n'attandant aucun mal, comme dit Galen: ains el- Liu. 2. des cauſ. des ſympt.

le aviẽt de certaine molleſſe & crainte naturelle, quand on ne peut andurer d'ætre au-pres d'vne perſonne pl' digne, ains on an voudroit abſtenir, & deſire (ſi on pouvoit) de s'an retirer incontinant. Parquoy cõme refuyant tant ſeulemant, laditte vertu ſe retire au dedans, ſans aucune refrigeraciõ. Car ſoudain la raiſon incitant & exhortãt la partie de l'ame paſſible (c'æt à dire, qui ęt etonnee & hõteuſe) elle reviẽt & s'emeut an dehors. Le mouvemãt du Ris n'ęt guieres diſſãblable à ceus-là, cõme nous avons propoſé. Car le Ris ęt fait d'vne faüſſe lieſſe, & de fauſſe triſteſſe, ainſi que nous avõs moutré au premier livre. Il y ha donc contraires mouvemans, dęquels l'vn va an dehors, & l'autre an dedans: & par ce que celuy qui elargit ſurmonte, il ſe verſe beaucoup de chaleur, avec le ſang & les eſpris. Quant au pous du Ris, il ęt inegal: tout ainſi que ez dittes affeccions, ſautelant par interrupcions, comme il ęt vray-ſamblable. & pour ce reſpec il convient fort avec la honte, & la frayeur. Que

Chap. 14.

plus ęt, le courrous, ia-ſoit qu'on le tiene pour ſimple, toutefois il ęt excité de contraires mouvemans, qui ſe rapportet aucunemant à ceus-là. Car premieremant le ſang ſe ramaſſe au cœur à grand' force, où il boul quelque peu de tãs: puis il ſort an dehors plus ardant qu'il n'etoit. Le premier de ces mouvemans, ęt tel que de triſteſſe, pour la facherie qu'on ha de l'injure reſſuë, donc le ſang refuit & ſe retire. L'autre ęt d'vn eſprit qui demande vangeance: & pourtant il retourne au dehors. La honte fait de męme, ſauf que c'ęt par autre moyen, & plus doucemant. Dõques ces quatre paſſions ont pręque ſamblable analogie ou proporcion au pous: ſavoir ęt, le Ris, la honte, le courrous & la peur; leſquelles convienet auſſi an pluſieurs autres accidans. Car la rougeur du viſage, le larmoyer, la ſueur, & la rejeccion des excremans tãt des boyaus, que de la veſſie, l'ampechemant de la libre reſpiracion, & quelques autres accidans, ne ſont moins ez dittes affeccions, que au Ris: Du-

quel ils differet autremãt an plusieurs choses, & mẹmemant an cecy, que nul onques mourut de colere, si nous croyons Galen (ce qu'il faut antãdre, de mort soudaine, sur le champ, & immediatemant) mais de frayeur, plusieurs. An outre, quelques vns sont mors de vergongne, comme l'on dit: mais du Ris, fort peu de jans, comme nous dirons an son lieu.

Liu. 2. des caus. des sympt. ch. 5.

Pourquoy et-ce que les grans rieurs deuienet aisemant gras.

CHAP. XIII.

NOvs avons suffisammãt demoutré cy dessus, que le Ris s'emeut facilemant, d'vne abondance de chaleur, & de sang: & qu'il ẹt fort familier à ceus qui sont bien nés, an bon-point, gras & reffais. Maintenãt il faut dire, pourquoy c'æt, que du rire frequant on devient gras. Car celà revient præque à vn, & se contorne: que ceus qui riet plus volontiers, sont plus anclins à venir gras, & que les gras riet plus volontiers.

Chap. 4.

Pour expliquer cette queſtion, il faut an premier lieu ſavoir, qui æt la cauſe efficiante, & la matiere de la graiſſe: car de là on prandra l'eſſance du fait. La matiere de la graiſſe æt, la porcion plus douce, graſſe, huyleuſe & aëree du ſang loüable & pur, laquelle etãt plus copieuſe, & ne ſe conſumant an la nourriture des mambres, non abſorbee d'vne chaleur cuiſante, ne cõvertie an humeur coleric, ne an ſemance (car c'æt vne meme matiere de la colere, du ſperme & de la graiſſe) rancõtrant les membranes ou pellicules, & la peau, s'y epaiſſit & fige, à raiſon de leur danſité principalemãt. Ce qui et euvre de chaleur, & non pas de froideur: comme j'ay demoutré an vn Paradoxe contre l'opinion de Galen. Car le froid ne merite ętre dit auteur de choſe ſi loüable, comme ęt la graiſſe. Et c'æt vrayemant la chaleur, qui peut ſeparer la porcion aërce & huyleuſe du ſang, & la mouvoir ou porter ſà & là an forme de groſſe vapeur, juſques à tant qu'elle s'arręte, epaiſſie de la dãſité des mem- para. 7. dec. 1.

branes, & non de la froideur: qui ęt moindre an telles parties ſpermatiques (ainſi que j'ay prouvé an vn autre Paradoxe) que ez ſanguines. Cette męme chaleur, fait quelque choſe d'avantage an la matiere de la graiſſe. Car il la cuit, & an cuiſant l'épaiſſit, la randāt de ſamblable couleur aus parties qu'elle s'attache. A ce faire, il ęt de beſoin que la chaleur ſoit douce & tamperee: car la chaleur acre & boulhante diſſipe & conſume la matiere. Pourtant ceus qui ſont colerics de nature, lors qu'ils s'adonnet au repos, ſans ſoucy, & ſans peine, s'ils font bonne chere, & ſe traitet bien, ils devienet aiſemant gras, & perdet leur naturelle maigreur. D'où nous pouvons colliger, que ce n'ęt la chaleur brulante & ſeiche, ains la douce & molle, qui et cauſe efficiāte de la graiſſe. Or ſi cela ęt, & la męme chaleur humide (qui accompagne le ſang copieus) nous rand anclins au Ris, cōme cy deſſus nous avons anſegné, de męme ſource procederont l'habilité à rire, & l'amas de la graiſſe. Car c'ęt l'a-

bondance du ſang, & de la chaleur, qui nous rand plus proms à rire: cõme au contraire les frois & ſecs, perſonnes melancholiques, ſont ineptes au Ris. La mæme chaleur anveloppee de grand' & douce humidité, fait de la graiſſe an abondance: veu qu'elle ne peut ætre piquante, etant detrampee de beaucoup d'humeur, & que ne luy manque matiere à foiſon. Or le Ris fait à la generacion de la graiſſe, an cette ſorte: On void que le Ris dilate les pores, & rarefie tout le cors. Par le mæme auſſi le ſang æt attenué, fondu, & aiſemant reſolu an groſſe vapeur. De la frequante agitacion & concuſſion, præque de tous les mambres, laditte vapeur (qui æt la porcion plus graſſe du ſang) æt portee & ravie par tout le cors. Ainſi donc il ſe fait beaucoup de graiſſe, veu que l'humidité aëree diſſoluë an vapeur, paſſe facilemãt par le cors rarefié: & de la chaleur emuë, il ęt elaboré cõtre les mãbranes & la peau. Il y ha bien an pluſieurs perſonnes grand' humidité alimantaire: mais

par ce qu'elle n'æt attenuëe, ou q̃ leur cors æt trop ſerré, il ſ'an fait fort peu de graiſſe, ains præque toute ſ'an va an chair. Or le Ris fait l'vn & l'autre: car il rarefie les cors, & attenuë les humeurs: & an outre, il conduit la vapeur ſâ & là, ſans qu'il la diſſipe. De ces raiſons on peut an fin colliger, pourquoy c'ęt, que la rejouyſſance & le rire ſouvant randet les cors plus gras. Le mæme diſcours anſegne, pourquoy ceus qui ſont chaus de nature, comme les colerics, fort proms à rire, angraiſſet aiſemant, ſ'ils aſſamblet quelquefois beaucoup de loüable humidité. Car c'æt vne mæme matiere, celle de la graiſſe & de la colere. Apres ceus-cy, riet plus volontiers (& de là auſſi devienet plus gras) les phlegmatics, car ils ont aſſes copieuſe la matiere de la graiſſe, & la chaleur æt an eus ſuffiſámant excitee du Ris, telle qu'æt requiſe à cet ouvrage. Le moins de tous riet, & à peine jamais ſ'angraiſſet (s'ils ne changet de complexion) les frois & ſecs, qu'on nomme propremant melancolics.

Car ils combatet de deus qualités les cauſes de la graiſſe, qui ſont la chaleur & l'humidité. La mæme cõdiciõ contredit au Ris, veu qu'il æt excité de la chaleur, comme nous avons demoutré. Donques le Ris æt familier à ceus qui angraiſſet facilemant: & par contre, ceus angraiſſet facilemãt, auquels le Ris æt familier. Mais ſavoir-mon ſi le Ris prodigue æt ſain ou non, il le faut voir à-part. Car quelqu'vn (paravanture) pourroit cuider, que d'vne choſe ſaine, ou qui ſinifie bonne ſanté, il n'an pourroit avenir vne qui fut mal ſaine. Toutesfois le rire ha fort nuy à pluſieurs, & an ha fait mourir quelques vns, comme l'on dit. Parquoy nous eſtimons ætre digne d'inquiſicion, quel biẽ & quel mal peut apporter le Ris: ce que nous voulons deſormais eplucher. Chap. 4.

Quel bien apporte le Ris, & ſi quelque malade peut guerir à force de rire.

CHAP. XIIII.

COMME l'ętre joyeus, & promt à rire, ſinifie vn bon naturel, & pureté de ſang, ainſi par contre, celà aide à la ſanté du cors & de l'eſprit: ainſi que l'experiance, jointe à la raiſon, nous moutre. Car ſi le Ris ha pù ſortir q̃lques vns hors des grãdes maladies, comme nous avons propoſé au premier livre, combien d'autres cõmodités, que l'on aperſoit moins, „ nous peut-il apporter? Le cœur (dit „ Salomon an ſes Proverbes) ambel- „ lit le teind, mais l'eſprit triſte deſſei- „ che les os. Parquoy ceus ſont bien ſages, & pourvoyet bien à leur ſanté, qui vivet joyeuſemant, riet ſouvant, & ne ſaccablet d'vn fardeau de panſemans & affaires, ſe tuans pour les biens de ce monde, cõme dit le vulgaire. Ils ſuivet prudammant le træſſain conſeil de Marſile Ficin, où il exhorte ſes amis an cette ſorte: Vivés

An la preface.

Ch. 17. verſ. 22.

„ joyeuſemant, dit-il. Le ciel vous ha
„ creés de ſa lieſſe, laquelle il ha de-
„ claré de ſa faſſon de rire (qui sõt, ſes
„ dilatacion, mouvemãt & ſplandeur)
„ comme an s'ebaudiſſant. Il vous
„ conſervera auſſi par vottre lieſſe. Et
„ vn peu apres : Afin que vrayemant
„ vous viviés ſans ſoucy, n'ayés pas
„ mæme ce ſoucy, que vous ſouciés
„ jamais ſogneuſemant, par quelle
„ diligeance principalemant vous
„ pourrés eviter les ſoucis. car cet v-
„ nique ſoucy, brule plus le cœur des
„ hommes (helas miſerables) que tout
„ autre ſoucy. Qui ſait vſer de ce re-
„ mede, il allongit ſa vie: veu que la
„ longueur d'icelle depand (pour la
„ plu-part de la chaleur naturelle. Sur
ce propos on dit vulgairemãt, que le
rire & ętre joyeus, ampeche de venir
vieus. Mais pour moutrer an brief, le
grand bien & profit qui provient du
Ris, nous expliquerõs celle des preu-
ves, qu'à bon droit ſamble la plus mal
aiſee de toutes : c'æt, que l'on peut
mæmes par le Ris eviter le dangier
imminant de la mort.

premiere hiſtoire.

On conte d'vn malade, qui etoit fort bas: auquel le medecin ayant ordonné vn potus de rhabarbe, voyant depuis que le malade etoit ampiré, revoqua ſon ordonnance: & ne voulut que la medecine luy fut balhée. Dont l'apoticaire l'ayant laiſſee ſur la table du malade, & etant ſorty de la châbre (avec les autres aſſiſtans) apres mõſieur le docteur, pour ſavoir ce qu'il jugeoit de cette maladie : le malade reſta ſeul an la châbre avec vn vieus Cinge. Cettuy-cy bien tôt apres ſaute ſur la table, prãd & decouvre le gobelet, tate la medecine cõpoſee de dous & d'amer. L'ayant goutee, il fait vne grimace, ſecoüant les oreilhes. Puis an regoute vn peu: & la trouve comme antre-deus. An fin il ſe hazarde de boire tout. Mais ayant ſanty plus d'amertume au fond que au deſſus, il jette le gobelet d'vne colere ſi grande, & d'vne mine ſi ridicule, que le malade attantif à cette cingerie, ſe mit ſi fort à rire, que depuis il commanſa à faire melheure chere.

Segonde hiſtoire.

On lit auſſi d'vn qui guerit par le

Ris, que luy emeut vn autre Cinge, de ſa mine & contenance, voulant contrefaire le medecin. Le medecin avoit fait detourner l'vrine ſur vn rechaut. Peu apres il ſort de la chambre ſantãt mal du malade, qui avoit perdu la parole, & ſambloit ne voir, ne ouïr plus. Les aſſiſtás ſortet quand & le medecin, pour ſavoir ce que luy an ſambloit. Ce pandant le Cinge prád l'vrinal, le remet ſur le feu: puis le prand par le bord, d'vne main: & de l'autre ſoutient le fond: comme il avoit veu faire au medecin. Mais il le trouva incõtinant ſi chaud, qu'il jetta tout par terre, d'vne telle grace, que le paciant attantif à ce myſtere, ſe print bien fort à rire, & tantôt apres recouvra la parole.

Troiſieme hiſtoire.

On raconte d'vn autre Cinge, qui fut auſſi cauſe de la gueriſon de ſon maitre, medecin de profeſſion, abandonné des autres medecins: & dit on que celà avint à nottre ville de Mõpelier. Ce medecin etoit etrangier, ſans fame & ſans anfans, ſervi de jans qui attandoint ſa depoulhe. Dont le

voyant fort bas, chacun d'eus se saisit de quelque chose. Le Cinge voyãt ce remuëmant de menage, prind pour sa part le chapperon rouge fourré, que son maitre portoit aus actes solamnels: duquel il s'affula d'vne telle grace devant luy, que le patiant print si grand plaisir à contampler toutes ces cingeries, qu'il fut cõtraint de si fort rire, que cette emocion par tout le cors epanduë, emeut tellemãt nature (par la continuacion de l'aise qu'il y prenoit) qu'il an recouvra la santé. C'æt, que le lien, duquel les forces de nature etoint ampechees, fut rompu de l'impetuosité causee du ridicule: ne plus ne moins que au fis de Crœsus, muët de nature, la frayeur rompit l'ampechemant de sa langue: ainsi que nous avons dit au segond livre. Car de la frayeur (composee de tristesse & de colere) la chaleur boulhante au cœur, soudain revenant au dehors, & se ruant sur l'ampechemãt de la langue, peut rompre & dissiper ledit ampechemant: cõme le tetane et guery, selon Hippocras, par la palindromie

An la preface.

Aph 21. li. 5.

lindromie(c'æt à dire, recourſe) de la chaleur naturelle. Ainſi an ces malades, le plaiſant acte des Cinges (animal de ſoy ridicule) excita & releva la nature accablee, abbatuë, & cõme etouffee du mal. Ce que peut faire bien aiſemant, le plaiſir aquis du rire. Car telle joye emeut la chaleur languiſſante & anſevelie, la repand par tout le cors, & la fait venir au ſecours de nature : laquelle ampognant ce moyen, & propre inſtrumant, ſe recounoit : & ranforcee de tel ſecours, cõbat la maladie avec plus d'hardieſſe, tant qu'elle ſurmonte le mal. Car c'ęt nature propremant qui gũerit les maladies. Le medecin, les remedes, & le ſervice des aſſiſtans, ſont le ſecours qui favorit nature. Donques la dignité & excellance du Ris æt fort grande, puis que il ranforce tellemant l'eſprit, qu'il peut ſoudain chãger l'etat d'vn malade, & de mortel le randre gueriſſable. Mais on dit, q̃ du Ris quelques vns an ſont mors, & j'an ſay qui an ſont devenus malades. Donques le Ris n'ęt pas toujours

ſain, cõme auſſi de ſoy il n'ęt mal-ſain, ains des choſes qu'on dit an medecine, *non naturelles*. Galen les appelle choſes neceſſairemãt alterantes nottre cors, & cauſes conſervatrices. On les diroit (paravanture) plus elegammant, choſes neceſſaires & inevitables, ores ſaines, ores mal-ſaines, ſelõ qu'on an vſe, ou abuſe. Or paſſons outre, & voyons finalemant quels maus peut apporter le Ris.

Chap. 85. de l'art. medec.

Quels maus cauſe le Ris prodigue, & trop continué.

CHAP. XV.

IL n'y ha rien ſi vtile, & ſi plaiſant, qui ne puiſſe devenir dommageable & facheus, pour ętre longuemãt continué. Car quant au plaiſir & volupté, perſonne (à mon avis) ne doute, que les viandes les plus ſavoureuſes & friandes, ne vienet à la parfin an hayne & faſtid, quand on an vſe par trop. Dont ęt venu le proverbe Grec, *Le chou reiteré ou recuit, c'et la mort.* Par mæme raiſon, cõme nous avous dit au premier livre, les ridicules, quoy

Chap. 4.

qu'ils ſoint fort plaiſans, perdet leur grace, & ne font plus rire, quand ils ſont trop ſouvant répetés. Ainſi du Ris (quoy qu'il ſoit de ſa nature plaiſant & aggreable) quand il ęt exceſſif, le vantre an deul tellemant, qu'il ſamble ætre batu, qu'il ſe rompe, & creve: les machoires, la poitrine, & le poumon an ſont fort las & travalhés. A donc le Ris deplait, & appotte grand' douleur. Samblablemant les choſes qui de leur nature peuvet profiter, ne ſont pas ſeulemant inutiles ou deſ-aggreables, ains auſſi dommageables par la mæme occaſion: c'æt à dire, quand on an vſe trop. Dont il ne ſe faut ebahyr, ſi on dit que le Ris fait mal à quelques vns. car ſouvant il ameine danger de ſuffocaciõ, quãd il æt trop prodigue & debordé: excitant la tous vehemante, & comme vn etranglemant. D'avãtage, il trouble & agite la viande, fraichemant reſſuẽ de l'eſtomach (quand il ſurviẽt durant qu'on mange, ou bien tôt apres) au grand prejudice de tout le cors. Car le vantricule digere mieus

la viande an repos, & à loisir. Dont nous reprouvons l'agitacion faite incontinant apres le repas, an courant la poste, voltigeant, sautant, dãsant la volte, & samblables vehemans exercices, qui doivet preceder, & non suivre le past, au bon regime de santé. Or le poumon, la poitrine, le vantre, & par certaine consequance tout le reste du cors, sont exercés par la lecture haute & claire, & par la crierie, comme dit Celse: moins toutesfois
Li. 1. chap. 2. que du Ris excessif, lequel ne peut ætre anduré du vantre farcy de viandes: qui an devient plus debile, quãd etant appesanty de sa charge, il æt secous & frappé du diaphragme agité: car il s'an deul, non moins que s'il avoit ressu des bastonnades. Dequoy il avient, que la viande luy echappe, avant qu'elle soit à plein digeree: tant par ce que de la vehemante emociõ, telle viãde æt precipitee aus boyaus, & ravie des mambres echauffés, que aussi d'autant que l'estomach lassé & dolant, ne la peut bien retenir. De là proviẽne les crudités, & d'icelles sou-

vant reïterees, la foibleſſe de l'eſto- 1.
mach. Si donc on ordonne ſagemant aus debiles d'eſtomach, de ne lire, ne chãter, ny parler haut & fort, de long tams apres le repas (parce que telles accions ampechet la coction, & rampliſſet la tæte de vapeurs (dont ell' ęt clourdie, comme l'experiãce demoutre) combien plus ęt à craindre ce mal, d'vn Ris demeſuré, qui emeut ętrangemant & travalhe l'eſtomach & le poumon? Or il ne faut pas mepriſer les maus, qui procedęt de la crudité d'eſtomach: læquels ſont ſi divers, & an ſi grand nombre, que qui les pourroit conter,

Pourroit auſſi conter les fleurs
Du prin-tams: & combien d'areine
La mer, trouble de ſes erreurs,
Contre le bord d'Aphrique ameine.

Voilà vn mal de træ-grand' conſequance, ainſi que l'on verra ancor mieus par la ſuyte de nos propos: & c'ęt principalemãt quãd le Ris æt importun, à heure moins convenable, & ſans meſure. Il y ha des autres inconvenians que le Ris demeſuré ap-

porte, à quelque heure qu'il ſoit fait:
2. dæquels l'yn æt, la fonte des humeurs, & leur expanſion par tout le cors, bien ſouvant dangereuſe. Car tãdis qu'ils cropiſſet an quelque lieu, & ne bouget, à cauſe de leur epaiſſeur qui les rand tardifs, ils ne font que appeſantir le cors. Mais fondus & agités, ils peuvet ætre pourtés juſques au bout des bras & des jambes, où ils cauſet les gouttes. Et pourtant aus goutteus nous defandons le vin, par ce qu'il ha grand vertu de fondre, & æt yn træ-bon penetreur, comme diſet nos praticiens. Par mæme raiſon (ce me ſamble) le Ris trop frequant & diſſolu, excite à quelques vns la goutte. Car il fond & diſſout les gros humeurs, an echauffant le cors evidammant par ſon agitacion: qui cauſe auſſi l'effuſion des dis humeurs par tout le cors: à ce favoriſant la træ-grand' lacheté des pores, cauſee par le mæme Ris. Pour autre rai-
3. ſon, le Ris demeſuré æt ſouvant dangereus. c'ęt, de tant qu'il reſout, affoiblit, & effemine le cors qu'il ha rare-

Vinũ eſt penetrator optimus.

fié. item, qu'il refroidit par accidant, la chaleur etant reſoluë. Par ce il peut nuïre de beaucoup, aus malades qui ſont debiles (mæmemant s'ils ont au paravant eu quelque maladie chaude) an reſolvant les forces languiſſantes. A ceus qui ont vne maladie froide, il conviét de toutes pars : mais à la chaude, qui de ſa nature enerve ou affoiblit, le Ris debordé æt nuiſant. Outre ce, le ſoudain & vehemant Ris 4.
nuyt, de ce que nature ne peut andurer aucun chágemant ſoudain & violant, comme dit Hipp. luy etant cõ- Aph. 51. li. 2.
traire, tout ce qui ęt trop. Mais ce qui æt fait de petit à petit, il æt ſur : & 3
mæmes quand on và de l'vn à l'autre. A ce propos le ſage Platon a træ-bien ordonné, qu'on s'abſtint du Ris im-
„ moderé, diſant : Il ne faut pas auſſi Liure 3. de la Repub.
„ ætre prodigue du Ris. car tel Ris ęt
„ ſuivy d'vn grand changemant. Dõt
„ il ne faut admettre, que quelqu'vn
„ repreſante des jans de træ-grand
„ autorité, rians diſſoluëmant : ancor
„ moins les Dieus. Parquoy nous ne
„ devons ouyr Homere, où il dit :

Inextinguible Ris ſemut antre les Dieus,
Quand ils viret Vulcan courir parmy les cieus.

parce qu'il étoit devenu boiteus. Inſulá, citãt ce mæme lieu de Platõ, pãſe q̃ la cauſe dudit chãgemãt dãgereus, qui anſuit le Ris prodigue, æt d'autant que à la vehemante dilatacion, communemant ſuit vne grande conſtriccion. Or le cœur æt dilaté mervelheuſemant (dit-il) quand nous ſommes ſecous du Ris, & træſalhons de joye, ce qui æt cõſonant à ce que nous avons cy devant anſegné. Chap. 1.

Le mæme ſouſcrit à la ſantance de Marſile Ficin, où il dit: An tout age il æt fort profitable pour la vie, de retenir quelq̃ peu de l'anfance, & de chercher toujours divers plaiſirs & recreacions: mais nõ pas vn rire lõg & diſſolu. car il dilate par trop l'eſprit aus parties externes. A ces mots Inſulan ajoute: Les grandiſſimes voluptés (ſur tout celles qui font fort rire) attiret au dehors la chaleur naturelle, la verſet & diſſipet: à quoy il s'anſuit vn refroidiſſemant & Li. 2. de la trip. vie. ch. 8.

foibleſſe. Car quand ne ſeroit, que le grand eparpilhemant de la chaleur & des eſpris, celà cauſe foibleſſe: veu que la vertu vnie, et toujours plus puiſſante. Dõques le Ris diſſolu nuït infinimãt, ſur tout aus perſonnes fort graſſes: puis qu'il diminuë la chaleur naturelle. car de telle cauſe augmantee, la mort s'an peut anſuyvre: qui n'et autre choſe qu'extinccion de chaleur naturelle. Auſſi quelquefois on ſ'evanouït de rire, par la grãde diſſipacion d'eſpris, comme nous avons dit au premier livre. Or l'evanouïſſemant æt vne petite mort, ou chemin à la mort. car bien ſouvant il precede, & la mort s'an anſuit, à faute de ſecours. Qu'ainſi ſoit, on tiẽt quelques vns aucunefois pour mors, qui ne ſont qu'evanouys: mais ils an meuret de fait, pour n'etre ſecourus. Si celà æt vray, la mort peut bien avenir auſſi de trop rire: laquelle æt le plus grand de tous les maus, s'il æt vray ce qu'on dit, la mort æ la plus epouvantable de toutes les choſes horribles. Mais nous an par-

Chap. 27.

lerons davantage au chapitre prochain, apres que nous aurons pour la fin de cettuy-cy, dit la raiſon, pourquoy le Ris exceſſif nuït plus aus gras, que aus maigres: veu que il leur æt plus familier, amy, & coutumier, ſuyvant nos precedantes demouſtracions. car il ſamble que le Ris leur doit moins nuïre, veu que (comme nous diſons ſouvant an nos ecolles) *Des choſes accoutumees, ne ſe fait paſſion*. Mais deja nous avons prouvé, que le Ris angraiſſe fort: & d'alheurs on ſait bien, que la graiſſe demeſurée offance grandemant, & æt reprouvee; tant an titre de cauſe, que de fine, comme parlet nos Medecins. Car elle ſinifie, qu'il y ha peu de ſang dans les vaiſſeaus, & par conſequant peu de chaleur & d'eſpris: & la graiſſe æt ſouvant cauſe de ſuffocacion, & etouffemant de la chaleur naturelle, par vne compreſſion & ſurcharge. Voilà pourquoy „ nottre Hippocras diſoit bien: Ceus „ qui ſont naturellemant gros &

Pourquoy le Ris exceſſif nuit pl' aus gras qu'aus maigres.

Ab aſſuetis non fit paſſio.

Aphoriſ. 44. liu. 2.

„gras, meuret plus-tôt que les grai-„les. Or le Ris excessif leur cause double mal: l'vn, qu'il les rand tou-jours plus gras, an danger de suf-foquer: l'autre, qu'il fait grãd degast & dissipacion d'espris, dæquels ils ont petite provision. Donques il ap-pert suffisammant, par tant de maus que nous avons recité, que le Ris im-portun, intampestif, demesuré, & dis-solu, ainsi que toute autre chose ex-cessive, æt dangereus: & pourtant il le faut eviter, veu que les melheures choses du monde peuvet nuire, pour etre par trop frequantes, ou an trop grande quantité.

Savoir-mon si quelqu'vn peut mourir de rire.

CHAP. XVI.

VOicy nottre dernier coup, & la derniere ligne (comm' on dit) de tputtes choses. Nous nẽ pouvõs pas-ser plus outre, quand nous touchons la fin, qui et l'article de la mort. Or

Mors vlti-ma linea re-rum.

nous avons dit naguieres, qu'on peut evanouyr de rire, & l'avons assés demoutré au premier livre: où nous a-
Chap.27. vons aussi proposé cette questiõ, savoir mon s'il et possible d'an mourir. Car il samble mal-aisé: d'autant que à la grand' dilatacion du cœur, & effusiõ de ses espris (an quoy git le principal dangier de mort) survient soudain la cõstriccion, ainsi que nous avons ansegné audit livre, & que ces deus mouvemãs s'antre-suivet alternativemant: an quoy consiste l'asseurance du Ris: Car par tel moyen la perte & dissipacion des espris & de la chaleur naturelle, se fait de peu à peu, nõ-pas à tas: & pourtant il y ha moins de dangier. Toutesfois nous savons pour l'avoir ouy dire, qu'aucuns sont mors de rire; comme ce-
Liu.1.ch.27. Ch.4.& 5. luy que les garses chatoulheret jusques à mourir, ceus qui ont le diaphragme blessé, & c. Mais ce sont Ris batars & illegitimes, ainsi que nous l'avons prouvé au second livre, car ils sont causés d'attouchemãt: & le vray Ris provient du seul mouvemant de

l'appetit ſanſuël, ſans attouchemant. Mais q̃ repondrõs nous de ceus, qu'il conſte par ecrit, ætre mors du vray Ris? On avoit apreté des figues à Philemon. Son âne les vient manger an ſa preſance. Il crie au ſerviteur, qu'on le viene chaſſer: mais le garſon arriva trop tard, qui etoit allé querir du vin: Auquel Philemon dit, Puis que tu às eté ſi tardif, donne maintenãt ce vin à l'âne. Lors voyant que l'âne an beuvoit, le bon vielhard ſe mit tellemant à rire, qu'il an etouffa. Verrius ha temogné, q̃ Zeuxis treſ-excellãt peintre, mourut an riant ſans fin, de la grimace d'vne vielhe que luy mæmes avoit peind. Mõſieur Boiſſonnade medecin d'Agen, trę-docte, expert & diligeant, homme de bié & d'honneur, m'ha temogné que la paumiere (c'et à dire, la maiſtreſſe du jeu de paume de laditte ville d'Agen, fame agee, mourut à force de rire, oyant conter vne choſe fort inopinee, etrange & ridicule. Il et vray que ces examples ſont fort rares: ſi æt-ce qu'au premier livre nous avons donné vne at-

Diogene Laertien attribuë cette hiſtoire à Chriſippe philoſophe Stoique. Et il peut bien etre avenu de mæmes à tous deus.

Chap. 27.

tainte à ce doute, commant il se peut faire, que le Ris ameine la mort. dont il nous reste icy à expliquer plus exactemant, commant celà avient. Ie panse que la principale cause de la mort, qui procede de rire, æt la faute de respirer. Car je n'accorderois pas volontiers, que d'vne risee se fit telle dissipaciõ d'espris, qu'il æt requis à la mort : veu qu'au Ris la dilataciõ æt soudain surprise de la constriccion du cœur. Toutesfois aus hommes que nous avons proposé ætre mors de rire, telle dissipacion d'espris pourroit ætre avenuë, par le moyen que je diray. Ceus qui bãdet fort leur antandemant an hautes cogitacions & invancions, par l'ardant étude, & assiduelle cogitacion, anduret grande perte d'espris. Et s'ils sõt pour lors à jun (ce qui æt melheur certainemãt. car l'etude n'ha telle vigueur, quand le vantre æt plein de viande) leurs forces s'affoiblissẽt aisemant. Car elles sont refaites du manger & du boire: opportunemant touttesfois, & an juste mesure. autremant elles ne sont

moins languiſſantes d'vne ſurcharge d'alimãs, q̃ de leur ſouffrãce & diſette. Donques ſi on differe longuemant à prandre nourriture, & que ce pãdant l'eſprit ſoit occupé an choſes de grãde importance ou meditacion, on ſe ſantira foible & defalhant: comme ſi quelqu'vn travalhoit fort ayãt faim, dont il deviendroit tout langoreus & vain. Auſſi nottre Hippocras dit bien. „ Où il y ha faim, ne faut pas travalher. Car ſi toujours on fait grãd' depãce de ſes eſpris, & on n'y an remet par fois autãt, ou à peu près de ce qui ẽt diſſipé, on viẽt tãtôt an decadance, & an fin à telle foibleſſe, qu'on ſant ſon ame comme pandante à vn filet. I'ay ſouvant eprouvé celà, quand je paſſois quelques nuïs ſans güieres dormir, travalhant mon eſprit à cõmantaires & compoſicions, rabattãt de mes repas le plus que je pouvois. Il me ſambloit quelquefois qu'vn petit ſouffle eut rompu le filet, duquel je ſantois mon ame comme attachee au cors. Ainſi peut etre avenu au bon hõme Philemõ, qui paravãture avoit

Aphor. 16. liv. 2.

paſſé pluſieurs nuïs ſans dormir, & pour lors il dinoit aſſés tard: par ce que s'amusât à quelque diſcours fort attantivemant, il ne ſantoit la faim, ou bien la mepriſoit. Or que celà luy avint an jun, il æt aiſé à ſoupſonner: car on luy appretoit des figues, & le garſon etoit allé au vin. Donques il ne ſe faut ebayr, ſi ſon ame etant languiſſante, & n'ayant guieres plus d'eſpris, apres la grãde diſſipacion qu'an avoit cauſé l'etude, ſi (dis-je) le Ris demeſuré diſſipa le reſte, aneantit ſes forces, rompant le lien de ſon ame, ja fort extenuee an vn cors tout vſé & conſumé de l'etude. A vn homme bien quarré, bien repu & reffait, duquel l'ame ſoit fort oyſive dãs vn cors repoſé, jamais celà n'aviendroit: mais au graile, maigre, tranſy & delicat (tels ſont la plus-part des ſimples Philoſophes, du tout adonnés à contemplacion, ſans avoir aucune charge an la republique) qu'on dit communemant n'etre qu'eſprit, il n'et pas difficile de perdre ainſi ſon ame, avec ſes eſpris: læquels ne peuvet æ-

vet ætre retenus du cœur debile, extraordinairemant agité. Il faut ajouter à cecy, que Philemon etoit vieus, ainſi que dit l'hiſtoire. Or il æt certain, que les vieus ont peu de chaleur & de force: dont il æt plus ayſé qu'ils meuret ſoudain de joye, ou d'autre affeccion, que les jeunes. Et que Zeuxis auſſi fut vieus, outre ce que nous an liſons, il æt bien vrayſamblable: d'autant que chacun ſe rand toujours avec le tams, plus parfait & excellant an ſon art. Si la grace & perfeccion de ſon ouvrage, luy donna occaſion de rire exceſſivemát, & de mourir anſamble, on peut bien conjecturer de celà, que l'ouvrage etoit mervelheus, & le paintre fort cõſumé an ſon art. Ainſi la paumiere d'Agen, pour ætre vielhe, & (paravanture) à jun, outre ce qu'aus fames la chaleur naturelle æt plus debile, & le lien de l'ame plus fragile, put bien mourir de rire. Ie cuide avoir ſatisfait par ces raiſons, au probleme & queſtion qu'on pouvoit faire, de ceus qui meuret de rire. Ce ſont exam-

ples & evenemans fort rares, dont auſſi le fait requiert pluſieurs condicions.

I'ay achevé an ces trois livres, la principale hiſtoire du Ris, & tout ce qui m'ęt venu à l'eſprit juſqu'à preſant, touchant cette matiere. Si deſormais je rancontre an ravaſſant, autre choſe de cet argumant, j'an traſſeray vn quatrieme. Ce pandant je prie aus lecteurs, qui ont la grace de mieus philoſopher, ne vouloir dedaigner cette beſogne: ains y amployer quelque peu de leur induſtrie, pour l'anrichir de leurs plusdoctes & ſolides raiſons.

FIN.

I. P. ZANGMAISTRE
à ſes nobles parans.

IE ſuis fort ſatisfait & contant, quād i'antans que ma verſiō ha plu a l'auteur de ce beau traité: duquel i'an attandois plus-tôt reproche. Il me fait cet honneur de dire, que i'ay bien exprimé ſes ſantances, & an termes biē ſinificatifs. Il me loüe auſſi, d'avoir a peu pres ſuivy ſon orthographie: demeurant ferme an cette opiniō, qu'il convient ecrire tout ainſi que l'on parle, veu que l'ecriture tient lieu de la parole. Ie l'ay ouy quelque-fois, an bōne cōpanie faire vn long diſcours, par lequel il moutroit à l'eul, d'où avoit procedé, que le ſeul Franſais ecrit autremant qu'il ne pronōce: veu que toutes autres nacions ecrivet, & ont jadis ecrit, ſuyvant la naïve prolacion, ſans feindre ou diſſimuler aucunes lettres, comme etans, ou manques, ou ſuperfluës. I'an fis vn petit Dialogue, a l'inſtant que i'eus retenu ſon diſcours: lequel ie vous anvoye à part. Vous trouverés auſſi, que i'ay

transcrit le premier livre (jadis traduit par M. Loys Papon) de mæme orthographie, afin que vous vissiés le tout d'vne parure. A Dieu soyés.

A M. IOVBERT, CÓNseiller & medecin ordinaire du Roy.

MONSIEVR, *sçachant qu'on imprime a Paris vostre beau traicté du Ris, ie me suis aduisé d'y enuoyer l'epistre d'*Hippocras *à Damagete: par laquelle est expliquee la cause morale du Ris de ce grand Philosophe, autremãt qu'elle n'est entendue vulgairemãt: vous priant de permettre, que ma traduction de Grec en François, telle quelle, ait lieu au derriere de vostre œuure. Ie m'asseure que plusieurs prandront bien plaisir de lire celà, pour sçauoir à la verité, que le Ris Democritique n'estoit pas de folie ou resuerie, ains d'extreme sagesse & parfaite philosophie: ainsi que le tres-venerable Hippocras tesmoigne fidellemant. De Mont-pelier, ce 15. de Mars.* 1579.

Vostre affectionné amy & beaufrere, I. GVICHARD.

LA CAVSE MORALE DV RIS DE L'EXCELlant & tresnommé DEMOCRITE, expliquee & temognee par le divin HIPPOCRAS, an ses Epitres.

Traduite de Grec an Fransais, par M. I. GVICHARD, Doct. reg. an Medeci. de l'vniuer. de Mompelier, conseiller & medecin ordinaire du Roy de Navarre.

HIPPOCRAS A DAMAGETE, SALVT.

CE T ce que je me doutois bien, Damagete. Democrite n'æt pas fou, ains plus sage que tous. Il nous ha randu plus sages, & par nous tous les hommes du monde. Ie t'ay r'anvoyé (ô amy) la nef, vrayemant Æsculapienne. Il faut ajouter à l'an-

ſegne qu'ell'ha du Soleil, l'anſegne de Santé. Elle fit voile heureuſemant, & parvint an Abdere le mæme jour, que j'avois promis d'y ætre. Là nous trouvames tous les citoyens aſſamblés au port, qui nous attandoint (cõme il æt vray-ſamblable) non ſeulemãt les hommes, ains auſſi les fames, juſques aus vielhars, garſons, & anfãs: tous fort triſtes & deſolés, cuidans que Democrite fut devenu fou: lequel au contraire, excelle à philoſopher ſinceremant. Mais quand ils m'euret veu, ils prindret courage, & revindret à eus-mæmes, faiſans moutre de bon eſpoir. Philopoemen me vouloit cõduire premieremant, au logis qu'on m'avoit apreté: & chacun le trouvoit bon. Mais je leur dis: O Abderites, je n'ay rien plus hatif, ny à cœur, que de voir Democrite. Antandans ce propos, ils m'an loüaret fort: & biẽ joyeus ſoudain me conduiret par le marché. Les vns nous ſuivoint, les autres couroint devãt, les autres venoint à l'antour: & tous me crioint, Sauve-le, guery-le, remedie-y. Ie les exhortois, d'eſperer bien: & que paravanture il

n'auroit aucun mal : ou que s'il an avoit, ce ne seroit guieres, & aisémant on le corrigeroit, me confiant de la bonne faison. Ainsi parlant, j'allois toujours vers luy. Or sa maison n'etoit pas loin du port, ny mæmes toute la ville, sa maison etant voisine des muralhes. Derriere vne des tours, il y ha vn haut coutaut, vmbragé de Peupliers grans & epais : d'où l'on voyoit aisémant laditte maison. Pour lors Democrite etoit assis sous vne plane, basse & large, ayant vn habit grossier, qui ne luy couvroit pas les epaules. Il etoit dechaut, seul, assis sur vn siege de pïerre, fort palle & maigre, avec vne grand' barbe. Pres de luy à main droite, couloit vne petite fõtaine, par vne basse colline, qui resonoit doucemãt. Sur cette colline y avoit vn tãple dedié (comme je peus cõjecturer) aus Nymphes, antourné de vignes sauvages. Democrite avoit sur ses genous vn livre bien accoutré : & quelques autres çà & là antour de luy. Il avoit aussi vn grãd amas de diverses bætes, toutes dechiquetees & anatomatisees

Aucunesfois il ecrivoit hativemant, courbé ſur ſõ livre : q̃lquefois il ſe repoſoit, s'arretãt du tout & lõguemant diſcourãt an ſoy-mæme. Celà fait, tãtôt apres il ſe levoit & pourmenoit, reviſitãt les antralhes de ces bætes: puis les laiſſoit & retournoit s'aſſoir. Les Abderites, qui etoint à l'antour de moy, fort triſtes (& peu s'an falhoit qu'ils ne pleuraſſet) Voyés, diſoint ils Hippocras, la vie de nottre Democrite : combien il æt fou, ne ſachant ce qu'il veut, ne ce qu'il fait. L'vn d'antre eus, voulant ancor mieus expliquer ſa follie, ſe mit à pleurer à haute vois, comme vne fame qui pleure la mort de ſon anfant: puis an gemiſſant il ſe plaignoit, tout ainſi qu'vn voyageur qui ha perdu quelq̃ choſe. Democrite oyãt celà, ſe mettoit ſi fort à rire, qu'ils ceſſoit d'ecrîre, an ſecoüant ſouvãt la tęte. Adõc je leurs dis: Vous Abderites, ne bougés d'icy. quand je l'auray veu & ouy de plus-pres, je cõprandray bien au vray ſa diſpoſicion. Celà dit, je deſſans tout bellemant. car le lieu æt an pãte, & ſi rabbouteus,

que j'eus assés de peine à m'y sauver. Approché que je fus de luy, je le rancontray (je ne say comm̃t) tout ravy, ecrivant d'vne concitacion furieuse. Parquoy je m'arretay, attandant qu'il fut an repos. Peu apres, ayant antremis cette impetuosité d'ecrire, & posé sa plume, il me regarda venant à luy, & me dit: Dieu vous gard forain. Et vous aussi (dis-je) tressage Democrite. Adonc luy honteus, à mõ auis, de ce qu'il ne m'avoit appellé par mõ nom, Et vous (dit-il) comm'ant æt-ce qu'on vous appelle? car l'ignorance de vottre nom, hà eté cause que je vous ay appellé forain. On m'appelle Hippocras Medecin, dis-je. Lors, dit-il: La noblesse des Asclepiades, & la grand' renommee de vottre savoir an Medecine, fort celebre, æt parvenuë jusques à nous. Et quel affaire, ô amy, vous meine icy? Mais premierement assoyés vous. vous voyez que ce siege tapissé de feulhes verdes & tãdres, n'et pas malplaisant, ains plus aggreable à s'assoir, q̃ des chaires anvieuses de la fortune. Quand je fus assis de rechef

il me dit: Etes vous icy venu pour affaire privé ou public? Dittes le ouvertemant. car nous vous y aiderõs, an tout ce que nous pourrõs. Et moy: La vraye cauſe, dis-je, qui m'ha fait venir icy, et vottre reſpet: pour communiquer avec vn hõme ſi ſage que vous etes. Et l'occaſion m'an et donnee de ma patrie, qui m'ha fait ſon ambaſſadeur. Donques (dit-il) vous logerés premieremant chez moy. Or pour ſonder de toutes pars mon hõme (combien qu'il me fut ja aſſés notoire, qu'ils n'etoit point hors du ſãs) je luy dis, Coünoiſſés vous Philopoemen, vottre concitoyen? Ouy, dit-il, bien fort: vous dittes le fis de Damõ, qui demeure prés de la fontaine Hermaïde? C'et cettuy là, dis ie: il et mon ſingulier amy & parant. Mais vous Democrite, recevés moy d'vn meilheur logis: & me dittes an premier lieu, qu'et ce que vous ecrivés icy. De la folie, dit-il, apres s'etre vn peu cõtenu. Lors je dis, O Iupiter, que vous ecrivés bien à propos contre la ville. Quelle ville, Hippocras, dit-il? Ie luy répõs, riẽ riẽ, Democrite: je ne ſay cõ-

mãt ce mot m'ęt echappé. Mais qu'e-crivés vous de la folie? Quelle autre choſe, dit-il, ſinõ qu'ęt-ce, & cõmant elle s'angeãdre an l'hõme, & cõmant elle an ęt otee. Et ces bętes que vous voyés, je les decouppe à ces fins: non que j'aye an haine les cuvres de Dieu, ains pour chercher la nature & le ſiege de la colere. Car vo⁹ ſavés biẽ, q̃ c'ęt la cauſe de la fureur & folie des hõmes, quãd elle redonde par trop. Ell'ęt biẽ naturellemãt an tous, mais an quelques vns pl⁹, an autres moins: & ſa demeſuree quãtité fait les maladies, etãt cõme matiere ſujette, q̃lquefois bõne & quelquefois mauvaiſe. Adõc je luy dis: Par Iupiter, ô Democrite, vo⁹ dittes celà vrayemãt & ſagemãt: & je vo⁹ juge biẽ heureus, de jouïr d'vn ſi grãd repos: duquel il ne no⁹ ęt permis ętre participãs. Car oules chãs, ou le menage, ou les anfãs, ou les trafiqs, ou les maladies, ou les mors, ou les ſerviteurs, ou les mariages, & choſes ſamblables nous an otet l'opportune cõmodité. Sur celà le bon homme fut trãſporté de ſon accoutumee paſſion, & ſe print à rire fort exceſſivemant.

Quand il ſe fut arreté, je luy dis: Et dequoy riés vous, Democrite? Les choſes que j'ay dittes, ſont elles bonnes, ou mauvaiſes? Il ſe mit ancor plus fort à rire. Les Abderites qui voyoint celà du coutau, ſe frappoint les vns la tæte, & les autres le front: & il y an avoit qui ſ'arrachoint les cheveus. car (comme ils me diret apres) Democrite avoit ry adõc plus fort que de coutumè. I'inſiſte là deſſus, diſant: ô Democrite (le plus ſage hõme du monde) je deſire antãdre la cauſe de cette vottre paſſion: de quelle riſee je vous ay ſamblé dine, ou bien le propos que j'ay tenu: afin que celà m'etant counu, je ceſſe d'an donner plus occaſion: ou que vous an etant repris, reprimiés vottre Ris, comme etant mal à propos. O Hercules, dit-il, ſi vous Hippocras m'an pouves reprandre, vous ferez vne cure telle que jamais vous ne fites. Et cõmant (dis-ie) ne ſeries vous repris, bon homme: ou commant ne panſés vous ætre abſurde, quãd vous riés de la mort d'vn homme, ou de ſa maladie, ou de ce

qu'il ha perdu le ſans (devenant anragé, ou maniacle) ou d'vn meurtre, ou de quelque autre choſe de pis? Et au contraire, des mariages, des feſtins, de faire des anfans, des myſteres & choſes ſacrees, des magiſtras, dignités & honneurs, ou de quelques autres choſes qui ſont totalemant bonnes? Car vous riés & vous moqués des choſes, dont il faut avoir pitié: & ce dequoy il ſe faudroit rejouyr, vous riés ſamblablemant: de ſorte qu'il n'y ha aucune diſtinction du bien & du mal an vottre androit. Sur ce, il repondit: Vous dittes bien celà, Hippocras: mais quand vous l'aurés antandu, je ſay que vous eſtimeres mon Ris, & pour vous & pour vottre pays, melheur remede & cure, que n'æt vottre legacion, & an pourrés faire ſage les autres. Paravanture que pour cecy, vous m'anſegnerés reciproquemant la medecine: quand vous aurés apris, combien ſogneuſemant tous hommes ſ'amuſans à choſes indines d'aucun ſoin, & ſ'efforſans de faire choſes de nulle va-

leur, consumet leurs vies an choses ridicules. Lors ie luy dis : Et quoy, bon Dieu ! tout le mõde ne saviſe il point d'ætre malade? & n'ha il point où anvoyer pour sa curacion ? car qu'æt-ce qui peut ętre hors de luy ? Democrite reprenant la parole, dit : Il y ha infinis mõdes. Ne veulhes pas (ô Amy) malicieusemãt extenuër les richesses de nature. Et bien (dis-ie) Democrite, vous anſegnerés celà an ſon tams. car je crains que par fortune an parlant de l'infinité, vous ne veniés à rire. Maintenant randés moy ſeulemant raiſon de vottre Ris. Adonc luy me regardant de travers, dit : Vous panſés qu'il y ayt deus cauſes de mon Ris, ſavoir æt, les biens & les maus. Mais je ne me Ris que de l'homme, plein de folie, & vuide de toutes accions droites : qui an ſes conſeils ſe porte puerilemant, & folemant: qui ſupporte des travaus ſans fin, de nul profit : qui va juſques au bout du monde, & par infinies contrees (pouſſé de convoitiſe exceſſive) cherchant or & argeant, ne ceſſant

jamais de telle pourſuite: ains toujours ſe travalhant pour aquerir davantage de biens, afin qu'il ne ſoit des moindres, & qu'il n'ayt cette hõte de n'ætre dit heureus. Ie me Ris auſſi de l'homme, qui va foulhant les antralhes & veines de la terre, pour des mines, où il et ſouvant accablé & etouffé: an lieu qu'il ſe pourroit contanter, de ce que la terre (maire commune de tous) produit ſuffiſammant pour l'antretien des hommes. Il y an ha qui veulet ætre grans ſegneurs, & commander à pluſieurs, læquels neantmoins ne peuvet ſe cõmander à eus-mæmes. Ils epouſet des fames, læquelles bien-tôt ils repudiet. Ils aymet, puis ils hayſſet. Ils ſont fort deſireus d'avoir des anfans, & lors qu'ils ſont grans, les anvoyet loing d'eus. Qu'elle vanité & abſurde diligeance æt cette-cy (ne differant rien de la folie) de foulher dans la terre, pour an ſortir de l'argeant: ayant de l'argeant, l'amployet an terres: ayant des terres, an vandre les fruis pour avoir d'au-

tre argeant ? Combien de changes font ils? Ceus qui n'ont dequoy, an desiret avoir: quand ils an ont, ou ils le dissipet follemant, ou le tienet caché, sans qu'il serve à personne. Ie me ris quand je les voy mal faire : ancor plus, quād je voy leur mauvais succęs. Ils outre-passet les lois de verité, ayās des procés mortels ansamble, se plaisans au debat & contancion antre fræres, parans, & citoyens. dont aucunesfois ils s'antre-tuet: le tout pour ces richesses, dæquelles nul æt maitre apres sa mort. Vivans debordemant, ils n'ont aucun soucy de l'indigeance de leurs amis, & de leur patrie. Ils poursuivet choses indignes, ayans an grand estime les inanimees, achetans bien cher vne statue si naïvemant exprimee, qu'il ne luy manque que la parole: & ce pandant ils haysset ceus qui leurs diset la verité. Outre ce, ils appetet choses mal-aisees: Car celuy qui habite an terre ferme, voudroit ętre an la mer: & celuy qui ęt an ile, voudroit ętre an terre ferme. Ranversans tout à leur appetit, ils louët la force

force pour la guerre: & journellemãt ils ſont vaincus de laſſivité, avarice, & autres paſſions, dæquelles ils ſont malades. Pourquoy donc avés vous repris mon rire, ô Hippocras? Car nul rit de ſa propre folie, ains de celle d'autruy: comme ceus qui ſe panſet ætre ſobres, ſe riet des yvrongnes: les autres ſe riet des amoureus (combien qu'ils ſoint attains de plus grãd mal) les autres de ceus qui naviget, les autres de ceus qui labouret. car les jans ne s'accordet pas, ny ez ars, ny ez actions. Là deſſus je luy dis: Il ęt vray, Democrite: & il n'y a rien qui plus propremant declare la miſere des hõmes, que celà. Toutesfois les affaires de cette vie cauſet telles neceſſités, tant du menage, que du traffic, & par mer, & par terre: veu que nature n'ha pas fait l'homme pour ętre oiſif. Et de là procedant la couvoitiſe, abuſe l'ame de pluſieurs qui ont bõ ſans, læquels ſ'etudiet à faire tout auſſi biẽ & ſerieuſemant, comme ſi ce deuoit ętre vne choſe certaine & ſtable. mais ils ne ſont pas ſi aviſés, qu'ils puiſſet

prevoir le mal. Car, ô Democrite, si quelqu'vn lors qu'il se marie, craignoit la future separacion, ou celuy qui nourrit des anfans, pansoit à leur mort, il ne le feroit qu'à regret. De mæme an æt il de l'agriculture, navigacion, dominacion, & toutes choses de cette vie, çquelles chacun se nourrit d'vne bonne esperance, sans presompsion d'erreur, pansant au meilheur, & non au pire. Commant dõc vous an pouvés vous rire, que soyt bien à propos? Lors Democrite me dit, Vous ætes fort tardif d'esprit (ô Hippocras) & loin de mon opinion, ne considerant point à cause de vottre ignorance, la mesure tant de s'assurer que de se troubler. Car si les hõmes disposoint telles choses d'vn prudant avis, ils an seroint aisemant delivrés, & me garderoint de rire. Mais au contraire, eus, comme si les choses etoint fermes & stables an ce monde, s'enorgueillisset folemant, ne pouvãs retenir leur desordõnee impetuosité, à faute de bõne raison, discours & jugemãt. Car ce seul avertissemãt leur souffiroit, q̃ toutes choses

ont leur tour, leql survięt par soudais chãgemãs, & induit prõptemãt toutes manieres de cõtours. Eus, cõme si la chose ętoit ferme & perdurable, obliãs les accidãs qui survienet ordinairemãt, quelquefois souhaitãs ce q̃ leur revient à deplaisir, & cherchãs ce que ne leur ęt profitable, s'anvelopet de plusieurs calamités. Si quelqu'vn pãsoit de faire toutes choses selõ son pouvoir, certainemãt il s'ãtretiẽdroit an vne vie sure & tranquille, se counoissãt soy-męme, sans etãdre sa couvoitise à vne infinité: ains se cõtantãt des richesses de nature, maire nourrice de tous. Car tout ainsi qu'an l'ambõpoint du cors, le danger des accidans ęt tout evidant, de mæmes les grans succés de la fortune sont dãgereus: & les plus segnalés, sont an plus grãd mal-heur. Voilà que me donne matiere de rire. O hommes insanses, vous ętes biẽ punis de vottre folie, avarice, insaciabilité, anvie, inimitié, trahison, & toutte mechanceté (car il æt impossible de nombrer & expliquer les especes de leurs vices)

vous plaisans an celà, & faisans de vice vertu: manteurs & vains, addonnés à toutte volupté, contampteurs des lois & de la bonne discipline. Il y an ha qui niet, que l'homme puisse prevoir les choses avenir. mais telles jans n'ont ne veuë, ne ouyë. car l'homme qui ha ces sentimans clairs, d'vne droite intelligeãce s'avise du presant, & prevoit l'avenir. Les autres se fachet de tout, & neantmoins i's y retournet. Ayans quitté la navigacion, ils s'y remettet: ayãs rejetté l'agriculture, de rechef ils labouret. Ils repudiet vne fame, & an prenet vn' autre qui n'et pas meilleure. Ils souhaitet d'anvielhir: etans vieus, ils s'an plaignet: n'ayãs aucun arrẹt à leurs desirs. Les Roys & princes louët la condicion des personnes privees: le prince desire d'ẹtre Roy. Les magistras & autres qui ont charge an la republique, portet anvie aus artisans, de ce qu'ils sont hors de danger: & les jãs de metier voudroint ẹtre magistrats, pour avoir auctorité. C'ẹt, d'autant que personne ne void la droite voye de

vertu, nette, plaine, & aisee: dont personne n'y veut antrer, ains tous s'an vont par vn chemin difficile, rabbouteus, âpre & tortu, hurtans sa & là, trebuchans à chaque pas. Les vns s'y avansset, les autres y reculet: & quelques-vns y võt fort vite to⁹ hors d'aleine, comme si on les chassoit. Là vous an voyés, qui anflés d'ambiciõ, & elevés an l'air, trebuchet de la pesanteur de leur malice, & se rompet le cou. Il y an ha qui demolissset, & puis batissset: qui font des presans & largesses, puis s'an repantet, & rompet l'amytié pour vn rien. An quoy ils ne differet point des anfans qui se joüet. Mais an leurs cupidités, que font d'avantage les bętes, sinon qu'elles se contienet mieus dans les bornes de suffisance, l'homme etant insaciable? Où ęt le Lion qui jamais cacha de l'or an terre? Où ęt le taureau qui jamais combatit pour avoir plus de pature? Quel Lyõpard n'ha jamais eté sou? Le sanglier ha soif: mais il ne appete que de l'eau. Le loup ayãt mangé tant que luy fait besoin, ne

veut plus rien. Mais l'homme beuvãt & mangeant tout le iour, n'ha jamais contanté ſon appetit. Les bætes ont certain tams de ſaccoupler: l'hõme ęt toujours epoinſonné d'vn fou deſir de palhardiſe. Ie vous prie, ô Hippocras, ne dois-je pas rire de celuy qui ſe travalhe pour l'amour, ou autre choſe vaine, maimemant s'il mepriſe tout danger, & oblie tout devoir pour y parvenir? L'homme ęt plein d'infirmité dez ſa naiſſance. Ez premiers ans il ęt invtile, & faut qu'vn autre le gouverne. Croiſſant il deviẽt inſolant & fou, ayant beſoin d'vn pedagogue. Etant grand, il ęt audacieus & temeraire. Devenu vieus & caduc, il ęt miſerable, quãd il recolligę & rãmãtoit ſes peines & travaus. Il deviẽt tel, des ordures de la matrice maternelle: à raiſõ dequoy les vns pleins de chagrin, depit & colere, ſont toujours an guerre & an debat: les autres ſont plõgés an palhardiſe & an corrupciõ de filhes: les autres an yvrõnerie, les autres an diverſes cõcupiſſances. O ſi nous pouviõs voir le cœur & les panſees au decouvert, & ſans aucũ

voile, obſerver ce que ſe fait au dedãs? Nous verriõs les vns mãger golumãt & ſans meſure, les autres qui randet leur gorge: les vns qui aprętet des poiſons, les autres qui tramet des trahiſons: autres qui cõtét leur treſor, autres joyeus, autres pleurãs, autres qui accuſet leurs amis, & autres qui ſont fous d'ambiciõ. Et de tousceus-cy, les vns jeunes, les autres vieus: qui demãdãt, qui refuſãt, qui pauvre, qui riche: les vns affamés, les autres ſous juſqu'à la gorge: les vns ſordides & meſquins, les autres magnifiques & qui antretienet grand cour. Les vns tuët, les autres anterret: les vns mepriſet ce qu'ils ont, & ſattãdet à autres biẽs. Il y an ha d'effrõtés & impudãs: de prodigues, de chiches, d'inſaciables. Les vns ſont batus, les autres bravet & piaffet, pleins de vaine gloire. Les vns ſadõnet totalemãt aus chevaus, les autres aus chiẽs, les autres à medalhes, pierreries & antiqualhes, les autres aus peintures. Qui prand plaiſir à faire ambaſſades, qui à la guerre, qui à la pretriſe, qui à la marchandiſe,

qui au labourage: les vns à farces & morisques, les autres à belles harangues & oraisons. Les vns travalhet fort volontiers, les autres sont oisifs & paresseus. Brief c'et chose infinie, que la diversité de l'esprit humain. Et qui, voyant tant d'ames indignes & malheureuses, se peut tenir de rire, quand c'et de leur intemperance? Ie crois mæme que vottre medecine leur deplait, tant ils sont sujais à leurs delices & plaisirs, reputans sageſſe ce qui et folie & sottise. Certes je panse, que an vottre art (ô Hippocras) plusieurs choses sont sujaites à calomnie, injure, & ingratitude. Car les malades, s'ils echapet, rapportet leur guerisõ aus dieus, ou à fortune, ou a leur bonne cõplexion: derobans tout l'honneur au medecin, lequel souvant ils hayſſet depuis, etans bien indinés qu'on panse, qu'ils luy soint redevables. Et outre ce qu'ils ne veulet atteſter, ou confeſſer leur obligacion, ils sont bien aises, que les ignorans de l'art (qui neantmoins an font profeſſion) soint de

mæme avis, etans piqués d'anvie. Ie crois biẽ que vous an avés beaucoup eprouvé,& que vous ętes moqué de telles anvies,folies,& procedures Ce diſant,il ſourioit: & adonc il me ſambloit d'vne face divine, ayant changé la ſienne.Lors je luy dis : O manific Democrite,les beaus preſans & etraineș que je rapporteray de vous à Cos,ma patrie.Vous m'avés tout ráply d'admiracio̅ de vottre ſapiãce. Ie m'an vays ętre la trõpette de vos verités.Celà dit,je me leve,& prans congé. Il me veut ſuivre : mais voyant qu'vn autre(je ne ſay d'où) luy apportoit des livres,je le laiſſay incontinãt, & remontay vers les Abderites, qui m'attandoint à la guette. auquels je dis:O hommes,je vous remercie grãdemant, de ce que m'avés anvoyé querir. Car j'ay veu le tres-ſage Democrite , qui ſeul peut randre ſages tous les hommes du monde.Voilà ce que j'avois à t'ecrire, Damagete,touchant Democrite:que j'ay recité avec vn mervelheus contantemant d'eſprit. A Dieu.

DIALOGVE SVR LA CACOGRAPHIE FRANSAIZE.

Expliquant la cauſe de ſa corruption.

ANTRE-PARLEVRS.

Franſais & Wolffgang.

FR. IE me ſuis ſouvãt informé, de pluſieurs ſavans perſonnages, d'où il æt avenu, q̃ le ſeul Franſais prononce autremant ſon lãgage, qu'il ne l'ecrit. L'Hebrieu, le Grec, & le Latin ſont ecris comme on les pronõce, avec quelques petites obſervacions & reigles. Ainſi ęt-il des langues vulgaires d'aujourdhuy, l'Italiene, l'Eſpagnole, & l'Alemande, qui ſont des pl⁹ fameuſes de la Chretianté. I'antans qu'il æt ainſi des autres: & que la ſeule Franſaiſe, n'obſerve an ſon ecriture ſa duë prolacion.

Qui ęt vn mal & vice biẽ notable ſi on y veut aviſer de pres. Car outre ce qu'il y ha defaut à ne pouvoir, ou ne ſavoir repreſanter par ecrit ce qu'on prononce: il y ha du dommage bien grand, pour ceus qui veulet apprandre ce langage: d'autãt qu'il leur faut à chaque mot vne obſervacion, de ſavoir diſſimuler quelques lettres an pronõſant, lęquelles on ne veut toutesfois permettre ætre omiſes de l'ecrivain.

I'an ay eté an fort grand' peine, l'eſpace de ſis ans, durant lequel tãs, j'ay merveilleuſemant travalhé à comprandre la droite prolacion de ce lãgage, pour anſegner par apres les miens avec plus grande facilité. Car il y ha pluſieurs Alemans qui vienet an France expreſſemant pour apprandre ſa langue: lęquels voyans l'ecriture ſi repugnante au parler, s'an degoutet, & perdet courage d'y prouſiter, ſinon par trop long tams. Car ils voyet, qu'il faut oblier l'ecriture pour la bien prononcer, & la prolaciõ pour ecrire à la mode des Franſais. A cauſe VVOLF.

dequoy cerrains Princes d'Alemagne m'ont donné charge, d'eſſayer à comprandre exactemant ce langage, pour le ſavoir par apres cõmuniquer aus leurs, & an parlant & an ecrivant, ainſi qu'il le faut prononcer. Et pource j'ay mepriſé to⁹ livres ecris an Frãſais, & me ſuis contraint d'apprandre le langage, an converſant familieremant avec ceus qui parlet mieus, obſervant træſogneuſemant la vraye prolacion. De laquelle m'etant bien aſſuré, j'ay commancé d'exprimer par ecrit le naïf parler du Franſais: de ſorte que (à mõ avis) le plus nouveau & etrangier, qui ſache lire an Latin, ou an autre langage de ceus qui vſet de ſamblables lettres, il le prononcera dans peu de jours, auſſi bien que moy. Ainſi j'eſpere de contanter ceus de ma nacion, qui attandet ce bien de moy: & par mæme moyen feray ſatisfaccion à la Franſaiſe, laquelle ſe peutplaindre, que l'Alemande a cauſé la corrupcion de ſon ecriture.

FR. Cõmant celà? voicy vn propos fort nouveau, & que je deſire bien d'an-

tandre.

A ce que je peus comprãdre, par les discours que i'ay souvant fais à-part moy, sur le mæme doute que vous avés touché au commancemant, d'où et avenu que du seul Fransais, le langage æt autremant ecrit, que pronõcé, je trouve que les Allemans an sõt cause. VVOLF.

O que j'aime biẽ d'ouyr cecy, pour an savoir la source. Car je ne me peus assés ebahyr, de voir que le Fransais (lequel n'a pas faute d'esprit & de jugemant) n'exprime par ecrit ce qu'il prononce. FR.

Il et bien aisé de comprandre l'erreur: & il n'æt guieres plus difficile d'y bien remedier, si on se veut laisser cõduire à la raison: & n'etre point de ceus, qui opiniatres & sans discours, ne savet sinon alleguer la coutume, ou l'ancienneté. VVOL.

Ie vous prieray donc, pour l'amitié qui æt antre nous, de me faire ce biẽ, que je sache, tant la cause du mal, que le remede. Car j'an suis de long tams desireus, & acquiesce facilemant FR.

aus remontrances qu'on me fait par raiſon.

VVOL. Mais commant le pourrois-je faire, ſans ętre ſoupſonné d'impudáce, outrecuidance & temerité, ſi je, qui ſuis Alemand, fais leſſon à vn Franſais, de ſon propre langage? Ne dira on pas ſoudain, que *la truye veut anſegner Minerue?*

Sus Minervam docet.

FR. Laiſſons ces reproches à-part. Celuy qui deſire d'aprandre, aprand de qui que ſoit. Outre ce, il ne faut point trouver etrange, qu'vn etrāgier nous remoutre nos fautes, & nous remette an bō train. Car celà ęt ordinaire, que nous appercevons moins nottre erreur, qu'vn autre. Et d'autant que nous ſommes dez nottre anfance, inſtruis & acoutumés à cette faſſon de faire, ne nous aviſons point qu'elle ſoit tant lourde: ains au contraire, cōme celuy qui s'æt nourry an quelque vice, l'eſtime ou vertu, ou choſe indifferante: ainſi æt-il de nottre ecriture, que nous panſons orthographier, tant plus mal nous le faiſons. Car celuy æt plus eſtimé, qui

ajoute plus de lettres à vn mot. Or pour cultiver ce cháp, plein de chardõs & epines, qui couvret & etouffet præque toutes les bonnes plantes, il faut vn laboureur bien expert & rusé, qui sans affeccion (& mæme sans pitié) arrache tout le superflu. Tel peut ętre vn etranger, bien versé aus autres langages, comme vous ætes, plũ-tôt qu'vn Fransais naturel: lequel n'aura pas telle hardiesse, ny le moyẽ d'y pouvoir avenir, s'il n'ha par l'experiance des autres langues, acquis vne grande ruse, de savoir ecrire tout ce qu'il prononce.

On me pourroit ancores objecter, que je ne dois mettre ma faus an la moisson d'autruy. Toutesfois puis que vôtre amitié, & grand desir me contregnet à vous deduïre ce que j'an pãse, me voicy tout pręt à y mettre la main. VVOL. Mittere falcem suam in messem alienam.

On ne peut ętre repris, d'arracher les mauvaises plantes de la terre d'autruy: ains au cõtraire c'ęt œuvre charitable, de faire ce biẽ à celuy qui ou par ignorance & lacheté, ou à FR.

faute de bon moyẽ, laiſſe venir ſa terre an friche. Mais je vous prie, ne cõteſtons plus de cette antrepriſe, qui ne peut ætre ſinon loüable à ſon auteur, & de træ-grand prouſit à la poſterité. S'il y ha du reproche, je le prãs tout ſur moy. Commancés donc (s'il vous plait) à me diſcourir, d'où æt venu, que les Alemans ayet corrompu nottre ecriture, comme vous avés dit. & puis vous me ferés antandre, le moyen d'y remedier.

VVOL. Vous ſavés biẽ par voz Chroniques & Annales, que les Francons (nacion Alemande) occuparet les Gaules, anviron l'an de grace quatre cens ſans & ſis, ſous VVarmund, que vous appellés Pharamond, premier Roy. Et d'autãt qu'ils y ont tenu bon, ſe trouvans les plus fors, tout le païs a eté nommé France, de leur nom. Or comme il æt bien vray-ſamblable (car ainſi aviẽt-il ordinairemant) cecy corrompit le langage de peu à peu: quand les Francons eſſayoint, pour ſe faire antãdre, de parler toujours quelque mot du Gaulois, lequel ils apprenoint de l'ordinaire

dinaire & mutuelle confabulacion: & les Gaulois reciproquemant s'efforsoint de contrefaire le Francó, auquel il avoint affaire ordinairemant. De celà provint vn certain jargon, mixtionné & confus du Gaulois Franconisé. Ainsi pour le jourdhuy nous voyons, que les Italiens & les Espagnols frequãtans ou habitans an Frãce, se contraignet à represanter le lãgage Fransais, & les Fransais l'etrangier. Dont il se forge du commancemãt, vn je ne say quel barragouyn, cõtrefait & composé des mos corrompus d'vne part & d'autre. Tellemant que si depuis on veut represanter par ecrit ce qui an provient, on voit que les vocables ne sont purs Fransais, ne Espagnols, ne Italiens. De mæme peut-il ętre avenu au tams jadis, que les Francons dominoint & tenoint par force la Gaule, an ætans souverains segneurs, & teis qui ont bien su maintenir leur possessiõ. car vos Roys an sont dessandus.

Ie croy facilemant ce que vous dites, quant à forigine de nos Princes. FR.

Car il æt plus sãblable au vray, qu'ils soint venus de l'Alemagne nottre voisine, que des anfãs d'Hector le Troyẽ, cõme quelques hiſtoriẽs veulet. Cõtinués (je vous prie) de remoutrer, cõmãt le naïf Gaulois fut premieremãt corrõpu. car j'y trouve aſſés grãd' veriſimilitude, ainſi que vous le racõtés.

VVOL. Vous ſavés, que l'Alemand an ſa lãgue prononſe pluſieurs conſones: de ſorte que ou le Franſais n'an mettroit qu'vne, il an ecrit & prononce trois ou quatre, mæmemãt à la fin des diccions. Au contraire, l'Italiẽ finit tous ſes mos an voyelles, ſinon quelques monoſſyllabes & enclitiques. Le Frãſais & l'Eſpagnol tienet moyen antre deus, terminans leurs diccions, partie an voyelles, partie an conſones. Ainſi dõques le Francõ, voulãt contrefaire le Gaulois, pronõſoit les mos Frãſais à ſa mode: ſavoir æt rudemant, avec pluſieurs conſones, & le Gaulois pour cõtrefaire le Frãcon, andurciſſoit les ſiẽs. De ſorte q̃ pour dire, *beaus yeus, dous & gracieus*, ils pronõſoint *beaulx yeulx, doulx & gratieulx*. pour dire, *les pretres ecriuet*, ils diſoint les *prebſtres eſcripuent*: &

aīſi des autres mos: lęq̄ls ils ecrivoint quād & quād ſelō la prolaciō de ce lā-gage là peu à peu corrōpu & abatardi.

S'il æt vray, qu'ils prononſaſſet ainſi pluſieurs conſones, l'ecriture etoit FR.
bien melheure adonc, qu'elle n'æt à preſant, antant qu'elle s'accordoit à la prolacion. & je counois bien aiſémāt, que (d'où qu'il ſoit avenu) le parler des Gaulois ha eté jadis plus rude, que maintenāt. car mæme depuis peu de tās an ſa, on l'oyt pl⁹ adoucy, & on l'adoucit tous les jours d'avātage.

Ce que je dis, n'æt ſinō cōjecture, nō pas choſe qui puiſſe ętre prouvee, ne VVOLF.
par temoins, ne par auteurs: ſi ce n'æt par les vieus Romās, ecris an vulgaire, qui ont de mos pl⁹ bruqes, ſcabreus & garnis de cōſones, que les modernes. Or lōg tās apres avoir adoucy la prolaciō, on ha neātmoins retenu la vielhe faſſō d'ecrire, pour je ne ſay quelle ſuperſticiō. cōme ſi c'etoit ſacrilege, d'oter le ſuperflu d'vn mot, d'autant qu'ō l'ha trouvé ainſi ecrit, ou an Latin (d'où il sāble derivé) ces lettres y sōt ecrites. Cōme ſi le parler reſſu &

approuvé de l'vſage, n'avoit pl⁹ d'autorité ſur les diccions, que l'ancien ou le pretandu primitif: veu mæmemãt, que s'il plait à l'vſage (cõtre leql on ne peut alleguer aucune præſcripſion, ou reigle) il elognera tant les mos de là où ils ſamblet ampruntés, qu'ils ne ſantirõt plus riẽ à leur ſource. car il ha toute puiſſance ſur le parler, cõme dit Horace an ſon art Poëtique.

Pluſieurs mos renaitront, qui ont eté perdus:
Et pluſieurs ſe perdront, qu'on honore le plus,
Si l'vſage le veut: lequel ha riere ſoy
Du parler propremant le pouuoir & la loy.

FR. Vous me faites ſouvenir, de l'opiniõ qu'ont aujourdhuy an Italie, ceus qui deſiret orner & anrichir leur langage. Ils elognet les vocables du Latin, tant qu'il leurs ſet poſſible: afin q̃ par ſuitte de tams, leur langage ne ſamble plus amprunté. Auſſi c'æt vn grand mepris, de l'eſtimer pris d'vn autre: veu que celà ſant à ſa belitrerie & mã-

dicité. Ainſi les Franſais ſe font grād tort, de vouloir antretenir an leurs mos certaines lettres ſuperfluës, qui ne ſervet q̄ de temogner l'amprunt, & par cōſequāt prouver la pauvreté de leur langage. C'et bien tout le cōtraire de ce qu'ils pretandet, que la derivacion faſſe honneur à leur langue.

Maintenant vous pouvés antādre la faſſon de l'ecriture, d'où elle ha cōmācé, & pour quelle raiſon ſa corrupcion ha ęté cōtinuee. Car vous voyés ancor aujourdhuy, la plu-part de vos jans, qui ne peuvet s'accorder à retrācher le ſuperflu, & ce que l'vſage ha fait perdre à la prolacion. VVOL.

Il ęt vray que pluſieurs alleguet, la derivacion devoit ętre obſervee: & s'arretet fort an cette opiniō, ſe voulans moutrer ſuffiſans & antandus par deſſus le vulgaire, qui ignorant le Latin, reſſoit telle ecriture à leur imitacion. Mais j'an ſay vn grand nombre qui feroit autremant, s'il ſavoit la maniere d'ecrire naïvemant le Franſais, cōme il æt proferé. An quoy ils treuvet tant de difficultés, qu'ils n'oſet FR.

antreprandre se dévoyer du grand chemin, combien qu'il soit fort epineus, obscur, & long.

VVOLF. Toutesfois vous an avés (comme j'antans) qui ont fait depuis n'aguieres, des reigles d'Orthographie pour vostre langue.

FR. Il æt vray, que Loys Meigret y ha pris peine, & s'æt æfforcé de remettre, l'ecriture à son devoir. Mais ses reigles plaisset à peu de jans, & on y treuve fort à redire. combien que (à mon avis) il n'æt pas loin de la verité; qu'il ha diligeãmant recherchee. Puis vous avés M. Iaques Pelletier, & M. Pierre de la Ramee, tous deus grans personnages, qui y ont travalhé.

VVOL. Ie voudrois biẽ avoir lù, ce qu'ils an ont fait, pour voir si je m'an pourrois servir, à ce que j'antrepràs. Car peut ætre que nous accorderons, sinon an tout, au-moins an plusieurs choses: & ils me donneront plus grand' aisance & addresse à mon discours.

FR. Voicy le livre que Meigret an ha cõposé, lequel j'achevois de lire, quand vous æstes arrivé. Ie cherchois quel q

reſolucion, du doute que je vous ay propoſé au commancemant de nottre devis: mais il n'an fait aucune mãcion. Ie le vous donne pour le lire à part-vous. & puis (s'il vous plait) m'an dirés vottre avis: effectuãt la promeſſe que m'avés faite, de m'anſegner la droite ecriture, ſi celle de Meigret ne vous ſamble parfaite. Le livre æt aſſes brief: vous l'aurés feulheté an peu d'heures. Ie vous prie que demain matin nous nous revoyõs, pour mettre fin à ce diſcours. Ce pandant je recouvreray les autres deus auteurs, que vous pourrés voir à loiſir.

I'an ſuis contant. A Dieu. VVOL.

Fin du Dialogue ſur la cacographie Franſaiſe.

DIALOGVE SVR LA CACOGRAPHIE FRANSAIZE.

Expliquant la cauſe de ſa corruption.

ANTRE-PARLEVRS.

Franſais & Wolffgang.

FR. IE me ſuis ſouvãt informé, de pluſieurs ſavans perſonnages, d'où il æt avenu, q̃ le ſeul Franſais prononce autremant ſon lãgage, qu'il ne l'ecrit. L'Hebrieu, le Grec, & le Latin ſont ecris comme on les pronõce, avec quelques petites obſervacions & reigles. Ainſi ęt-il des langues vulgaires d'aujourdhuy, l'Italiene, l'Eſpagnole, & l'Alemande, qui ſont des pl° fameuſes de la Chretianté. l'antans qu'il æt ainſi des autres: & que la ſeule Franſaiſe, n'obſerve an ſon ecriture ſa duë prolacion.

Qui ęt vn mal & vice biẽ notable ſi on y veut aviſer de pres. Car outre ce qu'il y ha defaut à ne pouvoir, ou ne ſavoir repreſanter par ecrit ce qu'on prononce: il y ha du dommage bien grand, pour ceus qui veulet apprandre ce langage: d'autãt qu'il leur faut à chaque mot vne obſervacion, de ſavoir diſſimuler quelques lettres an pronõſant, lęquelles on ne veut toutesfois permettre ætre omiſes de l'ecrivain.

I'an ay eté an fort grand' peine, l'eſ- VVOLF.
pace de ſis ans, durant lequel tãs, j'ay merveilleuſemant travalhé à comprandre la droite prolacion de ce lãgage, pour anſegner par apres les miens avec plus grande facilité. Car il y ha pluſieurs Alemans qui vienet an France expreſſemant pour apprandre ſa langue: lęquels voyans l'ecriture ſi repugnante au parler, s'an degoutet, & perdet courage d'y prouſiter, ſinon par trop long tams. Car ils voyet, qu'il faut oblier l'ecriture pour la bien prononcer, & la prolaciõ pour ecrire à la mode des Franſais. A cauſe

dequoy cerrains Princes d'Alemagne m'ont donné charge, d'eſſayer à comprandre exactemant ce langage, pour le ſavoir par apres cõmuniquer aus leurs, & an parlant & an ecrivant, ainſi qu'il le faut prononcer. Et pource j'ay mepriſé to⁹ livres ecris an Frãſais, & me ſuis contraint d'apprandre le langage, an converſant familieremant avec ceus qui parlet mieus, obſervant træſogneuſemant la vraye prolacion. De laquelle m'etant bien aſſuré, j'ay commancé d'exprimer par ecrit le naïf parler du Franſais: de ſorte que (à mõ avis) le plus nouveau & etrangier, qui ſache lire an Latin, ou an autre langage de ceus qui vſet de ſamblables lettres, il le prononcera dans peu de jours, auſſi bien que moy. Ainſi j'eſpere de contanter ceus de ma nacion, qui attandet ce bien de moy: & par mæme moyen feray ſatisfaccion à la Franſaiſe, laquelle ſe peutplaindre, que l'Alemande a cauſé la corrupcion de ſon ecriture.

FR. Cõmant celà? voicy vn propos fort nouveau, & que je deſire bien d'an-

tandre.

A ce que je peus comprãdre, par les discours que i'ay souvant fais à-part moy, sur le mæme doute que vous avés touché au commancemant, d'où çt avenu que du seul Fransais, le langage æt autremant ecrit, que pronõcé, je trouve que les Allemans an sõt cause. VVOLF.

O que j'aime biẽ d'ouyr cecy, pour an savoir la source. Car je ne me peus aslés ebahyr, de voir que le Fransais (lequel n'a pas faute d'esprit & de jugemant) n'exprime par ecrit ce qu'il prononce. FR.

Il çt bien aisé de comprandre l'erreur: & il n'æt guieres plus difficile d'y bien remedier, si on se veut laisser cõduire à la raison: & n'çtre point de ceus, qui opiniatres & sans discours, ne savet sinon alleguer la coutume, ou l'ancienneté. VVOL.

Ie vous prieray donc, pour l'amitié qui æt antre nous, de me faire ce biẽ, que je sache, tant la cause du mal, que le remede. Car j'an suis de long tams desireus, & acquiesce facilemant FR.

aus remontrances qu'on me fait par raiſon.

VVOL. Mais commant le pourrois-je faire, ſans ętre ſoupſonné d'impudáce, outrecuidance & temerité, ſi je, qui ſuis Alemand, fais leſſon à vn Franſais, de ſon propre langage? Ne dira on pas ſoudain, que *la truye veut anſegner Minerue?*

Sus Minervam docet.

FR. Laiſſons ces reproches à-part. Celuy qui deſire d'aprandre, aprand de qui que ſoit. Outre ce, il ne faut point trouver etrange, qu'vn etrāgier nous remoutre nos fautes, & nous remette an bō train. Car celà ęt ordinaire, que nous appercevons moins nottre erreur, qu'vn autre. Et d'autant que nous ſommes dez nottre anfance, inſtruis & acoutumés à cette faſſon de faire, ne nous aviſons point qu'elle ſoit tant lourde: ains au contraire, cōme celuy qui s'æt nourry an quelque vice, l'eſtime ou vertu, ou choſe indifferante: ainſi æt-il de nottre ecriture, que nous panſons orthographier, tant plus mal nous le faiſons. Car celuy æt plus eſtimé, qui

ajouté plus de lettres à vn mot. Or pour cultiver ce chãp, plein de chardõs & epines, qui couvret & etouffet præque toutes les bonnes plantes, il faut vn laboureur bien expert & rusé, qui sans affeccion (& mæme sans pitié) arrache tout le superflu. Tel peut ętre vn etranger, bien versé aus autres langages, comme vous ætes, plũ-tôt qu'vn Fransais naturel: lequel n'aura pas telle hardiesse, ny le moyé d'y pouvoir avenir, s'il n'ha par l'experiance des autres langues, acquis vne grande ruse, de savoir ecrire tout ce qu'il prononce.

On me pourroit ancores objecter, que je ne dois mettre ma faus an la moisson d'autruy. Toutesfois puis que vôtre amitié, & grand desir me contregnet à vous deduïre ce que j'an pãse, me voicy tout pręt à y mettre la main. VVOL. Mittere falcem suam in messem alienam.

On ne peut ętre repris, d'arracher les mauvaises plantes de la terre d'autruy: ains au cõtraire c'ęt euvre charitable, de faire ce biẽ à celuy qui ou par ignorance & lacheté, ou à FR.

faute de bon moyẽ, laiſſe venir ſa terre an friche. Mais je vous prie, ne cõteſtons plus de cette antrepriſe, qui ne peut ætre ſinon loüable à ſon auteur, & de træ-grand prouſit à la poſterité. S'il y ha du reproche, je le prãs tout ſur moy. Commancés donc (s'il vous plait) à me diſcourir, d'où æt venu, que les Alemans ayet corrompu nottre ecriture, comme vous avés dit. & puis vous me ferés antandre, le moyen d'y remedier.

VVOL. Vous ſavés biẽ par voz Chroniques & Annales, que les Francons (nacion Alemande) occuparet les Gaules, anviron l'an de grace quatre ſans & ſis, ſous VVarmund, que vous appellés Pharamond, premier Roy. Et d'autãt qu'ils y ont tenu bon, ſe trouvans les plus fors, tout le païs à eté nommé France, de leur nom. Or comme il æt bien vray-ſamblable (car ainſi aviẽt-il ordinairemant) cécy corrompit le langage de peu à peu: quand les Francons eſſayoint, pour ſe faire antãdre, de parler toujours quelque mot du Gaulois, lequel ils apprenoint de l'ordinaire

dinaire & mutuelle confabulacion: & les Gaulois reciproquemant s'efforsoint de contrefaire le Francó, auquel il avoint affaire ordinairemant. De celà provint vn certain jargon, mixtionné & confus du Gaulois Franconisé. Ainsi pour le jourdhuy nous voyons, que les Italiens & les Espagnols frequãtans ou habitans an Frãce, se contraignet à representer le lãgage Fransais, & les Fransais l'etrangier. Dont il se forge du commancemãt, vn je ne say quel barragouyn, cõtrefait & composé des mos corrompus d'vne part & d'autre. Tellemant que si depuis on veut representer par ecrit ce qui an provient, on voit que les vocables ne sont purs Fransais, ne Espagnols, ne Italiens. De mæme peut-il ętre avenu au tams jadis, que les Francons dominoint & tenoint par force la Gaule, an ætans souverains segneurs, & teis qui ont bien su maintenir leur possessiõ. car vos Roys an sont dessandus.

FR. Ie croy facilemant ce que vous dites, quant à l'origine de nos Princes.

Car il æt plus sãblable au vray, qu'ils soint venus de l'Alemagne nottre voisine, que des ansãs d'Hector le Troyẽ, cõme quelques historiẽs veulet. Cõtinués (je vous prie) de remoutrer, cõmãt le naïf Gaulois fut premieremãt corrõpu. car j'y trouve assés grãd' verisimilitude, ainsique vous le racõtés.

VVOL. Vous savés, que l'Alemand an sa lãgue prononse plusieurs consones: de sorte que ou le Fransais n'an mettroit qu'vne, il an ecrit & prononce trois ou quatre, mæmemãt à la fin des diccions. Au contraire, l'Italiẽ finit tous ses mos an voyelles, sinon quelques monossyllabes & enclitiques. Le Frãsais & l'Espagnol tienet moyen antre deus, terminans leurs diccions, partie an voyelles, partie an consones. Ainsi dõques le Francõ, voulãt contrefaire le Gaulois, pronõsoit les mos Frãsais à sa mode: savoir æt rudemant, avec plusieurs consones; & le Gaulois pour cõtrefaire le Frãcon, andurcissoit les siẽs. De sorte q̃ pour dire, *beaus yeus, dous & gracieus*, ils pronõsoint *beaulx yeulx, doulx & gratieulx*. pour dire, *les pretres ecriuet*, ils disoint les *prebstres escripuent*: &

aīsi des autres mos: lęq̄ls ils ecrivoint quād & quād selō la prolaciō de ce lā-gage là peu à peu corrōpu & abatardi.

S'il æt vray, qu'ils prononsasset ainsi plusieurs consones, l'ecriture etoit FR. bien melheure adonc, qu'elle n'æt à presant, antant qu'elle s'accordoit à la prolacion. & je counois bien aisémāt, que (d'où qu'il soit avenu) le parler des Gaulois ha eté jadis plus rude, que maintenāt. car mæme depuis peu de tās an sa, on l'oyt pl' adoucy, & on l'adoucit tous les jours d'avātage.

Ce que je dis, n'æt sinō cōjecture, nō pas chose qui puisse ętre prouvee, ne VVOLF. par temoins, ne par auteurs: si ce n'æt par les vieus Romās, ecris an vulgaire, qui ont de mos pl' bruqes, scabreus & garnis de cōsones, que les modernes. Or lōg tās apres avoir adoucy la prolaciō, on ha neātmoins retenu la vielhe fassō d'ecrire, pour je ne say quelle supersticiō. cōme si c'etoit sacrilege, d'oter le superflu d'vn mot, d'autant qu'ō l'ha trouvé ainsi ecrit, ou an Latin (d'où il sāble derivé) ces lettres y sōt ecrites. Cōme si le parler ressu &

approuvé de l'vſage, n'avoit pl⁹ d'autorité ſur les diccions, que l'ancien ou le pretandu primitif: veu mæmemãt, que s'il plait à l'vſage (cõtre leql on ne peut alleguer aucune præſcripſion, ou reigle) il elognera tant les mos de là où ils ſamblet ampruntés, qu'ils ne ſantirõt plus riẽ à leur ſource. car il ha toute puiſſance ſur le parler, cõme dit Horace an ſon art Poëtique.

Pluſieurs mos renaitront, qui ont eté perdus:
Et pluſieurs ſe perdront, qu'on honore le plus,
Si l'vſage le veut: lequel ha riere ſoy
Du parler propremant le pouuoir & la loy.

FR. Vous me faites ſouvenir, de l'opiniõ qu'ont aujourdhuy an Italie, ceus qui deſiret orner & anrichir leur langage. Ils elognet les vocables du Latin, tant qu'il leurs ſet poſſible: afin q̃ par ſuitte de tams, leur langage ne ſamble plus amprunté. Auſſi c'æt vn grand mepris, de l'eſtimer pris d'vn autre: veu que celà ſant à ſa belitrerie & mã-

dicité. Ainſi les Franſais ſe font grād tort, de vouloir antretenir an leurs mos certaines lettres ſuperfluës, qui ne ſervet q̄ de temogner l'amprunt, & par cōſequāt prouver la pauvreté de leur langage. C'et bien tout le cōtraire de ce qu'ils pretandet, que la derivacion faſſe honneur à leur langue.

Maintenant vous pouvés antādre la faſſon de l'ecriture, d'où elle ha cōmācé, & pour quelle raiſon ſa corrupcion ha ęté cōtinuee. Car vous voyés ancor aujourdhuy, la plu-part de vos jans, qui ne peuvet s'accorder à retrācher le ſuperflu, & ce que l'vſage ha fait perdre à la prolacion. VVOL.

Il ęt vray que pluſieurs alleguet, la derivacion devoit ętre obſervee: & s'arretet fort an cette opiniō, ſe voulans moutrer ſuffiſans & antandus par deſſus le vulgaire, qui ignorant le Latin, reſſoit telle ecriture à leur imitacion. Mais j'an ſay vn grand nombre qui feroit autremant, s'il ſavoit la maniere d'ecrire naïvemant le Franſais, cōme il æt proferé. An quoy ils treuvet tant de difficultés, qu'ils n'oſet FR.

reſolucion, du doute que je vous ay propoſé au commancemant de nottre devis: mais il n'an fait aucune mãcion. Ie le vous donne pour le lire à part-vous. & puis (s'il vous plait) m'an dirés vottre avis: effectuãt la promeſſe que m'avés faite, de m'anſegner la droite ecriture, ſi celle de Meigret ne vous ſamble parfaite. Le livre æt aſſes brief: vous l'aurés feulheté an peu d'heures. Ie vous prie que demain matin nous nous revoyõs, pour mettre fin à ce diſcours. Ce pandant je recouvreray les autres deus auteurs, que vous pourrés voir à loiſir.

I'an ſuis contant. A Dieu. VVOL.

Fin du Dialogue ſur la cacographie Franſaiſe.

ANNOTACIONS SVR L'ORTHOGRAPHIE DE M. IOVBERT, par Chriſtophle de Beau-chatel.

IE PANSE qu'il n'y a perſonne, qui puiſſe mieus randre raiſon de l'orthographie de M. IOVBERT, que moy; parce que dez long tams j'ecris ſous luy, & ay tranſcrit beaucoup de ſes evures Franſaiſes. Dont je me ſuis aviſé, de gratifier le public de ces petites annotacions, pour diſſoudre pluſieurs difficultés & queſtiós, qui peuvet naitre de telle orthographie.

I. Premieremant il tient cette maxime, qu'il faut ecrire, tout ainſi que l'on parle & prononce: comme il et trę-bien remoutré an l'Apologie de ſon Orthographie, par Iſaac ſon fis ainé. Et à celà ſaccordet tous les plus ſpeculatifs de nottre tams, qui ont traité cet argumant: mæmemant le trę-renommé Pierre de la Ramee, de

Baif, Peletier, Maigret, & autres de jantil eſprit, libres & curieus. Antre læquels M. Honnorat Rambaud ne doit ętre nommé des derniers, ayant fait de nouveau vne ample & fort belle declaracio des abus que l'on comęt an ecrivant. M. IOVBERT differe des ſudis, grans & trę-dignes caſtigateurs de la Cacographie Franſaiſe, an ce principalemát, qu'il ne chãge pas de lettres, qu'il ne tranche les ſiẽnes, ne les charge d'acſans, ne les marque de crocs, autremant que fait le commun : dont ſa lettre ęt fort courante, & ne retarde point le lecteur. Dequoy je fais juge, quiconque ha lù bien attantivemant l'ecriture, tant des vns, que des autres.

II. Il ſadonne plus, a oter les ſuperfluités, que de rien ajouter à la lettre commune. A raiſon dequoy, il ne ſe ſert point du ç: ains prand an ſon lieu vn ſ ſimple, apres vne conſonne, & le ſſ double apres vne voyelle. Du ç.

III. Il ne tranche point l'e nommé feminin, cõme font aucũs: d'autãt qu'il ęt ſi frequant que rien plus: & on ha De l'e feminin, & maſculin.

melheur conte (comme de choſe plus rare) de marquer d'vn acſant grave ou aigu, l'*e* qu'on dit maſculin, ainſi *è*, ou ainſi *é*: & c'æt quand l'*e* retient ſon vray ſon.

IIII. De l'*e* diphthongue.

Il ya vn autre *e*, qui æt diphthongue, ſonant *ai*, comme la premiere ſyllabe de *aime, maître, faire*: lequel M. IOVBERT marque volontiers ainſi ę, ou d'vn æ: comme an Latin ces caracteres ſont pour repreſanter le *ai* des anciens: qui depuis ha eté changé an *e*.

V. Du & conionctif.

A ceus-cy ſe rapporte le *&* cõjonctif, lequel ne ſone que *ai*, ſans aucun *r* final nõ-pas maimes etant ſuivy d'vne voyelle: laquelle fait cõmunemant q̃ l'on prononce le *T* & *S* final, læquels vous taiſés autremant, ſ'ils ne ſont à la fin du periode, ou que vous arretiés à ces mos. Mais pour oter le ſcandale du grand changemant, an lieu d'ecrire *ai*, il ayme mieus obſerver par tout le caractere *&*, ja reſſu de tout le monde, pour le *ai* conjonctif.

Du *et* verbe.

Dequoy le verbe *et*, pour dire *eſt*, demeure bien differant: & ancor

plus quand on le marque d'vn ę; pour ſinifier qu'il ſonne *ait*. Le T, y æt fort neceſſaire: car il ſonne manifeſtemant audit verbe, ancor qu'il ſoit devant vne conſonne. Comme quand on prononce, *il ęt aimé*: où vous n'oyés pas prononcer *il ai aimé*, comme ſi le *et* etoit conjonctif. Les voicy tous deus an maime ſantance, bien differans de ſon: *il et aimé & chery*: où le premier ſonne *ait*, le ſegond *ai*. Mais il faut ætre aviſé, d'ecrire ce mot *aimé* par vn *e* ſimple, an toutes les deus ſyllabes, & non la premiere par *ai*. car il ſonne de maimes que l'imperatif *eme* an latin, qui ſinifie achette: ſauf que le mot Latin ha ſon acſant ſur la premiere, *éme*: & le Franſais ſur la derniere, *emé*.

VI. De l'infinitif *ętre*.

L'infinitif *ętre*, doit ſuyvre la mæme ecriture de ſon indicatif, comm' il æt prononcé *aitre*. & ne ſera point etrange de l'ecrie ainſi, *ętre*.

VII. Du *S* & *C* ſuperflus, apres le *Æ*.

M. IOVBÈRT conſelhe auſſi de marquer ſamblablemāt le E, qui etoit ſuivy d'vn S, ou d'vn C: læquels il rejette comme ſuperflus, antant

qu'on ne les prononce pas, ains y ſont lædittes lettres pour faire que l'E ſonne *ai*. Comme an ces mos *meſme*, *preſque*, *honeſte*, *feneſtre*, *ampeſche*, *beſte*, *teſte*, *anqueſte*: il les ecrit par ę, *męme*, *pręque*, *honęte*, *fenętre*, & c. ou par æ, *mæme*, *præque*, *honæte*, *fenætre* & c. Ainſi pour ecrire *mect*, *reject*, *parfect*, *object*, il ecrit *męt*, *rejęt* *parfęt*, *objęt*, ou *mæt*, *rejæt*, *parfæt*, *objæt*,: ou *mait*, *rejait*, *parfait*, *objait*.

VIII. De ę ou ai, an *pere*, & ſamblables.

Ce que ſamble etrange du commancemant, mais l'accoutumance le rand aggreable & facile.

Il ſe ſert auſſi de cet ę ez mos *pere*, *mere*, *frere*, *mer*, *amer*, *amere*, *cler*, *clere*: qu'il ecrit par ę, ou æ: & ancor plus volõtiers par *ai*. Ceus qui ſe plaiſet à latinizer (c'æt à dire, retenir tant qu'ils peuvet des lettres qui ſont ez mos Latins) ne doivet pas trouver celà mauvais: Car on ecrit latinemant *pater*, *mater*, *frater*, *mare*, *amarus*, *amara*, *clarus*, *clara*, & non-pas *peter*, *meter*, *freter*, *mere*, *amerus*, *clerus*. Ie dis *clerus* pour *clair*, & non-pas pour *clergé*. C'æt grand cas, que les latinizeurs ne ſe ſont aviſés de cette orthographie, qui leur dõne ſi ouvertemãt

ſur les dois. Pareillemant ces mos cõpoſés, *deſquels*, *leſquels*, *eſquels*, *tresbiẽ*, &c. perdans leur S, ſont ecris par ę, ou *æ*, ou *ai*, ſuivant leur prolacion, ainſi: *dęquels*, *trębien*, ou *dæquels*, *træbien*, ou *daiquels*, *traibien*, & c. Dont il apert, que le caractere ę repõdant au diphthõgue *æ* ou *ai*, æt de grand vſage: & celuy qui antreprand d'imprimer ſuivant l'orthographie de M. IOVBERT, faut qu'il an ait bonne proviſion, ou qu'il ſe ſerve du diphthongue *æ*.

IX. Du *i* & *u*.

An ces deus voyelles j & v, il requiert cette curieuſe obſervaciõ, que l'i conſonne, ſoit figuré par vn i long, dróit ou courbé ainſi *i*, ou ainſi *j*. Sãblablemant, que l'v conſone, ſoit figurè d'vn tel *v*: & celuy qui demeure voyelle, ſoit tel *u*: quand ce ſeroit biẽ an lęttres capitables: ainſi que pluſieurs ont bien obſervé devant luy. Et de fait, ſi vn Allemand, ou autre qui ſoit tout nouveau à l'ecriture Frãſaiſe, n'ęt averty de cette differance (laquelle on peut bien exprimer, par ces divers caracteres *v* & *u*) avãt qu'il antande la ſinificacion des vocables,

il les corrompra ayſemant. Car pour dire *aʋient*, il pourra lire *au-ient*, ou *au-jent* par *i* conſone : ou bien il diviſera le mot an trois ſyllabes, *au-i ent*, ſachant que *au* fait an pluſieurs mos ſa ſyllabe a-part : cõme an *auditeur*. Mais ſi l'etranger ſait, que l'ʋ æt toujours conſone, quand il æt ainſi marqué ʋ, il ne pourra faillir de lire *aʋient*, an deus ſyllabes. L'equivoque (a faute de celà) æt træ-manifeſte an ce mot *preuue*, qu'on peut lire *preʋuë*, c'æt a-dire *præuiſa* an Latin, & *preuʋe*, c'æt à dire *probatio*. Ainſi tous mos qui finiſſet an *ue*, ſeront æquivoques, ſi on ne diſtingue l'*u* & l'ʋ, ou que l'on mette ſur l'*e* vne diæreſe. comme *ſaluë*, *moruë*, *moluë*, *goluë*, *tortuë*, qui ſont triſyllabes, retenans l'*u* pour voyelle. Autremant ils ſeroint triſſyllabes, prononcés par ʋ conſone, *ſalʋe* ou *ſalʋé* (qui æt vn terme de guerre) *morʋe*, *molʋe*, *golʋe*, *tortʋe*. Ainſi les mos, *aura*, *pleurer*, *courir*, *amoureus*, *meruelheus*, *deuroit*, *ſauroit*, *anuers*, &c. pourroint ætre prononcés *a-ʋra*, *ple-ʋrer*, *co-ʋrir*, *amo-ʋreus*, *mer-u-elheus*, *deu-roit*, *ſa-ʋroit*, *a-nu-ers*, de celuy qui

n'antandroit ancor leur ſinificacion. On pourroit lire *prou-i-ſion, anſ-vi-vet, no-vu-eau, &c.* pour dire *provi ſion, anſ-ſui vet, nou veau.* car il n'y ha ſyllabe ainſi departie, qui ne ſoit prononſable. Ainſi le mot *ſauant,* pourroit ętre prononcé *ſa-u-ant*, comm' on dit *cha-uant*: lequel toutesfois on ecrit *chat-huant*, ja-ſoit qu'on le prononce ſans t, *cha-huant*. Item *ouures* & *euure*, pourroint ętre lùs triſſyllabes, *o-vu-res, e-vu-re*, de celuy qui n'antand pas que c'æt, & neanmoins ſait, que double *uu* fait ſouvant vne ſyllabe, comme an *vuë* & *vuide*; læquels ſi on prononſoit *v ve* & *v vide*, ſe ſeroint mos propremant latins: comme *v vule*, qui ſinifie la luëtte. I'ay eté contraint diſcourir plus longuemant ſur cette lettre V, à cauſe des æquivoques & erreurs que l'on y peut cõmettre an liſant, ſi on ne diſtingue l'*u* voyelle, & l'*v* conſone.

Quant à l'I, qui æt auſſi quelquefois conſone, il ya ſamblable raiſon: mais il æt ſecouru de l'Y Grec, nommé *ypſilon*, lequel n'æt jamais conſone. Pourtãt il ſert (à qui ſ'an ſait X.

aider propremant) d'eviter plusieurs æquivocations. Comme an ces mos *yeus* & *jure*, qu'on ne pronõcera pas *jeus* ne *jure*. Ainsi au milieu des diccions, *voye*, *soye*, *joye*, laiquelles si on ecrit par vn I latin, il y faut vne diæreſe, pour moutrer que l'I n'et pas consone.

Diæreſe ou dialyſe. Diæreſe ou Dialyſe, ſont deus poins mis par deſſus vne lettre, ainſi ï: qui moutret, que l'i doit ętre ſeparé des lettres voiſines. Sans celà, on pourroit prononcer les ſudis mos *voje*, *soje*, *joje*, par j conſone. lequel M. IOVBERT amploye volontiers pour vn G, devant le A: comme an *jans*, *jantil*, &c. an lieu que les autres ecrivet *gens* & *gentil*. Du *gea* & *geo*, pour *ja* & *jo*, an ces mos *mangeant* & *mangeoit*, il an ha eté touché an l'avertiſſemant donné ſur la ſegonde partie des Erreurs populaires.

Du *gea* & *geo*.

XI. De la diæreſe ſur diverſes lettres.

La diæreſe, ou dyalyſe, ęt de grand importance à la droite lecture & intelligeance des mos, non ſeulemant ſur l'I, ains auſſi ſur l'A, & ſur l'E, ainſi que ie moutreray par examples. Quant a l'I, voyés que an ces mos

obeiſſant

obeiſſant (qui ęt quadriſſyllabe) ſi on ne marque ainſi le ï, on les peut prononcer mal à propos, & ſans aucune ſinificatiõ, *obeiſſanț* triſſyllabe, comme *abaiſſant*: & pert-vis, pour dire *pertuïs*. Ainſi pour *deduire* triſſyllabe, on liroit *ded-ꝟire*: & pour *jouïr*, *joꝟir*: pour *acuïté*, quadriſſyllabe, *ac-ꝟité*. Læquels incõvenians ſeront evités, ſi on ſait & obſerve, que cet *u* ne ſoit jamais conſone, ains cetuy-cy ꝟ .. & qu'on remarque ſogneuſemant les dialyſes neceſſaires. Auſſi quãd on diſtinguera biẽ, l'I ỵoyelle, & l'I conſone, on ne lira pas *ſer-jeus*, pour *ſerieus*, ne *mat-jere*, pour *matiere*: ne *man-je*, ou *man-jemant*, pour *manie* & *maniemant*. Mais la diæreſe æt fort requiſe, là où il n'æt pas queſtion, ſi l'I æt voyelle ou conſone, ains ſ'il fait ou nõ fait vn diphthõgue, avec le A, ou le O: comme an *fai*, *moi*: læquels toutesfois ſont plus propremant ecris, par Y grec, *fay*, *moy*: cõme tout autre I final: ainſi qu'il ęt remoutré amplemant an la ſuditte Apologie, par Iſaac mon Couſin. La diæreſe pour le A, & pour E, principale-

mant, quand ils ſuivet V, ęt d'aucuns marquee ſur ledit V, ainſi *ü*. M. IOVBERT trouve melheur, de la marquer ſur la lettre maime qui doit ętre ſeparee, venăt apres: cõme an *ſuade, couard, remuant, duë, duël, vuë, rouë, rouët, attribuë, ſanſuël, remuë, auouë.*

XII. Du hyphen. Il y ha vn' autre marque, nommee *hyphen*, par laquelle on fait vnion de deus mos: comme an mal-heur, vray-ſamblable. & c. Cę qui ęt bien neceſſaire. car on ſe pourroit abuſer an prononſant (à faute de cela) comme s'il y avoit *malieur*, & *vray-zamblable*. Car M. IOVBERT ſe ſert du *lh*, pour l liquide & gliſſant (cõme il ha eté touché au ſudit avertiſſemant, ſur la ſeconde partie des Erreurs populaires) & le S, antre deus voyelles, ſonne cõme vn Z. Lęquelles incõgruités n'aviendrõt pas, ſi les mos ſont ſeparés-vnis, par maniere de dire: car la premiere lettre d'apres le hyphen, ſonne comme à la taite d'vn mot, & non comme au milieu. Ainſi *ja-ſoit* s'il n'ętoit conjoint d'vn *hyphen*, ou que le mot *ſoit* ne fut elogné du *ia*, on pronõſeroit *iazoit*: qui

veut à dire caquetoit, deviſoit. Sur cette marque il faut aviſer, que pluſieurs ecrivains & imprimeurs an abuſet, pour des mos qui doivet ætre ſeparés. Car le hyphen ne doit ſervir propremãt, qué aus vocables qui repondet à des ſimples, comme ceus qui s'anſuivet: *da-quels*, *trę-bon*, *ja-ſoit*, *tan-tôt*, *plu-tôt*, *plu-tard*, *au-moins*, *ceus-cy*: læquels repondét à *quorum*, *optimum*, *quamvis*, *cito*, *citius*, *tardius*, *ſaltem*, *iſti*.

XIII. Du T liquide, antre deus voyelles.

Touchant au T, mis antre deus voyelles, pour ſonner comme double *ſſ*, M. IOVBERT le quitte volontiers, ecrivant *narracion*, *appellacion*, *deuocion*: & auſſi apres vne conſonne, an certains mos: comme an *concepcion*, *diccion*, & ſamblables. Car il æt plus aiſé d'obſerver, que le T ſoit toujours prononcé rudemant, & d'ecrire par C les ſyllables plus douces. Rien ne vaut d'alleguer icy le Latin, qui adoucit le T antre deus voyelles, comme ez ſudis mos. Car qu'ęt-il de beſoin, que l'idiot ſoit chargé de cęte reigle, luy qui

ne ſachant rien du Latin, ſe contante bien du Franſais ? Et puis, nous ſommes ancores à ſavoir, ſi les Latins prononſoint mollemant le T, antre deus voyelles. Au contraire, nous ſavons que les plus polis & elegans latineurs de ce tams, veulet qu'on prononce, le T, an *ratio*, *oratio*, *donatio*, *dictio*, comme an la premiere de *Titus*. Et quoy ? an *Tityrus* & an *titillo*., les deus T ſont prononcés de tous an maime ſon, ja-ſoit que le ſegond ſe trouve antre deus voyelles. Donc pour eviter ces controverſes & incertitudes, il vaut mieus ecrire par ſimple C, les ſyllabes qui ſonnet *ci*, comme par double *cc*, celles qu'on ecrit par *ct* : ainſi que M. IOVBERT obſerve le plus ſouvant.

XIIII. Du *ca*, *co*, & *cu*.

De cette obſervacion ſapproche, celle du C devát A, O, & V., où il ſonne comme vn Q : ſauf, quand on le crochette par deſſous : comme on fait vulgairemant an ces mos *fiança*, *renonça*, *deça*, *François*, *reçoit*, *leçon*, *façon*, *conçoit* &c. M. IOVBERT aime mieus les ecrire par vn ſimple S, quand le C,

ęt precedé d'vne conſone: comme an *fianſa*, *franſais*: & d'vn double *ſſ*, quād le C ęt antre deus voyelles, comme *deſſa*, *reſſoir*, &c. Le C, devant V, n'ęt pas communemant crocheteur, mais on le fait larron ou amprunteur d'vn E, qui ſe mæt antre deus: comme an *receut*, *conceut*, *apperceut*. M. IOVBERT rejette l'E, & ecrit ces mos par S, double ou ſimple, ſuyvant la reigle des precedans, *reſſut*, *conſut*, *aperſut*. Ainſi de pluſieurs autres diccions il retranche l'E ſuperflu: ecrivant *ſur* & *aſſuré*, *emu*, *ebu*, *lu*, *elu*, *vu*, *ſu*, an lieu de *ſeur*, *aſſeuré*, *emeu*, *ebeu*, *leu*, *eleu*, *veu*, *ſceu*.

XV. Peut & put.

Il faut bien obſerver la differance de *peut* & *put*, ſinifians pouvoir, l'vn du preſant, & l'autre du paſſé. Car ils sōnet diverſemant, & par conſequant doivet ętre diverſemāt ecris: comme an ce propos: *il ne put alors, ce qu'il peut maintenant*. Et ne faut alleguer icy l'equivocacion du verbe *put*, d'où æt ditte puanteur: car le propos l'eclarcit ſuffiſammant. Auſſi qui voudroit eviter touttes equivocaicōs, læquelles

ſe commettet an Franſais, ou an Latin, il faudroit changer l'orthographie de mille diccions, qui neammoins ſont aſſés antáduës par la ſuitte du propos: comm' il æt træ-bien déduit an la ſuditte Apologie.

XVI. Du B ſuperflu. M. IOVBERT ha de peu à peu oté le B, des mos *ſubtil*, & *ſubjet*, où le B æt totalemant ſuperflu: nompas an *objet*: car il y æt prononcé.

XVII. Du G ſuperflu. Le G auſſi ęt rejetté des mos *digne*, *ſigne*, *ſignifie*, *bening*, *benigne*: & ſamblables, qui ne le ſonnet point.

XVIII. Du H ſuperflu. Pour maime raiſon il ote le H de *cholere*, *melancholie*, & ſamblables mos Grecs: de peur qu'on ne prononſe la premiere ſyllabe doucemât, comme an *choſe*, & *choiſie*.

XIX. Du M changé an N. Le P étant caſſé de ces vocables *tams*, *promt*, *romt*, *domte*, *comte*, le M leur etoit demeuré: mais voyant qu'il n'æt pas bien logé devant S, & devant T, M. IOVBERT luy ha ſubſtitué vn N, comme on le prononce, ecrivant *tans*, *pront*, *ront*, *donte*, *conte*.

XX. Du S ſuperflu. Il retenoit ancor le S an toſt: mais s'aviſant de l'ô circonflexe (repondant

à *l'ω-mega* des Grecs) peut ſuffiſammant randre le ſon convenable, il ha rejetté le *S*, & ecrit *rôt*.

Il commance auſſi de mepriſer le T an *mots*, du ſinguliet *mot* : voyant que le T de pluſieurs autres ſinguliers, et rejetté du pluriel, ou converty an *S*. Auſſi la diccion ne ſonne que bien, *mos* : ainſi que *mos* Latin ſignifiant coutume. De mæmes ſont *tout, mort, fort, fait*, &c. que l'on ecrit an pluriel *tous, mors, fors, fais*. XXI. Du T ſuperflu.

Or il ne faut pas accuſer d'incertitude, ou inconſtance, celuy qui n'ecrit toujours d'vne faſſon, continuãt de retrancher les ſuperfluités, ſuyvant ſon premier avis. Car le retranchemant ne doit ętre fait tout à vn coup, afin qu'il ne ſoit trouvé ſi etrange. Ainſi æt-il du changemant de quelques lettres. car aprés avoir oté le *S*, de *monſtrer*, mon oncle change maintenant le N an V, ainſi qu'on le prononce, *moutrer* : & de ces mos *cognoitre*, *incognu*, & c. il change le G an V, ecrivãt *counoitre*, *incounu*, &c. ainſi qu'on les pronõce. De *notre*, *votre*, &c. XXII.

il changeoit le S an T, ecrivant *nottre, vottre*: mais il commance à prandre vn V, an lieu dudit S, & d'ecrire *noutre, voutre.*

S changé an V.

XIII. Z pour us.

Il obſerve tant qu'il peut, que ces mos *nous*, & *vous* etans pluriels des poſſeſſifs (repondans à *noſter* & à *veſter* des Latins) ſoint ecris par Z: comme *noz raiſons, noz yeus, voz affaires, voz mains*. qui ſamble melheur, que d'ecrire *nous*, ou *nos*, comme font quelques vns.

XIIII. Apoſtrophes an *d'auantage* & *l'on.*

Finalemant il faut ætre averty de deus apoſtrophes, qu'il marque fort curieuſemant. L'vn et an d'avãtage, & l'autre an *l'on*, æquels mos communemant on ne s'aviſe pas de l'apoſtrophe. Quãt au premier, il et aſſés notoire, que *auantage* fait ſon mot à-part: tellemant que *d'avantage*, c'et *de* (qui ſignifie d'vn) *auantage*. Touchant au ſegond, il et plus ſecret & caché. car peu de jans ſe prenet garde, que *on* ſoit dit pour *homme*, par vne fort anciéne abbreviacion. Ainſi *l'on fait*, c'æt à dire l'homme fait: *l'on s'abuſe*, l'homme s'abuſe.

Voilà (amy Lecteur) que j'ay pansé d'annoter brievemant sur l'orthographie de M. IOVBERT, afin que tu y sois plus idoine: & que tu antandes les raisons de sa conuenáce: excusant l'auteur par tout où tu trouveras ecrit autremant. Car il faut rapporter la diversité ou repugnance à l'imprimeur, qui n'ha pas su toujours bien observer laditte orthographie, à cause de sa nouveauté. a raisō dequoy tu trouveras assés de mos samblables ecris diversemát. Prās an gré ces petites Annotaciōs, qui te soulagerōt beaucoup à la lecture, & si te donneront outrece, grand cōtantemāt, quād tu sauras quelque raisō de cette orthographie.
A Dieu.

Αρτι μὲν ἀπυδαῖον ἴφασκον χρῆμα γέλωτος,
Οὔτ' ἂν ἀπυδαίοις αὐχήσαιν ἰμαρτίαις.
Σπυδαίως δ' ἰγράφοντος Ἰωβέρτου γέλωτα,
Οὕτω σπυδαῖον χρῆμα γέλως ἴφαν.

Ἰωσήπου Σχαλιγῆ.

Δίς ποτ' ἀκηδείην χέε δάκρυα πορφυρέοιζιν
Πρῶτον μὲν Ἱπποκράτει κράδος ἴδμεν ἀοιδῆς.
Δεύτερον αὖ μετέπειτ' ἐπὶ δηρὸν ἀμφὶ Γαλήνῳ,
Νῦν δ' ἐπ' Ἰωβέρτῳ θαρσέι ἀπραμύθιον.
Ὀφρανὶς ταύτην ἀμετάτροπον ἔλλαβε χάρμα,
Καὶ οἱ ἀσβέστους ἤδος ἐπῶρσε γέλως.

Ιω. Βαρκλαΐου.

EIVSDEM, IN EVNDEM SENSVM.

BIs quondam fudit lachrimas Medicina tepentes,
Hippocratis primum concita morte senis:
Deinde salutiferi casu perculsa Galeni,
Pluribus effusis ora rigauit aquis.
Sed iam ob IOVBERTVM *reuocãs in pectora vires,*
Insolito letæ munere sortis ouat.

Du meſme, an meſme ſans.

PAr deus diverſes fois la Medecine ſainte
Iadis tant larmoya, que l'humeur de ſes yeus
Coulant an abondance arrouſa tous les lieus,
Dæquels ell'anuoyoit iuſqu'au ciel ſa cõplainte.
Voyant an premier lieu la lumiere etre etainte
De la gent Meropique: an ſegond que les Dieus
Eprins du Pergamois, l'auoint rauy és cieus,
Pour iouyr des dous fruis dont ſon ame eſt anceinte.
Mais apres tant de pleurs, apres vn tel annuy,
Apres tant de tourmans, on la voyt auiourdhuy
Rire plus que iamais: ſe tenant aſſeuree,
Que par ſon fis IOVBERT, ell'aura quelquefois
Autant d'heur & hõneur, qu'ell'auoit par la vois
D'Hippocras & Galen eté bien honnoree.

SI ſunt omnia riſus, vt putabat
Æuum Democritus per omne ridens:
Riſum qui bene, noueritque cauſas
Riſus, omnia nouerit neceſſe eſt:
Quòd mortalia cuncta digna riſu,
Ceu riſui magis ipſe, vanitásque.
Ergo ſi titulo quis ante lecto
Riſus, ridiculum putet libellum,
Riſum ſi ſapit, abſtinebit: ipſum
Donec legerit ante ter libellum.
Quod ſi rideat ante, neſciát que
Quare rideat, ipſe rideatur,
Fiat ridiculíque pars libelli.
Nam quis ridiculum negabit eſſe,
Qui ridet, neque nouit vnde ridet?

Ioannes Auratus, poëta Regius.

IN LAVR. IOVBERTI LIBRVM DE RISV, Io. EDOARDI DV Monin, Burgundi.

ERgo modum tandem Phœbi cortina querelis
Fixerit: iſte liber γνῶθι σεαυτὸν ἔχει.
Auſpiciis, Ioberte, tuis modò γνῶθι σεαυτὸν
Exoritur: ſophiæ phillida ſolus habes.
Namque hominis proprium, riſu ſtatuêre Platones,
Hoc genius diÿ clamat Ariſtotelis.
Talia lethæo iam tot labentibus annis
Merſa lacu, Franci promis ad ora fori.
Quis tibi tam faciles ſtimulos ſub pectore vertit?
Phœbus an id mirum? filius eius eras.

EIVSDEM IN EVNDEM, EX EO QVOD MEDICORVM PVERI aiunt, contrariis curari contraria.

HIc docet aduerſis curari aduerſa libellus;
Riſus enim lacrumas hic domat Atropicas.
Ergo nihil vetuit ridendo dicere verum:
Fallere ridendo iámne Charonta licet?
Nempe Charonta licet ridendo fallere. fallit
Iobertus riſu tranſtra Charontis. ohe.

VEux tu ſçauoir le lieu, la cauſe, les effects,
Du Ris, affection appartenant à l'homme:
Veux tu auſſi ſçauoir à la verité comme,
On peut louer au Ris les façons & les traicts?
Et cõme vn doux ſoubris ſert d'infinis attraicts,
Soubris qui bien ſouuent aſſigne la perſonne,
Et au lieu aſſigné en riant on s'etonne,
Cõme amour par ſoubris faict de ſi braues faicts?
Tout celà eſt icy. icy eſt d'auantaige,
Et comme rit le fol, & comme rit le ſaige:
Comme le vieil Craſſus riſt vn coup ſeulemant.
Et pourquoy Chryſippus riãt de mort ſe paſme,
Alors qu'il voit manger des figues à vn aſne:
Où ſe paſmant, la mort luy fut vn doux tourmãt.

A.G.

EPIGRAMME SVR LE traicté du Ris, fait par M. Ioubert docteur en medecine.

CEluy qui en ſes eſcrits ioint
Touſiours le dous auec l'vtile,
Merite d'emporter le point
Sur tous, par ſa grace gentile.
Tel eſt Ioubert, qui par ſon ſtyle,
Va deridant les plus marris:
Enſemble eſtant graue & facile,
Teſmoin ce beau traicté du Ris.

I. Lemaſle Angeuin.

A Monsieur Ioubert.

IE ne puis, mon IOVBERT, qu'à ton Ris ie ne rie,
Pour ne le voir icy contraint ne contrefait:
Mais dous & aggreable, & dont le dous effait
Donnera à chacun de s'esiouir anvie.
Ce n'est vn Ris legier, anfant de moquerie,
Mais graue & à propos: que ton grãd sauoir fait
D'anhaut pleuuoir sur nous, comme vn moëte bien fait,
La terre esiouyssant de quelque douce pluye.
Par ce bien fait exquis de mon sterile esprit,
I'an ay fait vn fertile, aussi tôt qu'il apprit.
Tant d'obscures raisons & secrets de ton liure,
Qu'il an devint savant. Voilà pourquoy je doy
Ores rire à ton Ris, sans l'indiscret ansuivre,
Qui rit bien, mais souvant il ne sait pas pourquoy.

S. CERTON. CH.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Extraict du Priuilege.

PAr grace especiale & priuilege du Roy, donné a Poitiers le trentiesme iour d'Aoust, 1577. il est permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regeant, & chãcellier de l'vniuersité en medecine de Montpellier, de chisir tel Imprimeur & Libraire que luy plaira, pour imprimer toutes ses œuures & liures: auec inhibicion & defance à tous autres, de quelque qualité & condicion qu'ils soint, de ne les imprimer, vendre, ne distribuer, durant le tams & terme de dix ans, apres la premiere impresion de chasque œuure & liure. Le tout à peine de confiscation des liures, d'amãde arbitraire, & de tous despans, dommages & interests. comme plus à plein est contenu par les lettres patentes dudict priuilege, signé HENRY. *& plus bas, verifiees & anregistrees au siege presidial d'Agenois, le 1. de Nouembre, 1577.*

Ledit M. Laurens Ioubert a permis, par scedule signee de sa main, à Nicolas Chesneau, marchant libraire luré de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, son traité du Ris diuisé en trois liures, pour le temps & terme de cinq ans, à conter du dernier jour de l'impression. Faict à Paris le mois d'Apuril, 1579.

Acheué d'imprimer, pour la premiere fois, le 16. Auril.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE